



TABLEAU

PITTORESQUE, SCIENTIFIQUE ET MORAL

DE NIMES

ET

DE SES ENVIRONS A VINGT LIEUES A LA RONDE;

PAR

Emilien FROSSARD,

PASTEUR

TROISIÈME ÉDITION,

ACCOMPAGNÉE DE PLANCHES LITHOCHROMÉES.

TOULOUSE,

CHEZ FEILLES, CHAUVIN ET Cᵉ, LIBR.,

RUE SAINT-ROME, 46.

—

1854.

TABLEAU

PITTORESQUE, SCIENTIFIQUE ET MORAL

DE NIMES

ET DE SES ENVIRONS.

TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE CHAUVIN ET FEILLÈS,
Rue Mirepoix, 3.

TABLEAU

PITTORESQUE, SCIENTIFIQUE ET MORAL

DE NIMES

ET

DE SES ENVIRONS A VINGT LIEUES A LA RONDE;

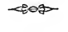
PAR

Emilien FROSSARD,

PASTEUR.



TROISIÈME ÉDITION.





TOULOUSE,
CHEZ FEILLÈS, CHAUVIN ET Ce LIBR.,
RUE SAINT-ROME, 46.

1854.

PRÉAMBULE.

DU PAYSAGE DANS LE MIDI.

Si le charme du paysage consistait uniquement dans la combinaison des lignes de l'horizon et des divers plans qui le séparent de l'observateur, nos contrées méridionales n'offriraient pas de caractère bien particulier pour les distinguer des autres parties du globe. Là et ici, comme partout ailleurs, on doit s'attendre à rencontrer des chaînes de montagnes et des forêts, des villes et des plaines indéfinies. Mais l'influence de l'atmosphère, les vapeurs qui la chargent, les rayons de lumière qu'elle transmet ou qu'elle intercepte, la végétation qu'elle nourrit ou qu'elle dessèche, sont autant de circonstances qui donnent à chaque région un aspect divers, selon le climat auquel elle appartient. Et puis, le paysage n'est pas pour le peintre

seulement, il appartient aussi au poète et à l'homme de goût; aussi se compose-t-il, non-seulement de tout ce qui constitue un tableau, en lignes, coloris, perspective aérienne, mais encore des souvenirs qui s'y rattachent, des peuples qui l'habitent, des sons qui y retentissent pour attrister l'âme ou la réjouir, de l'air qu'on y respire et qui vient donner au voyageur une nouvelle énergie ou l'enivrer de ses parfums.

Sous ces rapports divers, la différence entre une région et une autre région devient plus saisissable, cependant elle est encore assez difficile à caractériser, et nous prions le lecteur de ne point s'attendre à voir formuler ici en aphorismes une opinion absolue sur un sujet qui tient aux sensations les plus délicates. D'ailleurs, il faudrait, pour apprécier ce que cette différence a de plus tranché, passer subitement des scènes que nous offre la nature dans le Nord aux tableaux des contrées méridionales, par l'effet magique d'un enlèvement qui ne laisserait ni la possibilité physique ni le temps de contempler les pays intermédiaires dont la vue a l'inconvénient d'amener le changement par des transitions insensibles. Et comme ce voyage instantané est impossible, comme il ne s'agit pas non plus de rapprocher les contrastes les plus frappants, les glaces du Spitzberg et les vallées des Cordilières, les forêts du Canada et les steppes de la Tartarie, comme nous ne voulons point sortir d'une portion de notre Europe civilisée, il faut bien se résigner à peindre par des touches légères les nuances délicates qui échappent souvent aux regards de plusieurs, mais qui captivent singulièrement l'attention des artistes et des amateurs de la belle nature.

Quelques expressions de ce préambule ont dû faire

entrevoir que le caractère du paysage en général tient à des causes physiques et à des causes morales : les conditions météorologiques et géologiques, et les conditions politiques et religieuses ; la nature brute et l'homme.

L'état de l'atmosphère et les lois de la lumière jouent le plus grand rôle dans les premières causes, et ces deux circonstances réunies apportent dans le paysage une multitude de modifications qui n'échapperont jamais à l'œil exercé de l'artiste.

Ainsi, tous les observateurs ont remarqué que le paysage du Midi est essentiellement *positif*, ce qu'il doit à une grande pureté dans l'atmosphère et à une intensité remarquable dans la lumière directe. Aussi l'œil embrasse-t-il à la fois tous les détails du tableau : les objets les plus éloignés se confondent presque avec ceux que l'on touche ; les points de l'horizon sont lumineux et étincelants comme ceux des premiers plans ; le ciel revêt l'apparence d'une tenture d'un bleu parfaitement pur, et les arbres et les ruines s'y dessinent comme des découpures à arêtes vives et à teintes éclatantes : aussi l'artiste qui veut reproduire ces divers objets s'épuise-t-il en vains efforts pour les séparer, et, selon l'expression reçue, pour *mettre de l'air* dans ses imitations de la nature.

Par suite d'une disposition toute différente de l'atmosphère, dans le Nord le paysage est plus *romantique* ; les pluies plus abondantes et les orages plus fréquents, les vapeurs s'élevant de la terre plus condensées, l'intersection de la contrée par une végétation plus vigoureuse, sacrifient ou estompent presque toujours un coin du tableau pour faire ressortir le reste, et multiplient les divers plans, en les graduant depuis

les détails les plus arrêtés du devant jusqu'aux teintes indéfinies de l'horizon. Le paysage du Nord est donc plus vague, plus mystérieux et plus propre à faire naître dans l'âme de l'observateur ou du peintre le sentiment de l'infini.

Sous ce premier rapport, le paysage du Midi est donc plus favorable à l'observation, celui du Nord à la poésie; le premier prête à l'esquisse, le second à l'aqua-tinta; le premier brille dans les grandes vues, où l'on demande que chaque objet apparaisse dans tous ses détails, et que chaque pic se dessine hardiment sur un horizon reculé de quarante lieues; le second donne un charme indicible aux vues même les plus restreintes : le premier donne tout à la fois, le second a plusieurs scènes en réserve, et il permet d'en attendre toujours de nouvelles.

Je n'oublierai jamais une petite navigation que je fis sur l'Y en Hollande. Je m'embarquai à Amsterdam dans l'intention de grossir la foule des curieux qui visitent la cabane où Pierre-le-Grand s'exerça au métier de calfat. Le ciel était parfaitement pur, le petit bras de mer était tout étincelant des premiers feux de l'aurore, et je pouvais compter, à une lieue de distance au midi, tous les clochers d'Amsterdam, et au nord des milliers de moulins à vent qui peuplent la plage de Saardam. Bientôt le soleil levant souleva d'épaisses vapeurs, et la nuée s'empara soudain de toute la contrée. Mais cette gaze légère, qui nous dérobait tout l'horizon et plongea notre barque, pour un moment, dans un espace désert où l'on ne voyait plus pour sol que les vagues verdâtres de l'Océan, et pour dais, le vide incolore; cette gaze légère nous réservait une multitude de vues de détail dont elle-même formait le

fond et le vaste encadrement. A mesure que la barque avançait, de nouveaux objets apparaissaient soudain dans notre champ visuel : d'abord je vis approcher et grandir la vaste carène d'un vaisseau, fouettée par les clapotements d'une vague amortie; plus loin une langue de terre couverte d'un bosquet de saules et ornée d'une villa aux formes chinoises; ailleurs le vide et le néant ; puis des bateaux chargés de paysans de la Nort-Hollande, vêtus comme du temps de Rembrandt et de Téniers ; après un autre intervalle de vide, un gros pieux noir et vermoulu, et dessus une mouette aux longues ailes blanches se balançant gauchement sur l'abîme; enfin le vent fraîchit, et la nuée se déchirant laissa apercevoir entre ses lambeaux le quai de Saardam et la multitude vivante qui l'encombre à toute heure. Depuis ce voyage j'ai bien compris et j'ai observé plusieurs fois à quel point une atmosphère vaporeuse peut diversifier le paysage, et tour à tour le produire dans tous ses détails ou donner à l'ensemble tout le magique de la perspective aérienne, dont nos sites méridionaux sont d'ordinaire si complètement dépouillés.

En indiquant les effets de la vapeur dans l'aspect de la nature, je n'ai pas entendu parler des nuages qui jouent un grand rôle dans les paysages du Nord, comme dans les poèmes de ses bardes galliques : on les voit fréquemment dessiner sur l'horizon des plaines leurs formes fantastiques, et développer dans le ciel leurs dimensions gigantesques; souvent ils projettent sur les croupes arides des monts, ou sur la surface des bruyères, leurs vastes ombres; ils entourent comme d'un cortége de gloire le soleil près de se cacher derrière l'horizon, et reflètent le doux éclat de la lune

sur leurs flocons onduleux. Chez nous rarement le ciel se ride : quelques orages subits, terribles, qui laissent à peine au voyageur le temps de chercher un abri, et puis, l'instant d'après, un ciel pur et imperturbable comme auparavant; et si parfois quelques vapeurs se détachent du sol échauffé, c'est pour s'élever aussitôt à la voûte comme un lambeau de crêpe blanc à midi, et une tache de pourpre au soir, léger accident qui n'a d'autre effet que de rehausser la limpidité parfaite de l'éther et l'action puissante des rayons du soleil.

Mais, si les sites méridionaux manquent de perspective aérienne et de caractère romantique quand on les compare aux paysages du Nord, il faut avouer qu'ils sont plus *colorés;* et ce que l'horizon perd à être trop défini et trop éclairé, les premiers plans le gagnent en chaleur et en variété de ton. Pour reproduire l'effet de nos ruines et de nos terrains brûlés, le peintre épuise toutes les ressources de sa palette, et là où l'artiste du Nord passe l'éponge, l'artiste du Midi jette de la poudre d'or, ou d'émeraude, ou d'azur : c'est ce qui explique l'usage des tons entiers que les peintres de l'école italienne et le Poussin n'ont pas craint d'employer dans leurs compositions; c'est ce qui explique aussi le jugement que les artistes du Nord prononcent inévitablement sur les compositions des écoles du Midi, en les accusant d'exagération et de crudité.

L'obliquité des rayons solaires est encore un des phénomènes naturels qui peut influer puissamment sur l'aspect général de la nature. Au Nord, les teintes calmes de la soirée et les lueurs fantastiques du crépuscule se prolongent longtemps après l'heure où nos

contrées sont plongées dans une nuit profonde ; les ombres y sont aussi plus allongées, et la lumière glisse plus incertaine sur la surface des objets qu'elle éclaire ; au Midi, elle les frappe en plein, elle les inonde, et, en les surplombant, elle leur laisse pour leur donner du saillant une ombre peu étendue, il est vrai, et presque sans clair-obscur, mais hardiment dessinée, définie avec vigueur et d'un noir mat.

Partout où les phénomènes naturels que nous venons d'indiquer sont constants, partout le paysage prendra un caractère à lui, et reproduira le type septentrional ou le type méridional ; mais on conçoit aisément que les différences ne sont pas partout si tranchées, et que chaque région reçoit du sol même, des végétaux qui le peuplent et des rivières qui l'arrosent, une physionomie propre qui l'éloigne ou le rapproche du type original. A cet égard, le Midi offre peut-être plus de variété que le Nord. En Hollande la nature est paisible ; elle est riche en Belgique ; elle est singulièrement verdoyante, propre et animée en Angleterre ; en Ecosse elle est mélancolique et pleine de poésie ; les plaines de la Picardie sont monotones, mais les villes y sont pleines d'intérêt historique et stratégique ; l'Alsace a ses Alpes, ses châteaux, le Rhin et ses nuages.

Au Midi, nos régions sont plus distinctes, et celles qui offrent de l'intérêt sont séparées par de monotones et interminables pleines, qui en rehaussent les beautés par l'ennui mortel que leur trajet cause au voyageur.

Le pays *gascon* offre les bords d'un fleuve qui reflète les rayons du soleil couchant dans toute sa longueur, et qui engraisse une terre regorgeant de fruits, soulevée çà et là par des collines peu accentuées, mais toutes chamarrées de pampres et de fleurs, et vivifiées

par des villages populeux qui s'étendent au loin sur les contours de ses méandres.

Le pays *albigeois* offre partout des plateaux arides, il est vrai, mais entrecoupés de vallons, où la nature semble avoir réuni ses trésors pour former des sites si délicieux qu'aisément l'on voudrait y fixer pour jamais sa demeure.

Dans l'*Ardèche*, la nature devient plus âpre et prend, sans cesser d'être grande, un aspect souvent bizarre : ce sont les feux volcaniques qui en ont soulevé le terrain ; les forêts peuplent le fond des cratères, et les cascades jaillissent au milieu des colonnades basaltiques.

Le site *provençal* revêt un aspect tout méridional : c'est un ciel d'airain, des rochers gris à l'ombre, dorés au soleil, des plaines avec l'olivier rabougri, des nuages de poussière d'or, et des vallons avec la culture de Canaan.

Le paysage *pyrénéen* termine notre série, parce qu'après l'avoir admiré, l'artiste peut briser ses pinceaux. En vain tenterait-il d'explorer les autres régions de la France méridionale, après avoir parcouru ces vallées où l'on voit réunis tout le luxe et la végétation du Nord sous le ciel de l'Espagne, les pics sourcilleux, les plaines inaccessibles, l'air tiède du Midi, une transparence parfaite dans l'atmosphère, et cependant toute la magie d'un ciel nébuleux : lieu privilégié où le poète demeure dans une silencieuse contemplation, où le peintre désespère de son art, et où l'homme adore Dieu.

J'ai dit l'influence que l'atmosphère exerce sur l'aspect de la nature dans le Nord et dans le Midi, dans les pays civilisés, cette cause, la plus puissante sans doute,

n'est cependant pas la seule qui soit capable d'imprimer au paysage un caractère particulier et distinctif; il faut y ajouter encore la civilisation elle-même, ses envahissements, ses inventions, son luxe, son économie, ses exigences, ses phases diverses, ses époques de progrès et de décroissance. Cette action de l'homme sur son domicile et sur son domaine est lente, sans doute, restreinte et fugitive, mais elle n'en est pas moins réelle, et ne saurait mieux échapper au regard du peintre qu'à celui de l'économiste. Ainsi, l'homme, qui reçut de son Créateur l'empire de la terre, a su, dans quelques-unes de ses régions, y laisser des marques de son intelligence et de son activité, et s'en montrer le propriétaire en y imprimant le cachet de son autorité et de son génie.

En comparant le Nord et le Midi sous ce nouvel aspect, ces différences sont assez tranchées pour offrir quelque intérêt à celui qui voudrait les étudier avec soin; cependant, pour la plupart des observateurs, le contraste n'est pas assez frappant, les nuances sont trop délicates pour lui permettre d'établir une préférence. En nous contentant de peindre ces différences avec les touches les plus légères, nous laisserons donc à chacun le droit imprescriptible de s'en tenir à son propre goût.

La civilisation peut être considérée sous les divers aspects de son étendue, de son ancienneté, de sa tendance politique et religieuse, et, dans chacune de ses influences, elle a dû exercer sur la nature physique une puissance particulière.

Chacun reconnaît que, dans le Nord, elle est plus étendue et plus envahissante que dans le Midi. Là elle a défriché les landes incultes, éclairci les forêts,

posé le niveau sur les collines et les vallées; des rivières artificielles, sans courant comme sans méandres, fuient au loin en lignes droites, indéfinies, et sillonnent le flanc des montagnes en lignes régulièrement brisées; la mer elle-même est ceinte de digues élevées par la main des hommes, et, impatientes, ses vagues viennent amortir leur rage contre des colonnades de pilotis : çà et là des phares d'un aspect sévère apparaissent comme autant de sentinelles commises à la garde de la côte, sentinelles qui ne dorment jamais; chaque anfractuosité de rocher, dans l'intérieur des continents, devient une carrière; chaque précipice tend à s'aplanir ; chaque rivière doit un jour porter sa flottille, fallût-il, pour couvrir ses sables ou niveler ses barrages, y verser le tribut d'un autre fleuve. L'agriculture s'est emparée de chaque pouce d'humus que les eaux ont déposé sur la terre; une végétation uniforme et serrée étend sur les plaines et sur le penchant des collines une vaste mosaïque bigarrée de diverses nuances, depuis le brun de l'ocre jusqu'au vert des prairies, et ce riche tapis envahit la terre partout où elle n'a pas opposé une résistance trop invincible; et çà et là de riches habitations, des villages populeux viennent animer ce riche assemblage des profusions de la nature et des produits de l'art humain.

On ne saurait se dissimuler que l'empire de la civilisation, qui embellit la nature en lui demandant ses plus riches produits, répand sur son domaine une sorte d'uniformité et dans les formes et dans les couleurs; et c'est aux envahissements de l'industrie et de l'agriculture que le voyageur qui parcourt les provinces du Nord doit de les trouver, pendant la première

journée de voyage, admirablement belles; pendant la seconde, uniformément belles; et dès la troisième, ennuyeusement belles.

Le Midi, qui a reçu une civilisation moins avancée et moins compacte, offre, à cet égard, un contraste assez frappant. Ici l'on voit le désordre à côté des premiers efforts de l'industrie, et la nature vierge encore auprès des sillons que l'homme a tracés sur son sein. Non loin des ports abrités mugissent encore des cataractes indomptées, et le désert, souvent, touche l'oasis. L'indolence de l'homme laisse encore sur son domaine de vastes étangs cachés sous les roseaux, d'indéterminables bruyères entrecoupées de ravins, les croupes des monts nues et décharnées, et de vastes forêts de sapins noirs et immobiles. Aussi faut-il souvent faire beaucoup de chemin pour atteindre une région digne d'intérêt. Mais on la trouve enfin, et elle se présente à l'œil de l'artiste avec une variété d'accidents, une exubérance de végétation, un désordre et une profusion de beautés diverses, qui annoncent une nature primitive sur laquelle l'homme industrieux a exercé peu d'empire, et dans laquelle l'homme de goût trouvera toujours un charme indicible.

Ajoutez, pour l'encouragement de l'artiste et comme pour le dédommager des difficultés qui l'attendent dans le Midi, qu'il y trouvera la civilisation plus commode et plus complaisante. Qu'il se repose au bord des torrents, sans craindre qu'un propriétaire inquiet ne le soupçonne d'empoisonner l'espoir de ses pêches réservées; il peut franchir la muraille dégradée pour dessiner à loisir les ruines du manoir féodal, sans avoir à redouter de se voir pourchasser par l'insolente

valetaille d'un orgueilleux seigneur ; il peut retracer dans son album les fortifications démantelées d'une ville du moyen-âge, sans crainte d'être livré à un conseil de guerre ; il peut pénétrer dans les antres profonds, sans craindre que le portier mercenaire de celui qui a affermé à bail les entrailles de la terre ne tende la main pour réclamer le prix d'entrée.

La civilisation laisse encore un autre vestige de son passage dans les temps anciens et de son empire d'aujourd'hui, vestige qui, pour être moins vaste que l'envahissement de l'agriculture et de l'industrie, a quelque chose de plus caractéristique, et, si l'on peut dire ainsi, de plus *humain* : ce sont les édifices et les habitations des hommes. Les peintres auront à les reproduire souvent dans leurs tableaux, et ils ont de plus que l'intérêt des lignes et des couleurs, celui des souvenirs historiques, qui ne laissent pas que de fasciner aussi l'imagination du véritable artiste.

Sous ce rapport, le Nord peut être envisagé sous les aspects de diverses régions. Nous y trouverons le pays *breton* avec ses tombelles, ses dolmens, ses roches druidiques, vestiges d'un paganisme grossier, primitif, enfant, dont les rites échappent à nos souvenirs, et que, dans notre ignorance, nous unissons volontiers à un solennel effroi. Le sol *germanique*, longtemps foulé par la guerre, apparaît de toutes parts hérissé de citadelles et de remparts, et les villes ont comme disparu sous le niveau des Cohorn et des Vauban ; chaque colline est désormais une position stratégique, et chaque ondulation de terrain est pour jamais illustrée par nos fastes militaires. Le pays *manufacturier* présente aussi son architecture qui lui est propre : formes tantôt hybrides, tantôt monstrueuses,

tantôt écourtées, économiques et mesquines, auxquelles on ne peut plus rien souhaiter que d'être toutes noircies par la suie des verreries, ou dérobées à l'œil par la fumée des machines à vapeur. Le pays *normand* proclame l'influence de la civilisation chrétienne dans le Nord ; il fut, en Europe, le berceau de l'architecture gothique, et, soit qu'on l'étudie sur le sol natal, soit qu'on suive ses irruptions dans la Grande-Bretagne et en Allemagne, où il porta et ses conquêtes et ses arts élégants, partout il se montre digne de l'intérêt de l'artiste aussi bien que de l'archéologue.

Ce que j'aime dans le paysage du Nord, c'est la simple et modeste église d'un village anglais. On la trouve non loin des habitations des laboureurs, cachée derrière un groupe d'ormeaux ou de chênes séculaires, et à demi-voilée sous un riche manteau de lierre. Ses formes, quelque peu étranges pour celui qui n'admire que les chefs-d'œuvres réguliers de la sévère antiquité, répondent cependant au problème de l'art : irrégularité et harmonie. Son petit clocher s'élève mystérieux et aérien ; sa grande fenêtre à l'orient laisse encore apercevoir, entre les ogives entrelacées, des lambeaux de vitrages colorés par les artistes des temps passés ; les freux et les corneilles tourbillonnent sur la berge de sa nef élevée, et au pied de ses murailles décrépites se groupent les tombes de ceux qui finirent leurs jours dans cette solitude délicieuse. Un cimetière de campagne, en Angleterre, n'est point l'enclos lugubre et désolé que nous appelons de ce nom dans nos contrées méridionales. Là tout inspire une mélancolie douce et pieuse. Chaque fois qu'on se rend à l'église pour prier Dieu, il faut traverser le

champ de repos où il appelle tour à tour chacun de ses enfants; on traverse le cimetière pour le baptême, on le traverse pour le mariage, et, si l'on s'arrête un instant pour lire sur l'inscription la dernière pensée des vivants pour leurs morts, il n'est pas une de ces phrases touchantes qui ne proclame des idées d'immortalité et de céleste béatitude.

L'architecture présente des beautés d'un autre genre dans le Midi. De pesantes citadelles dominent ses villes et ses villages, et semblent les protéger et les écraser encore; des murailles délabrées en masquent l'antique enceinte, et des portes armées de herses en défendent l'entrée. Pénétrez dans ces villes anciennes, des rues tortueuses, étroites, obscures, conduisent, sous des arceaux grotesques, au-devant des édifices auxquels chaque siècle semble avoir apporté une colonne ou une corniche. Ici, la pensée païenne paraît encore régner partout; les édifices même consacrés au culte chrétien, revêtent des formes simples et sévères; il y a loin encore de nos églises romanes et byzantines aux basiliques gothiques de la Normandie; et, puis, auprès de ces restes du moyen-âge, dominent encore les restes de la puissance et du génie des Romains : partout on foule une terre classique, et l'on ne saurait soulever un arpent de terre sans déranger un fût de colonne ou un sarcophage antique. Qu'on ne s'attende pas cependant à ce que cette profusion des restes de la belle antiquité donne au paysage du Midi un caractère ni bien distinctif, ni bien beau. L'artiste n'y trouvera pas toujours le charme qu'il se plaisait à en entendre; souvent il regrettera de les voir un peu trop abandonnés aux mains de la nature et aux envahissements de la végétation, ou trop livrés

à ceux des réparateurs, qui sont toujours là, la truelle en main, prêts à badigeonner les ruines et à masquer les ravages du temps.

Ce que j'aime dans le Midi, c'est la tour sarrasine sur les bords du Rhône; le soleil lui a imprimé, à la face occidentale, la teinte indélébile de ses derniers rayons, et on la voit de loin se détacher comme une découpure brillante sur une tenture du plus beau bleu. Les petites vagues du fleuve viennent clapoter au pied du puissant rocher qui lui sert de piédestal, et de là elle s'élève svelte, percée de mâchicoulis, bravant les injures du temps, et aussi pure de lignes que lorsqu'un puissant seigneur la construisit au retour des croisades ; cependant la balle du camisard l'a souvent marquée au front, et souvent le village qu'elle était chargé de défendre fut livré à l'incendie. Aujourd'hui, on ne sait à qui elle appartient : les Bohémiens y établissent parfois leur foyer; un troupeau amaigri y broute quelques ronces, et le cyprès lugubre s'élève comme un spectre immobile au milieu de ses ruines désolées.

Il nous resterait à indiquer un dernier trait de l'influence de l'homme sur le paysage, c'est l'apparition de l'homme lui-même. Mais qui ne sait qu'en nivelant les conditions, la civilisation moderne tend à détruire les distinctions des costumes, et qu'il faut voyager bien loin pour échapper à la vue des vêtements mal gracieux et étriqués des habitants des villes, et pour retrouver ces formes pittoresques, ces couleurs tranchantes ou bigarrées qui s'harmonisent toujours si bien avec un paysage fantastique.

Nous avons promis de ne rien conclure de nos comparaisons. Nous ne nous permettrons qu'un vœu,

c'est que l'homme, en étendant son règne sur la nature, en dirigeant ses efforts vers l'acquisition du bien et de l'utile, n'oublie pas que le *beau* fut aussi un des éléments de la création, et que celui qui sait le respecter, aura aussi compris la pensée du Créateur, qui en est la source éternelle.



TABLEAU

PITTORESQUE, SCIENTIFIQUE ET MORAL

DE NIMES

ET DE SES ENVIRONS.

NIMES.

Avant l'établissement de la colonie romaine qui devait y laisser de si admirables monuments de sa haute civilisation, le sol de l'antique capitale des Volces Arécomiques, maîtresse de vingt-quatre bourgs considérables, dont le nom se perd dans une impénétrable obscurité, avait été foulé successivement par les Ibériens, les Celtes, les armées triomphantes d'Annibal, les Saliens, les Allobroges, les Liguriens, les Auvergnats. La victoire remportée sur ces derniers par Domitius et Fabius Maximus, 121 ans avant Jésus-Christ, décida du sort de la ville de Nîmes, qui reçut le joug des maîtres du monde ; mais ce ne fut qu'après une irruption des Cimbres et des Teutons, c'est-à-dire 27 ans avant Jésus-Christ, que la colonie fondée par César Auguste, sous la direction de M. Vipsanus Agrippa, fut définitivement organisée. Depuis, l'histoire du pays est signalée par les époques suivantes.

Nîmes, colonie romaine, conserve ses institutions locales et son trésor particulier; elle est dotée d'une organisation municipale; elle a un sénat, une curie, des tribunaux, des édiles; ses habitants, sous le régime du droit latin, peuvent devenir citoyens romains après avoir passé par l'épreuve des fonctions publiques. Nîmes s'entoure de murailles, dans lesquelles se trouve enclavée la Tourmagne; Agrippa fait construire ses bains et ses aquéducs; elle dédie la Maison-Carrée aux deux fils adoptifs d'Auguste; Tibère fait réparer sa voie romaine; Antonin, dont l'aïeul était né dans ses murs, lui permet de prendre dans le trésor de quoi édifier son amphithéâtre; Nîmes se peuple d'affranchis qui apportent dans son sein et le luxe et les arts de la métropole.

En 350, le christianisme pénètre à Nîmes; le martyre de saint Baudile signale ses premières pages. Ce chrétien d'Orléans arrive à Nîmes le jour même où l'on célébrait un sacrifice public dans un bois sacré, le prédicateur de la vérité profite de cette nombreuse réunion pour annoncer l'Evangile. On voulut le forcer de sacrifier aux idoles, il préféra mourir en confessant sa foi. — Vers la fin du IVe siècle, le paganisme avait presque entièrement disparu du pays.

En 407, une invasion des Vandales, attirés en Italie par Stilicon, apporte la dévastation dans la colonie: sous la main de ces destructeurs, on voit disparaître, en quelques jours, le temple d'Auguste, la basilique élevée en l'honneur de Plotine, bienfaitrice d'Adrien, et les édifices nombreux dont les bains étaient ornés.

L'irruption des Visigoths ne fut signalée par aucun de ces excès, et, sous leur domination, les Nîmois

auraient vécu en paix, s'ils n'eussent cédé aux suggestions d'un intrigant nommé Hilderic, qui leva l'étendard de la révolte contre Wamba, roi des Visigoths. Celui-ci assiégea la ville, prit d'assaut les Arènes, et signala sa victoire par le soin qu'il fit prendre pour les blessés et pour les familles ruinées par les ravages de la guerre.

Les conquêtes des Sarrasins apportèrent peu de changements à cet état de choses, et il fallait un Charles-Martel pour dévaster le pays qu'il était appelé à ressaisir et à défendre. On attribue à ce barbare la tentative insensée de détruire les Arènes par le feu, dans l'intention de se venger des Nîmois qui, trop facilement, avaient ouvert leurs portes aux infidèles.

Après une seconde invasion des Sarrasins, qui furent repoussés pour jamais par une réaction religieuse, à laquelle plusieurs villes du Midi prirent part, Nîmes s'érigea en république. Pepin-le-Bref, qui en avait été nommé protecteur, changea bientôt son protectorat en une véritable prise de possession féodale; mais ce ne fut que trois cents ans après, que, sous le règne de Louis VIII, elle devait être réunie à la couronne de France.

Depuis cette époque, 1226, jusqu'à l'établissement de la réforme en 1551, l'histoire de Nîmes se trouve tout entière dans celle de son consulat (1).

L'institution du consulat remonte à 1145. Le premier monument écrit qui constate son existence se

(1) Consultez la brochure de M. J. Félix de Lafarelle, intitulée: *Etudes historiques sur le consulat et les institutions municipales de la ville de Nimes.* 1841.



trouve dans une charte octroyée aux Nîmois par Bernard Aton V. A cette même époque, les Arènes, transformées depuis longtemps en citadelle, étaient devenues le siége de la noblesse armée. En 1208, les *chevaliers des Arènes* et les bourgeois et citoyens de Nîmes contractent une alliance et constituent un *consulat commun* composé de huit personnes, choisies mi-partie entre les deux ordres, pour l'administration de la communauté entière.

En 1420, les Nîmois, ayant pris parti pour les Anglais et les Bourguignons réunis, virent le Dauphin, depuis Charles VII, camper sous leurs murs ; ils furent forcés de se rendre à discrétion. Le prince fit pendre les plus rebelles, destituer les consuls et arracher le parement des murailles qui servait à les soutenir et à les orner. Le même prince, touché du repentir de nos pères, leur rendit, plus tard, leur consulat. En 1476, l'institution du consulat recevait des modifications propres à donner une large part dans les affaires et l'administration locale, aux classes ouvrières.

Dès 1551, on brûlait des *religionnaires* à Nîmes, sur la place de la Salamandre. Maurice Sécenat fut un de ces premiers martyrs. En 1558, Nîmes était aux trois quarts gagnée aux nouvelles croyances. Dès-lors se déroule une interminable lutte entre catholiques et protestants. Le consulat se trouve tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, tantôt entre deux.

Vers la fin du règne de François II, Nîmes eut à souffrir cruellement de la peste, de la lèpre et, le croira-t-on, de l'inondation! au point qu'on reçut au nombre des superstitions populaires l'idée que Nîmes périrait un jour par les eaux.

Le 29 septembre 1559, Guillaume Moget fondait la première église protestante à Nîmes.

En 1561, le consistoire acquérait assez d'autorité pour intervenir d'une manière très-prononcée dans l'administration du consulat nîmois.

L'Eglise protestante eut bientôt pour lien l'institution calviniste d'un consistoire, et, pour foyer de lumières, une école de théologie. Pierre Viret, Jacques de Chambrun, Claude Brousson, Antoine Court, Pierre Cortéis, Paul Rabaut, tour à tour édifièrent l'Eglise, soit par leur science, soit par leur zèle chrétien, soit par leur constance à souffrir la persécution et le martyre.

Depuis l'époque de l'introduction de la Réforme à Nîmes jusqu'au commencement de notre siècle, les pages de notre histoire se remplissent des déplorables conflits qui s'élèvent entre le peuple catholique et le peuple protestant, et des proscriptions dont ce dernier fut l'objet après la révocation de l'édit de Nantes. Il n'entre ni dans l'esprit ni dans le cadre de cet ouvrage de retracer les détails de ces temps de douloureuse mémoire (1).

Aujourd'hui Nîmes a accepté tous les progrès des temps modernes; l'énergie de ses habitants, qui se perdait dans de haineuses querelles, s'exerce activement dans le mouvement de l'industrie, de la

(1) Ceux qui désireraient étudier l'histoire civile et religieuse du pays peuvent consulter l'*Histoire de Nîmes*, par Ménard; la *Guerre des Camisards*, par A. Court; l'*Histoire de Nîmes*, par Maucomble; l'*Histoire de l'église de Nimes*, par A. Germain; l'*Histoire de l'église chrétienne réformée de Nimes*, par A. Borrel. Dans notre impartialité, nous indiquons ici les ouvrages les plus propres à montrer les deux côtés de la question.

science, de la vie sociale, de manière à égaler d'autres villes qui jadis la dépassaient; et les souvenirs de sa lugubre histoire ne subsistent désormais que pour offrir une leçon de tolérance et de charité, dont elle-même, mieux que tout autre, ne manquera pas de profiter.

Mais hâtons-nous de satisfaire la juste impatience de l'étranger, en le conduisant auprès des ruines de la grandeur romaine, qui impriment à notre ville un caractère si éminemment intéressant.

LES ARÈNES.

Les Romains, qui avaient vaincu tant de peuples et attaché tant de rois à leurs chars de triomphe, employaient leurs sujets conquis à élever des monuments assez vastes pour contenir ces peuples eux-mêmes, assez solides pour résister à vingt siècles d'orages et de révolutions, et empreints d'un goût si parfait, que, dans nos temps modernes, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de les imiter. C'est ainsi qu'ils nous ont laissé leurs aquéducs, leurs forums, leurs voies militaires et leurs théâtres. Ceux-ci étaient de trois sortes qu'il ne faut pas confondre : — *les cirques*, d'une forme très-allongée, terminés aux deux extrémités par des demi-cercles, ornés au milieu d'obélisques, d'arcs de triomphe et de statues, et disposés en général pour la course à pied, la course des chevaux, celle des chars, le pugilat, le jeu du disque et autres amusements gymnastiques. On voit encore les restes d'un monument de ce genre à Orange; Arles et probablement Nîmes en ont possédé. — Les *théâtres* sont d'une forme

demi-circulaire; les gradins s'étendaient dans le sens de l'arc; la scène formait le diamètre. Ils étaient destinés aux jeux scéniques. Ici, les Romains prodiguaient les ornements, les marbres, les granits et les statues. Arles et Vaison ont eu leurs théâtres, aujourd'hui presque nivelés avec le sol ou enfouis sous sa superficie; celui d'Orange est le monument connu de ce genre le mieux conservé, et il offre, de nos jours, un édifice étonnant de grandeur, et riche de faits intéressants pour l'antiquaire et l'historien. — Mais les édifices que les Romains semblent avoir empreints de leur caractère grand, fier et cruel, les monuments qu'eux seuls ont inventés, sont les *amphithéâtres* (αμφι θεατρον, deux théâtres); ils forment, en effet, un double théâtre ayant une forme circulaire ou elliptique; ils étaient destinés aux combats des gladiateurs, luttes, combats d'animaux, naumachies, etc. Les arènes de Nîmes peuvent servir de type à ce genre de construction. Il s'agit ici de les décrire avec détail, profitant de tout ce qui a été dit de vrai sur ce sujet intéressant. Nous allons donc conduire le lecteur depuis le moment où il donne le premier coup de canne contre les barreaux de la grille d'entrée, pour avertir le concierge, jusqu'à celui où, en franchissant pour la seconde fois cette même porte, il glisse dans la main du cicérone la petite étrenne d'usage.

Mais avant faisons le tour de l'édifice à l'extérieur.

La première fois que je le contemplai, je le trouvai petit et écrasé. J'aurais presque honte de l'avouer, si depuis je n'avais rencontré plusieurs personnes d'un goût et d'un esprit plus exercé que le mien qui m'ont déclaré avoir reçu une impression semblable. Serait-

ce que la simplicité et la pureté de l'architecture n'offriraient qu'un trop petit nombre de points de comparaison et de mesure? En serait-il de l'immensité comme de l'éternité, qui ne se mesure que par les événements? Je serais porté à le croire, depuis que j'ai entendu dire que les voyageurs trouvent petite, à la première vue, l'immense basilique de Saint-Pierre à Rome. On observera aussi que le sol sur lequel l'édifice est construit est beaucoup plus bas que le niveau du spectateur; enfin, l'amphithéâtre n'est réellement pas très-élevé, n'ayant, depuis le sol jusqu'à l'attique, que 21 mètres 32 centimètres. Il s'étend donc comme un long ruban festonné dans la masse et d'une couleur rembrunie dans la partie supérieure; la partie inférieure, dont les restaurations sont trop visibles, doit sa couleur au sulfate de fer dont elle a été enduite à l'effet de lui donner un air de vétusté. Le procédé est loin d'avoir réussi; mais, dans l'intérieur de l'étage supérieur, on a imaginé de couvrir les pierres neuves de crasse d'huile, ce qui les a mises en harmonie parfaite avec les autres parties de la galerie antique. Pour bien voir la façade extérieure des Arènes, il faut donc choisir un beau clair de lune et déboucher subitement par le chemin de Montpellier. L'effet est alors vraiment magique, car l'édifice entier est fondu en une seule teinte chaude et harmonieuse, et chaque détail ressort d'une manière admirable sous un ciel que la nuit nous montre encore d'un bleu très-foncé.

La partie inférieure de l'amphithéâtre est percée de soixante arceaux parfaitement semblables et de dimensions égales, à l'exception de quatre portes plus grandes et plus saillantes, qui correspondent aux quatre

points cardinaux. Ces arceaux communiquent avec un corridor qui règne sur le pourtour de l'édifice entier et y forme un majestueux portique. Cette partie inférieure de l'édifice paraît, en certains endroits, n'avoir pas reçu tout le fini dont elle était susceptible. Ce n'est guère que du côté du couchant que les moulures ont été achevées ; ailleurs on les voit encore laissées en chanfrein. Les travaux furent-ils interrompus avant l'entier achèvement des Arènes, faute de temps ou d'argent? c'est ce que nous ne pouvons déterminer. Il résulte cependant de ce fait que les ouvriers du temps sculptaient les ornements lorsque les pierres étaient en place ; ce qui explique le fini exquis de leurs travaux. Au-dessus de cette rangée d'arcades s'en trouve une autre moins élevée. Chaque arceau est formé de deux voûtes appliquées l'une à l'autre, mais non concentriques. Les arceaux du portique inférieur sont séparés en dehors par des pilastres, et les arceaux supérieurs par des colonnes, sur l'ordre desquelles les antiquaires ne sont pas d'accord ; les uns pensant qu'elles appartiennent à un ordre toscan irrégulier, les autres les rangeant, à cause de certains ornements des chapiteaux, dans l'ordre dorique. La première opinion paraît principalement s'appuyer sur les dimensions des colonnes et des pilastres, ce qui semble en effet un caractère distinctif et important. L'édifice se termine par un attique, dernier étage, sans arcades, ni pilastres, ni colonnes, ni autres ornements qu'une suite de pierres saillantes façonnées en consoles et percées d'un grand trou circulaire de 33 centimètres de diamètre. Nous verrons plus loin l'usage de ces consoles.

Nous avons parlé de quatre portes principales ; elles

sont distribuées à égales distances les unes des autres. Celles de l'orient et de l'occident correspondent au grand axe de l'ellipse; celle du midi est plus étroite que celle du nord. Celle-ci est la seule qui se distingue par quelques ornements. Son arcade supérieure est couronnée d'un fronton triangulaire, et au-dessous de ce fronton sortent, à mi-corps, deux figures de taureaux. On remarque aussi sur les jambages de cette arcade, en dedans de l'édifice, une entaille légère, qui commence à la hauteur de la ceinture et règne jusqu'au sommet de l'arcade; elle forme, dans cet évasement presque insensible, la figure d'une colonne caractérisée par le chapiteau qui la termine. Ménard pense qu'on y appliquait des colonnes postiches de cuivre ou de bronze. Au-dessus de l'arcade inférieure, et correspondantes aux taureaux, se trouvent deux consoles massives et inachevées, dont on ignore l'usage.

Sur la partie nord-est de l'édifice, on remarque deux bas-reliefs, le plus grand est sur une des dalles qui forment le garde-fou de l'étage supérieur, il représente deux gladiateurs, l'un déjà à terre désarmé, l'autre lui portant le poing gauche au visage, et prêt, de la main droite, à le transpercer de son large cimeterre. Il est à présumer que chaque arceau présentait des ornements analogues. Non loin des gladiateurs et sur la façade de l'un des pilastres, on remarque une louve allaitant deux enfants nus; le premier reçoit les caresses de l'animal sauvage, le second s'efforce d'atteindre la mamelle qu'il a déjà saisie de ses mains. Il est inutile de dire que cette sculpture rappelle la fondation de Rome.

Pour recevoir une impression juste et grande, tout à la fois, des difficultés qu'il a fallu vaincre dans la

construction de ce vaste édifice, il suffit de remarquer celles qui tiennent à la forme elliptique des Arènes, qu'une forme parfaitement circulaire n'aurait jamais présentées. Chaque arcade extérieure, chaque corridor du dehors au-dedans, chaque vomitoire de l'intérieur se dirige dans le sens du centre de l'ellipse; il en résulte que la coupe de chaque pierre doit être différente, et présenter d'un côté un angle aigu, de l'autre un angle obtus, dans des proportions sans cesse diverses': pour s'en convaincre, il suffit d'examiner à l'extérieur les pilastres et surtout les voûtes de deux arceaux contigus.

Maintenant pénétrons dans l'intérieur. Nous mettrons un certain ordre dans notre visite; ne nous pressons pas, la course est longue. Aucun obstacle ne nous empêche de faire le tour de l'édifice sous le portique, et avant de pénétrer dans la silencieuse solitude des Arènes, nous verrons encore de toutes parts, à la faveur des arceaux, la population nimoise, active, pressée, bruyante, ici circulant à la hâte sur les boulevards ombragés, là s'engouffrant à l'envi dans des rues étroites et ténébreuses de la cité, ailleurs inquiète et soucieuse, foulant le parvis du Palais de justice ou de la Maison d'arrêt, plus loin oublieuse et oisive, ou pressant le pas sur les abords de l'avenue Feuchères. C'est une singulière vue que celle de ce panorama animé, qui renferme une partie de la population mouvante dans l'encadrement antique d'une arcade romaine. Cette partie de l'édifice est celle que l'on a le moins réparée; il eût fallu travailler sous une masse immense et tenir en l'air une montagne. Ce long corridor a donc conservé sa belle couleur antique, ses dégradations et son air vénérable. Je prie le

lecteur de le remarquer, car bientôt il va partout reconnaître les traces de ce vandalisme moderne qui se pare du titre de *restauration*. Eh! messieurs, laissez les ruines au temps qui les dévore; ne cherchez pas à ressaisir un passé dont nous ne nous soucions plus. Avec vos millions, bâtissez, loin des ruines, de belles choses modernes pour les modernes; mais laissez les ruines aux peintres pour leurs paisibles études; laissez-les aux historiens comme une date dans la série des siècles; laissez-les à l'homme pensif pour qu'il y trouve parfois la solitude; laissez-les surtout à la foule insouciante et rieuse, pour lui enseigner que le temps nous dévore. Et si vous voulez soutenir la ruine et, par intérêt pour le peuple qui circule autour, empêcher qu'elle ne s'écroule subitement et n'ensevelisse la multitude toute vivante, eh bien! soutenez, mais ne réparez rien; épuisez votre science pour trouver des moyens secrets, des forces dissimulées pour coller ces roches amoncelées; que le fer enlace comme d'un immense cerceau ce vaste réceptacle prêt à s'entr'ouvrir de toutes parts; mais ne recouvrez pas de vêtements neufs ce squelette décharné.....

Dans cette promenade sous le grand portique, on a dû remarquer des corridors latéraux correspondant aux arceaux extérieurs et se dirigeant dans le sens des rayons de l'ellipse; alternativement on les voit s'élever à l'aide d'un escalier, vers l'étage supérieur, et s'abaisser vers un second corridor ténébreux qui enceint immédiatement l'arène. Ce sombre corridor, que je nommerai second portique, recevait, du côté de l'arène, un peu de jour de l'extérieur, par des ouvertures qui y étaient pratiquées; il communiquait aussi, dans le sens opposé, aux soupentes des esca-

liers, qui étaient fermées avec soin et dont on ignore jusqu'ici l'usage. Sous le sol de ce corridor et de ces soupentes, on a découvert des canaux découlement. Ce portique est la partie de l'édifice qui a souffert le plus des réparations. Naguère on pouvait y admirer des voûtes ruinées d'un grand effet. Çà et là quelques ouvertures laissent entrevoir l'intérieur du cirque; mais ce n'est pas encore le moment de le contempler.

Revenons sous le grand portique, et, retournant sur nos pas, gravissons le rude escalier moderne qui doit nous conduire plus haut. Il offre, vers le milieu, un palier extrêmement incliné, et l'on se demande si cette inclinaison, qui donne le vertige, est une copie exacte de l'antique, ou une idée originale de l'architecte moderne. Il paraît, en effet, que cette pente était ainsi ménagée pour l'écoulement des eaux; mais l'architecte moderne en a exagéré l'inclinaison, ayant oublié ou méconnu un degré que des escaliers nouvellement déblayés ont révélé depuis peu. Je prie le curieux qui visite cette partie de l'édifice d'examiner aussi la construction des murailles latérales, le choix, l'arrangement des matériaux et les longues plates-bandes incorporées dans des parements de moellons smillés. L'escalier conduit, par un retour, à la galerie extérieure que nous avons déjà indiquée dans la vue générale de l'édifice. Cette galerie produit, au premier coup-d'œil, l'effet d'un monument égyptien, étant extrêmement surbaissée. Les architraves des portes latérales qui forment la communication entre les arcades pour en faire une véritable galerie, sont presque partout formées d'une seule pierre de 2 mètres 70 centimètres de longueur, soutenue par de grands et doubles modillons. La plupart de ces ornements sont

bruts, et il est à remarquer que là où ils ont reçu un certain fini, ils varient de formes et de dimensions : ce qui fait présumer que si une seule pensée a présidé à la construction de l'édifice entier, il n'en a pas été de même de l'achèvement des détails. La plupart des pierres de cette galerie paraissent avoir reçu l'impression d'une violente secousse : elles sont toutes fendues, et, dans plusieurs endroits, comme tourmentées. Est-ce l'effet d'un tremblement de terre ? est-ce celui de l'incendie allumé par Charles-Martel ? est-ce un résultat inévitable d'un vice de construction dans les arcs-doubleaux qui retombent sur le milieu des architravés ?..... Vers la partie orientale, on trouve deux des arceaux extérieurs encore masqués par des constructions du moyen-âge ; une petite fenêtre est encore ornée d'une colonne torse, une autre porte en chapiteau une feuille d'acanthe du meilleur goût. Un escalier assez rapide conduit, avec un retour, à une galerie supérieure que l'on n'avait pu apercevoir de l'extérieur, parce qu'elle ne prend jour de ce côté-là que par de petites lucarnes doubles, étroites, pratiquées à côté des colonnes, et dissimulées par leur épaisseur. Cette dernière galerie n'avait point un palier uni comme celles que nous avons décrites ; mais pour en parcourir toute l'étendue, il fallait monter et redescendre autant de fois cinq marches qu'il y a d'arceaux dans le périmètre de l'édifice, chacun de ces escaliers montants et descendants étant pratiqué immédiatement au-dessus du cintre des arceaux. La voûte de cette galerie supérieure est aussi digne de remarque, n'étant qu'une demi-voûte rampante à peu près en quart de cercle, par son profil. Elle n'a d'autre appui que le mur d'enceinte extérieur, et elle porte tout le

fardeau de quatre gradins extérieurs. Quelques architectes ont considéré cette construction comme vicieuse, et lui ont même attribué la tendance de l'édifice à s'ouvrir de toutes parts en dehors.

Encore un escalier, un escalier unique dans tout ce vaste édifice : on le trouvera au nord ; il pénètre dans l'épaisseur même de la muraille ; un seul homme peut y passer, encore ne doit-il pas être trop corpulent. Il avait été pratiqué seulement pour quelques hommes agiles qui couraient lestement sur l'épaisseur de la dernière muraille, suspendus sur l'abîme ; mais chargés de veiller au service de la tente. Nous y passerons par cet escalier ; et puis, prenez garde au vertige, les Arènes sont à vos pieds.....

* * * *

Un majestueux spectacle vient se dérouler aux yeux du spectateur placé au faîte des Arènes. C'est un vaste circuit, ruineux, morcelé, crevassé, percé de mille niches circulaires, rubané de gradins bleuâtres, diapré de verdure flétrie, ébréché à la cime, carié à la base, empreint partout de marques de dévastation, de vétusté et d'oubli ; et dans ce cirque, au centre d'une ville, on se trouve seul, plongé dans un morne silence et dans une attristante immobilité. Qui n'aimerait un moment de cette solitude et de ce silence, pour rêver sur les temps passés !.....

Voici quelques dates :

A. D. de 138 à 150. — Un jour Antonin le Pieux, dont les ancêtres étaient nés à Nîmes, se rappela la ville de ses pères, qui n'avait pas encore de colysée. La république némausienne avait déjà épuisé ses res-

sources pour ses bains et ses palais, Antonin lui prêta ses trésors pour bâtir les Arènes (1). Aussitôt les montagnes retentirent du choc des pics ; des rochers furent sciés et taillés sur place, et l'on transporta pièce à pièce les Arènes toutes faites des carrières de Roquemalière et de Barutel.

160. — Marc-Aurèle, qui succéda à Antonin, était philosophe, et il laissa faire la république de Nîmes, sans l'aider ; c'est pourquoi les Arènes demeurèrent ce qu'elles étaient, sans recevoir le dernier poli.

De 150 à 472. — Cependant elles étaient assez solides et assez polies pour l'usage auquel on les destinait ; le peuple inondait les gradins, et tour à tour l'arène était sillonnée par le pied fourchu des buffles et des taureaux, battue par la queue des lions et des panthères, rougie par le sang des gladiateurs et peut-être des martyrs, ou envahie par les eaux que l'aquéduc du Pont du Gard y versait à grands flots, pour se charger d'une armée de nautes et offrir aux regards du peuple les jeux et les malheurs comiques d'une plaisante naumachie (2).

472. — Le christianisme fit cesser les combats des gladiateurs, et sous la domination des Visigoths on ne voit plus le sang des bêtes féroces rougir le sable de l'arène. C'est alors que l'on voit pénétrer dans l'en-

(1) Opinion de Ménard ; Rulmann en attribue la fondation à Adrien ; M. Arthaud à Titus.

(2) Les opinions des archéologues modernes, au nombre desquels je dois citer MM. Arthaud et A. Pelet, s'accordent sur ce point avec celle de Rulmann. Elles s'appuient sur la disposition et la coupe des dalles qui parementent le *podium* ou muraille qui enceint immédiatement l'arène, la découverte de certains canaux souterrains, de vannes et d'inscriptions qui font mention des nautes du Rhône, etc.

ceinte romaine de nouveaux architectes; ils apportent les miettes que les Romains avaient abandonnées à l'entrée de leurs carrières, pour élever sur la partie orientale de l'amphithéâtre deux tours grêles, carrées, armées de mâchicoulis et de barbacanes. Les arceaux doriques sont blindés; les loges des panthères se changent en casemates, les gradins du cirque se hérissent de lances et de javelots, et un jour on entendit les Arènes rugir et lancer une nuée de flèches contre les armées de Clovis. Alors les habitants du *Castrum Arenarum* portaient des casques; mais en

720 — On en vit d'autres chamarrés d'or, bardés d'azur et coiffés du turban de Mahomet.

737. — Les Sarrasins avaient disparu, et le maire du palais, le prince des Français, Charles-Martel faisait remplir les galeries des Arènes de paille, de fagots et de résine, pour hâter la destruction de cet édifice, qui avait offert à ses ennemis une retraite si formidable. C'était une singulière idée que celle de mettre le feu à des rochers. Il dut profiter, pour cette opération, d'un terrible vent *marin*, car la partie méridionale des Arènes a conservé sa belle couleur antique, tandis qu'au nord la façade est noircie de fumée, et les pierres toutes écaillées par la chaleur. Il paraît que Charles-Martel en voulait aux Nîmois de lui avoir fait faux bond.

XIe siècle. — On élève une église dans les Arènes, sous l'invocation de saint Martin. Les vicomtes de Nîmes y établissent leur cour; ils confient leur redoutable forteresse à des hommes d'élite, *milites castri Arenarum*, chevaliers des Arènes. C'est une communauté avec ses lois et ses privilèges, une ville à part avec ses consuls.

XIIIᵉ siècle. — Les tours des Arènes se hérissent de nouveau d'armes de guerre contre les Albigeois.

XIVᵉ siècle. — Charles VI fait bâtir un château près de la porte des Carmes. Les Arènes, abandonnées de la cour et des chevaliers, deviennent le repaire de la partie la plus pauvre de la population : véritable Cour-des-Miracles et fourmilière hideuse de vermine et de mendiants.

C'est à François Iᵉʳ que l'on doit le commencement des travaux dirigés pour le déblaiement et la conservation des Arènes. En 1726, elles renfermaient encore, soit dans l'arène propre, soit sous les portiques, soixante-dix-huit maisons offrant un abri à une population de mille individus environ.

* * * *

C'est un spectacle bien mesquin et surtout bien dégoûtant que celui des *ferrades* et des *combats* de taureaux. On a vu, en 1830, six princes et vingt mille spectateurs réunis pour voir une pauvre bête, haletante et interdite, que trois hommes prennent par les cornes et par la queue, et terrassent presque sans résistance. Un homme vêtu de rouge apporte un fer chaud, l'applique brûlant sur la cuisse de l'animal, et le peuple de rugir d'aise! Ceci n'est que ridicule, encore passe; mais les *combats* sont ridicules et cruels.

La veille du beau jour, on voit, dès onze heures du soir, le peuple impatient fourmiller autour des Arènes. Je parle ici du peuple qui aime à voir les chiens s'entre-déchirer au coin des rues. Il attend les taureaux; ils viennent, écumants et poudreux, des marais de la Camargue; c'est une race petite, méchante et farouche, comme le peuple qui l'attend.

Aussitôt que le piétinement du bétail annonce l'arrivée de la horde, le peuple se rue, et il faut grand'-peine pour empêcher que le combat ne commence aussitôt. Patience ! il n'est pas permis de se faire tuer aujourd'hui. Le beau jour se lève enfin ; les vomitoires dégorgent leurs flots vivants, et en un clin d'œil, chaque reste de gradin, chaque arceau saillant, chaque anfractuosité protectrice reçoit son groupe de spectateurs bruyants et querelleurs. Bientôt les tambourins et les galoubets de Provence font entendre leur son nasard ; les six musiciens rustiques qui composent l'orchestre circulent autour de l'arène avec une gravité bouffonne. Un moment après, l'arène se vide, et le taureau noir de la Camargue bondit dans la poussière; des hommes agiles, mais souvent craintifs, harcellent la pauvre bête avec de petits tridens ou des dards empennés qu'ils lui lancent dans les flancs; quelques-uns, plus hardis, s'efforcent d'arracher une cocarde attachée entre les cornes de l'animal farouche, ou de le terrasser à force de bras; mais bientôt le peuple se met de la partie, la lutte se poursuit sans aucune règle ; on fait pleuvoir sur le taureau une grêle de pierres et de bâtons; quelquefois le combattant lui-même en est couvert; n'importe, il faut de la douleur et du sang. Il est rare que les assaillants eux-mêmes soient victimes de leur témérité, car on les voit prompts à la fuite et ingénieux en expédients pour se soustraire à la fureur du taureau ; mais celui-ci court souvent en aveugle contre les spectateurs plus paisibles qui, les jambes pendantes sur le podium, se contentent de gesticuler et de pousser des cris. Alors ! malheur ! malheur ! quand l'animal en furie se jette sur la masse vivante; cha-

que coup porte une blessure, et à chaque cri de la victime répond un rugissement de la multitude. — Eh! magistrats, laissez aux Romains d'ensanglanter des arènes pour un peuple esclave qui ne veut que du pain et des spectacles; mais ne relevez pas ces ruines, si c'est pour nourrir chez les Français de notre siècle l'amour du sang et des habitudes de cruauté! Assez d'autres spectacles paisibles pourront y charmer les yeux et civiliser le peuple sans le pervertir. Et si vous n'en avez pas en main, cherchez-en, car c'est là aussi que doivent se diriger votre ingénuité et votre philanthropie (1).

* * * *

Nous devons encore au lecteur beaucoup de détails archéologiques sur les Arènes. De la haute situation où nous nous sommes placés, et d'où la vue plane sur la ville entière, les côteaux qui la protégent au nord, la plaine du Vistre et l'horizon bleuâtre de la Provence, nous pouvons apercevoir l'ensemble du vaste monument romain : la partie supérieure paraît la mieux conservée; elle est cependant interrompue à l'est, vers les anciennes constructions des Visigoths; tout le reste est presque intact, et on peut en faire le tour sur la plate-forme qui a 1 mètre 40 centimètres dans sa moindre largeur; mais, je le répète, il ne faut point être sujet au vertige. C'est d'ici que l'on pourra étudier cette série de consoles perforées qui orne l'attique, et en comprendre la destination. Choisissez-en une bien conservée, et examinez attentive-

(1) M. de Jessaint, préfet du Gard, était parvenu facilement, pendant son administration, à empêcher toute espèce de ferrade dans tout le département.

ment. Au trou circulaire qui perce la console de part en part correspond un autre trou de même forme, pratiqué dans la corniche immédiatement au-dessous. Les Romains y introduisaient un pieu droit et ainsi très-solidement fixé. Au bas de la partie intérieure de l'attique, et dans le gradin qui vient s'y accoler, on remarque un autre trou carré qui devait recevoir un autre pieu plus court. Enfin, dans l'espace intermédiaire, la surface de la pierre paraît profondément usée, ce qui indique qu'une poutrelle, ou, mieux encore, une barre de fer unissait les deux pieux, dont celui de dehors, le plus élevé, venait reposer sur un arc-boutant retenu à la base par le pieu intérieur. On voit par là que la poutre extérieure était destinée à résister à une forte traction en dedans. Or, les coutumes des anciens et plusieurs autres indices prouvent que ces cent vingt pieux, répartis à égale distance sur l'attique de l'arène, étaient destinés à soutenir, à l'aide de longues cordes, une immense tente ou *velaria*. Elle étendait une ombre protectrice sur les spectateurs qui encombraient les gradins, et laissait un espace vide au milieu, correspondant à l'arène; ce vide était quelquefois rempli par une toile elliptique chargée d'ornements et de peintures.

Les énormes dimensions des pierres qui forment les gradins supérieurs seront toujours un objet d'admiration et de surprise pour les étrangers, et ils se demanderont encore pendant longtemps quel moteur les Romains ont pu employer pour les porter à une telle élévation. On ne saurait imaginer les hypothèses plus ou moins absurdes qui ont été mises en avant pour répondre à cette question. Il en est qui ont été jusqu'à soutenir que le terrain, à l'extérieur, avait

été exhaussé jusqu'au faîte de l'édifice, et que les matériaux étaient ainsi transportés par une pente douce. D'autres ont prétendu que les Romains possédaient le secret de fondre des pierres, et qu'ainsi on a coulé les gradins sur place. J'invite le curieux à remarquer que chacun de ces énormes blocs est percé au milieu d'un trou plus large en dedans qu'à l'extérieur, et que les Romains ont dû employer pour les soulever une *louvette* semblable à celle usitée de nos jours.

Plusieurs de ces pierres offrent des empreintes de sculptures grossières représentant des tranchets, des fers de cheval et autres instruments; la plupart portent des dates qui nous annoncent que, depuis plusieurs siècles, les compagnons taillandiers et maréchaux ferrants ont voulu laisser un témoignage de leur visite aux Arènes.

Le spectateur intelligent et attentif reconstruira aisément par la pensée l'intérieur des Arènes; la partie du milieu est presque partout affaissée; il relèvera les voûtes, rétablira les siéges. Ces zones de gradins sont classés en quatre ordres ou *précinctions*, séparées par des espaces plus larges que ceux des gradins eux-mêmes. Ces précinctions indiquaient la hiérarchie civile des Romains, que les peuples conquis ou colonisés avaient aussi adoptée. Les places les plus rapprochées du podium étaient des loges accordées à des familles qui avaient bien mérité de la patrie; la rampe du podium a conservé le nom de plusieurs de ces familles, et les neuf têtes sculptées et enchassées depuis dans une des parois de l'édifice, étaient peut-être les portraits des membres de l'une d'entre elles. La précinction qui vient immédiatement au-dessus,

était affectée aux patriciens, et la troisième aux chevaliers. Il est à remarquer que les gradins, qui sont disposés, d'après une juste proportion, pour servir de siége, auraient offert un escalier bien incommode, quelquefois même impraticable pour ceux qui désiraient y monter. Pour éviter cet inconvénient, on avait taillé dans l'épaisseur de chaque gradin, de distance en distance, des doubles marches qui formaient ainsi un escalier doux et commode. Cette attention avait été négligée pour la précinction supérieure, destinée aux plébéiens : « Le peuple peut lever la jambe, » disait-on ; mais en revanche on lui avait accordé l'insultante distinction de lui marquer ses places, et une coche, gravée à distance égale sur les pierres, devait faire loi pour un peuple grossier et querelleur. Trente ouvertures, dix pour chacun des espaces qui séparaient les précinctions, donnaient accès aux gradins. On les désignait par le nom de *Vomitoires*. C'est par ces ouvertures que dix-sept mille, et selon d'autres auteurs vingt-quatre mille spectateurs pouvaient, dans l'espace de cinq minutes, inonder ou vider entièrement le cirque romain. Les corridors les mettaient à l'abri : les soixante portes les dégorgaient sur la ville. Et comme un quart seulement de la population était admis à contempler les jeux publics, l'amphithéâtre avait été construit pour une population de soixante-huit mille, et peut-être quatre-vingt-seize mille âmes.

Voici maintenant les dimensions des Arènes de Nîmes.

Longueur du grand axe.	133 m. 38 c.
Longueur du petit axe.	101 m. 40 c.
Nombre des gradins.	32

Nombre présumé des spectateurs.. .	17 à 24,000
Nombre des arcades à chaque étage de la circonférence extérieure.. . . .	60
Hauteur de l'édifice à l'extérieur. . .	21 m. 32 c.
Circonférence extérieure de l'édifice entier.	358 m.
Abaissement de l'arène sur le sol actuel de la place extérieure..	2 m. 36 c.

Pour se faire une idée de l'effet produit par le colysée de Rome, il faudrait placer les Arènes d'Arles sur le faîte de celles de Nîmes, et donner à cette immense ceinture un développement de 200 mètres dans le grand axe, et 166 dans le petit.

LA MAISON-CARRÉE.

Après le premier mouvement d'admiration que produit toujours la vue de ce chef-d'œuvre de l'antiquité sur les connaisseurs qui visitent notre ville, vient une série de questions obligées sur son origine et sa destination, l'époque de sa construction, les règles de l'art qui y ont présidé, les événements qui ont menacé ou protégé son existence. Ni la nature, ni l'étendue de cet ouvrage, ne nous permettent de reproduire ici les savantes dissertations dont la Maison-Carrée a été le sujet, et nous laissons à d'autres le soin de décider irrévocablement lesquels de ces travaux peuvent résoudre de la manière la plus incontestable les questions de l'étranger. Nous nous contenterons de rapporter les opinions les plus généralement reçues.

Commençons par nous débarrasser de quelques chiffres.

La Maison-Carrée est un parallélogramme rectangle de

Longueur.	25 m.	13 c.
Largeur..	12	27
Hauteur des fondements sous le pavé. .	5	60
Hauteur du stylobate.	3	30
Hauteur de la porte..	3	13
Largeur de la porte.	2	25

Proportion des colonnes, 10 diamètres et un quart.

La majorité des antiquaires s'inscrit pour attester que la Maison-Carrée, reste d'un très-vaste édifice, était, dans l'origine, le sanctuaire d'un *Forum*. Les fouilles ont démontré l'existence de portiques rangés latéralement, qui offraient une promenade couverte pour les oisifs, et probablement des boutiques et des lieux de dissipation; cet ensemble d'édifice s'élevait sur un sol exhaussé de quelques pieds au-dessus de la place sur laquelle on descendait par des degrés que l'on observe encore au nord de l'édifice; les constructions s'étendaient dans cette direction jusqu'à la jonction de la rue des Flottes avec la rue Auguste.

Séguier est le premier qui ait songé à rétablir l'inscription de la Maison-Carrée, à l'aide des trous que l'on observe à la frise de la façade. Ce fut par un procédé ingénieux qu'il y parvint : il eut la patience d'apposer des lettres sur ces traces des crampons qui soutenaient jadis des caractères de bronze, jusqu'à ce que la combinaison de ces lettres, parfaitement correspondantes aux trous, lui eût fourni un

sens compréhensible, et il parvint à la découverte de cette inscription :

C. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. L. CAESARI. AVGVSTI. F. COS. DESIGNATO. PRINCIPIBVS. IVVENTVTIS.

Ce qui signifie : *A Caïus et Lucius César, fils d'Auguste, consuls désignés, princes de la jeunesse.* Cette interprétation a subsisté jusqu'aux nouvelles recherches que vient de faire M. A. Pelet, qui, par le changement de la première lettre, sur laquelle Séguier lui-même conservait encore quelques doutes, assigne à la Maison-Carrée une origine postérieure au règne d'Auguste. C'est un M qu'il faut mettre à la place du premier C, ce qui applique la dédicace de la Maison-Carrée à Marcus et Lucius, fils adoptifs d'Antonin, sous l'empire duquel le style corinthien atteignit toute sa perfection. Chacun sait, d'ailleurs, qu'Antonin était originaire de Nîmes, et n'est-il pas probable qu'il distingua cette ville par quelques-uns des actes de munificence dont il se plut à honorer tant de villes coloniales.

A l'époque où les chrétiens détruisaient à Nîmes les statues des faux dieux, on les vit protéger les restes du Forum, en consacrer le sanctuaire au service du vrai Dieu, et substituer peut-être à l'inscription dédicatoire le nom de Saint-Etienne, protomartyr chrétien. Au XIe siècle, on fit de l'église un hôtel de ville. L'intérieur fut divisé en plusieurs pièces et coupé en deux étages, et des fenêtres, dont on voit encore les indices, furent pratiquées dans les parois de l'édifice. Plus tard, un habitant de Nîmes en fit l'acquisition, et vint appuyer sa maison à la façade orientale. La Maison-Carrée passa dans bien d'autres mains bruta-

les, et faillit s'écraser dans celles d'un Brueys, seigneur de Saint-Chaptes, qui doit à jamais figurer parmi les destructeurs des restes de la belle antiquité. Brueys fit de la Maison-Carrée une écurie. Il réunit, à cet effet, les murs du péristyle par une muraille en briques, et, pour cela, détruisit plusieurs cannelures qui gênaient sa bâtisse. Il fit une coupure dans celles du milieu pour laisser plus d'espace au passage de son bétail; pratiqua des greniers dans les combles; perça les murs pour placer les auges et les mangeoires; le toit d'un hangar vint couper enfin le fût des colonnes du péristyle, auxquelles il attachait les bestiaux lorsqu'il y avait encombrement les jours de foire. On respire quand on apprend que les Augustins, qui adjoignirent la Maison-Carrée à leur monastère contigu, n'y apportèrent aucune autre dévastation que celle que nécessitaient leurs inhumations dans les caveaux du sanctuaire. La révolution chassa les Augustins pour mettre à leur place des sacs de blé ou des bottes de foin; elle y tint aussi les assemblées de l'administration centrale du département. Enfin, au commencement de notre siècle, on a rendu la Maison-Carrée aux beaux-arts, et l'autorité, plus éclairée, veille avec jalousie à sa parfaite conservation. Des restaurations quelquefois erronées, mais toujours conduites avec goût, ont reproduit l'ensemble magique de l'édifice. La toiture a été rétablie d'après les dessins de M. Charles Durand; le stylobate, sous la direction de M. Grangent; l'enceinte a été destinée à une galerie de peinture, sous l'administration de M. Villiers du Terrage.

Tous les hommes de goût s'accordent à pardonner à l'auteur d'Anacharsis l'opinion un peu exagérée qui

lui faisait considérer la Maison-Carrée de Nîmes comme « le chef-d'œuvre de l'architecture antique, et le désespoir de la moderne. » Le cardinal Alberoni demandait pour ce monument un étui d'or. Colbert pensait à le transporter à Versailles; cette idée occupa, dit-on, un instant la vaste tête de Napoléon.

Il est vrai que l'œil se plaît singulièrement à suivre ces formes, si simples dans leur ensemble, et si recherchées dans leurs détails : la colonne corinthienne est, de sa nature, si aérienne; la lumière joue entre les fûts cannelés, et glisse si brillante sur les frises sculptées en rosaces et en fleurs légères; le fronton s'étend avec une grâce si inimitable, que tout l'ensemble de l'édifice, si petit que toujours on l'a comparé à un bijou, s'agrandit de tout le sentiment de génie qui a présidé à sa construction.

On pourrait se contenter de cette impression générale; et il y en a assez pour ceux qui aiment plus à rêver qu'à étudier auprès des ruines; néanmoins, beaucoup de visiteurs s'attachent aux détails, et le cicérone leur doit encore plusieurs renseignements minutieux que l'on voudra bien me pardonner ici.

La mosaïque, dont on voit les restes dans une cavité de la partie septentrionale de l'aire du Forum, appartient probablement à des constructions plus antiques et indépendantes de l'édifice. — Les bases de colonnes, encore debout sur les deux lignes latérales, ont été trouvées en place et soutenaient le toit des portiques dont nous avons déjà parlé plus haut. — Les autres restes antiques qui encombrent la place et l'intérieur de l'édifice, ont été apportés de divers lieux, principalement des Bains antiques, de l'Amphithéâtre, du Palais de Plotine, ou de divers com-

partiments du Forum de la Maison-Carrée, aujourd'hui enfouis sous le sol. — Les matériaux qui ont servi à la construction des gros murs ont été tirés des carrières de Sernhac, près du Gardon; les bases des colonnes proviennent de Barutel; enfin, les colonnes elles-mêmes et les pierres de l'entablement, dont le travail est si riche et si bien conservé, ont été extraites du bois de *Lens*, au-delà du village de Fons-outre-Gardon. — L'entrée de la Maison-Carrée fait face au septentrion. — Le bâtiment est orné, en dehors, de trente colonnes, dont chacune a vingt-quatre cannelures; elles sont d'ordre corinthien, et formées de diverses pièces parfaitement jointes : les feuilles d'acanthe qui ornent les chapiteaux sont extrêmement déliées. — Vingt de ces colonnes sont et ont toujours été unies par les murailles du Temple; les dix autres soutiennent le péristyle. — La frise et la corniche sont les parties de l'édifice qui ont reçu le plus grand fini, et attirent le plus l'attention des visiteurs; on leur fera remarquer que, dans la corniche, les petits modillons sont placés à rebours; ainsi, par un caprice de l'architecte, la *panse* se trouve en dehors, sans qu'ils soient pour cela d'un effet moins agréable. — On voit au-dessus de la porte d'entrée deux longues pierres percées à leur extrémité par un trou carré assez grand. Quelques auteurs pensent que ces appendices servaient à soutenir une porte de défense ou d'ornement. — L'édifice entier est établi sur un massif de moellons de 1 mètre 15 centimètres de hauteur; c'est dans ce massif qu'on a découvert un puits romain de 9 mètres de profondeur. Le péristyle est voûté en dessous; toute la longueur du massif qui soutient la Maison-Carrée est fendue par une

galerie souterraine de 1 mètre de hauteur. — Les tuiles qui recouvrent le toit ne sont pas parfaitement semblables à celles dont les Romains faisaient usage, celles-ci étant beaucoup plus séparées par une plus grande largeur dans les tuiles plates qui soutiennent celles d'une forme semi-cylindrique. — On ne sait si l'intérieur était éclairé, comme aujourd'hui, par une fenêtre à la voûte, ou seulement par la porte. — On a remarqué plusieurs imperfections ou singularités dans la construction de la Maison-Carrée; voici les principales : les colonnes ne sont pas à égales distances; la corniche horizontale du fronton du nord ne présente que 29 modillons, celle du midi en a 32; la façade latérale de l'ouest est ornée de 54 modillons, on en compte 64 sur la facade opposée; enfin, les bases des colonnes, quoique d'une exécution parfaite, sont composées de moulures que Palladio trouva quelque peu extraordinaires (1).

L'escalier de la Maison-Carrée est un peu rude; cependant ne craignez pas de le franchir pour pénétrer dans le sanctuaire qu'une inscription dans le goût moderne, pour ne pas dire barbare, vous annonce être devenu un musée. Il est, en effet, encombré de tableaux dont plusieurs sont d'une origine peu certaine, d'autres d'un mérite médiocre, et la plupart d'un mérite presque nul. L'intérieur de la Maison-Carrée ne devrait point être un *Musée;* je lui pardonnerais cependant d'offrir une collection d'une dizaine de tableaux dignes d'un si beau vase. Il n'y en a encore que deux.

L'un fut un des plus admirables ornements du salon de 1831. L'auteur, Paul Delaroche, jeune encore,

(1) Guide aux monuments de Nîmes, pag. 104.

attirait déjà depuis trois ans, autour de ses tableaux, la foule qui vient juger les expositions annuelles du Louvre. De nombreuses et belles gravures ont multiplié le thème sublime dont nous possédons l'original, et ont ainsi justifié du mérite du tableau par un appel au public de l'Europe entière.

Par une fiction ingénieuse qui pourrait avoir été une réalité historique, l'artiste a réuni deux hommes : Cromwell qui sera bientôt *protecteur* de la république anglaise, et Charles Ier d'Angleterre, dont le tronc et la tête ont été réunis dans un cercueil par des mains pieuses et fidèles ; Cromwel qui va commencer un mouvement intellectuel et religieux dont il est le rude instrument, et Charles Ier qui ensevelit dans sa bière une dynastie que Charles II et Jacques II chercheront en vain à *refaire*. Sur les traits livides de cette figure amaigrie, on distingue encore l'homme comme il faut, l'homme de famille, l'homme d'esprit, et aussi le roi infatué de pouvoir, s'obstinant à identifier en lui la dignité et la force. Portez subitement les yeux sur la figure de Cromwell, et jugez du contraste qui ne se trouve pas seulement entre la mort et la vie, mais aussi dans le caractère moral que le peintre a saisi d'une manière admirable.

Le reste du tableau n'a pas besoin de commentaire. Ce demi-jour..., ce silence..., cette tête qui est morte et qui a pensé trop vite ou trop irrévocablement ; cette tête qui vit et qui pense ; cette auréole de royauté autour de la tête morte ; cette puissance réelle mais rude autour de cette tête qui vit..., et puis cette main gantelée de Cromwell qui lève le couvercle du cercueil avec respect ; ce regard qui semble vouloir recueillir l'avenir sur les lèvres d'un mort, ce costume grossier,

ce corps trapu, cette main qui s'appuie sur une canne à côté du pommeau de l'épée..... Il n'y a plus rien à dire sur un tableau si simple, mais il y a encore beaucoup à admirer dans cette page sublime.

L'autre tableau nous transporte à Rome, non la cité naissante, aux mœurs austères, aux vertus sublimes, mais Rome à son déclin, Rome sous Néron, Rome dans un siècle de raffinement où l'on jetait des esclaves dans les viviers pour engraisser les murènes. Tout le caractère d'un peuple saturé de vices est écrit au front de Narcisse, le confident de Néron, qui vient demander à la sorcière Locuste un poison prompt et sûr que l'empereur destine à son frère Britannicus. Narcisse observe avec une attention parfaitement calme l'effet du breuvage sur un esclave agonisant. Quelle puissante ironie dans la pensée du peintre! C'est le dernier coup mortel que lui, spiritualiste, porte au matérialisme qui s'était enfin résumé au siècle de Néron. Quant aux lignes du tableau, nous nous contenterons de répéter le jugement des artistes, qui, tous, les déclarent parfaites.

Cet admirable tableau est de Sigalon, qui reçut le jour à Uzès, mais qui reçut à Nîmes les premiers rudiments de son art. On peut voir son coup d'essai dans la chapelle des Pénitents blancs à Aiguesmortes, toile de 9 mètres de long, qu'on lui payait à tant le mètre et qu'il peignit de rage. A part le tableau que nous possédons, les chefs-d'œuvre de Sigalon sont la *Courtisanne*, la *Vision de saint Jérôme* et une magnifique copie du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Il achevait cette immense page lorsque la mort est venue l'enlever aux arts, dont il était l'ornement, au monde qui sut enfin lui rendre une tardive justice.

LA FONTAINE.

Les étrangers qui visitent pour la première fois le jardin de la Fontaine, sont singulièrement surpris de trouver tant de fraîcheur sur un sol si désespérément brûlé par le soleil, enchantés de rencontrer en un seul lieu des objets d'observations si variés et si nombreux. Il y a un siècle et demi qu'on n'en aurait pas dit ni pensé autant : les eaux, jaillissant du fond d'un gouffre, allaient, à tout hasard, se perdre dans les prairies ou s'engouffrer dans les roues d'ignobles moulins. La belle construction romaine, connue sous le nom de *temple de Diane*, n'était qu'un cloaque inabordable, et le Mont-Cavalier, aujourd'hui si frais et si délicieux, apparaissait sous l'aspect d'une croupe aride et sans caractère, lieu favorable aux blanchisseuses qui y étendaient leur linge au grand soleil. Aujourd'hui, quand on franchit la grille de ce lieu privilégié, on croirait pénétrer dans une dépendance de Versailles ou de Saint-Cloud ; quelques pas de plus, et il ne reste plus rien à envier à ces demeures royales ; car, ce que le jardin de la Fontaine perd en dimensions et en caractère grandiose, il le gagne certainement en variété dans les sites, en richesse dans la végétation, en pittoresque dans les aspects, en soleil et en parfums. Je parle de ce lieu en ami prévenu et reconnaissant.

Ce qui motive l'appellation assez impropre par laquelle on désigne cet endroit délicieux, c'est une source extrêmement abondante et limpide qui s'élève paisiblement du sein d'une cavité dont les eaux cachent entièrement les mystérieuses profondeurs. Les

Romains recueillaient soigneusement ses eaux, et, dès leur sortie, ils les distribuaient, par des canaux ou des cascades, en bains ou en moyens d'irrigation, dont le but et l'utilité ne nous sont connus qu'imparfaitement. Il serait bien difficile, en effet, après les dévastations des vandales de tous les siècles, et surtout après les reconstructions absurdes que l'on confia, dit-on, à un architecte directeur des fortifications, sous le règne de Louis XV, de retrouver les constructions, les salles de bains, les jeux et les cirques, et mille dépendances créées par le sentiment de l'utile ou par l'amour du beau, qui caractérisaient partout, mais peut-être ici plus qu'ailleurs, les bains construits par les Romains.

L'enceinte de la source, dite le *Creux de la Fontaine*, a conservé son aspect primitif; les hémicycles avec leurs escaliers et la forme irrégulière de l'ensemble, sont construits sur les fondements antiques. Le pont, par où les eaux s'écoulent dans le second bassin, avait anciennement trois arches, aujourd'hui il n'en possède que deux; ici un barrage a été établi, ce qui diminue considérablement le produit de la Fontaine. Le second bassin, désigné sous le nom de *Nymphée*, a peu changé dans la disposition fondamentale : on voit encore, sous un entablement avancé et soutenu par de petites colonnes, les enfoncements semi-circulaires où l'on plaçait les baignoires : il va sans dire qu'alors les eaux n'étaient pas si élevées, et qu'elles ne coulaient que dans les petites rigoles dont on voit encore sur place l'exacte reproduction. Le grand stylobate offre dans sa partie inférieure, et surtout dans la frise qui en décore le pourtour, une exacte copie de l'antique; quant à la partie supérieure, il faut enlever

par la pensée les statues ignobles qui la dégradent, et élever, au lieu des quatre vases qui écrasent les quatre angles, des colonnes sveltes, élégantes, telles qu'on en voit encore une dans l'enceinte de la Maison-Carrée, chef-d'œuvre de l'art antique, qui fera toujours l'admiration des connaisseurs. Ces colonnes, d'ordre corinthien, qui, par une rare et élégante exception, sortent de feuilles d'acanthe entourées de cordes tressées, étaient, à ce qu'il paraît, destinées à supporter des bustes ou des statues conformes à la destination du lieu. On ignore complètement l'ornementation qui s'élevait au milieu du quadrilatère.

Le troisième bassin existait du temps des Romains; on est sûr de l'emplacement, mais non de l'exacte reproduction de l'entourage ; plus loin, on remarquait des piliers d'une forme carrée, destinés peut-être à soutenir des échafaudages d'où les baigneurs se précipitaient dans le fleuve. Tout ceci est conjectural ; revenons aux réalités.

Les Romains, qui se plaisaient à porter chez les peuples conquis les merveilles de leur civilisation et les douceurs de leur belle patrie, s'attachaient surtout à accumuler autour de leurs thermes les édifices les plus élégants, les jeux, les lieux de dissipation et les temples sacrés. Il ne manquait aucun de ces accessoires divers aux bains de la Fontaine de Nîmes. On voit encore les restes d'une mosaïque non loin de l'escalier, à droite de l'escalier principal qui conduit aux allées du Mont-Cavalier. Quelques insignes, tels que des poissons et autres objets de consommation, font présumer que ce pavé appartenait à une salle à manger, peut-être à un restaurant du temps. Un autre fragment du même genre était encore visi-

ble, il y a encore quelques années, dans l'une des allées circulaires du jardin ; aujourd'hui, il est caché sous le gravier. Dans une partie inférieure du Mont-Cavalier, à droite, on remarque un vaste réservoir quadrangulaire taillé dans le roc ; les décombres que les siècles y ont accumulés en ont comblé et en cachent aujourd'hui la profondeur, et la nuit des temps a fait perdre le souvenir de l'usage auquel il était destiné.

Non loin de ce bassin quadrangulaire, près du quinconce d'érables, on observera des gradins taillés dans le roc, qui vont perdre leur contour dans le sol. Ces vestiges d'antiquité annoncent l'existence d'un théâtre ou d'un cirque, qui s'étendait jadis vers la plaine, mais dont les derniers restes ont été entièrement effacés.

L'aquéduc du Pont-du-Gard aboutissait, par une galerie souterraine, jusque dans les flancs du rocher de la Fontaine. Le passage souterrain était connu depuis longtemps ; on en découvrit, il y a quinze ans, une portion fort remarquable non loin du *temple de Diane*, auquel ce conduit aboutissait par la partie supérieure.

Le temple de Diane est, sans contredit, l'édifice le plus remarquable de ce lieu distingué jadis par tant de monuments empreints de grâce et de magnificence. Les avis sont extrêmement partagés sur la destination de cet édifice : les uns y voient un Panthéon, d'autres un sanctuaire dédié à une seule divinité ; d'autres, enfin, tout simplement une magnifique salle de bains où l'eau ruisselait en courants et en cascades, et y entretenait pendant l'été la plus délicieuse fraîcheur. La façade de l'édifice est défigurée, soit par la con-

struction moderne que l'on a élevée à gauche dans un but de conservation, soit par la destruction d'un péristyle dont on a découvert, il y a quelques années, les bases en place. Des constructions semi-circulaires, et d'autres parties revêtues de plaques très-minces de marbre blanc, font partie de ce péristyle, et abandonnent de nouveaux problèmes à la pénétration des antiquaires. Un tombeau a été creusé dans le socle même de l'édifice, sous l'arceau de droite. L'intérieur est à demi-couvert par l'affaissement de la voûte; il paraît qu'il ne recevait de jour que par la porte et par une fenêtre qui la surmonte. Des niches couronnées, les unes de frontons triangulaires, les autres de semblables ornements à arcs surbaissés, régnaient sur les deux parois latérales. Il est probable que ces réceptacles étaient ornés de statues. Au fond, on remarque trois enfoncements précédés de colonnes et de pilastres de belles proportions, et ornés avec une extrême recherche; au fond de chacun de ces enfoncements, on observe des puits semi-circulaires dont l'usage se rattachait au système hydraulique de l'ensemble. Le cicérone officieux a soin d'annoncer que ces puits étaient destinés à recéler des prêtres imposteurs qui faisaient parler les oracles à leur gré. Cette partie de l'édifice était plafonnée avec beaucoup d'art; des fragments de ces plafonds, dont un est encore en place, ont été souvent reproduits dans les ouvrages d'architecture antique, et il est à remarquer que la plupart l'ont été avec la plus étonnante inexactitude; Palladio lui-même en fournit l'exemple le plus inexplicable.

Deux corridors régnaient sur les parties latérales de l'édifice, perpendiculairement à la façade. Un seul de

ces passages subsiste presque intact. Il paraît cependant y avoir eu un escalier dont on ne voit plus que les traces contre la muraille : on y remarque aussi deux arceaux murés, dont la destination est inconnue comme celle de tout ce qui se rapporte à ce mystérieux édifice. Ici les pierres ont pris des teintes qui varient entre le rose le plus délicat et le vert le plus frais, ce qui donne à ce corridor un aspect extrêmement singulier.

Le temple de Diane, qui fut jadis un musée en plein air, renferme encore des fragments d'antiques dignes d'attention. On remarquera sans doute une corniche du travail le plus riche ; les restes de l'inscription arrachée à la porte d'Auguste, et conservée même au milieu du vandalisme révolutionnaire, en faveur du mot RESPUBLICA assez lisible et d'un sens assez intelligible pour la multitude ; enfin, des fragments de toute espèce offrant, sous les formes les plus variées, autant des témoignages des progrès d'un art où la grâce se combine toujours avec les proportions rigoureusement dessinées et coordonnées selon des règles immuables.

On quitte à regret ces belles ruines, que plusieurs artistes déclarent être les plus belles de l'antique Nemausus. Cependant, il y aurait de l'injustice à se laisser préoccuper par ces restes des temps anciens au préjudice des productions des modernes. Quelquefois mesquines dans leurs dimensions et peu gracieuses dans leurs formes, elles ne laissent pas que d'avoir leur beauté à elles, et, à défaut de beauté, elles possèdent en général un caractère d'utilité matérielle et d'influence morale qui leur fera trouver grâce pour le reste. Si les aquéducs des anciens sont ruinés et

engloutis, il nous reste des modernes un magnifique conduit d'eau qui est construit sous une voûte de six pieds de haut, d'abord le long du canal, puis tout autour de la ville, pour réunir à l'extrémité orientale ses deux branches, qui vont se perdre au-dessous de l'*Agau*.

Le muséum de M. Crespon mérite, à tous les titres, la visite et l'attention toute particulière de l'étranger. Celui-ci pourrait y étudier, mieux qu'ailleurs, les richesses spéciales à la localité. Au talent le plus éminent pour la préparation des oiseaux et des mammifères, le collecteur de ce riche cabinet joint une science d'observations des plus distinguées. M. Crespon a enrichi la science de deux excellents ouvrages : l'*Ornithologie du Gard* et la *Faune méridionale*, que tous les observateurs de la nature voudront sans doute se procurer. Parmi les mammifères de la collection locale, le curieux observera avec intérêt le loup, le castor, la genette, la martre, le chat sauvage, et plusieurs espèces de chauves-souris, rares ailleurs. La collection des oiseaux est excessivement abondante; voici ceux qui caractérisent l'Ornithologie du Gard :

Les vautours arrian et griffon; le catharte alimoche; le faucon pèlerin; les aigles bonelli, balbuzard, pygargue; le milan royal; le grand-duc; la corneille mantelée; le choucas; le pyrocorax coracias; le rollier vulgaire; le loriot; le martin roselin; la pie grièche méridionale; le merle blanc, bleu, de roche, d'eau; les becs-fins des roseaux, verderolle, moustache noire, cisticole, cetti; gorge bleue à miroir rouge; le traquet-rieur; l'accenteur-mouchet; l'alouette hausse-col noir; toute la famille des mésanges, parmi les-

quelles la penduline, à moustache, à longue queue; le bruant des marais; le gros-bec; le bec croisé; le pic épièche noir; le torcol; la sitelle torchepot; le tichodrome échelette; le guépier vulgaire; l'hirondelle rousseline; l'engoulevent; le tétras-gélinotte; le ganga-cata; la bartavelle; la glaréole à collier; les outardes barbue, canepetière, boubara; le cour-vite isabelle; l'échasse manteau noir; l'huîtrier-pie; la grue cendrée; les cigognes blanche, noire; le héron pourpré, l'aigrette, le blongios; le flamant rouge; l'avocette; la spatule blanche; l'ibis facinelle; le courlis à bec grêle; le combattant; le chevalier stagnatile; le talève porphyrion; le grèbe huppé; le jougris, l'hirondelle de mer, moustac, leucoptère; le siffleur huppé; le cormoran; le plongeon, etc.

Parmi les reptiles, on remarque la vipère; le ceps; la tortue terrestre et aquatique; les lézards gentil, grand occellé, trois raies; plusieurs espèces rares de batraciens.

Les insectes sont extrêmement abondants; et, par ceux que M. Crespon a réunis, le naturaliste jugera des trésors qu'on peut amasser dans nos contrées méridionales, où le soleil semble faire éclore et embellir des myriades de coléoptères et de papillons.

LA TOUR-MAGNE.

Le seul monument qui, vu à distance, donne à la ville de Nîmes une certaine physionomie et qui l'empêche de ressembler à tout autre amas de maisons et d'édifices, est, sans contredit, la Tour-Magne. Placée comme un phare sur un lieu élevé, elle attire de loin les regards, elle annonce l'approche de l'ancienne

métropole d'une colonie romaine ; elle a beaucoup d'intérêt pour les antiquaires, à cause du problème qui se rattache à sa destination primitive ; elle en a beaucoup pour les habitants de Nîmes, chez qui ce point élevé de l'horizon rappelle la patrie et les foyers, et qui ne manquent pas de raconter plaisamment que les conscrits désertent dès qu'à leur première entrée en campagne ils perdent de vue ce monument protecteur.

Nous engageons le lecteur à gravir le mont qui domine la fontaine, jadis rocailleux et triste, aujourd'hui, grâces à M. Cavalier et aux administrations municipales qui ont succédé à la sienne, sillonné de sentiers d'un accès aisé et ombragés d'arbres toujours verts et groupés avec goût et discernement ; la course lui sera agréable, car il pourra se reposer dans un lieu enchanté; abrité au nord, l'air y est toujours tiède ; le romarin et les arbres résineux embaument l'atmosphère de leur parfum enivrant ; les papillons voltigent sur ces pentes verdoyantes, lorsque tout ailleurs est encore blanc de frimas. On mettra plus d'une heure pour gravir le Mont-Cavalier, car on s'arrête à chaque pas; ici pour suivre la poussière dorée d'un petit jet d'eau ; là pour admirer la délicatesse de quelques fleurs dérobées à nos garrigues et confiées à la loyale discrétion du public; plus loin, pour jouir d'une vue ravissante que plusieurs voyageurs ont comparée à celle des environs de Florence; plus haut, la vue disparaît, l'horizon bleuâtre se cache derrière un plateau jonché de débris, et l'on n'aperçoit plus, au nord, que de tristes collines, et, pour premier plan, une masse de pierres, délabrées, déchiquetées, présentant ici des arceaux éboulés, là

des pilastres en ruine, accusant en masse une forme de tour, d'un ton gris au nord, doré au couchant : la Tour-Magne.

Elle a vu bien des siècles, cette vieille tour. D'abord mausolée somptueux d'une famille grecque, pendant l'établissement des premières colonies des Phocéens de Marseille; plus tard, enclavée dans les murailles élevées par les Romains, qui en firent, selon toute probabilité, un sémaphore qui correspondait directement au midi par celui qui domine encore le village de Bellegarde, et au nord par une série de points élevés qui joignent Clermont, capitale des Auvergnats. Quelques siècles après, ce monument, qui avait servi de lieu de défense aux Sarrasins, était menacé par la fureur de Charles-Martel, irrité contre les Nîmois de leur trop facile défection. Plus tard encore, lorsque Nîmes était tout hérissé de bastions et ceint de fossés, cet édifice était devenu une puissante forteresse, pour la reddition de laquelle les princes faisaient des traités. Après avoir ainsi servi toutes les exigences des siècles qui se sont écoulés depuis sa fondation, elle devait finir, dans notre temps à idées positives, par servir de piédestal à un télégraphe, pour transmettre les secrets de l'Etat, depuis le moulin à vent de Puech-d'Autel jusqu'à la petite tour mesquine de Font-Froide. Depuis peu, on a fait justice de cet acte de vandalisme, en faisant disparaître cette superfétation ridicule.

A part l'intérêt historique que fait éprouver la vue de cet édifice qui a résisté à tant d'orages, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, elle en excite beaucoup chez l'artiste et l'homme de goût ; il faut la voir du télégraphe où tout le monde la voit et d'où

nous l'avons dessinée; il faut la voir avec ses formes hardies depuis le sentier qui communique à l'est avec l'ancien chemin d'Alais; il faut la voir du nord, à distance, avec un petit *mazet*, en forme de pagode indienne sur le devant; il faut la voir à midi, avec un soleil brûlant qui fait onduler l'air contre ses flancs arides; il faut la voir au coucher du soleil, avec une teinte chaude qui fera toujours le désespoir du peintre; il faut la voir au clair de la lune comme un grand fantôme aux formes indécises et fantastiques. De la promenade du Cours-Neuf, elle s'élève en saillie sur une belle touffe de marronniers; plus près des canaux, elle se reflète dans l'eau de la Fontaine; de la plaine du Vistre, elle offre à l'artiste de charmantes vignettes que viennent diversifier des premiers plans toujours nouveaux; vue des garrigues, la Tour-Magne n'est plus qu'un rocher grisâtre, surmontant un monceau de rochers de même aspect.

Faisons maintenant le tour de ce singulier édifice. Mais, en présence de cette masse presque informe, préoccupé par les opinions si diverses des savants, il nous faut un fil conducteur, l'infatigable et savant Auguste Pelet va nous le fournir; il a bien voulu nous communiquer quelques-unes de ses découvertes, en attendant qu'il les publie lui-même.

La partie supérieure de la tour est, sauf les dégradations, un octogone régulier; la partie inférieure a sept pans irréguliers. De loin, cette masse paraît homogène; mais, après un examen plus approfondi, on ne tardera pas à découvrir que les massifs qui entourent la base et qui y forment ici des niches, là des arceaux, ne sont qu'un placage de construction de l'édifice principal, ayant été élevés lorsque l'édifice

changea de destination. Cette disposition très-remarquable est surtout sensible du côté de l'ouest. Un arceau au midi, qui sort encore en saillie de l'édifice, était une continuation d'une rampe soutenue par quatre arceaux semblables, dont la hauteur allait croissant jusqu'au premier étage, d'où l'on pouvait communiquer jusqu'au faîte de l'édifice par un escalier à noyau, pratiqué dans l'enceinte de la tour, où l'on voit à présent une longue ouverture, et où l'on peut compter les marches par leur arrachement.

Le quatrième arceau, au nord, était interrompu au milieu, et communiquait directement avec les murailles de la ville, que les Romains avaient appliquées contre la tour antique. En tournant les yeux vers le sud-ouest, on verra les restes de cette muraille descendre vers la maison de campagne de M. Gilles, traverser le chemin de Sauve et s'élever sur la crête d'une colline, à l'opposite. Elle offrait à son couronnement une large chaussée sur laquelle les Romains faisaient rouler les machines de guerre. Le mouvement de ces machines exigeait plus d'espace sur les tournants adossés à la Tour-Magne, c'est ce qui explique la structure du genre de placage qu'il serait impossible de comprendre autrement.

Au nord, la Tour-Magne présente, à la partie supérieure, des parois qui semblent former des enfoncements demi-circulaires et allongés, en forme de puits. Ils étaient au nombre de huit, six sur les côtés, deux au milieu. Selon quelques auteurs, ces puits étaient hermétiquement fermés en haut par des dalles plates.

Au midi, la tour paraît mieux conservée. On observe au second étage de petits pilastres d'ordre do-

rique, comme tout le reste de l'édifice. Il existait un troisième étage dont on a deviné la structure à l'aide de deux bases de colonnes qui existent encore sur la cime de l'édifice. Il était orné, sur chaque côté, de quatre jolies colonnes qui étaient surmontées elles-mêmes d'une attique qu'il faut aussi deviner. On n'a aucune donnée sur la disposition du faîte de l'édifice. Etait-il terminé en plate-forme, comme le pense Ménard, ou en coupole, comme le dit Gauthier, c'est ce qu'on ne peut déterminer.

L'ouvrage entier est parementé en moellons smillés, à l'exception des bases, chapiteaux, corniches, etc. Le corps même du bâtiment est en moellonnage brut, uni par un ciment d'une extrême dureté. Il s'élève au-dessus du sol de 33 mètres 80 centimètres; il a 20 mètres environ dans sa plus grande largeur : dans son état primitif, la Tour-Magne devait avoir de 36 à 40 mètres d'élévation.

Ici se présente naturellement une question difficile à résoudre : qu'elle fut la destination originaire de la Tour-Magne? Qu'on veuille bien se rappeler qu'elle ne fait pas corps intégrant avec les murailles antiques, et que, par sa disposition, elle est d'une construction antérieure à leur élévation, comme un hors-d'œuvre dont les Romains ont dû profiter. Que l'on porte les yeux vers ces enfoncements demi-cylindriques à la cime, et que l'on remarque l'absence de toute communication avec le sol, à partir du premier étage; que l'on rapproche de ces faits la coutume des anciens, d'ensevelir leurs morts dans des édifices élevés, et inviolables par suite de leur forme; la ressemblance de la Tour-Magne avec divers monuments grecs et égyptiens, ses rapports de forme avec un monument tumulaire détruit à Aix,

connu longtemps sous le nom de *Tour-de-l'Horloge*, et dans lequel, d'après la statistique des Bouches-du-Rhône, on a trouvé plusieurs urnes cinéraires, et l'on sera forcé d'adopter l'opinion de M. Pelet sur l'usage primitif de ce monument, opinion émise dans l'origine par Guillaume Bigot, professeur du collége des arts à Nîmes, en 1548, reproduite par les antiquaires Grasser et Maffet, mais jusque-là fondée sur de simples conjectures et sur une inscription douteuse trouvée dans les environs de la tour, mais appuyée de nos jours par tant de faits, dont la découverte est due à M. Pelet, que les antiquaires modernes en demeurent tous d'accord, et déclarent qu'il est impossible de donner une autre solution à ce problème.

Selon les coutumes des anciens, à l'occasion des funérailles du propriétaire du mausolée ou d'une des personnes de sa famille, on appliquait des échafaudages à la partie inférieure de l'édifice, on élevait le corps ou les cendres jusqu'au faîte, on le descendait dans les puits semi-circulaires, par leur seule entrée à la cime; l'ouverture était religieusement fermée et garantie de toute profanation par la disposition même de l'édifice. Plus tard, les Romains changèrent la destination de ce monument, en le faisant entrer dans leur ligne de défense.

L'opinion qui fait de la Tour-Magne un phare maritime, n'est pas soutenable; car, pour faire venir la Méditerranée à Nîmes, il faudrait submerger Arles, et surtout Marseille, fondé avant Nîmes. Il est d'ailleurs bien prouvé que la Méditerranée n'a point changé de lit, que son retrait est insensible, et que saint Louis s'est embarqué, non à Aigues-Mortes même, mais au port de l'ancien Grau du Roi, que la mer baigne aujourd'hui

de ses flots, comme elle faisait autrefois. On objecte enfin aux savants qui prennent la Tour-Magne pour un *Œrarium* ou trésor public, que, selon les coutumes des Romains, la fortune publique était soigneusement placée dans les sanctuaires, sous la garde des dieux, et non dans un lieu écarté et sans défense.

Poldo d'Albenas disait de la Tour-Magne, que *ceste tour estait édifiée pour une si grande durée de temps, et avec si grande observation d'architecture, qu'à peine un homme robuste et bien affusté, et muny de ferremens et outils nécessaires, en pourrait en un jour abattre un pas en carré.* Toutefois l'édifice était menacé d'une destruction subite et totale, depuis que, par un esprit de cupidité dénué de discernement, on avait enlevé les matériaux qui en remplissaient la vaste cavité. Il paraît, en effet, qu'après avoir élevé une butte en terre et en déblais, les architectes de la Tour-Magne avaient bâti cet édifice sur cette masse compacte qui en constituait la base et formait avec l'édifice un seul corps solide; depuis les fouilles qui ont eu pour effet de vider entièrement ce vaste réceptacle, la partie supérieure, retenue seulement par la force de cohésion, soutenue par une paroi qui, dans certains points, n'a que quelques pouces d'épaisseur, menaçait de s'engouffrer dans la cavité inférieure. On vient de porter secours à l'édifice, en construisant à l'intérieur un pilier massif qui en soutient la masse : un escalier rampant autour du pilier permet aux curieux de monter sans danger jusqu'au faîte. Les circonstances du dépouillement de la base de la Tour-Magne offrent assez d'intérêt pour que nous le rappelions ici dans tous ses détails. En 1601, François Traucat, jardinier, aux soins duquel nous devons l'introduction du mûrier

en France, et qui a droit, à cet égard, à la juste reconnaissance des habitants de toute la contrée, ayant appris, par une prédiction de Nostradamus, qu'un jardinier ferait fortune en découvrant un coq d'or, et ayant ouï-dire qu'un aigle, ou tout autre oiseau en or, était caché sous les fondements de la Tour-Magne, demanda à Henri IV la permission de faire des fouilles sous les ruines de cet antique édifice. Il obtint du prince des lettres datées de Fontainebleau, le 22 mai 1601, qui lui permettaient ces fouilles, à la charge par lui de faire l'avance de tous les frais nécessaires pour ces travaux, et sous l'expresse condition que, s'il y trouvait quelque trésor, soit en or ou en argent, et autre métal, il en aurait le tiers; mais que les deux autres tiers appartiendraient au roi. Ce ne fut qu'au mois d'août suivant que Traucat se mit en état d'exécuter son dessein. Les habitants, attentifs à la conservation d'un édifice si respectable et qui annonce dans ses débris toute la magnificence des peuples qui le construisirent, furent alarmés de cette entreprise, et songèrent à prendre des mesures pour en prévenir les suites; de sorte que le conseil de ville ordinaire délibéra que, lorsque ce particulier voudrait commencer ses opérations, les consuls se transporteraient à la Tour-Magne, avec les prud'hommes et *ouvriers* ou voyers de la ville, pour examiner ce qu'il voulait y faire, et lui défendraient de rien entreprendre qui pût préjudicier à la sûreté de ce bâtiment; qu'outre cela, ils exigeraient de lui de suffisantes cautions à ce sujet; qu'ensuite ils commettraient un inspecteur pour être présent à tout le travail qui se ferait, de crainte que l'édifice ne fût endommagé, et que les journées de cet inspecteur seraient payées par Traucat.

Le travail fut commencé, et ensuite continué à diverses reprises. Mais l'excessive dépense que Traucat fut obligé de faire à ce sujet modéra son ardeur. Il ne paraît pas, au surplus, qu'il ait eu la satisfaction qu'il s'était promise en entreprenant cette recherche, et celui qui avait doté la France de tant de millions pour la plantation du mûrier, se ruina à fouiller de stériles décombres.

MURS D'ENCEINTE.

Des hauteurs où nous avons conduit le voyageur, il serait intéressant de suivre, en redescendant vers le midi, la muraille qui formait l'enceinte de l'antique Nemausus. Cette course n'est praticable qu'en certains points, dont nous devons signaler les plus remarquables.

Derrière les cyprès rangés en hémicycle près de la guinguette du Mont-Cavalier, s'ouvre une porte conduisant à un vaste clapier. Au milieu de cet amas de pierres, et surtout sur le sol des vignes attenantes, on remarque d'innombrables débris d'urnes, d'amphores, de poteries de pâtes plus ou moins fines, de coquillages marins, d'ossements, etc. M. Jules Canonge, dans un charmant article inséré dans les *Travaux de l'Académie royale du Gard*, 1842—1844, sous le titre modeste de *Conjectures archéologiques*, signale ce lieu comme ayant été autrefois consacré aux funérailles, qui étaient honorées, comme on sait, par des festins proportionnés à la fortune ou au rang de la famille en deuil. La proximité de la Tour-Magne donne une nouvelle force à cette conjecture. Ici la muraille romaine est ruinée presqu'au niveau du sol; elle

était fortifiée par des tours alternativement carrées et rondes, dont on voit ici les fondements dans un état parfait de conservation. Jadis ces tours, comme les murailles elles-mêmes, étaient couronnées de créneaux, et portaient à leur faîte une voie assez large pour le mouvement des machines de guerre. Plus loin, la muraille reparaît ; elle est dans toute sa hauteur sur une colline au-delà du chemin de Sauve ; mais presque partout elle a perdu son revêtement. Dans les lieux où il se retrouve encore, ce revêtement suit, dans ses assises, la pente du sol, plutôt que la ligne horizontale. Une inspection générale de cette circonvallation annonce que la ville antique était plus étendue que la ville moderne, et qu'elle se prolongeait beaucoup plus dans la direction du couchant. Au-delà du côteau que nous avons indiqué, il est inutile de suivre les traces de l'enceinte ; nous les retrouvons en ville, à la *porte de France*, attenante à la partie sud-ouest de l'hôpital, située rue du faubourg de Montpellier. Je ne sais pourquoi ce reste antique conserve le nom de Porte de France. Il est formé d'un seul arceau à plein cintre de 6 mètres 85 centimètres de hauteur sous clef, et de 4 mètres 12 centimètres de largeur. Les pieds-droits et l'architrave sont en pierres de taille, et les espaces intermédiaires en moellons smillés. Cet arceau, dénué de toute espèce d'ornements, est surmonté d'un attique entièrement construit en pierres de taille et orné de quatre petits pilastres d'un ordre très-simple ; cette partie paraît mince et délabrée. La porte de France était flanquée de deux tours demi-circulaires qui lui servaient de défense, et dont on voit un reste à gauche ; elles avaient 9 mètres 70 centimètres de diamè-

tre, c'est-à-dire plus de largeur que le massif entier de la porte elle-même. C'est à ces tours que venaient se rattacher les murailles d'enceinte qui entouraient la ville de Nîmes, et dont cette porte était une issue. On remarque dans le milieu de l'épaisseur des pieds-droits une rainure qui servait probablement à la manœuvre d'une herse ; mais il est difficile de déterminer si cette rainure est un ouvrage du temps des Romains ou du moyen-âge. Il n'est pas à présumer que cette issue fût celle de la grande *voie Domitienne*, digne d'un plus beau monument, mais plutôt une des nombreuses ouvertures pratiquées dans les murs d'enceinte.

Les constructions de la ville cachent les fondements de l'enceinte jusqu'à la *porte d'Auguste.*

La première vue de ce monument frappe très-peu le voyageur. Il faut, pour y trouver quelque chose du grandiose des ouvrages des Romains, le reconstruire par l'imagination. Il était autrefois plus élevé par le haut et moins englouti par la base, et de plus, comme toutes les portes romaines, flanqué de deux énormes tours.

Il paraît que cette porte fut découverte en 1693, en démolissant le château situé place des Carmes. Une inscription, qui appartenait à la frise de cette porte, donne la date de la construction des fortifications romaines de Nîmes :

IMP. CAESAR. DIVI F. AUGUSTUS COS. XI. TRIBU.
POTEST. VIII. PORTAS. MUROS COL. DAT.

Il est donc certain que nos murailles et nos portes s'élevèrent lorsque Auguste exerçait pour la huitième

fois la puissance tribunitienne, l'an de Rome 786, et seize ans avant Jésus-Christ.

On remarque, dans cet édifice, quatre portes : deux, d'égale grandeur, devaient servir au passage des chevaux et des chars; les deux autres, plus petites, donnaient passage aux piétons. Les deux cintres du grand portique sont surmontés d'une tête de taureau en demi-relief, sur laquelle s'appuie la saillie de l'entablement; au-dessus des deux autres est une niche qui recevait probablement une statue. Les quatre pilastres sont d'ordre corinthien; ceux du milieu sont séparés par une petite colonne ionique appuyée sur une console, mais dépourvue de piédestal. Cette colonne a beaucoup occupé les antiquaires.

L'absence d'un piédestal, et surtout la bizarrerie de l'édification de cette colonne au milieu de la belle ordonnance générale dont elle dépare l'harmonie, ont fait une question du motif qui a pu déterminer l'architecte à placer en tel lieu ce petit monument. M. A. Pelet propose deux solutions : par la première, qu'il donne pour la moins probable, il considèrerait la petite colonne comme un *cippe* élevé pour commencer la construction de la porte; il rappelle à cet effet la citation suivante (1) : « Une cérémonie religieusement observée par toutes les colonies romaines, avant de jeter les fondements des murs d'une ville, consistait à en tracer l'enceinte avec un soc d'airain qu'on mettait à une charrue attelée à un taureau blanc et à une génisse de la même couleur. Dans l'endroit où on voulait faire les portes, on suspendait la charrue, et on la portait sans continuer le

(1) *De la religion des Gaules*, pag. 250 et 255.

sillon ; à mesure qu'on le traçait, on y jetait des fleurs et ensuite de la terre dont on le couvrait. Toute la cérémonie se terminait par un sacrifice où le taureau et la génisse étaient immolés, et ce lieu était marqué par une pierre qu'on y élevait, et qu'on appelait *cippe*. Il est probable, ajoute M. Pelet, qu'à Nîmes cette coutume doit avoir eu lieu à la porte principale de la ville, et que, dans le principe, on a dû considérer comme telle la porte qui faisait face à la route de Rome.

Dans la seconde solution, notre antiquaire rappelle que la colonne en question se trouve tout juste à un mille des pierres milliaires qui marquent les distances autour de Nîmes sur les voies romaines, ce qui lui ferait considérer notre petite colonne comme la pierre milliaire nº 0, ou sans numéro, d'où l'on comptait les distances, à l'instar du milliaire doré, *milliarium aureum*, qu'Auguste fit dresser à Rome, au milieu du Forum, et auquel venaient aboutir toutes les voies d'Italie.

Les restes de la muraille antique n'offrent qu'un intérêt médiocre, et ne promettent qu'une compensation insuffisante pour celui qui en chercherait à grand'peine les traces sous les constructions modernes et dans les jardins cultivés.

Les traditions historiques et les conjectures des antiquaires portent à dix le nombre des portes de la ville romaine ; savoir : la porte d'Auguste, celle qui conduisait au Vivarais, celle des Cevennes, celle de l'Auvergne, une cinquième qui allait à peu près dans la même direction, celle du Rouergue, celle de voie Domitienne, celle du Cadereau, enfin, la porte de France qui fait face au chemin de Saint-Gilles.

MONUMENTS DÉTRUITS.

L'invasion des Barbares, et mieux encore les mouvements iconoclastes des peuples, quand ils adoptèrent la religion chrétienne, ont fait disparaître du sol classique une foule de monuments consacrés jadis au culte des dieux de l'Olympe. Nous ne connaissons plus ces édifices que par des débris épars sous le sol et par les conjectures plus ou moins plausibles des archéologues. Nîmes en possède un grand nombre dont les vestiges attestent la grandeur et la magnificence. Nous nous contenterons de les indiquer sommairement.

Le Capitole. Cette forteresse était située sur l'emplacement de la caserne de la gendarmerie, place du Château ; les débris qu'on a trouvés enfouis sous le sol attestent sa magnificence primitive.

La Basilique et le Temple de Plotine. Spartien rapporte qu'à son retour do la Grande-Bretagne, Adrien fit construire à Nîmes une Basilique ou Palais-de-Justice qu'il dédia à sa bienfaitrice Plotine. Dion Cassius en fait un temple. On pense généralement que cet édifice dut occuper l'emplacement sur lequel on a élevé le Palais-de-Justice moderne et la Maison-d'Arrêt. Toutes les fois qu'on a fouillé ce terrain, on y a rencontré les plus riches débris en marbre blanc, distingués par le talent de sculpture le plus exquis.

Le Temple d'Auguste. Plusieurs inscriptions attestent le culte que les Nîmois rendaient à Auguste. Ménard et Rulmann placent le temple qui lui était dédié au lieu où s'élève la cathédrale.

Le Temple d'Apollon. Nous ne possédons sur l'exis-

tence de ce monument que les conjectures de l'antiquaire Deiron et une inscription,

S. D. S. D.

traduite par Ménard : *Soli Deo sacrum dedicatum*, temple dédié au dieu Soleil.

Le temple d'Isis et de Sérapis. On le place sur la colline qui fait face au temple de la Fontaine. On y trouva, en 1699, des fragments antiques, un puits, des voûtes, et un fragment d'inscription portant :

ITEM DEDICATIONE TEMPLI ISIS ET SERAPIS.

Les Thermes. Ménard les place depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la Madeleine. On y a trouvé, en effet, des aquéducs, des voûtes et cette inscription :

M. AGRIPPA L. F. C....

Marcus Agrippa, Lucii filius. curavit. On sait qu'Agrippa prit le plus grand soin de la conduite des eaux à Nîmes et de l'entretien des bains.

Les Sphéristères, ou Jeu-de-Paume, étaient adjacents aux Thermes. Il paraît que Nîmes en possédait plusieurs ; c'est ce que prouve le fragment d'inscription suivant :

DIVI AVGV. . . . . . .
. . . AERISTERIA D . . .

Le Champ de Mars, où la jeunesse apprenait les exercices guerriers, était situé au sud des Arènes, et dans la direction du chemin de Montpellier.

Lieux de Sépulture. Il paraît que le principal s'étendait dans la direction des routes de Beaucaire et

d'Arles. On a trouvé encore tout récemment des cercueils en pierre et des pierres sépulcrales.

Aquéducs. La principale conduite d'eau était celle du Pont-du-Gard, qui trouvera sa description en son lieu; elle venait aboutir à un *Castellum aquarum* qu'on a découvert récemment, rue *de la Lampèze*, du côté du Fort, au-dessous duquel l'aquéduc traversait, à l'aide d'un magnifique percé. Ce *Castellum* ou Château-d'Eau avait pour destination la distribution des eaux aux divers quartiers auxquels elles étaient destinées. Ce petit monument est dans un état de conservation remarquable, et mérite à plus d'un titre la visite de l'étranger.

NIMES MODERNE.

J'aime beaucoup les monuments romains et les ruines gothiques; cependant j'aime encore mieux les choses modernes. Ici l'homme du progrès et de l'avenir prend le dessus, et l'artiste sacrifie ses prédilections. D'ailleurs, les établissements d'une époque honorent les hommes qui lui appartiennent, et préparent leur avenir.

Nîmes, chef-lieu du département du Gard, est situé à 180 lieues de Paris, dans la plaine du Vistre, et adossé à un pays de collines appelé les *Garrigues*, qui forme le premier échelon des Cevennes. Cette ville, du troisième ordre, compte 44,657 habitants répartis dans une enceinte presque circulaire, étroite et ténébreuse, qu'on pourrait appeler la *Cité*, et dans de vastes faubourgs, larges et aérés, qui rayonnent des boulevards extérieurs, et occupent une assez grande partie de terrain.

Vue de loin, la ville de Nîmes a peu de physionomie. A midi, ses maisons se confondent avec les roches stériles d'où elles ont surgi. Le soir, comme elle a peu de monuments élevés, elle n'a pas de grandes ombres; et il est difficile d'un coup-d'œil d'embrasser et de comprendre l'étendue de ses faubourgs : vue de la plaine, elle paraît monotone et mesquine ; vue du Mont-Cavalier, on n'aperçoit guère qu'un seul de ses prolongements. Le chemin de traverse qui conduit à Saint-Césaire la montre peut-être dans son plus bel aspect, mais il faut saisir l'instant où le soleil, oblique et encore brillant, darde ses dernières clartés sur les édifices épars et sur les longues traînées de maisons. J'aime aussi la vue qui se présente de la colline située au nord des Casernes. Du pied des Moulins à vent, qui en couronnent le plâteau, la ville paraît plus vaste, mieux groupée et plus pittoresque que de tout autre point.

Nîmes a été divisé, je ne sais d'après quelles données, en douze sections; chacune des sections est entrecoupée de rues qui portent des noms groupés par série. Dire l'origine de ces noms, serait presque faire l'histoire de la ville. Peut-être nous saura-t-on gré d'en citer quelques-uns.

Prenons pour point de départ le *pont de la Bouquerie.* Au nord-ouest, les rues d'une portion du faubourg portent le nom des empereurs romains qui ont le plus contribué à embellir l'ancienne Nemausus : Titus, Adrien, Antonin, etc. ; Plotine dont le nom se rattache aux restes d'une superbe basilique ornée de frises en marbre blanc, qui font encore l'admiration des connaisseurs. Poursuivant notre course le long du Grand-Cours, le prolongement des faubourgs

au nord, qui prennent le nom, d'abord, de *Terres du Fort*, et plus loin, de *Bourgades*, rappellent les noms de plusieurs personnes qui ont illustré le pays par leurs talents ou leurs bienfaits. Nous suivons ici moins l'ordre topographique des rues que l'ordre chronologique des noms qui leur ont été donnés : VIDAL, 1499, fut un savant jurisconsulte. — ROBERT, juge criminel au présidial, écrivit sur les antiquités de Nîmes. — BADUEL, 1539, recteur de la nouvelle Université fondée par François Ier, embrassa la réforme dès sa première apparition. — ARLIER, premier consul en 1535, présenta à François Ier, au nom de la ville, un plan des Arènes en argent et en relief ; au milieu de ce morceau se distinguaient le palmier, le crocodile et le laurier de la médaille de la colonie de Nîmes. L'explication qu'Arlier donna au roi de ces emblèmes, fit naître chez ce prince, amateur de l'antiquité, l'idée d'attribuer pour armoiries à la ville de Nîmes le type de cette médaille. Je ne sais pourquoi la rue Arlier ne se trouve point dans les Bourgades ; il faut l'aller chercher derrière les Arènes. J'ai aussi cherché en vain le nom de NICOT, qui importa du Portugal en France l'*herbe à la reine*, ou poudre *nicotianne*, appelée depuis *tabac*. Ce bienfait est cependant assez estimé dans l'arrondissement, puisqu'il fait entrer dans les fonds de la régie 480,000 fr. par an, soit 40,000 fr. par mois, 1,330 fr. par jour, consommation croissante. Avec quelques centimes additionnels, ne pourrait-on réaliser ce vœu d'un biographe qui demandait pour l'heureux Nicot une tombe en forme de tabatière, sur laquelle la postérité pourrait lire : *Dieu vous bénisse!* — D'ALBENAS, conseiller au présidial en 1552, fut un des chauds partisans de

la réforme, et donna sur les antiquités de Nîmes un ouvrage assez curieux. On a encore de lui la traduction de plusieurs auteurs latins. — TRAUCAT se ruina en cherchant des trésors sous la Tour-Magne, et enrichit la France en dotant le Midi de la riche plantation du mûrier. — RULMANN, avocat protestant, publia des mémoires historiques d'un grand intérêt; il écrivit aussi sur les antiquités du pays. — PETIT, ministre protestant et principal du collége des arts, se rendit célèbre par son érudition ; il refusa l'offre que lui fit un pape de le mettre à la tête de la bibliothèque du Vatican, bien qu'il lui promît de ne jamais lui proposer d'abandonner sa foi. Etant entré un jour dans une synagogue d'Avignon, où un rabbin déclamait en hébreu contre les chrétiens, il surprit beaucoup le prédicateur et l'auditoire, en rétorquant l'insolent orateur dans son propre langage. — GUIRAN, auteur protestant, écrivit aussi sur nos antiquités, et passa du présidial de Nîmes au parlement d'Orange. — DEIRON appartient aussi à l'histoire de la réforme, et compte parmi les auteurs qui ont écrit sur les antiquités. — COTELIER, dès l'âge de treize ans, était en état d'interpréter, à livre ouvert, l'Ancien et le Nouveau-Testament dans leurs langues originales, en présence de l'assemblée générale du clergé de France, en 1641 ; il revisa, sous Colbert, les manuscrits de la bibliothèque du roi, et fut nommé professeur de grec au collége royal de France. Il reste de lui plusieurs ouvrages de théologie catholique. — TEISSIER, destiné au saint ministère, y renonça pour cause de santé, et composa, pendant un long exil, plusieurs ouvrages de mérite. — BONFA, jésuite, professa la théologie à Avignon, et laissa des observations astro-

nomiques et une carte du Comtat. — De Labaume, conseiller, a laissé des manuscrits sur l'Italie et le Languedoc, ainsi que sur la *révolte des fanatiques.* — Gravérol abjura publiquement le protestantisme, sur les instances et les menaces de Bâville, mais continua à professer en secret la religion de ses pères. Ses nombreux ouvrages l'ont placé parmi les jurisconsultes et les littérateurs les plus célèbres de son temps. — Saurin illustra la chaire évangélique par des prédications puissantes comme celles des Massillon et des Bourdaloue. — Ménard, conseiller, auteur de l'*Histoire de Nîmes*, en 7 volumes verbeux, indigestes et fortement empreints de partialité, où néanmoins tous ceux qui écrivent sur le pays vont puiser largement les matériaux que lui seul a collectés. — Levieux fut un peintre de quelque mérite, dont les meilleurs ouvrages se trouvent à Avignon. Plusieurs autres noms attachés aux rues des Bourgades n'appartiennent pas à notre ville, mais y laissent naturellement des souvenirs. — Astruc, le médecin, était de Sauve. — Clérisseau a produit un magnifique ouvrage sur nos antiquités, etc. Les autres rues des Bourgades portent des noms insignifiants de villes qui ne rappellent rien de local; il faut cependant en excepter *la Lampèze*, qui conduit à la rampe du Fort, et qui rappelle un tribut d'huile à brûler que payaient anciennement les habitants du quartier; *la Bouquerie*, autrefois cloaque infect, souillé de tous les immondices d'une immense boucherie, aujourd'hui le plus beau quartier de la ville; la rue de *la Bachique*, par corruption *Bazique*, qui a quelquefois joué un triste rôle dans l'histoire de nos troubles politiques.

Il est à regretter qu'on ait choisi les rues les plus obscures et les plus hideuses de Nîmes, pour leur affecter les noms qui illustrèrent la littérature et les sciences; mais enfin, puisqu'il n'y a pas à y revenir, qu'il nous soit permis d'émettre le vœu de voir bientôt compléter la liste de nos illustrations, en y ajoutant des noms qui ont laissé parmi nous des souvenirs si chers et si glorieux : COURT DE GÉBELIN, l'auteur du *Monde primitif;* JEAN FABRE, l'*honnête criminel*, qui, le 1er janvier 1758, prit la place de son vieux père, condamné aux galères pour avoir assisté au prêche; PAULET, qui a légué à l'industrie des travaux magnifiques dont elle semble avoir oublié l'illustre auteur; RABAUT-SAINT-ETIENNE, si distingué par son courage civique; DANIEL ENCONTRE, que réclament à la fois la théologie et les sciences; VINCENS DE SAINT-LAURENT, qui consacra sa vie à la patrie et à l'humanité; CHABAUD LATOUR, qui a rendu au pays et à des milliers de familles tant de services signalés; SIGALON, si tôt enlevé à l'art dont il fut un des plus illustres ornements..... Dans la partie sud-est des faubourgs, nous ne trouvons plus de noms intéressants pour nos localités méridionales, si l'on en excepte toutefois celui de SÉGUIER, secrétaire-perpétuel et bienfaiteur de l'Académie royale du Gard, dont les Italiens ne séparaient jamais le souvenir de celui de Maffei. C'est à lui qu'on doit la découverte de l'inscription de la Maison-Carrée, et, ce qui vaut mieux encore, la plus grande partie de la bibliothèque de la ville, riche de quarante mille volumes. La partie sud-ouest des faubourgs a reçu des noms d'apôtres et de saints, sans doute à cause de la proximité du séminaire. Un nom cher aux Nîmois se distingue

au milieu de ces souvenirs ecclésiastiques : celui de l'évêque Becdelièvre, qui n'était pas natif de Nîmes, mais dont l'épiscopat fut illustré par la tolérance et l'humanité.

Dans l'enceinte de la ville, la rue des *Lombards* rappelle les marchands italiens qui introduisirent chez nous le commerce dans le XIII[e] siècle. La place de la *Salamandre* indique la colonne érigée lors du passage de François I[er], et qui portait l'effigie d'une salamandre, armoiries de ce prince. Le nom de *Trésorerie*, que porte la petite rue aboutissant à l'Hôtel-de-Ville, indique la première destination de cet édifice. Le *Bât-d'Argent* rappelle l'ancien privilége accordé à Nîmes de battre monnaie. La place *du Château* conserve le souvenir d'une forteresse qui remplaça celle des Arènes. La rue *des Babouins* porte ce nom à cause de quelques sculptures gothiques ignobles que l'on aperçoit encore au premier étage d'une maison. Plusieurs rues ont perdu leur ancien nom; d'autres ne conservent que des souvenirs vagues ou insignifiants.

Les lieux affectés au culte sont, en général, d'une grande simplicité. En voici l'énumération succincte :

La Cathédrale, qui a été dégradée dans les guerres civiles, au point d'avoir perdu tout caractère distinctif; l'archéologue y reconnaîtra des traces de l'art romain, byzantin, roman, gothique et moderne; ce dernier est évidemment le moins supportable. Ce monument renferme un beau tableau, le *Baptême du Sauveur*, par Sigalon. Quelques sculptures qui ornent une maison, rue de la Fruiterie, appartenaient à cette église.

On admire une église moderne dans le style

byzantin, d'après le plan de M. Questel, sur la place de la Madeleine, et sous l'invocation de saint Paul. Les peintures intérieures de la nef sont dues au pinceau savant de M. P. Flandin, et les sculptures extérieures à la main habile de M. P. Colin.

L'église du Collége royal appartient au style maniéré de Palladio; celle de *Saint-Charles* est beaucoup trop nue. La façade de l'église *Saint-Baudile* n'est pas dénuée de majesté.

Le Grand-Temple rappelle les formes sévères que les architectes d'autrefois donnaient aux églises qu'ils se croyaient obligés d'élever toutes les fois qu'ils construisaient des fortifications ou une citadelle. L'intérieur de cet édifice, consacré au culte protestant, se distingue par une noble simplicité. *Le Petit-Temple*, qui appartient au même culte, n'offre rien de remarquable.

Les juifs ont une *Synagogue*, rue Roussy.

Après les églises, il faut dire les hôpitaux et les lieux de refuge. A Nîmes, les malades et les infirmes sont logés dans des édifices qu'on pourrait comparer à des palais. *L'Hôtel-Dieu*, fondé en 1313, par Raymond Rossi, a été reconstruit presque en entier en 1830. C'est aujourd'hui un des plus beaux et des meilleurs établissements du genre. Un habile médecin y donne un *cours d'accouchement*.

L'Hospice-Général, qui offre une magnifique façade sur le boulevard, élevée d'après le plan de l'architecte Durand, reçoit les infirmes, les vieillards, les enfants trouvés et les aliénés. Cet établissement date de 1686, et fut fondé par le P. Pichard. On remarque dans la chapelle deux mosaïques antiques, trouvées lors de la reconstruction de l'Hospice en 1811.

Les orphelins catholiques sont reçus dans un établissement qui leur est spécialement destiné par les sacrifices de la charité chrétienne. Nous pouvons en dire autant des orphelines du même culte qui trouvent un asile à la *Providence*, et des orphelines protestantes, dont l'asile est situé dans la maison bâtie et jadis habitée par l'illustre Paul Rabaut, rue Grétry. Les orphelins protestants n'ont pas encore d'asile spécial; on les envoie aux établissements de Saverdun (Ariége) et de Castres (Tarn). Les malades reçoivent des soins journaliers des Sœurs-Grises, du bureau de bienfaisance, du dispensaire consistorial, d'une société de secours mutuels et d'une maison de santé gratuite. Une *Maison de refuge* est ouverte aux femmes égarées qui désirent rentrer dans la voie du repentir et de l'amendement.

La justice prononce ses arrêts dans un édifice dont la façade, à la fois noble et élégante, rappelle les formes classiques des temples d'Athènes; elle exécute ses jugements dans la *Maison-d'Arrêt* qui y est attenante, et qui fut bâtie en 1826, en partie sur les ruines de la Basilique de Plotine, en partie sur un petit édifice byzantin qui inspirait quelque intérêt aux artistes.

La Maison centrale de Nîmes est un monument historique dont nous devons rappeler ici l'origine.

La couleur rembrunie et les larges assises des pierres qu'on remarque à la base de la partie antérieure ou méridionale annoncent le but primitif de son érection. Ménard va nous instruire de ce but. « Quoique les missionnaires, dit-il, eussent extrêmement affermi le grand ouvrage de la conversion générale, la cour n'en demeura pas là. Elle craignait les menées et les

mouvements des religionnaires de cette ville. On ne doutait pas qu'après un coup aussi terrible que celui qui venait d'être porté à leur religion, ils ne fissent les plus violents efforts pour la faire revivre. De sorte que, pour prévenir le mal dans sa source et contenir ceux qui pourraient avoir de dangereuses intentions, le roi ordonna la construction d'une citadelle pour commander la ville et la tenir en bride. C'est dans le même temps et pour les mêmes motifs qu'on bâtit la citadelle d'Alais et celle de Saint-Hippolyte, deux principales villes du diocèse de Nîmes. » L'endroit qu'on choisit pour l'emplacement de cet édifice était situé hors des murailles de Nîmes, au quartier appelé *Crémal,* qui forme un côteau placé au N. N. O. de la ville. On commença par abattre les arbres le 9 mai 1687. On conserve encore un devis très-détaillé de cette construction. L'adjudication fut faite par l'intendant de Bâville à Jean Papo, architecte du roi. On commença à creuser les fondements le 11 mai ; on en posa la première pierre le 15, et la citadelle fut presque achevée au bout d'un an. Les entrepreneurs, suivant les ordres qu'ils avaient reçus, y mirent une promptitude incroyable. Ils y employèrent des régiments entiers ; et tous ceux, femmes ou enfants, qui apportaient des moellons aux ouvriers, avaient un denier pour chaque pierre. La Citadelle fut disposée avec quatre bastions et une place d'armes carrée au centre, entourée de casernes pour les soldats et de logements pour les officiers. Plus tard, on fit entrer ce Fort, par de nouvelles constructions, dans le système de défense déjà établi par les anciennes murailles.

C'est une longue et triste histoire que celle d'un

fort converti, au besoin, en prison d'état. Nous ne dirons pas celle de la citadelle de Nîmes ni les noms de tous les hommes de bien qui y ont été injustement traînés dans les temps de troubles politiques. Qu'il suffise de savoir que, sous l'Empire, elle fut transformée en dépôt de mendicité, et, sous la Restauration, en maison centrale de détention.

Aujourd'hui, elle renferme de 12 à 1,300 hommes amenés de treize départements, savoir : l'Aveyron, les Pyrénées-Orientales, l'Aude, la Lozère, la Haute-Loire, l'Ardèche, la Corse, le Tarn, la Loire, l'Hérault, le Gard, les Bouches-du-Rhône et l'Algérie. Les détenus sont obligés au travail, qui s'accomplit dans le plus profond silence.

Les exigences de l'instruction publique, qui augmentent chaque jour, ont été écoutées à Nîmes avec une juste sollicitude par tous ceux qui avaient le pouvoir de leur donner satisfaction. Le Collége impérial est placé, dans les rapports des inspecteurs-généraux de l'Université, au rang des meilleurs de l'empire. L'église catholique possède un vaste séminaire. Les Frères dits de la Doctrine chrétienne ont plusieurs édifices qui leur sont affectés, où ils répandent, avec zèle et beaucoup de succès, les éléments de l'instruction primaire. Les Sœurs de Saint-Maur et de Saint-Vincent de Paule instruisent les jeunes filles, et deux instituteurs laïques dirigent des salles d'asile pour les enfants catholiques. Les protestants ont, dans les établissements de la rue Pavée et de la rue Porte-d'Alais, trois écoles et deux salles d'asile, et, attenants au Petit-Temple, des locaux pour deux vastes écoles de filles et un pensionnat normal où se forment les institutrices; une école normale, située rue du

chemin de Sauve, reçoit les élèves de tous les cultes. Les juifs ont aussi leurs écoles spéciales pour les deux sexes. Les écoles primaires réunies reçoivent 12,700 enfants.

D'autres moyens d'instruction sont fournis gratuitement au peuple dans les cours de chimie, de physique, de dessin pittoresque, de dessin linéaire, de sculpture, de fabrication et par l'usage d'une bibliothèque publique. Plusieurs bibliothèques populaires offrent aux classes moins éclairées des ouvrages qui leur sont appropriés.

A part ces établissements, qui ont leurs édifices visibles à tous les yeux, il existe une multitude d'associations philanthropiques et religieuses qui opèrent, avec modestie et lenteur, la grande œuvre de l'amélioration et du soulagement de l'humanité : les associations des dames charitables chez les catholiques, les diacres parmi les protestants, dans l'intérêt du soulagement matériel des pauvres, et, dans leur intérêt spirituel, les sociétés bibliques, des traités religieux, des missions étrangères; des associations de dames pour distribuer des vêtements aux petits enfants, des layettes aux familles pauvres, des psaumes et autres livres de piété; les écoles du dimanche, les visites aux malades, les ventes au profit des pauvres, et une foule d'œuvres constituées régulièrement, ayant déjà leur histoire de plusieurs années, leur avenir de succès, et partout des soutiens zélés et persévérants.

L'établissement de trois chemins de fer a rendu nécessaire la construction de divers édifices où les nécessités de l'utile ont su faire des sacrifices aux exigences de l'art et du bon goût. Déjà les construc-

tions de l'embarcadère des chemins d'Alais et de Beaucaire se distinguaient par leurs formes élégantes, quand l'établissement du chemin de Montpellier est venu fournir l'occasion de changer tout un quartier de la ville, où l'œil a peine aujourd'hui à retrouver les vestiges de l'ancienne disposition. L'esplanade est dominée par une fontaine à laquelle nous ne connaissons rien de comparable en France. Les cinq statues en marbre de Carrare qui en font l'admirable ornement, et qui représentent allégoriquement la ville de Nîmes et les quatre cours d'eau principaux du département, sont les dernières œuvres capitales de l'illustre Pradier. Une magnifique avenue, à laquelle on a donné le nom du général qui a fait des dons considérables aux hôpitaux et autres établissements bienfaisants de la ville, conduit à un édifice dont les dimensions, l'architecture, le fini et les matériaux rappellent les plus beaux édifices romains. Cet embarcadère, de 100 mètres de longueur, offre, au rez-de-chaussée, deux salles d'attente capables de contenir 1,500 personnes. Le premier étage présente un vaste hangar dont le toit est supporté par une charpente en fer d'un travail vraiment merveilleux. De là s'étend dans les deux sens un viaduc supporté par 180 arches, sur un développement en courbe de 1,500 mètres, circonvallation des plus élégantes, qui entoure toute la partie méridionale de Nîmes. La voie de fer traverse les chemins de Montpellier et d'Avignon sur deux points en biais dont l'appareil est à hélice ou à vis, et d'un effet singulièrement agréable.

L'industrie nîmoise tient un rang honorable en France et se distingue par les fabriques de châles, de

gants, d'étoffes de soie, de tapis, de pianos, de machines à vapeur, les ateliers de dessinateurs et de teinturiers. Nous invitons les voyageurs à visiter la magnifique fabrique de tapis de MM. Flessier frères, et la fonderie de M. Bouchet aîné et Ce. La Maison centrale offre une grande variété d'industries, dont la plus importante est le cardage de la soie.

Le plaisir et la dissipation ont aussi leurs temples. Parmi ces lieux de réunion, le plus remarquable est sans doute le Théâtre, construit sur le plan de Meunier, dont le style est simple et majestueux, mais qui a le tort d'être trop près de la Maison-Carrée. Le *Jeu de Mail*, qui s'étend sur une grande superficie, dans une direction parallèle au chemin de Montpellier, est un vieux monument dont la suppression et le rétablissement successifs occupent de nombreuses pages dans l'histoire de Nîmes.

Après avoir parcouru nos rues, on éprouve le besoin de connaître la population qui les habite, et ce pourrait être un coin intéressant de notre tableau que celui qui aurait pour effet de donner une idée des hommes, de leur caractère et de leur avenir. La tâche n'est pas aisée, et nous ne l'entreprenons qu'en tremblant. Notre langage paraîtra peut-être sévère, mais il sera dicté par le profond intérêt que nous éprouvons depuis longtemps pour un peuple au bien duquel nous avons donné vingt-deux ans de notre vie, et auquel nous devons la vérité, fût-ce aux dépens de son approbation, qu'il nous serait cependant si doux de conserver.

Celui qui désire connaître le caractère et l'état moral de la population nîmoise, ne doit pas s'attendre à remarquer des différences bien tranchées entre

les diverses classes qui divisent ailleurs la société. Ici toute la différence ne se trouve point dans cette distinction d'usage ; les traditions de famille, les souvenirs historiques, les convictions religieuses et politiques, l'ont placée ailleurs. De funestes distinctions, qui se sont perpétuées de génération en génération, viennent souvent flétrir les plus nobles pensées, et faire avorter les vastes plans de la philanthropie chrétienne. Elles divisent la société en deux camps qui se retrouvent souvent en face dans la vie civile et industrielle ; et la foule d'artisans qui inonde les boulevards des Casernes, ne se mêle guère, le dimanche soir, au peuple qui se promène sur les boulevards de la Comédie ; à la porte même d'un hôpital, derrière le guichet d'une maison centrale, on interroge le malheureux et on prend note de la secte religieuse dont il se réclame. Les institutions de bienfaisance, appelant à prendre part à leurs travaux et à concourir au noble but qu'elles se proposent, des hommes attachés à des opinions religieuses diverses, mais réunis autour du christianisme et de la morale sublime qu'il prêche, dirigeront tous leurs efforts pour détruire ce que ces distinctions ont de funeste, et pour répandre autour d'elles les effets bénis des lumières et de la charité évangéliques.

A part cette distinction toute locale, la population de Nîmes présente tous les caractères moraux communs aux populations de la France méridionale. On remarque chez elle les contrastes les plus frappants. Habituellement sobre, elle se traite aux jours de fête magnifiquement et avec excès : active et laborieuse, elle savoure parfois l'oisiveté, et s'y livre presque toujours à contre-sens ; elle a en général peu d'esprit

d'ordre, de convenance, et surtout de propreté; économe jusqu'à l'avarice, elle a ses jours de largesse et de profusion. Elle vit sous le soleil et compte toujours sur le beau temps; elle aime peu l'instruction, mais, en revanche, elle est très-avide d'émotions. Cette population est, en général, peu religieuse, à quelques exceptions près, et ces exceptions sont toujours très-distinguées. La piété semble s'être réfugiée dans le cœur des femmes; les hommes envoient au culte leurs épouses et quelquefois leurs enfants, mais rarement ajoutent-ils l'exemple au précepte. A Nîmes, tout le monde se dit prêt à mourir pour sa religion, et trop peu de fidèles semblent disposés à vivre pour elle. Toutefois, il est juste de dire qu'il y a, depuis quelques années, un progrès sensible dans les habitudes religieuses de la population.

Dans les classes riches et aisées, les femmes se font remarquer par la pureté de leurs mœurs et leurs vertus de famille; depuis peu de temps, on donne beaucoup plus de soin à leur éducation, et ce progrès ne paraît pas s'obtenir aux dépens des mœurs. Les hommes se distinguent par leur amour pour l'ordre et même pour le travail, quand même leur position sociale ne leur en imposerait pas l'absolue nécessité. Il y a très-peu d'oisifs dans notre ville; c'est peut-être ce qui la rend peu agréable aux étrangers. On y trouve aussi peu d'esprit de société; l'esprit de coterie ou plutôt l'esprit de famille l'absorbe tout entier. Les appels de la charité reçoivent partout un bienveillant accueil. L'expérience a prouvé qu'il suffit de donner de bonnes raisons en faveur d'un établissement philanthropique, pour qu'aussitôt tous les cœurs et toutes les bourses lui soient ouverts. Mais cet élan, vif et

généreux, est rarement soutenu, et pour être prompts les succès n'en sont pas plus durables. Il faut dire aussi qu'il est plus aisé de réunir des souscriptions abondantes, que de composer un comité d'exécution vraiment actif.

La classe des artisans et des pauvres est très-nombreuse. Le village domine dans la ville de Nîmes. Nous fondons ici en une seule classe les artisans et les pauvres, parce qu'ils ne sont divisés ou réunis que selon les circonstances. On voit, en effet, ici un peu de ces ouvriers qui ont l'orgueil de se suffire toujours à eux-mêmes. Fiers et dépensiers au jour de l'abondance, on les voit, dès le moindre revers, réclamer promptement les secours de la charité publique : aussi remarque-t-on dans cette classe une imprévoyance d'habitude qui, d'un côté, laisse dépérir la caisse d'épargnes fondée dans ses intérêts, et, d'un autre, épuise promptement les distributions de secours de toute espèce qui lui sont prodigués trop facilement peut-être. On remarque aussi dans cette classe beaucoup de hauteur, d'amour pour l'indépendance et d'ingratitude envers les établissements qui leur fournissent l'instruction et le pain. Il est difficile de trouver ici des domestiques ou des servantes qui comprennent bien qu'ils sont payés pour servir, et qui aient le sentiment de la déférence que l'on doit à un supérieur. Lorsqu'on refuse à un homme du peuple une faveur qu'il est souvent impossible de lui accorder, il menace aussitôt de retirer son enfant de l'école, comme pour punir celui qui l'y a fait admettre. Les hommes se trouvent rarement chez eux ; ils sont ou au travail ou au café. Le travail paraît être leur dieu, et, dans leur langage, le nom de *vertu* est

synonyme d'habileté sur le métier : voilà pour le jour. Mais, le soir, les cafés suffisent à peine. Les jeunes gens qui appartiennent à ce rang de la société devancent leurs pères. On voit les enfants fumer, jurer, boire, jouer, et se livrer à toutes sortes de vices, avant même l'époque où un tempérament bilieux et un soleil ardent sembleraient expliquer ces excès. Le dimanche matin, l'ouvrier travaille encore; le dimanche et le lundi au soir, il est complètement oisif. Alors les boulevards extérieurs de la ville retentissent de hurlements; la multitude se presse et se rue; ce sont ses jeux et ses caresses. Souvent le peuple de Nîmes oublie les devoirs les plus simples de l'homme à l'égard de son semblable; rarement il vous demande pardon quand il vous coudoie; et l'enfant que vous voulez empêcher, dans la rue, de commettre quelque méfait, saisit aussitôt une pierre pour vous punir de votre hardiesse. Avide de spectacles, surtout de ceux qui offrent des combats sanglants, la population de Nîmes a trop longtemps justifié une triste réputation.

Mais sous cette rude écorce se trouvent cachés des éléments précieux d'intelligence et de courage. Les Nîmois sont doués de hautes facultés que le christianisme, mieux compris ou plus écouté, parviendra un jour à développer et à mettre en évidence. Déjà ce glorieux avenir se prépare : Nîmes, autrefois si lugubre dans son aspect antique, si cruellement déchiré par les partis politiques et religieux, si fréquemment entravé dans son industrie par les revers; Nîmes, prend aujourd'hui un aspect riant et un caractère nouveau, et le jour n'est pas loin où il brillera dans l'histoire comme un exemple célèbre de ce que peuvent l'instruction, le travail, la bonne économie et

la religion pure de l'Evangile, pour civiliser et corriger les peuples. Oh! vienne bientôt ce temps-là!...

ENVIRONS IMMÉDIATS DE NIMES.

Avant d'entreprendre de plus lointaines excursions, il convient de dire un mot sur les lieux les plus rapprochés, qui peuvent devenir le but de courtes promenades. L'énumération ne sera pas longue, car la nature est peu intéressante dans la banlieue, et l'art n'y a laissé aucun monument qui prête à l'étude; c'est donc pour rendre notre tâche plus complète que nous en faisons mention.

PREMIÈRE PROMENADE : *Les Garrigues.* — Si on suit la route d'Alais, on trouvera, un peu au-delà de l'octroi, à gauche, une muraille élevée qui longe la grande route et qui présente, au milieu, une façade monumentale d'un style sévère, avec cette inscription biblique :

APRÈS LA MORT, LE JUGEMENT.

C'est le cimetière des protestants. A part l'émotion profonde qu'un champ de repos excite chez tous les hommes indistinctement, et qu'ils se plaisent quelquefois à rechercher, celui-ci offre déjà de l'intérêt par la vue des monuments qui le couvrent, et dont plusieurs se distinguent par le goût qui a présidé à leur construction. On regrette toutefois de ne lire sur ces pierres tumulaires qu'un si petit nombre d'épitaphes qui rappellent des sentiments profonds et religieux ; la plupart rentrent dans la classe des inscriptions les plus insignifiantes. Le site qui entoure ce lieu funèbre porte une empreinte triste et solennelle. La vue

repose partout sur des croupes arides et des roches dépouillées; là des enclos plantés d'oliviers d'une teinte pâle et poudreuse ; là les murailles grisâtres de l'ancienne ville ; là le chemin de Sauve qui serpente et se perd derrière un monument du moyen-âge, les Trois-Piliers, restes d'une chapelle jadis dédiée à Saint-Etienne, qui depuis purent servir d'instrument à la justice sommaire du temps des guerres civiles, lugubres trophées qui effrayaient les bons sans corriger les pervers.

La route d'Alais est bordée, au nord, par des carrières de pierre à chaux (calcaire néocomien); ces exploitations méritent une visite; plusieurs datent du temps de la colonie romaine, et ont fourni des matériaux aux Arènes ; les travaux de la plus étendue ont été repris il y a plus de quarante ans; une petite plantation d'oliviers prospère sur les déblais des premiers travaux. Pour détacher les moellons, on fait jouer la mine à la manière connue partout. Le calcaire qui constitue cette roche, étant assez fortement chargé de parties siliceuses ou plutôt de silicate de chaux, donne une chaux d'une qualité supérieure et singulièrement propre au mortier hydraulique et pour confectionner un ciment égal en dureté au ciment romain. On remarque dans les roches de l'une de ces carrières des rognons de silex de formes très-bizarres. Les fossiles contenus dans ce calcaire marin ne sont pas très-variés : à part quelques bélemnites et quelques empreintes d'ammonites, on n'en a guère observé qu'une seule espèce qui se reproduit assez fréquemment dans toute la chaîne crayeuse tertiaire contre laquelle Nîmes est adossé, et qui s'étend depuis Montpellier jusqu'au Mont-Ventoux. Ce fossile, d'une

forme ronde aplatie, quelquefois en apparence divisé en deux lobes, terminé par de longs appendices, a été successivement pris pour un fruit, pour un syphonia, un magile, etc. Les naturalistes ne l'ont pas classé définitivement. Nous en donnâmes, en 1835, une description devant l'Académie du Gard. Il est ici très-abondant, et semble caractériser nos terrains crétacés.

Une de ces carrières, plus rapprochée de la grande route, fut longtemps un temple pour les réformés. On y voit encore la pente qui servait d'amphithéâtre aux auditeurs; mais le piédestal qui supportait la chaire a été miné par les ouvriers carriers. Doit-on regretter la destruction de ces rochers qui formaient une enceinte vénérée? Je l'ai cru un moment; mais si la démolition de ce temple, rendu depuis bien des années à la solitude, devait entraîner avec elle l'oubli des temps d'oppression qui l'ont rendu illustre, l'artiste ami de l'homme devrait-il se plaindre qu'on lui a dérobé une feuille de son album?

Au-delà de ces ruines, on entre dans les *garrigues*. Partout où les mouvements du terrain permettent aux eaux pluviales de s'amonceler dans les creux, on aperçoit des vestiges de culture. C'est, aujourd'hui comme autrefois, la culture cananéenne: l'olivier, le figuier, la vigne, quelquefois le mûrier; les petits masets, réduits à leur plus simple expression, présentent des amas de pierres aux formes orientales; il ne manque plus çà et là que le dattier protecteur, pour transporter le lecteur sur le sol de la Syrie. Autrefois, du temps de la colonie romaine, la culture était plus étendue. On remarque, à l'appui de cette assertion, des murailles de pierres sèches qui inter-

ceptent en tous sens les collines, aujourd'hui stériles et abandonnées. Lorsque Nîmes eut perdu une partie considérable de sa population par la guerre ou la peste, ces collines furent abandonnées, et les eaux pluviales les laissèrent bientôt à nu, pour enrichir les bas-fonds et même la plaine de Vistre. Ainsi cette triste contrée est vouée pour jamais à la stérilité, jusqu'à ce qu'une main habile et bienfaisante revête ces monts d'arbres vigoureux et sobres qui s'emparent de la roche, l'enlancent de leurs avides racines, en triturent les débris pour en extraire les sucs rares mais fécondants, et pour s'élever plus tard en forêts majestueuses dont les cimes attirent l'humidité en retenant les nuées et en évoquant les orages.

Les garrigues ne sont pas sans intérêt pour le naturaliste. Le botaniste y découvrira sans peine des plantes rares ailleurs, l'entomologiste y fera une abondante récolte de coléoptères et de papillons.

Le *Plan de la Fougasse* est un plateau élevé et le point de partage entre les eaux du Gardon et celles du Vistre. Au-delà de ce ressaut, on pert la vue de la Tour-Magne, et l'on commence à apercevoir la ligne bleuâtre des Cevennes.

Seconde Promenade : *Le Puy-d'Autel.* — Pour se rendre à cette colline, située au sud-ouest de Nîmes, il faut franchir le *Cours-Neuf*, longue et poudreuse promenade, sous laquelle on a trouvé des couches de lignite formées de troncs d'oliviers, fait intéressant qui constate que l'olivier est indigène au pays. On franchit ensuite le lit desséché du *Cadereau*, sur un pont qu'il a fallu, le croira-t-on, relever deux fois après les dévastations causées par l'accumulation et le déversement subit des eaux pluviales. On laisse à

gauche l'abattoir, connu sous le nom peu gracieux d'*Egorgeoir*. C'est un bel établissement, à la restauration duquel nous devons de ne plus voir dans les rues de Nîmes le hideux spectacle d'une tuerie de porcs et de veaux. On prend, à mi-chemin d'une petite route qui conduit à celle de Montpellier, un sentier à droite, escarpé et étroit, qui se dirige vers l'ouest et mène à la cime d'une colline que chacun reconnaît au télégraphe qui en domine la sommité : c'est le ***Puech*** ou ***Puy-d'Autel*** (prononcez Pied'autel).

Cette promenade promet une heure d'exercice salutaire, un air pur et une belle vue. Mais l'ami de la science et celui qui, sans lui avoir consacré beaucoup de temps, se plaît dans la contemplation des merveilles de la création, trouvera ici un phénomène géologique digne d'un moment d'attention. Qu'il sache donc qu'en escaladant le dernier plateau de ce petit mont, il foule aux pieds un petit terrain qui n'est point dû aux dépôts successifs de la mer, comme tous les monticules et les plaines qui l'entourent, mais à un amas d'eau douce. C'est le dernier lambeau de ce terrain qui se rencontre dans d'autres parties septentrionales du département.

J'invite le jeune naturaliste à chercher attentivement dans les déchirures de ce monticule, surtout dans celles qui servent de piédestal au dernier plateau sur lequel on a élevé la tour du télégraphe ; il y trouvera sans peine, dans un calcaire tantôt mou, tantôt assez dur pour offrir une cassure concoïde, des coquillages pétrifiés qui appartiennent évidemment aux eaux douces, dont les analogues vivants sont assez connus : ce sont des planorbes, des lymnées, des potamides, des cyclades, etc. Quelques

recherches suivies augmenteraient sans doute cette nomenclature.

Au-delà du télégraphe se trouve un accident de rocher assez connu des habitants du pays; c'est une petite grotte formée par la jonction brusque des terrains des formations marines et d'eau douce. Au fond de ce petit réduit, les eaux d'infiltration se sont accumulées comme dans une citerne : cette source jouissait autrefois de quelque réputation médicinale. On prétend que, pour augmenter le nombre des personnes qui venaient y puiser moyennant une légère rétribution, les gardes champêtres avaient soin d'y jeter des drogues; mais, depuis que la source est à peu près abandonnée, les eaux ne souffrent plus aucune altération artificielle, et l'on peut y reconnaître une légère quantité de sulfate de fer, due sans doute à la décomposition de quelques veines de pyrites que récèlent les fissures du calcaire marin. Soulevez quelques pierres sur les roches du Puy-d'Autel, vous êtes à peu près sûr de rencontrer des familles de scorpions qui abondent dans ces lieux chauds et humides.

En poursuivant la course pendant un quart-d'heure ou vingt minutes, on atteint le hameau de Saint-Césaire, qu'on voyait déjà de loin du milieu de ses vignes et de ses oliviers. L'histoire de ce hameau se confond avec celle de Nîmes, au territoire duquel il appartient. Il n'offre aucun monument que le temple, qui ressemble à tous les petits temples du Midi, et l'église, qui présente, comme toutes les églises du pays, un cube de maçonnerie, terminé à l'orient par une abside demi-circulaire et surmonté d'un beffroi.

Troisième Promenade : *La Plaine du Vistre.* — La plaine du Vistre, qui s'étend sur une brèche formée par les éboulements des collines crétacées qui l'entourent, et qui s'enrichit constamment des terres enlevées aux pentes du bassin par les eaux pluviales, est d'une grande fertilité; aussi est-elle avantageusement cultivée, et produit, dans la partie inférieure, des blés et des prairies artificielles; plus haut, surtout dans la direction de la mer, des vignes dont les produits rappellent ce que l'histoire raconte de la fertilité de Canaan. Ici l'étranger remarquera, au temps de la moisson, le procédé quelque peu primitif par lequel on dépique le blé à l'aide des chevaux. On emploie des chevaux Camargues, et quelquefois des mules réunies en cercles de cinq à six couples, ce qu'on appelle un *rodet;* on fait tournoyer cet attelage, d'une manière parfaitement régulière et avec rapidité, sur toutes les parties de l'aire où les gerbes ont été placées verticalement, à la hauteur de 1 m. 50 c. environ. Le guide se place au centre du cercle; il tient dans sa main gauche les douze brides; de la droite, il fait agir son fouet. Il va sans dire que, renfermé dans les rayons de cette vaste roue, il faut qu'il tourne lui-même avec elle ou qu'il en fasse tourner le centre autour de son corps; c'est ce qu'il accomplit avec une agilité et une précision surprenantes. Tantôt il paraît aussi impassible que l'axe pivotant d'une grande roue; d'autres fois il s'anime, il s'irrite; quelques chevaux sont en retard, d'autres s'arrêtent pour dérober furtivement une bouchée de grains; alors on le voit s'élancer sur la bête paresseuse ou distraite; il la frappe du fouet avec fureur, quelquefois il se rue sur ses flancs et lui assène de

violents coups de son pied armé d'un rude sabot. Mais, malgré ces incidents, la roue achève et renouvelle ses rotations sans aucune interruption. A côté de cette scène s'en présentent d'autres non moins animées, car toutes les opérations de la rentrée des grains se poursuivent à la fois. Au loin, ce sont encore quelques moissonneurs qui achèvent de dépouiller les champs; ici, des hommes qui élèvent avec soin un immense pailler; là, d'autres moissonneurs qui, à l'aide de pelles ou de fourches, soulèvent la paille ou la lancent violemment en l'air, l'abandonnant au vent du *garbin*, qui en sépare les tiges macérées du grain qu'un poids plus considérable fait retomber à leurs pieds : ces hommes se revêtent d'un sac qui leur couvre la tête et se lie autour du cou et des reins, pour empêcher les particules acérées de la paille de pénétrer sous leurs vêtements, et de les gêner par d'insupportables picotements. Ailleurs, ce sont les vanneurs qui exposent une seconde fois le grain à l'action du vent, puis le recueillent dans un large tamis, et, par un mouvement adroit, séparent le froment des dernières impuretés qui le souillent encore. Tous ces travaux se poursuivent sous l'influence du soleil de juillet, et sur cette aire desséchée, au milieu de ces tas de paille scintillante, entourés d'une atmosphère poudreuse, la chaleur est insupportable pour quiconque n'y a pas été aguerri par une longue habitude, et l'étranger qui est venu contempler cette scène champêtre, est obligé de la quitter longtemps avant l'heure où hommes et chevaux, épuisés de chaleur et de fatigue, vont prendre à l'ombre leur modeste repas et de nouvelles forces pour achever leurs pénibles travaux.

L'étranger observe aussi le procédé d'arrosage pour les jardins potagers, à l'aide de sillons où coule en abondance l'eau fournie par une *Noria* ou puits à godets.

Parmi les instruments aratoires qui ont subi de si précieuses modifications dans ces derniers temps, et surtout depuis l'établissement de la Société d'agriculture de Nîmes, l'étranger ne manquera pas de remarquer la charrue romaine ou *araire*, qui a conservé sa forme antique sans aucune espèce de changement, et dont on fait usage pour les terres très-légères.

Des routes ombragées de saules conduisent sur divers points de la plaine du Vistre. En suivant le chemin de Saint-Gilles, on peut se rendre à *Caissargues*, autrefois *Cassii ager* (1). L'histoire fait men-

(1) En jetant les yeux sur une carte géographique, on remarque, dans la circonscription du pays que nous avons pris pour champ de nos travaux, un très-grand nombre de villages dont le nom se termine en *argues*. La première partie de ces mots est le nom d'un propriétaire ou de son patron, et la seconde dérive du mot *ager*, champ ; ce qui indique une propriété dont le titre remonte à une origine romaine.

Voici les noms de ces lieux qui subsistent encore, et sur lesquels la sagacité des dénicheurs d'étymologie peut s'exercer : Aimargues, Aujargues, Bouillargues, Bragassargues, Caissargues, Dassargues, Gallargues, Mérignargues, Marissargues, Marsillargues, Olozargues, Parignargues, Sauteirargues, Savignargues, Sauvignargues, Vendargues, Arpaillargues, Aubussargues, Bassargues, Cavillargues, Domessargues, Estézargues, Fabrejargues, Foussargues, Foussignargues, Goudargues, Montignargues, Martignargues, Maurissargues, Olérargues, Seirargues, Teirargues, Valérargues, Générargues, Aguzargues, Baillargues, Barbeirargues, Busargues, Buzignargues, Candillargues, Cansargues, Meirargues, Saturargues, Sinistrargues, Suzargues, Teissargues, Veirargues.

tion, dès 1074, d'un château armé d'une tour, situé sur l'emplacement de ce hameau; bientôt des maisons vinrent se grouper autour de cette forteresse, et les habitants faisaient, en 1332, au seigneur suzerain de Manduel, une *albergue* ou redevance de dix chevaliers. Le château fut pris et rasé en 1574. On parle aussi d'un combat sanglant qui s'est livré, sur le pont même du Vistre, pendant les troubles religieux. Aujourd'hui, ce lieu est le rendez-vous paisible des citadins Nîmois, qui vont pêcher des goujeons et des anguilles dans les eaux bourbeuses du Vistre.

La plaine du Vistre offre quelques campagnes agréables, au premier rang desquelles il faut indiquer le mas de Ville, les mas Bourbon et de la Coste.

LE PONT-DU-GARD.

Tous les hommes de goût qui ont parcouru le midi de l'Europe s'accordent à considérer l'aqueduc romain auquel on donne, depuis des siècles, le nom prosaïque et peu exact du *Pont-du-Gard*, comme un des monuments les plus admirables de l'antiquité. Il égale, en effet, par ses vastes dimensions, les immenses constructions du Colysée; la vallée sauvage qu'il franchit rappelle les belles solitudes de Catane ou de Pœstum; les formes hardies et élégantes qui le caractérisent signalent une époque de raffinement et de goût, où il était de règle de ne rien faire d'utile, qui ne fût en même temps parfaitement beau, et où il était entendu que l'on devait cacher, sous des dehors légers et gracieux, les matériaux d'une structure gi-

gantesque, faite pour survivre aux siècles. Serait-il vrai qu'un grand nombre d'hommes nés dans notre ville, par insouciance ou par dédain, n'ont pas encore franchi la courte distance qui sépare Nîmes de Lafoux, pour aller contempler le monument qui, plus qu'aucun autre, illustre pour jamais leur pays et en fait un sol classique souvent foulé par le pied du savant étranger? Serait-il vrai qu'après avoir pâli pendant de longues années sur des livres latins, de jeunes étudiants foulent sans y prendre garde une terre romaine, passent sans lever les yeux devant les ruines d'une splendeur dont dix-huit siècles n'ont pu parvenir à ternir tout-à-fait l'éclat, et se contentent d'attacher leurs pensées à des souvenirs vagues et fastidieux, négligeant les réalités qui subsistent encore, et qui leur parlent si éloquemment des temps qui ne sont plus ? J'ai eu longtemps de la peine à le croire; mais puisqu'enfin il faut admettre ce fait si peu honorable pour notre siècle, puissent les pages suivantes donner à quelques-uns de ceux qui les liront le désir de contempler de leurs propres yeux l'admirable monument qu'elles ont pour but de décrire! Puissent-elles les engager à rapporter de leurs excursions quelques-uns de ces grands souvenirs d'un peuple géant, dont le temps a éclipsé les conquêtes, et quelques-unes de ces leçons graves et précieuses qu'un esprit réfléchi ne reçoit jamais en vain du spectacle des siècles écoulés et des pages solennelles de l'histoire!

Je commence par l'itinéraire. — De Nîmes au Pont-du-Gard, 24 kilomètres. On sort par le faubourg du chemin d'Avignon; à gauche, un vaste cimetière récemment affecté au culte catholique, remarquable par un élégant portique dans le goût antique. On suit pa-

rallèlement la pente que suivaient, il y a dix-huit siècles, les eaux du Pont-du-Gard, qui, après avoir alimenté l'antique Nemausus, revenaient brusquement, en sens inverse de leur cours primitif, pour épancher leurs dernières gouttes dans les villas de Margarita (la Perle), aujourd'hui connue sous le nom de Marguerittes. Ce dernier hameau, qui ne conserve plus une pierre romaine, devint, pendant les guerres de la religion, un poste important, à cause de sa proximité de Nîmes et de sa situation près d'une grande route. Aussi essuya-t-il plusieurs siéges mémorables. Les princes de Navarre et de Condé et l'amiral Coligny étant entrés en Languedoc, en 1569, à la tête de quatre mille chevaux et cinq mille fantassins, s'avancèrent vers Nîmes, et emportèrent d'emblée Marguerittes, le 11 avril. En 1588, les ligueurs s'en emparèrent; mais Châtillon et Turenne reprirent ce village et le firent raser.

Au-delà de Saint-Gervasy, on traverse un petit ruisseau : c'est le véritable Vistre, qui va plus loin se grossir des eaux de la Fontaine, arroser la riche plaine à laquelle il donne son nom, et se perdre enfin dans un canal, au sud de Vauvert. Ce très-petit *fleuve* prend sa source à Cabrières, hameau situé au nord de la route et au milieu des garrigues. On trouve deux fontaines hors de ce dernier village: c'est la plus éloignée, celle de Roquecourbe, qui donne naissance au Vistre. Un grand nombre d'inscriptions, de médailles, d'urnes lacrymatoires ou sépulcrales et autres antiques de ce genre, permettent d'assigner à ce lieu une haute antiquité. L'aqueduc du Pont-du-Gard passait tout auprès. Un prieur nommé Charles Trimmon, qui y résida pendant quarante ans, donna, dit-on,

une grande célébrité à ce village, vers le milieu du dix-septième siècle. Voici ce qu'en dit Dionis, démonstrateur au jardin du roi : « Le prieur de Cabrières était un homme fort charitable, qui distribuait beaucoup de remèdes dans sa province; il n'était point intéressé ni charlatan, quoiqu'il fût fort mystérieux et qu'il fît secret de tout. La grande réputation qu'il s'était acquise dans sa province fit souhaiter de le voir à la cour. Il y arriva environ l'année 1680. Il eut quelques conférences avec le roi, à qui il déclara son secret, priant instamment sa majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

» Sa majesté lui tint parole, quoiqu'elle fût fâchée de voir le public frustré de ce secours. Mais, sans manquer à ce qu'elle avait promis au prieur, elle trouva le moyen de soulager les malades. Elle voulut, par une bonté singulière, se donner la peine de composer elle-même ce remède, et d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui lui en faisaient demander.

» Le roi, continue Dionis (et il faut se rappeler que ce roi était Louis XIV), le roi commandait qu'on lui apportât dans son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il spécifiait à ses apothicaires ; et comme ce remède ne consistait que dans un mélange d'esprit de sel avec du vin, sa majesté ne se servant que de l'esprit de sel, faisait jeter secrètement les autres drogues, dans la vue de tenir religieusement la promesse qu'elle avait faite à ce prieur. Pour obtenir ce précieux spécifique, on s'adressait au premier valet de chambre du roi en quartier: on lui donnait un petit billet indiquant l'âge de celui ou de celle qui avait besoin du remède. Quelques jours après, on retournait qué-

rir un petit panier d'osier dans lequel il y avait trois bouteilles. La distribution de ce remède, ajoute notre auteur, s'est faite pendant quatre ou cinq années; c'est-à-dire tout autant de temps que le prieur de Cabrières survécut à la déclaration qu'il avait faite à sa majesté. » Serait-ce le souvenir de ce prieur-médecin, que Mme de Maintenon appelait gaîment *le médecin malgré lui*, qui aurait donné depuis à la croix de Saint-Gervasy une réputation si étendue de puissance miraculeuse? ou bien la tradition superstitieuse aurait-elle donné au prieur l'idée de faire un bien plus réel par l'essai de quelques remèdes d'une application facile? C'est ce qui mériterait d'être reconnu.

Une lieue plus loin, on laisse à gauche le village de Ledenon, dominé par les ruines d'un vieux château féodal et entouré de vignobles dont le produit jouit dans le pays d'une réputation assez méritée. Ici, le paysage prend un caractère plus agreste. Bientôt on aperçoit le village de Saint-Bonnet, situé au pied d'une colline arrondie et entourée d'un groupe de peupliers qui ombragent une jolie fontaine. On doit le plan des bassins, qui rassemblent ses eaux limpides, à l'ingénieur Durand. Plus loin, on longe une crête de rochers peu élevés, mais d'une teinte rembrunie, et, après un détour très-brusque, on se trouve à Lafoux sur les bords du Gardon, qui traîne ses eaux rares sur une grève caillouteuse, en vue d'un beau pont dont les fils de suspension se rattachent, comme une toile d'araignée, aux chapiteaux de quatre colonnes dans le goût égyptien; et vis-à-vis, le beau village de Remoulins, qui semble ranger avec orgueil chacune de ses maisons blanches sur la rive septentrionale du torrent.

Le chemin paraît long de Lafoux au Pont-du-Gard : on se traîne sur du sable, par un chemin tournoyant, et les yeux cherchent avec impatience les avenues de l'aqueduc sur la pente de la montagne, qui le cache encore longtemps; enfin, au détour d'un rocher, le monument romain se développe tout d'un coup, et ses arches élégantes s'élèvent aux yeux du spectateur comme un édifice aérien et fantastique, plutôt l'effet d'un pouvoir magique, que le produit de l'industrie des hommes.

C'est un lieu singulièrement beau que celui que les Romains ont choisi pour y jeter leur aqueduc gigantesque : on y voit de belles pelouses de gazon vert, des ombrages frais, des eaux limpides d'une teinte de saphir ; les roches se recourbent en grottes artistement arquées ; des hêtres, des aubes, des chênes verts, forment des groupes de belles formes; des monts élèvent leurs pentes douces et pittoresquement coordonnées, couvertes d'un tapis de bruyères et de genêts; et puis l'œil se reporte sans cesse vers le rideau magique qui couronne ce beau site et qui semble suspendu par une puissance inconnue : de loin gracieux, de près immense et imposant. Les heures passent rapidement dans cet endroit délicieux; on le quitte avec regret, on le revoit avec un nouveau plaisir ; et après avoir contemplé les rayons du soleil enveloppant ce grand monument comme d'un nuage d'or et de poussière, on voudrait le contempler reflétant les lueurs plus douces de la lune et projetant sa grande ombre sur les sables du Gardon et sur les flancs des collines.

Il est des gens qui, à la vue d'un beau site, se contentent d'une impression vague et d'autant plus déli-

cieuse, qu'elle n'a rien d'arrêté et de complet; mais la plupart des observateurs veulent courir aux détails, et ceux-là ne seraient point satisfaits, si nous ne donnions ici quelques détails sur les dimensions de cet édifice et la nature architectonique de ses différentes parties.

Le Pont-du-Gard n'est réellement devenu un *pont* que depuis le commencement du XVIIe siècle; avant cette époque, c'était un véritable aqueduc, qui avait pour effet de conduire jusqu'à Nîmes les eaux de deux fontaines, celle d'Airan, située près de Saint-Quentin, et celle d'Eure, à une demi-lieue d'Uzès. Dans plusieurs endroits, ce courant d'eau était conduit sur des arcades, comme on en voit au nord du Pont-du-Gard; ailleurs, il traversait les collines par des passages souterrains, comme l'on voit au sud de ce monument; ailleurs encore, il suivait les détours des collines dans un lit creusé sur leur penchant. Il passait par le village de Saint-Maximin, près d'Uzès; au-dessus de celui de Vers, sur le Pont-du-Gard; dans le village de Saint-Bonnet, près de celui de Sernhac; à Cabrières, sur les collines au pied desquelles fut bâti depuis le monastère de Saint-Bauzile, détruit de nos jours : il traversait ensuite, comme nous l'avons déjà dit, par un canal souterrain, la colline sur laquelle est située la Maison centrale; là il aboutissait à un réservoir circulaire découvert depuis peu aux regards du public, s'épanchait dans les thermes du temple de Diane et dans un bassin carré creusé dans le roc. De là le courant passait encore sous terre, se rendait aux Arènes pour servir aux naumachies, et ce qu'il restait de ses eaux allait, comme nous l'avons dit, dans la direction de

Marguerittes, où l'on en perd tout-à-fait les traces (1).

L'édifice, vu dans son ensemble, est composé de trois rangées d'arceaux d'inégales dimensions. Le rang inférieur en compte six; le second rang onze, et le dernier n'en conserve plus que trente-cinq, la partie du nord ayant été dégradée à son extrémité. Pour bien comprendre la symétrie de ce monument, il faut se rappeler que le milieu architectural du pont n'est point son milieu réel, mais qu'il se trouve placé, en conséquence du cours du Gardon, vers la seconde arche septentrionale du pont inférieur. Cette arche est en effet beaucoup plus grande que les autres; il en est de même de l'arceau qui se trouve au-dessus, par rapport à tous les arceaux de la seconde assise; cet arceau lui-même supporte quatre des petits arceaux du troisième pont, tandis que les autres n'en soutiennent que trois. Tous les arceaux du pont sont d'inégale grandeur, à les voir l'un à côté de l'autre; mais en portant son attention sur le milieu architectural que nous avons indiqué, on remarquera qu'ils sont symétriques. Ainsi, à partir du nord, le quatrième arceau qui est au-delà du grand arceau est égal au sixième, qui est en deçà; le troisième est égal au septième, le second au huitième, ainsi de suite. C'est ce qui explique la différente hauteur des impostes dans chaque arceau.

Ce pont est tout bâti en pierres de taille, posées à sec, sans mortier ni ciment; l'édifice est parementé de moellons smillés; les arceaux sont construits avec

(1) Nous invitons ici nos lecteurs à consulter les ouvrages remarquables que M. J. Teissier a publiés sur *Nîmes et ses eaux*.

des dalles de grandes dimensions; les impostes des arceaux du second rang, se terminant en forme de cimaises, sont formés seulement de deux pierres, qui ont près de neuf pieds de long et dépassent toute la largeur du pont. Les matériaux qui ont servi à la construction de cet édifice ont été tirés d'une carrière située dans les environs, en descendant la rivière à gauche. On remarque sur l'une et l'autre parois du pont plusieurs pierres de saillie, qui ont servi sans doute à supporter les échafaudages, soit pour la construction, soit pour la réparation de l'édifice. L'architecture de l'édifice entier est d'ordre toscan.

Nous avons déjà dit que l'unique destination de cet édifice était le transport des eaux; c'est ce qui explique sa légèreté et l'absence de tout chemin de passage, si ce n'est à la cime même du monument, qui se trouve encore de nos jours recouverte de larges dalles, sans garde-fous. Ce passage était probablement réservé uniquement aux personnes préposées à la conservation de l'aqueduc. Le canal de conduite se trouve dans cette partie supérieure du monument; c'est un passage rendu très-étroit par l'accumulation du carbonate de chaux que les eaux y ont déposé par couches assez épaisses pour en obstruer l'issue. Quand on détache cette substance stalacmitique, on remarque un ciment artificiel de trois pouces d'épaisseur, enduit d'une couche de brun-rouge dont les murs latéraux avaient été mastiqués pour empêcher l'infiltration des eaux.

Voici maintenant les dimensions de cet édifice :

	mèt.	*déc.*
Hauteur du premier pont, depuis la surface de l'eau jusqu'au haut de la cimaise. .	20	1
Longueur	161	8

Nombre des arches.	6 arc.	
Largeur de l'arche sous laquelle coule le	*mèt.*	*déc.*
Gardon.	25	3
Largeur des piles.	5	8
Epaisseur.	3	9
Hauteur du second pont.	19	4
Longueur.	257	9
Nombre des arches.	11 arc.	

L'arche de ce pont qui correspond à celle du pont inférieur, sous laquelle coulent les eaux du Gardon, est la plus grande. Les dimensions de son ouverture correspondent à peu près à celles de la Maison-Carrée de Nîmes.

	mèt.	*déc.*
Hauteur du troisième pont.	7	7
Longueur.	266	
Nombre des arches.	35 arc.	
	mèt.	*déc.*
Ouverture des arches.	4	5
Largeur des piles.	3	8
Epaisseur.	4	5
Elévation entière de l'édifice, depuis l'eau jusqu'à la cime du troisième pont. . .	57	7

Cette élévation est de 24 mètres de plus que celle de la Tour-Magne, et 36 de plus que celle des Arènes de Nîmes.

Le Pont-du-Gard est d'une grande simplicité; les ornements sont rares et d'un style sévère; on y a trouvé peu de sculptures; elles se bornent, je crois, à des représentations symboliques que nous ne nous permettrons ni de dessiner ni de décrire dans un ouvrage qui n'est point destiné aux savants. On est peu d'accord sur l'époque de la construction de cet admirable édifice. L'historien Ménard l'attribue à

M. Agrippa, gendre d'Auguste, qui l'aurait fait construire l'année 19 avant Jésus-Christ, lorsqu'il fut chargé de régler les affaires et d'apaiser les mouvements des Gaules. Il embellit ces contrées des quatre grandes voies qui les traversaient, et y ajouta sans doute des aqueducs qui lui acquirent dans Rome le titre de *Curator perpetuus aquarum.*

Si l'observateur se place sur le premier pont, entre les arceaux, et qu'il porte son attention sur l'épaisseur des piliers qui les soutiennent, il observera sans peine une échancrure assez profonde remplie par des pierres dont la teinte moins rembrunie annonce une construction plus moderne. Ces échancrures avaient été pratiquées, dès le commencement du XVII[e] siècle, à l'effet de laisser un passage aux voyageurs et aux charrettes; des encorbeillements garnis de garde-fous élargissaient encore cette voie. On ne tarda pas à remarquer que ces entailles, faites sans discernement, menaçaient l'édifice d'une ruine subite; déjà plusieurs pierres d'assise étaient fendues dans toute leur largeur; il fallut donc rétablir ces bases dans leur état primitif; et plus tard, en 1743, les états-généraux se décidèrent à bâtir un pont de passage accolé à l'ancien, sur le même plan, et construit de manière à ne nuire ni au coup-d'œil ni à la solidité. Ce double but a été parfaitement atteint, et grâces aux intempéries de l'air, les constructions modernes sont aujourd'hui, pour l'œil du peintre, presque en harmonie de ton avec les pierres antiques. La face occidentale du monument a acquis, par des causes météorologiques jusqu'ici inconnues, une teinte beaucoup plus chaude que la paroi orientale; mais ce qui fait le désespoir des artistes, ce sont les taches

de chaux du plus mauvais effet, que l'on doit aux réparateurs de nos monuments antiques.

Il eût été cependant si aisé de salir ce placage à l'aide d'une poignée d'herbe et de poussière!

Si le vertige n'a pas pris le voyageur juché sur les dernières dalles de l'aqueduc, et si, couché au soleil, il a eu le courage de contempler à loisir le bel horizon qui l'entoure de la plate-forme de cet observatoire élevé, il aura sans doute jeté un coup-d'œil d'intérêt sur la vallée sauvage qni s'ouvre à ses pieds et dans la direction de l'occident. Le Gardon en suit les contours; des rochers d'une belle teinte la dominent, et des bois épais y promettent un ombrage propice. Elle offre une promenade délicieuse à celui qui peut disposer de quelques heures de plus; elle le conduit d'abord au château de Saint-Privat, ancien manoir gothique, dont les tours mauresques s'élèvent au-dessus de belles touffes de verdure; c'est une solitude charmante, les eaux y sont limpides, l'horizon suave, les ombrages frais et l'air embaumé. Le fracas d'un moulin ôte à cette solitude ce qu'elle pourrait avoir de trop mélancolique, et l'on retrouve sous un toit rustique un abri et une franche hospitalité. On visite aussi le château, rarement habité par ses possesseurs. On y voit encore une belle salle de réception entourée de boiseries, des jardins dans le goût coquet de nos ancêtres, une chapelle solitaire et des fosses aux ours. Lorsque les maîtres du château viennent l'habiter, alors le vieux manoir se transforme souvent en un atelier où l'on cultive les arts avec goût et avec succès; dans toute autre saison, le petit vallon de Saint-Privat ne résonne plus que des cris des oiseaux de proie et du fracas du moulin.

En remontant encore le Gardon, par un sentier ombragé de la plus belle verdure, après une heure et demie de marche, on atteint Collias, village d'un aspect que des pins d'Italie et de belles masses de rochers rendent singulièrement pittoresque. En 1272, Raymond Gaucelin, seigneur d'Uzès, faisait hommage du château de Collias à l'évêque Bertrand ; depuis, l'histoire de ce lieu n'est signalée que par les vicissitudes des guerres civiles qui ont porté la désolation jusqu'en ces lieux déserts. Les artistes qui pousseraient leurs courses jusqu'ici nous sauront gré de leur avoir indiqué cette agreste vallée, soit qu'ils s'en tiennent aux études nombreuses que leur fournira le village même, soit qu'ils remontent une petite vallée sauvage au fond de laquelle on leur montrera les ruines d'un petit ermitage, soit qu'ils ne craignent pas de parcourir les rives rocheuses du Gardon, jusqu'au pont Saint-Nicolas.

On peut retourner au Pont-du-Gard par la route d'Uzès et le château de Castille, près d'Argilliers, construction dans laquelle on a prodigué les colonnes avec tant de profusion, qu'il serait difficile d'indiquer un espace qui n'en soit encombré. L'architecte a poussé sa prédilection, pour ce genre d'ornementation, jusqu'à en placer au milieu des portes et des fenêtres. Cette forêt de piliers forme un singulier spectacle, de loin imposant, de près fatigant et risible. On rirait, en effet, si l'on n'apprenait que le propriétaire de ce palais a été le bienfaiteur du peuple qui entoure son domaine ; les moissons avaient-elles manqué, l'hiver avait-il été plus rigoureux que de coutume, le peuple souffrant manquait-il de travail, le baron de C.... faisait ouvrir des carrières, il fallait en extraire des co-

lonnes d'une seule pièce, exécuter à cet effet d'immenses travaux, et il restait au peuple du pain, et à M. de C.... le souvenir d'une bonne action et l'embarras de placer ses colonnes.

Au retour de cette course, on marche lentement, et l'on quitte à regret la vallée du Pont-du-Gard; on cueille les fleurs de la garrigue, on ramasse des poignées de sable pour y chercher les trésors qui laissent mourir de faim les orpailleurs; on contemple encore une fois le majestueux aqueduc, on se retourne vingt fois pour le saluer encore; et si l'on veut achever la revue des merveilles du lieu, on franchit les collines qui ferment la vallée à droite, et, après avoir parcouru deux petits vallons sauvages, on arrive à la grotte de *Sartanette.* Le guide a pris soin de se munir de bougies; on entre ventre à terre dans un trou de renard, et l'on pénètre dans des salles ornées de stalactites qui prennent tour-à-tour les formes de colonnes élancées et d'élégantes draperies.

ENVIRONS DE NIMES

A VINGT LIEUES A LA RONDE.

LE PONT-SAINT-ESPRIT.

Nous prendrons la route qui conduit au Pont-Saint-Esprit, à l'embranchement de la route de Lyon sur celle d'Avignon, dans le village de Remoulins, que nous avons vu de loin, en nous rendant au Pont-du-Gard. Ici on se dirige vers le nord; on laisse à gauche un château armé de tours carrées et admirablement badigeonné dans le goût moderne; dans cette même direction, on saisit une vue éloigné du Pont-du-Gard, avec la continuation de l'aqueduc du côté d'Uzès. Castillon-du-Gard s'élève aussi à gauche sur un promontoire de molasse tertiaire; de loin, les vieilles constructions se confondent avec le roc. On entre dans les Combes de Valliguières, vallées sauvages creusées en zigzag, entre de petites montagnes de calcaire crétacé. Les pentes sont couvertes de plantes aromatiques, et les petits ruisseaux qu'on rencontre sur la route, abondamment remplis de serpents. Autrefois, ces tristes passages étaient infestés de brigands. Valliguières est dominé par un vieux château qui a joué un grand rôle dans les guerres du XVII[e] siècle. Il

n'offre d'ailleurs rien de remarquable qu'une jolie fontaine. Au-delà de ce village on entre dans de nouvelles combes d'un caractère pour le moins aussi sauvage que les premières. A Pouzilhac, on remarque de gros blocs de poudingue. Ce lieu est très-intéressant pour les géologues, qui y trouveront des fossiles abondants. Il fournit aussi de précieux matériaux pour la fabrication de la poterie. On laisse à gauche Saint-Privat-le-Cimetière, où on voit une chapelle ruinée qui présente des formes romanes; elle est bâtie avec un grès rouge foncé, très-dur, passant au jaspe.

On laisse bien loin Saint-Laurent-des-Arbres, remarquable par les fossiles qui abondent dans les environs. On y a trouvé des ossements de rhinocéros, des bois pétrifiés, etc. Gaujac a un château tout rouge, des montagnes boisées et une nature de sol différente des terrains précédents.

Après Connaux, le pays devient plus riant; les vignobles descendent jusqu'aux bords du Rhône. On atteint *Bagnols.* Il est fait mention de ce lieu dès 1226. A cette époque, il possédait un monastère de femmes considérable; un hôpital y fut bientôt élevé; plus tard, un collége qui acquit une réputation dans le pays. Aujourd'hui, une bonne école d'enseignement primaire distribue l'instruction aux classes pauvres. On remarque dans ce lieu, peuplé de 5,000 âmes, quelques maisons qui, par leur apparence extérieure et les moulures gothiques dont elles sont revêtues, annoncent une antique opulence, que la suite des évènements a pu déplacer ou compromettre. L'église, soigneusement badigeonnée, n'offre rien de remarquable; j'y ai observé des paysans pieusement agenouillés devant des autels qu'ils avaient eu soin d'orner

de cocons de vers à soie. C'était la saison de leur récolte. — Une source abondante et pure, qui jaillit au centre de la ville, abreuve ses habitants et devient un objet important pour le lavage des laines et autres usines. On y pêche, dit-on, d'énormes anguilles. Une promenade agréable, ombragée de beaux arbres, complète les curiosités du lieu.

A une lieue de Bagnols, et dans la direction du Rhône, se trouve le village de *Chusclan*, renommé par ses vins et par les souvenirs du père Bridaine, auquel il donna naissance. Cet homme extraordinaire, né en 1701, apparaît dans l'histoire comme une grande et mystérieuse figure. Zélé missionnaire, il prêchait le jeûne et la repentance avec le langage de la conviction, au milieu d'un siècle de luxe et de corruption. Tout le monde connaît l'exorde pleine d'énergie que le cardinal Maury lui prêta. A peine revêtu des ordres, Bridaine fut inopinément envoyé à Aigues-Mortes pour y prêcher le carême. Il paraît que les habitants de cette ville étaient prévenus contre lui ; aussi le mercredi des cendres, après avoir vainement attendu les auditeurs à la porte de l'église, il en sort, couvert d'un surplis, agitant une sonnette qu'il fait retentir de carrefour en carrefour. A ce spectacle, chacun s'arrête, la foule grossit à la suite du missionnaire, et, curieuse de voir où doit aboutir cette singulière scène, se précipite sur ses pas dans le temple. Bridaine alors monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et, pour toute réponse aux éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce triste sujet avec une véhémence qui fit bientôt succéder à une bruyante dérision, le silence, l'attention et l'effroi. Nous citons ce fait, emprunté à la *Biographie univer-*

verselle, pour donner une idée des moyens puissants, quoique bizarres, auxquels eut plusieurs fois recours, dans ses 265 missions, l'énergique prédicateur auquel Benoît XIV conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté.

C'est à Bagnols qu'il faut prendre langue pour procéder sûrement et agréablement à la visite de la chartreuse de Valbonne. Deux routes y conduisent : l'une par Saint-Michel-d'Euzet, l'autre par le Pont-Saint-Esprit.

Je recommande la première à ceux qui aiment à étudier la nature dans ce qu'elle a de plus sauvage, même aux dépens d'un peu de fatigue. Non loin de Saint-Michèl, ils devront se détourner de la route battue, et se feront conduire aux bords de la Cèse. Ils verront ce torrent se perdre au milieu des rochers, et suinter en mille petits filets au milieu des masses calcaires, qu'un retrait ou tout autre phénomène a séparées par des crevasses ou des fentes qui varient à l'infini en longueur et en largeur. Elles sont en général assez étroites pour permettre au voyageur de franchir le torrent ; de là le nom naïf de *Sautadet* que l'on a donné à ce lieu remarquable. M. d'Hombres-Firmas a signalé la présence de beaux échantillons d'hypurites et de sphérulites parmi les fossiles qui abondent dans les rochers de *Sautadet.*

L'autre route, celle du Pont-Saint-Esprit, est plus longue, plus facile, et partant préférée par la foule des curieux. La plaine de Bagnols est richement cultivée ; on passe la Cèse sur un beau pont, dont les arceaux servent fréquemment de domicile à des familles de Bohémiens. A quelque distance, on saisit mieux l'ensemble des montagnes calcaires des environs

de Bagnols; elles se présentent coniques et terminées au sommet par de grandes tables rocheuses parfaitement régulières.

Avant d'atteindre le Pont-Saint-Esprit, on jouit d'une vue admirable. C'est un site méridional dans toute sa splendeur et tout son luxe d'eau, de verdure, de montagnes, de fabriques brûlées au soleil, et de lumière éblouissante.

La ville du Pont-Saint-Esprit doit son origine à l'établissement du prieuré de Saint-Saturnin-du-Pont, fondé par l'archevêque d'Aix, en 959; après avoir passé successivement sous la domination des compagnies, des Bourguignons, des calvinistes, elle jouit aujourd'hui d'une assez grande prospérité, et compte 4,500 habitants. Les habitants de Saint-Saturnin-du-Pont s'associèrent, en 1605, pour construire un pont sur le Rhône, et mettre ainsi un terme aux accidents que le passage de ce fleuve rapide causait si fréquemment. Pauvres eux-mêmes, ils comptèrent sur les ressources de la population riveraine; ils firent, pendant plusieurs années, des quêtes dans les provinces environnantes. Après une violente opposition de la part du prieur de Saint-Saturnin, qui faisait valoir les droits du monastere, l'ouvrage fut commencé, et, quarante-cinq ans après, la contrée possédait un des plus beaux ponts de France. Les pierres qui servirent à sa construction furent tirées d'une carrière des environs du Bourg-Saint-Andéol, d'où on les amenait commodément par eau. Une compagnie de Frères et de Sœurs *donnés* fut établie auprès du pont; les premiers, appelés *Frères pontifes*, pour aider à sa construction, et les secondes pour avoir soin des ouvriers blessés ou malades. Le pont a 80 mètres de long,

depuis l'angle flanqué du bastion Saint-Michel de la citadelle jusqu'au bout de la rampe qui termine sa dernière arcade de l'autre côté du Rhône. Sa largeur est de 5 mètres hors d'œuvre. Il est soutenu par 26 arches d'inégale largeur; les plus grandes ont 32 mètres d'ouverture. Il y a 52 mètres fondés sur le roc, et 300 sur pilotis. Dans cet endroit, la navigation offre quelques dangers à cause de l'extrême rapidité du Rhône et du peu de largeur de quelques arches; mais l'habileté des pilotes pare aisément à ces inconvénients. C'est un bel ouvrage, mais il a beaucoup perdu de son intérêt par la construction d'un grand nombre de ponts en fil de fer jetés sur le même fleuve. La ville même du Pont-Saint-Esprit n'offre de remarquable que sa citadelle, construite au commencement du XVIIe siècle.

Pour se rendre d'ici à la Chartreuse de Valbonne, on suit les bords de l'Ardèche, sur laquelle est un pont à demi-ruiné qu'elle abattit dans un moment de mauvaise humeur. Dans ses jours ordinaires, cette petite rivière est réduite à un filet d'eau du plus beau bleu, qui serpente sur une plage. Alors le vent qui descend le Rhône tournoie sur ses bords et y accumule des dunes du sable le plus fin.

On atteint le village de Saint-Paulet. Ici on commence à monter, et l'on trouve divers terrains intéressants pour le géologue : grès, calcaire à gryphites, calcaire d'eau douce, sables colorés, argiles plastiques, calcaire jurassique. On traverse de beaux bois; le pays prend un aspect sauvage. Le sentier serpente sur les flancs d'une colline ombragée. Au détour, on aperçoit, par une trouée, au milieu des chênes et des

frênes, les édifices de la Chartreuse. Les yeux se reposent avec plaisir sur cette habitation, quoiqu'elle ne soit qu'un vaste tombeau. Elle a cependant l'apparence d'une ville forte, opulente et populeuse. Approchons, et visitons ces ruines.

L'histoire de Valbonne sera bientôt contée. Elle commence par une fondation de l'évêque d'Uzès Vénéjean, en 1204, dans un siècle où la piété des fidèles ne savait pas s'épancher autrement qu'en offrant un asile à ceux que le crime ou le dégoût du monde, ou la misanthropie, ou la paresse, ou la pauvreté, ou l'humilité, éloignaient des devoirs et des douceurs de la société. Depuis sa première érection, il va sans dire que la Chartreuse subit dans ses parties matérielles plusieurs reconstructions successives et hétérogènes; aussi n'existe-t-il que quelques traces de l'édifice original dans un petit cloître de forme romane, très-modeste, et dans un torse de statue portant l'habit de l'ordre, qui représente, dit-on, un saint Hugues, depuis évêque de Lincoln, en Angleterre. Tout le reste appartient aux deux derniers siècles. Une fois ceint de murailles et hermétiquement fermé, le cloître n'offrit qu'une vie d'intérieur mystérieuse et cachée, dont le souverain Juge seul connaissait les vicissitudes et les douceurs, les vertus et les vices, la valeur et le néant. Après ce long silence la Chartreuse s'ouvrit, et laissa des regards profanes pénétrer jusque dans le sanctuaire; alors la grande voix des révolutions du dernier siècle retentit dans ces paisibles vallées. On frappa à la porte des cellules, et Valbonne se dépeupla; mais ses édifices immenses furent respectés; ce ne fut que longtemps après, sous l'Empire, qu'un préfet de ce département fit enlever

à l'église les tableaux du Bardin et les boiseries qui ornent maintenant la cathédrale de Nîmes. Aujourd'hui la Chartreuse, rachetée par ses anciens possesseurs, se repeuple lentement et comme par l'effet d'une réaction lente, timide, indécise, en présence des progrès d'un siècle de lumière, de philanthropie et d'activité.

Il fallait jadis franchir des fossés profonds pour pénétrer dans la Chartreuse; on passe encore sous une tour armée de machicoulis, et capable d'offrir une résistance efficace aux agressions d'un ennemi, telles du moins qu'elles étaient à craindre dans les siècles de la féodalité. Ce premier portail conduit dans une vaste cour, dont la construction plus élégante annonce une certaine recherche. La façade de l'église, ornée de statues, présente un aspect convenable. Une fontaine, à droite, fournit une eau délicieuse. Un large escalier conduit à des salles assez vastes, où l'on permet aux étrangers de se reposer et de se rafraîchir au besoin. On demande et on obtient facilement la permission de visiter la partie de l'édifice qui n'est pas encore habitée. On nous a permis d'examiner en détail une cellule reconstruite à neuf et prête à recevoir un chartreux. C'est une maison entière composée de quatre pièces. Un petit jardin attenant, et muni d'un puits, offre au reclus une vue admirable, donnant sur les montagnes et les bois, et un petit terrain qui l'excite au travail et lui procure des légumes et des fruits. Tout le monde connaît l'origine de l'ordre des chartreux, et la règle sévère qui les gouverne. Il n'entre dans notre plan ni de les décrire ni de les juger.

AVIGNON.

Nous avons déjà conduit le lecteur jusqu'à Remoulins. Au-delà de ce village, on traverse en ligne droite une large plaine. Plus loin, on montre à gauche des croupes arides où les chrétiens et les Maures se livrérent jadis un violent combat. Le reste de la route offre peu d'intérêt ; de temps en temps cependant quelques échappées permettent de contempler le Mont-Ventoux dans son aspect le plus majestueux. Un télégraphe, pittoresquement situé sur des roches décharnées, annonce le versant des eaux du Rhône. Après ce point culminant, la voiture roule avec rapidité; elle vous transporte subitement dans une région toute brillante de prairies, de forêts, de tours féodales et de villes populeuses : c'est le Comtat tout entier. Ici, Villeneuve menacé par les ruines du fort Saint-André; là, Avignon ceint de murailles gothiques, et comme écrasé par les vastes et pesantes constructions du palais papal.

Une petite porte basse, qui jure de se trouver à côté d'une suite de tourelles gothiques, conduit à la place de l'*Oule*. Ici, l'on remarquera en face un petit bijou de théâtre construit par Mignard, aujourd'hui converti en restaurant; à droite, on montre, dans l'hôtel du Palais-Royal, la chambre où le maréchal Brune reçut d'abord un coup de pistolet, et puis jeté à terre, traîné par les pieds, achevé sur la place, lancé au Rhône, et accompagné longtemps des vociférations d'une population en délire et des balles que les volontaires lui envoyèrent encore, tandis qu'il dévalait le long du fleuve.....

Une petite rue tortueuse, qui aboutit à celle de la Fusterie, conduit le curieux devant un arceau très-dégradé, construit de gros blocs de molasse; c'est le seul vestige de la grandeur romaine à Avignon. Les Bourguignons et les Visigoths ont pris soin d'anéantir le reste, et nous laissent indécis pour savoir si l'arceau en question est une ruine de théâtre ou un égout.

Voilà pour la ville romaine; reste la ville catholique, et c'est toute la ville: chaque angle de maison fut creusé en niche pour recevoir une madone; chaque édifice fut une église ou un couvent; on y comptait huit chapitres, trente-cinq monastères des deux sexes, dix hôpitaux ou maisons de charité, sept confréries de pénitents, trois séminaires, soixante églises, une université, un collége et autres pensionnats, une commanderie de l'ordre de Malte, etc. Plus d'un tiers de la population était uniquement occupé à vaquer aux exercices de la dévotion; on y entendait chaque jour sonner deux ou trois cents cloches, ce qui lui valut de Rabelais le nom de *ville sonnante.*

Nous ne nous proposons point d'arrêter le lecteur devant chaque masure dont les formes gothiques annoncent quelque établissement ecclésiastique; nous en signalerons cependant quelques-uns dont les restes, empreints de grandeur, méritent l'attention du peintre, ou offrent à l'historien quelque page intéressante.

La rue *Calade* occupera longtemps le voyageur. Un édifice circulaire, dont l'intérieur offre une architecture d'un goût exquis, recevra sa première visite; c'est l'église des *Oratoriens.* Plus loin, un portail d'un caractère sévère, orné de deux *rostrum*, conduit aux

anciennes fonderies de Vaucluse, où l'on coulait les canons, et où se confectionnaient les pièces nécessaires au radoub des vaisseaux; de vastes fourneaux, une grue gigantesque et autres engins aux formes fantastiques, avaient été établis dans la nef de l'église des Dominicains, vase le plus vaste de toute la ville papale. L'église et la fonderie viennent de disparaître.

La rue Calade est formée en grande partie de beaux hôtels; le plus magnifique, l'hôtel Deleutre, est désormais consacré à recevoir les richesses du Muséum de peinture et de la bibliothèque publique. Ce dernier établissement renferme environ trente mille volumes et cinq cents manuscrits. Parmi les plus rares, on remarque un grand nombre d'éditions du XVe siècle; les manuscrits sont peu connus, et offriraient sans doute un grand intérêt aux com pilateurs de chroniques. La galerie des tableaux est disposée dans une très-belle salle arrangée avec goût. Le visiteur qui désire connaître les productions de nos célébrités méridionales s'arrêtera volontiers devant les tableaux de Bourdon, de Montpellier; un intérieur, de Granet, d'Aix; deux des meilleurs tableaux de Levieux, de Nîmes; un saint Bruno, de Mignard; une vierge et autres, de Parrocel; un saint Ambroise et un saint Bruno, de Subleiras, d'Uzès; plusieurs marines, dont une de ses meilleures, et une autre peinte sur le déclin de l'âge, par Joseph Vernet, d'Avignon; et d'autres tableaux du premier mérite, par ses descendants, Carle et Horace Vernet.

Le musée des antiques est disposé avec intelligence; plusieurs salles ont reçu les restes des monuments grecs et romains; une autre salle est toute

consacrée aux monuments égyptiens; les gothicités ont aussi leur coin privilégié, décoré dans le goût analogue.

Au-delà du muséum s'élèvent, derrière un hôtel, des constructions ecclésiastiques où le duc de Savoie faisait instruire des enfants savoyards; plus loin, et à droite, on remarque l'ancienne église de Saint-Martial; les fenêtres gothiques sont d'un goût parfait et d'un travail exquis; le cloître, peu orné, offre un intérieur qui n'est pas dépourvu du mystérieux; il est du XVIe siècle. On laisse à gauche l'hospice des Vieillards et des Enfants trouvés, et, après quelques détours, on pénètre dans l'hospice des Invalides.

Cet établissement, seule succursale de celui de Paris, a été récemment supprimé. Il datait du retour de l'expédition d'Egypte. Les premiers invalides admis furent des soldats revenus de cette campagne. L'hôtel comprenait un grand local formé de deux parties distinctes : l'une, consacrée à l'infirmerie, était un ancien couvent des Célestins, dans lequel il ne restait que trois religieux quand il fut supprimé; l'autre était la maison de Saint-Louis, couvent des Dames religieuses les mieux dotées dans tout Avignon. On pénétrait dans la partie de l'établissement réservée aux réfectoires et aux dortoirs par une cour de forme régulière, au milieu de laquelle s'élève une fontaine d'une structure simple, mais de bon goût, avec cette inscription :

NAÏAS
HOSPITA
MARTIS.

Dans la partie inférieure de l'édifice se trouvaient les

réfectoires contenant des tables circulaires, soit pour les invalides non gradés, soit pour ceux d'un ordre supérieur. Le matin à dix heures, et le soir à quatre, les invalides étaient à leur repas; deux plats et la soupe composaient le menu des soldats; il y avait un plat de plus pour les officiers. Les anciens souvenirs et d'interminables entretiens prolongeaient la séance. Après le demi-litre d'ordonnance, je laisse à penser si la conversation s'animait; les exagérations, les bravades, les inexactitudes et les anachronismes se croisaient et se heurtaient en tout sens; chacun assourdissait son voisin de ses hauts faits d'armes ou de ceux de ses chefs; et le champ de bataille restait à celui dont les poumons avaient été les plus vigoureux et les libations les plus copieuses.

Un assez grand nombre d'invalides obtenaient l'autorisation de vivre hors de l'établissement; les uns, parce qu'ils préféraient à l'oisiveté une vie aussi active que le leur permettaient leurs forces physiques, d'autres pour goûter les douceurs de la vie de famille.

Dans sa visite à la succursale, le curieux ne manquait pas de voir la lingerie, disposée dans la coupole de l'ancienne église des Célestins, séparée de la partie inférieure de la nef par un plancher. Au-dessus des rayons sur lesquels la lingerie s'offrait à l'œil dans un ordre parfait, et entre les croisées de ce joli pavillon, on remarque encore des fresques représentant les quatre évangélistes; elles furent peintes par un jésuite, qui de peintre se fit missionnaire en Chine, et de missionnaire mandarin.

La longévité des invalides, supérieure ici à celle qu'offre l'hôtel de Paris, attestait la salubrité de la succursale d'Avignon et l'excellence du régime. Ici,

l'on rencontrait, dans les derniers temps, 160 individus de 70 à 80 ans; 60 à 80 militaires appartenant à l'armée d'Egypte, dont 15 à 18 aveugles.

Le parc offre une belle avenue de platanes et d'ormeaux séculaires. Les murailles d'enceinte étaient devenues comme autant d'annales pour notre gloire militaire, par les faits d'armes qui y sont inscrits : on y voyait des dates, les noms propres et les paroles mémorables de nos guerriers depuis 1792. On se promène dans des sentiers entretenus avec soin et embellis par une verdure toujours fraîche; ce sont les allées d'Iéna, d'Austerlitz, de Wagram, etc. On s'arrête devant deux canons-obusiers pris dans la Casaba d'Alger, et donnés en 1831.

Nous ne quitterons pas le parc des invalides sans visiter la chapelle où ils se rendaient habituellement pour la célébration des offices. Le chœur de ce petit édifice est du plus beau gothique ; la voûte offre des clefs pendantes, dont les sculptures en relief sont du plus beau fini. Un seul cénotaphe orne cette chapelle solitaire; il renferme le cœur d'une femme, Mlle de Sombreuil, dont le nom rappelle de grandes infortunes.

Poursuivons maintenant la nomenclature des édifices civils et religieux d'Avignon.

L'hôpital Sainte-Marthe offre une magnifique façade, perdue dans une rue trop étroite et un emplacement trop retiré; il fut fondé par Bernard de Rascas, en 1353, et cet établissement charitable fut sanctionné par une bulle d'Innocent VI. Une foule de particuliers ont, depuis, augmenté cette première donation de leurs offrandes volontaires, dont le souvenir a été consigné par des inscriptions qui règnent tout le long de la façade de l'édifice; page immense,

qui, tout à la fois, signale la reconnaissance publique et entretient la vanité personnelle. Rascas joignait les charmes du *gay-savoir* aux douceurs de la bienfaisance. Voici quelques vers de lui, que nous citons, moins à cause de leur mérite littéraire que pour conserver un échantillon du provençal tel qu'on l'écrivait au XIVe siècle.

« Toutou caousou mourtalou uno fes perira,
» Hors de l'amour de Diou que toujour durara.
» Tous nostei corps vendran eissuchs coumo faleska,
» Lous aubre laissaran lour verdour tendrou et freska,
» Les ousselets des boscs perdran lou cant subtiou,
» E non s'ousira plu lou roussignou gentiou.
» Lous buols al pastourage e las blancas fedatas
» Sentran lous agulhons de las mortal sagettas.
» Lous crestas d'Arles fiers, reinards e loups espars,
» Cabrols, cervix, chamous, senglars de toutou pars,
» Lous ours hardis e forts saran poudrou e arenou;
» Lous douphins dins la mar, lou toun e la baleinou,
» Moustres impetuous, riaumes e comptas,
» Lous princes e lous reys per mor saran domtas;
» Et nouta ben eisso, chascuns : la terrou grandou,
» (Ou l'Escriturou ment) lou firmamen que brandou,
» Prendran aoutro figurou. Enfin tout perira,
» Hors de l'amour de Diou que toujour durara (1). »

En parcourant une rue que longent les eaux de la Sorgue, souvent troublées par le lavage des indiennes et les résidus des ateliers de teinture, le curieux ne

(1) Voici la traduction de ces vers par Nostradamus, ce qui nous donne son français du XVIe siècle :

Toute chose mortelle à la fin périra,
Hors de l'amour de Dieu, qui toujours durera.
Nos corps viendront plus secs que l'amorce plus sèche,
Les arbres quitteront leur verdeur tendre et fraîche,

manquera pas d'observer les ruines menaçantes d'une vieille église, restes de la nef magnifique des *Cordeliers*, qui jadis renfermait dans ses chapelles plusieurs tombes vénérées par les Avignonais. Là un cénotaphe portant le nom de CRILLON ; là le tombeau du commentateur de Polybe, le chevalier de Folard ; là le souvenir de Laure.

Un mot sur celui-ci.

Je n'ai pu savoir si le sarcophage qui recouvrait la jeune femme que chantait Pétrarque, offrait à l'œil ces formes monumentales du moyen-âge, si recherchées des artistes et des archéologues. Il paraît cependant qu'un Anglais, en trouvant les restes épars sous les ronces, recueillit soigneusement ces débris, et, après les avoir soigneusement numérotés, s'empressa d'expédier pour la Grande-Bretagne l'objet de son larcin. Pour mettre sa conscience en repos, il laissa une somme assez considérable pour élever un mausolée en marbre sur l'emplacement même où Laure avait reçu les derniers honneurs. Son intention n'a été exécutée qu'en partie, et l'on voit aujourd'hui, dans un

Les oiselets des bois perdront leur chant subtil,
Et plus ne s'entendra le rossignol gentil.
Les taureaux aux pastis, les ouailles blanchettes,
Sentiront l'aignillon des mortelles sagettes.
Les crestats d'Arles fiers, reinards et lonps épars,
Chevreuils, cerfs et chamois, sangliers, de toutes parts,
Les onrs hardis et forts seront poudre et arène,
Les dauphins en la mer, le thon et la baleine,
Monstres impétueux, royaumes et comtés,
Les princes et les rois seront par mort domptés;
Et notés bien ceci, chacun : la grande terre,
(Ou l'Ecriture ment) le firmament qui erre,
Prendra autre figure. Ainsi tont périra,
Hors de l'amonr de Dieu qui toujours durera.

jardin attenant, une borne de pierre aux formes mesquines, couverte d'une inscription latine, que le manque d'espace nous empêche de reproduire ici.

L'église des Cordeliers n'est plus qu'une ruine qui ne saurait désormais donner aucune idée de la magnificence de la nef primitive; l'industrie s'est emparée de l'emplacement qu'elle occupait jadis. L'industrialisme achève sur les monuments l'œuvre des révolutions; il mine les édifices pierre à pierre; et comme par dérision, sans changer leurs formes, il les affuble des appendices empruntés à ses forges et à ses ateliers, excroissances monstrueuses qu'il ente sur les chefs-d'œuvre de l'art. Avignon, plus riche que la plupart des villes du Midi en monuments ecclésiastiques, offre plus qu'aucune autre de ces productions hybrides qui désespèrent l'artiste et l'antiquaire. L'église des Cordeliers n'en est pas le seul exemple : nous ne finirions pas de les citer tous. Les édifices des Frères de la Doctrine chrétienne sont devenus la caserne Saint-Jean; une belle église cache maintenant, sous des amas de foin, des moulures dorées, et n'est plus connue que sous le nom d'*hôtel de la Mule blanche;* l'église du couvent de Sainte-Catherine et une foule d'autres, dont les noms échappent, ont été converties en magasins de garance et de chardons à carder, et le palais des souverains pontifes loge sous ses murs les grenadiers de la garnison.

L'église *Saint-Pierre* mérite une attention toute particulière de la part de l'étranger. La façade, construite en 1512, pour 1,800 écus d'or, est d'un gothique très-pur et très-riche. Les moindres sculptures ont conservé toute leur netteté primitive. La porte est d'un beau travail; elle représente la délivrance de

saint Pierre; l'intérieur est décoré de quelques tableaux de maîtres, parmi lesquels on distingue des Mignard et des Parrocel. La chaire est en pierre, d'un travail remarquable, et ornée de figurines originales. On lit ces paroles sur le pourtour :

Afin que mieux cest chaire cy
A Dieu du ciel li soit plaisante,
Jacques Malhe lui cri mercy
Et de bon cœur la lui présente.

La chapelle du Saint-Sépulcre offre un groupe de statues du XIVe siècle, presque de grandeur naturelle, et dont les physionomies naïves n'échapperont pas au regard de l'artiste.

L'église *Saint-Agricol* présente à l'attention du curieux, sous le porche de l'aile du sud, une sculpture gothique de la résurrection du Christ. — Dans l'intérieur, le tombeau de *Pierre Mignard*, mort en 1725, âgé de 86 ans. — Un autel magnifique de la renaissance, orné de sculptures de marbre blanc du plus beau fini, et un groupe d'anges chantant en chœur, d'une exécution remarquable. — Une petite figure sculptée en bas-relief représentant un héraut montrant une chapelle d'une main et tenant dans l'autre une légende qui indique, en vieux français et en caractères gothiques, la chapelle de l'*Aumosne de la Petite-Fusterie:* à sa droite et plus loin, une inscription dans le même sens et plus ancienne encore.

J'invite aussi le curieux à visiter l'intérieur de l'église *Saint-Didier*. On y voit une chaire en pierre pendante du plus beau gothique : et dans une chapelle à l'opposite, une sculpture du moyen-âge d'un singulier travail: elle représente un portement de croix; les Juifs

sont affublés d'un costume semblable, dit-on, à celui du temps du roi René, et chaque statue était soigneusement peinte et dorée : le fond de ce relief, qui était d'une très-grande dimension, se trouve parmi les antiquités du musée Calvet.

La liste des églises curieuses d'Avignon est interminable ; cependant le visiteur ne me pardonnerait pas si j'omettais la petite chapelle de l'Hospice des insensés. Ce n'est pas pour attirer son attention sur les malheureux qui y sont accueillis, quoique parfois il soit bon de contempler les misères humaines, même au prix d'un moment de dégoût et de tristesse, afin de nous rappeler au devoir de la bienfaisance et au sentiment de la gratitude religieuse, c'est pour indiquer au curieux un objet d'art du plus grand mérite. Voici ce qu'on raconte au sujet du crucifix de l'église de la Décollation de saint Jean-Baptiste, que je signale à l'attention de l'étranger.

Les Pénitents de la Miséricorde, fondés en 1586 par Pompée Catilina, colonel de l'infanterie du pape, avaient reçu de Clément VIII l'insigne honneur de délivrer annuellement, le 29 août, fête de la Décollation de Jean-Baptiste, un criminel condamné au dernier supplice. On prétend qu'un Allemand, nommé Jean Guillermin, conçut le projet de sauver la vie de son neveu condamné à mort, et renfermé dans les prisons d'Avignon. Il obtint un sursis assez long, dont il profita pour exécuter une sculpture en ivoire, dont l'admirable travail attire chaque jour la visite des dévots et des curieux, et enrichit le trésor et l'établissement de l'aumône que chacun s'empresse de glisser dans l'escarcelle du pieux cicérone ; c'est un Christ de grande dimension. Le corps est d'une seule pièce, les

bras seuls sont ajoutés. Vue d'un côté, la tête offre l'empreinte de la douleur ; de l'autre côté elle présente l'aspect du calme et de la résignation ; de face, il y a harmonie complète dans l'ensemble ; le mouvement du torse est parfait ; le jeu des muscles dans les pieds annonce la plus cruelle agonie. La chapelle est décorée avec goût et splendeur ; elle est ornée d'excellents tableaux de Mignard, du Dominiquin et autres. L'hospice des insensés, dont cette chapelle est une dépendance, avait été primitivement fondé par le vice-légat Nicolini, en 1681, époque à laquelle on laissait aux aliénés une liberté dangereuse. Ils furent recueillis dans la tour du vice-gérant, connu sous le nom d'*Official* ; plus tard, le vice-légat les fit passer de ce lieu, tout au plus propre à renfermer des bêtes sauvages, dans l'enclos des Pénitents de la Miséricorde. Aujourd'hui l'hospice donne asile à plus de cent aliénés.

Il reste à parcourir l'ancienne résidence des papes ; citadelle immense que le peintre anglais Daniel comparait aux constructions gigantesques de l'Indostan ou du Thibet. C'est tout un voyage que cette visite. L'œuvre de la dévastation s'est accomplie sur tout ce qui pouvait se briser dans la main ou se défigurer sous la truelle du réparateur ; mais elle a laissé debout les masses imposantes contre lesquelles la fureur des peuples viendrait en vain se ruer, paroi décharnée et fouettée par le mistral, sur laquelle on lit encore une longue histoire.

Je ne sais s'il est permis d'associer cette histoire avec celle de la ville d'Avignon elle-même ; je ne sais si, en fouillant à la base de ces puissantes murailles, on trouverait quelques pierres dont la coupe serait

contemporaine de ces temps reculés où les familles phocéennes de Marseille vinrent, dit-on, s'établir sur les bords du Rhône, et fondèrent, de concert avec les indigènes du pays, la ville d'*Aouenion*. Longtemps peut-être relégués sur cette position élevée, les Romains défendirent leur ville fidèle contre les peuples du Nord; mais le mélange des peuples devait s'accomplir ici comme ailleurs, et longtemps le sol fut saccagé par les Bourguignons, les Visigoths, les Ostrogoths, les Sarrasins et Charles Martel. Charlemagne eut pitié de ses ruines, et les releva; peut-être jeta-t-il les fondements de l'église métropolitaine de Notre-Dame, dont la nef présente une structure analogue à celle du XIe siècle. Plus tard, Avignon devint une ville insignifiante et ignorée dans le petit royaume d'Arles. Vers le XIe siècle, elle parut cependant assez importante pour devenir la proie de quatre seigneurs, l'Evêque, les comtes de Toulouse, de Provence et de Forcalquier, qui s'en partagèrent le gouvernement. Cette singulière domination préparait un nouvel avenir à la ville d'Avignon : on la vit bientôt secouer le joug de ses insolents seigneurs, et s'ériger en république, sous la présidence d'un *Podestat*. Au XIIIe siècle, les Avignonais favorisèrent Raymond *le Vieux*, comte de Toulouse, et la secte des Albigeois qui comptait parmi eux de nombreux partisans, et on les vit, à la sollicitation de Raymond *le Jeune*, fermer leurs portes au roi de France, qui voulait traverser leur ville en marchant contre les Albigeois. Louis VIII, ayant pris la ville, fit démolir une partie des murailles, combler les fossés et abattre trois cents maisons dans la campagne. Malgré ce revers, ils conservèrent quelques-uns de leurs priviléges par l'effet des *conven-*

tions accordées par les comtes de Toulouse et de Provence, et confirmées par les papes. Ceux-ci y établirent leur siége en 1305. Disons maintenant la succession de leurs règnes.

Clément V, élu à Pérouse par l'influence de Philippe-le-Bel, et couronné à Lyon; fixa le premier la résidence des souverains pontifes à Avignon. Les Italiens attribuèrent cette translation, qui les privait de la Cour pontificale, les uns à l'attachement de Clément V pour la comtesse de Périgord, les autres à sa condescendance envers Philippe-le-Bel, qui avait facilité son élection. Clément V releva Edouard II d'Angleterre du serment de maintenir les libertés publiques, préleva une année de revenus sur tous les bénéfices du royaume, et termina le procès des Templiers en prononçant la suppression de cet ordre célèbre, au concile de Vienne en Dauphiné.

Jacques d'Euse naquit à Cahors; il se rendit très-habile dans la jurisprudence civile et canonique, fut nommé chancelier de Robert, roi de Naples, devint archevêqued'Avignon, cardinal, et enfin pape en 1316, sous le nom de Jean XXII. On représente ce pontife comme étant dur, sévère, absolu et avare. C'est sous le pontificat de Jean XXII que se formèrent les troupes redoutables des *Pastoureaux*, qui; sous prétexte d'aller délivrerle Saint-Sépulcre, ravageaient la France et portèrent leurs violences jusqu'au centre de la capitale, s'emparant du Petit-Châtelet, et se rangeant en bataille dans le Pré-aux-Clercs, comme pour défier les troupes qu'on préparait contre eux. Une petite armée de ces gens sans aveu s'approcha d'Avignon; mais, frappée des foudres de l'Église, auxquelles se joignirent les armes temporelles, elle s'évanouit, di-

sent les historiens, comme de la fumée. Jean XXII s'étant élevé contre la nomination de Louis de Bavière à l'empire, ce prince, pour se venger, fit élire à Rome, en 1326, l'antipape Pierre de Corbière, sous le nom de Nicolas V; mais cet antipape fut pris l'année suivante, et fut réduit à venir demander grâce à Jean XXII, qui le fit enfermer dans une prison où il mourut. Plusieurs des partisans de cet antipape furent brûlés vifs. Plus tard, Jean XXII fit aussi déposer et brûler vif Géraud, évêque de Cahors, qu'il accusa d'avoir voulu l'empoisonner et user de maléfices contre lui. Jean XXII vendit des absolutions et des dispenses, ce qui lui acquit de grands biens.

Benoît XII, fils d'un meunier de Saverdun, entra d'abord dans l'ordre de Citeaux, devint docteur en Sorbonne, abbé de Fond-Froide, évêque de Pamiers, puis de Mirepoix, puis cardinal, puis pape à Avignon, en 1334. Il confirma les censures portées contre Louis de Bavière, et condamna les fratricelles. Dans la collation des bénéfices, il préféra toujours le mérite; il réforma les abus, et mourut en 1342.

Clément VI succéda à Benoît XII. Ce Pape acheta de Jeanne de Naples la souveraineté d'Avignon, pour la somme de 20,000 florins, savoir 48,000 fr. Au nom de Clément VI se rattache naturellement celui de Rienzo.

Rienzo était fils d'un cabaretier, nommé Lorenzo, qui, malgré l'obscurité de son état, le fit élever avec soin. Les progrès rapides du jeune Rienzo dans l'étude des lettres, son esprit ardent, son imagination brillante, ne tardèrent pas à être remarqués, et déjà on le comptait au nombre des orateurs distingués de son

temps, lorsque Pétrarque fut couronné à Rome en 1340. Il se lia d'amitié avec le poète, et ce fut dans l'étude de l'antiquité qu'ils échauffèrent naturellement leurs sentiments républicains. Sauver Rome de l'affreuse anarchie dans laquelle elle était plongée devint, dès-lors, l'objet unique de l'ambition de Rienzo. Déjà son éloquence persuasive s'était emparée de l'esprit du peuple; bientôt il le porta à changer la face du gouvernement. Cette révolution s'opéra sans secousse, sans tumulte, par le seul empire de la parole. Ayant rassemblé, le 20 mai 1337, une foule immense, il la conduisit au Capitole accompagné de l'évêque d'Orvietto, vicaire du pape, et se fit décerner le titre de tribun et de libérateur de Rome. Investi d'une autorité sans bornes, Rienzo put alors jouir du fruit de ses efforts; mais il ne put longtemps se soutenir au même degré d'élévation; son âme fléchit sous le poids de tant de gloire; il devint tout-à-coup arrogant et présomptueux, et le libérateur de Rome en devint bientôt l'oppresseur. Cet homme illustre, triste monument de la faiblesse humaine, fut poursuivi par ceux qu'il avait associés à son élévation ou comblés de ses bienfaits; il se réfugia en Bohême, où Clément VI sut l'atteindre et le charger de fers. On montre encore dans le palais d'Avignon la tour qui lui servit de prison : la clémence du pontife et l'amitié de Pétrarque le sauvèrent du dernier supplice. On le voit, plus tard, rentrer à Rome sous les titres de tribun et de sénateur, et, fort de l'appui d'Innocent VI et de l'affection du peuple, se livrer à toutes les fureurs de la vengeance, jusqu'à ce qu'un assasssin termine, au Capitole, une vie dont l'aurore avait été consacrée à la liberté, et l'âge mûr à tous les excès de la tyrannie.

Ces évènements commencèrent sous Clément VI, qui, prétendant que ses prédécesseurs n'avaient pas su être papes, fit tous ses efforts pour se mettre à l'abri d'un pareil reproche. Pétrarque le loue cependant de son amour pour les lumières. On ne les vit cependant briller de quelque éclat que sous le pontificat d'Innocent VI. Ce pape fut élu par la puissance des hallebardes, Jean de France s'avançant sur Avignon, et menaçant le conclave de faire un pape à son gré. Innocent VI protégea les arts, vécut en bonne intelligence avec tous les princes de l'Europe, et mourut accablé de vieillesse en 1362.

Urbain V appartient encore à la liste des papes français. Cependant, sur les instances des Romains et de l'empereur Charles IV, il consentit à retourner à Rome; trois ans plus tard, il siégeait de nouveau à Avignon, où il travailla au rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre. Il y mourut regretté du peuple, qu'il soulageait de ses dons, et des grands, qu'il charmait par la magnificence de sa cour.

Grégoire XI, dernier pape que la France ait donné à l'Eglise, et qui était né, comme son prédécesseur, dans le Limousin, voulut continuer l'œuvre de la réconciliation. Il projeta aussi la réunion des églises grecque et latine, et proscrivit les opinions du réformateur anglais Wiclef. On sait si ses efforts furent suivis du succès qu'il en attendait. Aussi le vit-on bientôt concentrer toute son attention sur l'état intérieur de l'Eglise romaine, que son pontificat l'appelait à surveiller plus particulièrement; et jugeant que le premier soin était de reporter le siége papal dans la métropole du monde catholique, il s'embarqua à

Marseille en 1376. Il mourut à Rome, regrettant toutefois d'avoir jamais quitté Avignon.

Ici, Avignon rentre dans le rôle insignifiant des légations, et n'a plus qu'une célébrité de quelques années sous le pontificat contesté de Clément VII et Benoît XIII.

Le premier, connu sous le nom de Robert de Genève, fut élu à Fondi en 1376, en opposition à Urbain VI, appelé au pontificat par le conclave de Rome d'une manière tumultueuse. C'est alors que commença le fameux schisme d'Occident, où l'on vit jusqu'à trois compétiteurs se disputer la tiare, et se partager les suffrages des puissances chrétiennes, ainsi que l'obédience des peuples. Robert de Genève régna et mourut à Avignon.

Benoît XIII, appelé auparavant Pierre de Lune, homme de loi, militaire, enfin ecclésiastique, fut nommé cardinal en 1375. Envoyé comme légat en France, il fut élu illégalement à la mort du pape Clément VII. Pierre de Lune, ayant persisté dans la possession du Saint-Siége, fut arrêté à Avignon, et, après son évasion, déclaré schismatique par les conciles de Pise et de constance. Il mourut en Espagne, sa patrie.

Ainsi se termina ce que les Italiens appellent encore *la captivité de l'Eglise en Babylone.*

Après ces évènements, les siècles s'écoulent presque inaperçus pour la ville d'Avignon. Sous les légats et les vice-légats, ont vit des émigrants italiens y apporter le commerce des soieries. Sous Louis XIV, la ville possédait 80,000 habitants ; et, lors du passage de ce prince, la *bravade* ou garde municipale qu'elle mit sur pied comptait 6,000 citoyens ou fils de citoyens richement équipés. Le luxe que les Avigno-

nais étalèrent à l'envi dans cette circonstance, excita assez vivement la jalousie des étrangers pour porter un coup funeste à la prospérité de la cité papale. Le commerce fut frappé de prohibition; et, plus tard, la peste de 1720 réduisit la population de cette ville opulente à 20,000 habitants; ce ne fut qu'en 1791 qu'elle passa, avec tout le Comtat, sous la domination française, par l'effet du décret de l'Assemblée constituante, et depuis elle jouit d'une prospérité croissante.

On attribue à Jean XXII l'érection du palais pontifical d'Avignon. Nous nous contenterons d'indiquer sommairement les curiosités de cet édifice. Au-dessus de l'entrée, remarquez le balcon où le souverain pontife se montrait au peuple pour lui donner sa bénédiction. — Au-delà du porche, un portail gothique orné de clefs pendantes. — Dans la cour intérieure, un vaste puits taillé dans le roc vif, à 34 mètres de profondeur. — On pénètre dans l'intérieur du palais par un large escalier pratiqué sous une voûte très-surbaissée. L'immense salle de réception a été coupée par deux plafonds de manière à donner trois étages habités par la garnison. — Des chapelles latérales, ornées de fenêtres gothiques, offrent encore des fresques du Giottino, élève de Giotto et de Simon de Sienne. La plupart de ces peintures remarquables ont été dégradées au point d'être devenues méconnaissables; elles représentent toutes des sujets bibliques. — La chapelle dite *des Pères inquisiteurs* présentait une fresque immense du jugement dernier; cette peinture a disparu entièrement sous une couche épaisse de lait de chaux; les pendentifs sont encore intacts et reproduisent les figures des prophètes, singulièrement accoutrés; c'est dans cette salle que les juifs étaient

jadis contraints de se rendre pour recevoir une instruction religieuse dirigée vers leur conversion. C'est aussi dans ce lieu que Jeanne de Naples fut sommée de comparaître devant le tribunal de Clément VI. Dès l'âge de huit ans, elle avait été fiancée à André, fils de Charobert II de Hongrie. Ils grandirent en se haïssant, et le temps ne fit qu'augmenter cette antipathie. Les grands, et à leur tête Louis de Tarente, cousin et amant de la reine, étranglèrent l'odieux André, et l'on jugea que la reine avait eu au moins connaissance de ce crime. Les soupçons ne diminuèrent pas lorsqu'on la vit, deux ans plus tard, épouser l'assassin de son époux. Bientôt la reine n'eut d'autre ressource que de fuir devant Louis, frère d'André et roi de Hongrie, qui s'emparait de son royaume. On en référa à l'autorité du pape, pour décider si Jeanne avait été complice du meurtre de son époux ; elle fut acquittée et recouvra la souveraineté de Naples. Après s'être mariée quatre fois, désespérant de devenir mère et d'avoir un successeur, elle adopta Charles de Duras, son cousin, qui paya ses bienfaits par l'ingratitude, s'emparant de ses états, et la faisant étouffer sous un lit de plume. Jeanne avait alors soixante-sept ans, et passait encore pour une beauté très-remarquable.

Le palais des papes, ouvrage de plusieurs époques, offre une masse extrêmement irrégulière, dont plusieurs compartiments sont rarement visités, et quelques-uns oubliés et inconnus peut-être. On remarquera avec surprise de beaux corridors pratiqués dans l'épaisseur même des murailles, des plafonds à rosaces, des ogives aux formes sveltes, des fenêtres finement sculptées. — La cuisine peut alimenter 1,320 hommes ; les casernes sont d'une propreté remarqua-

ble, les lits en fer sont rangés dans un ordre parfait ; — on pourrait loger au palais, s'il était réparé, au moins 15,000 hommes. — Le cicérone ne manquera pas de vous montrer du doigt le petit clocher qui supportait la cloche d'argent, dont le tintement annonçait le couronnement d'un nouveau pape. Il vous conduira au bas de la tour connue sous le nom de *Glacière,* où de longues traces noirâtres annoncent un torrent de sang épanché des étages supérieurs. Pendant le massacre, un malheureux resta, dit-on, longtemps suspendu à un crochet qui subsiste encore; et le vétéran qui sert de guide sous ces voûtes sombres, et qui longtemps y a séjourné, vous dira qu'il a trouvé lui-même deux cadavres dans un caveau dont il montre l'entrée. De là il n'y a pas loin aux salles de l'inquisition; celle du tribunal présente encore une inscription remarquable que le temps dégrade chaque jour, et des traces de fresques. Le cachot de l'inquisition, étroit et obscur, porte encore sur ses murailles des inscriptions gravées par les prisonniers eux-mêmes. La plupart de ces sentences sont tirées de la sainte Ecriture, et annoncent des sentiments élevés. Je suis aussi entré dans la salle de la question, construite de manière à ne laisser échapper au dehors aucun retentissement des affreux mystères de ce lieu infernal; j'ai manié de gros anneaux encore solidement attachés aux murailles, et j'ai remué la cendre des fourneaux où l'on faisait rougir les crocs et les tenailles; et puis je me suis pris, pour calmer mon esprit, à prononcer à haute voix quelques-unes de ces paroles d'évangile qui proclament à jamais pardon et charité..... mais la voûte me les a renvoyées amorties, comme elle faisait jadis des impréca-

tions des tortionnaires et des gémissements des torturés.

La place du *Palais* offre une réunion d'édifices assez remarquables. Un monument singulier, et encore parfaitement intact, attire l'attention de l'étranger et excite sa surprise; c'est l'*Hôtel de la Monnaie*, aujourd'hui caserne de gendarmerie, affublé de griffons gigantesques, de guirlandes de fruits énormes et de têtes de lions. Ce monument est de 1610. A l'extrémité de la place se trouve l'ancien archevêché, bâti en 1318 par Arnaud de Via, neveu de Jean XXII. Un escalier d'un accès très-aisé conduit à l'église métropolitaine de Notre-Dame-des-Doms; on remarque à l'extérieur un porche qui date d'une antiquité reculée, mais dont on n'a pu fixer la date précise, et des fresques à demi-effacées; à l'intérieur les tombeaux de Jean XXII, de Benoît XII et celui du brave Crillon; dans le cœur, le siége de marbre blanc sur lequel les pontifes étaient couronnés, et ailleurs, des sculptures gothiques représentant des salamandres ou autres monstres rampants, d'un travail exquis.

Le rocher d'Avignon offre une de ces vues qui font époque dans les souvenirs de voyages, et desquelles on ne peut rien dire à l'étranger, si ce n'est.: « Venez et voyez. » Si le voyageur n'est pas trop fatigué de tours et d'églises, d'ogives et de vitraux, de tableaux et de sculptures; si la tête ne lui a pas tourné en suivant les contours des Cévennes, les croupes du Luberon et les déchirements des Alpines, ou en parcourant les méandres du Rhône, ses îles, ses quais et ses flottilles, je l'invite à redescendre dans l'antique cité par l'escalier construit par un certain cardinal, fils de

Gaston de Foix, qui lui donna autant de marches que l'oraison dominicale a de mots.

Il reste encore une multitude d'objets dignes de remarque, dont les limites de cet ouvrage nous forcent à abréger la nomenclature ; la *place de la Pignotte*, ornée d'une église où l'on admire un sanctuaire circulaire du plus bel effet ; — la belle et grande église des Jésuites présente une façade imposante ; un arceau très-hardi, qui la joint aux édifices du collége, fut jeté, dit-on, dans l'espace d'une nuit ; les matériaux avaient été préparés à l'avance, et ce fut ainsi nuitamment et à la dérobée que l'on procéda à une prise de possession contre laquelle les consuls avaient toujours opposé leur volonté. Vis-à-vis la façade, une ligne tracée sur la muraille signale les ravages du Rhône par cette inscription peu élégante, mais assez significative : « Le 30 novembre 1750, l'eau venait ici. » Dans une multitude d'autres lieux, on a consigné le souvenir de la grande inondation de 1840.

Sur la *place Pie* on remarque un bel édifice qui fut de tout temps la halle aux grains, et dont les réverbères ont servi maintes fois aux exécutions consommées par la fureur du peuple. L'*Hôtel-de-Ville* est reconstruit sur les ruines du palais Colonna ; on remarquait les boiseries de la salle du conseil, ornées des armoiries des consuls d'Avignon. Cet édifice est surmonté d'un beffroi, où deux enfants de Jacquemart frappent régulièrement les heures.

Aujourd'hui, Avignon renferme une population de 40,000 habitants. Le commerce et l'industrie y ont repris une activité qui promet un meilleur avenir pour cette cité dévastée si souvent par la peste et les guerres. La culture et la préparation de la garance,

les chardons à carder, les soies, les teintures, les impressions d'indiennes, emploient une multitude de bras, et ont déjà enrichi un grand nombre de familles avignonaises ou foraines. Autrefois, l'exploitation de l'imprimerie, qui spéculait sur les contrefaçons d'ouvrages français, les almanachs et les livres scandaleux, occupait une partie considérable de la population. Un volume déposé à la bibliothèque publique annonce l'établissement d'une imprimerie à Avignon dès 1497 : celle de Nicolas Lepe. Aujourd'hui, ce genre d'industrie est considérablement réduit.

Nous ne pouvons nous résoudre à passer sous silence une anecdote inédite et qui peut avoir quelque valeur dans l'histoire des découvertes et des inventions. Le célèbre Montgolfier, inventeur du ballon, avait de fréquentes relations avec les imprimeurs d'Avignon pour la fabrication de ses papiers à Annonay. La veuve Guichard, chez qui il logeait quelquefois pendant son séjour à Avignon, ayant remarqué une fumée épaisse qui sortait de son apppartement, eut la curiosité d'y entrer, et fut fort surprise de voir Montgolfier gravement occupé à enfler un sac informe de papier, au moyen des vapeurs d'un réchaud. Le physicien paraissait contrarié de ce que le ballon, une fois plein de fumée, s'élevait un moment, et puis retombait gauchement de côté le moment d'après; aussi, se voyait-il forcé de maintenir d'une main le ballon dans la position qu'il croyait la plus propre à faciliter l'introduction de la fumée, tandis que de l'autre il projetait de la paille mouillée sur le réchaud. La veuve Guichard, qui souriait de son embarras, lui dit avec naïveté : *Eh! que n'attachez-vous le ballon au réchaud!* Cette parole fut un trait de lumière pour

Montgolfier. En effet, tout était là ; il ne s'agissait que d'attacher le réchaud au ballon.

Avignon a vu naître FOLARD, surnommé *le Vegèce français;* Joseph VERNET, père d'une famille de peintres ; l'un des PARROCEL ; l'abbé de BOULOGNE, évêque de Troyes sous l'empire ; le docteur CALVET ; Justin D'URBAN et ARTAUD, archéologues ; REQUIEN, botaniste distingué, et CASTIL-BLAZE, dont le nom se rattache à plusieurs opéras de mérite (1).

VILLENEUVE-LÈS-AVIGNON.

Villeneuve est situé sur la rive droite du Rhône. C'est un beau spectacle que celui qui attire les regards du voyageur lorsqu'il traverse ce fleuve sur le pont d'Avignon : il le voit couler majestueusement et serpenter au loin chargé de bateaux qui portent au Midi les produits de l'industrie du Nord, au Nord les épices de l'Orient et les fruits de la Provence. Sur les chemins de halage qui le bordent de chaque côté, tout est en mouvement. Une population active et bruyante, tout l'encombrement et le désordre qu'apportent le commerce et l'industrie dans une petite ville, et çà et là des attelages de chevaux aux formes colossales, qui traînent sans apparence d'effort, de lourdes embarcations, animent le paysage. L'île de la Barthelasse s'étend en contours gracieux couronnés de touffes des

(1) Nous invitons nos lecteurs qui désireraient s'instruire plus à fond sur l'histoire d'Avignon et sur ses environs, à consulter l'ouvrage de M. Louis Frossard, Pr, intitulé : *Vues prises à Avignon, Villeneuve, Orange, Arles et autres lieux environnants ;* un vol. in-4°, orné de planches qui se font remarquer par un dessin facile et hardi.

plus beaux arbres, et au loin, au-dessus des cimes des aubes et des peupliers, s'élèvent les tours gothiques de Villeneuve. Avignon s'étend à gauche en amphithéâtre, ceint de toutes parts de murailles crénelées et comme écrasé par l'ancienne demeure des papes, qui porte encore un si grand caractère de splendeur. Au fond du tableau, quatre arches pittoresques, hardiment jetées sur le fleuve, se détachent en une teinte chaude et méridionale sur le Mont-Ventoux, qui s'élève au loin comme un vaste rideau bleuâtre. Il va sans dire que nous trouverons quelque légende populaire attachée à la construction de ce pont; elle remonte à 1178. La tradition raconte, en effet, qu'un jeune berger nommé Benoît, ou Bénézet, conçut et exécuta cette grande entreprise. On prétend qu'il eut une révélation en gardant son troupeau; qu'ayant passé le Rhône, il s'adressa à l'évêque et au peuple d'Avignon; qu'il leur fit entendre que Dieu lui ordonnait de bâtir ce pont, et qu'il prouva sa mission par divers prodiges. Le pont, composé de dix-huit arches et long de cent trente-quatre pas, fut achevé en onze ans. Raymond V, comte de Toulouse, en favorisa la construction. On bâtit auprès, du côté d'Avignon, un hôpital pour recevoir les pèlerins, et saint Bénézet y établit une communauté de religieux, dont l'institution était de veiller à la conservation du pont, de recevoir et de servir les pèlerins dans cet hôpital. Ces religieux hospitaliers reçurent, en 1203, la protection de Raymond VI, comte de Toulouse. Il leur accorda divers privilèges dans l'étendue de ses états, et leur donna, avec le comte de Forcalquier, le droit de passage qu'ils avaient sur le Rhône. Raymond VII, son fils, confirma cette concession en

1237. Saint Bénézet, mort en 1184, avait été inhumé dans la chapelle construite sur la pile de la troisième arche. Ce pont est ruiné depuis le commencement du XVII[e] siècle.

Villeneuve est assise au pied d'un rocher dont le plateau menaçant est hérissé de tours féodales ; cette petite ville offre des antiquités assez remarquables du moyen-âge, une bibliothèque publique, deux ou trois tableaux que les musées de la capitale pourraient envier pour faire suite dans l'histoire de l'art, et des environs assez pittoresques pour y retenir quelques jours l'artiste jaloux d'enrichir son album de souvenirs caractéristiques de la France méridionale. La nature est réellement belle autour de Villeneuve ; mais elle échappe à toute description à cause de ses nuances délicates et de ses aspects fugitifs, dont un ciel étincelant de lumière, les larges contours du Rhône, la riche végétation de ses rives, des tours gothiques, des roches menaçantes, font tour-à-tour les frais.

Les monuments du moyen-âge qui ornaient jadis Villeneuve ont beaucoup souffert du vandalisme des destructeurs, mais ils ont le rare mérite d'avoir échappé jusqu'à ce jour à celui des réparateurs. Ici les ronces et le figuier sauvage croissent en toute sécurité, entrelaçant à l'envi les fûts des colonnes gothiques, et mariant leurs teintes rembrunies avec cette couleur jaune d'or particulière aux ruines du Midi, qu'un auteur moderne s'est plu à appeler une croûte de Soleil.

On aime à errer sous les ogives délabrées d'une Chartreuse, qui, fondée en 1362 par Innocent VI, fut jadis magnifique, s'il est permis d'en juger par

les restes de l'église. Mais ce n'est pas chose aisée que de visiter tout l'emplacement de cette Chartreuse. A l'époque de la révolution, elle fut vendue par parcelles, et une foule d'habitations ignobles et aussi dégradées que ses murs gothiques, en ont envahi tous les compartiments.

On voit d'autres ruines à Villeneuve, mais elles sont trop délabrées pour offrir le moindre intérêt aux artistes, et nous ne nous proposons point de suivre les archéologues dans les recherches minutieuses et arides que pourraient leur suggérer ces restes de la puissance monacale. Je ne dois cependant pas oublier de faire mention des vestiges pittoresques de la croix couverte de Monteux, d'une forme plus svelte que la plupart des édifices du même genre.

L'église de Villeneuve présente des formes massives qui annoncent des temps de troubles et de dangers. L'ogive évasée du XIVe siècle y domine. L'intérieur est orné de plusieurs tableaux très-médiocres; on remarque cependant une descente de croix perdue dans l'obscurité d'une chapelle, dont les lignes et le coloris annoncent la main d'un grand maître : on l'attribue au Bellin, maître du Giorgione.

Le tombeau d'Innocent VI, qui a été translaté, réparé et rajeuni, dans la chapelle de l'hôpital, est un des plus beaux exemples de la sculpture architecturale du XIVe siècle. La réparation de cet admirable mausolée a été habilement faite; on ne saurait trop louer l'adresse et la consciencieuse patience de celui qui a été chargé de la diriger. La statue du pape, couchée sous le dais, comme celle de Jean XXII, est en beau marbre blanc et sculptée avec goût; de petites statuettes ornaient jadis le soubassement,

dont un propriétaire ignorant avait fait une armoire; cette dégradation majeure a été parfaitement masquée.

On a soin de montrer à l'étranger, dans ce même hôpital, un tableau très-remarquable que la tradition vulgaire attribue au roi Réné. Je copie la description qu'en fait M. Mérimée : « Il représente le jugement dernier. Le Père et le Fils, en longues robes de pourpre, occupent le haut de la composition. Leurs têtes sont de la plus grande beauté. On ne pouvait choisir un meilleur modèle pour rendre la bonté unie à la majesté. Entre eux, le Saint-Esprit plane, les ailes étendues. Au-dessous est la Vierge, drapée de bleu et à moitié enveloppée dans les robes des deux personnages principaux de la Trinité. Cette tête est moins belle que les deux autres; elle est grosse et carrée; c'était le type à la mode vers 1500, car il y a des modes pour les figures comme il y en a pour les habits. Autour de la Trinité se groupent une foule de saints et de prophètes, sans parler d'une armée d'anges et de chérubins rouges, verts, bleus, etc. C'est une ancienne idée empruntée, je crois, au paradis de Mahomet, que cette variété de couleurs pour les habitants du ciel. — On dit que le peintre a donné à plusieurs de ces saints les traits d'amis du roi Réné, de ceux qui lui restèrent fidèles dans sa mauvaise fortune. En revanche, il a placé dans le bas du tableau, parmi les damnés, que les diables emportent, les ennemis de ce pauvre roi et les seigneurs qui le vendirent à beaux deniers comptants. Je rapporte cette tradition telle qu'on me l'a contée, sans y attacher plus d'importance qu'elle n'en mérite. On attribue le tableau au roi Réné lui-même, parce qu'il

n'en coûte rien d'exprimer les choses par noms honorables ; mais il est impossible que jamais roi, régnât-il plus mal que Réné, ait pu exécuter un semblable ouvrage. »

Un autre tableau orne le modeste parloir de l'hôpital, il est de Mignard, et représente une femme qui cache à demi ses traits sous un habit de pénitente, et tient des roses dans son tablier, comme pour donner un emblème de sa vie, triste mélange de quelques jours de joie avec de longues années de douleurs.

Le fort Saint-André était autrefois une puissante citadelle qui dominait la plaine du Rhône et qui pouvait échanger quelques boulets avec le palais des papes à Avignon. Aujourd'hui, c'est encore un reste presque intact des âges de la féodalité, mais inutile et dépeuplé. Quelques chevriers en guenilles ont fait leur demeure derrière ces magnifiques tours, et parquent le vil bétail sous les arceaux gothiques. Le peintre s'arrêtera volontiers auprès de ces masures dorées par le soleil et revêtues de formes majestueuses et sévères; il viendra rêver devant la vue magnifique qui se déroule à ses pieds plus grande et plus majestueuse encore que celle qu'il avait contemplée du haut du rocher d'Avignon. Au nord, le Rhône s'étend indéfiniment; il tourne autour de vastes îles, se cache sous des rideaux de trembles et de saules, reparaît plus loin scintillant et limpide; ailleurs il mine à la base des roches menaçantes; ailleurs encore il reflète les ruines d'une tour gothique. Le curieux ne peut contempler cette belle vue sans éprouver un vif désir de suivre les contours de ce fleuve majestueux; je lui conseille une promenade de deux heures jusqu'à Roquemaure. Pour atteindre ce

bourg, il faut longer de belles roches disposées en cirques successifs, et traverser dans l'intervalle de belles prairies, auxquelles la culture du Palma-Christi, qui se pratique ici sur une échelle assez vaste, donne une physionomie indienne.

Roquemaure s'annonce de loin par une tour singulièrement posée en équilibre sur une roche à laquelle les ouvriers carriers ont laissé une forme très-oblique; elle surplombe ainsi les eaux paisibles d'une petite branche du Rhône. Cette tour, avec quelques autres constructions cachées dans la cour d'un fabricant de vin, sont les seuls restes d'un ancien château qui faisait partie des sept domaines que le comte de Toulouse mit à la disposition de l'Eglise de Rome, lorsqu'il fit à Saint-Gilles sa honteuse rétractation.

ORANGE.

Quand on approche d'Orange, cette petite ville paraît comme écrasée par un édifice colossal adossé contre une colline, dont la croupe arrondie se termine par des ruines. L'édifice encore debout, de toute sa hauteur, est un théâtre où les Romains jouaient des comédies et des tragédies, il y a dix-sept siècles, et ces ruines sont les tristes restes d'une puissante citadelle élevée par les princes d'Orange, et démantelée, il y a cent ans, par les ordres de Louis XIV. Ainsi les siècles se confondent dans le passé, et il n'en reste qu'un souvenir, pour l'intelligence duquel il nous faut avoir recours aux savants, au risque de confondre la ruine d'hier avec la ruine d'il y a dix-sept siècles.

Les ruines d'hier, je veux dire celles de la citadelle, inspirent un véritable intérêt; en les visitant, on croirait assister encore à cette œuvre de destruction où l'on s'imaginait de combattre les idées en s'acharnant contre des murailles. Jacques Pinneton, ministre protestant, assista à cette démolition et à la prise de possession de la principauté d'Orange par Louis XIV. Pinneton, l'un des conducteurs du peuple réformé, qui trouva souvent un asile auprès des princes d'Orange, en fut aussi l'un des plus illustres martyrs : malade, exposé aux plus cruels traitements, privé du sommeil par le plus étrange raffinement de barbarie, la douleur lui arracha une parole, une seule parole, à peine articulée, qui fut aussitôt interprétée comme une rétractation; il donna le reste de sa vie aux regrets, et consigna ses douleurs dans un petit écrit assez remarquable comme pièce justificative de l'histoire du temps, sous le titre modeste de *Larmes de Jacques Pinneton.*

De la citadelle on descend au théâtre, la ruine d'il y a dix-sept siècles. C'est peut-être, de tous les monuments du même genre connus en Europe, celui qui a le mieux résisté au temps ou aux hommes. Pour se faire une idée des dimensions gigantesques de la façade, je dirai aux habitants de Nîmes qu'elle égale l'Hôpital-Général en longueur et la Tour-Magne en hauteur. Or, cette façade offre en certains points une épaisseur de quelques centimètres seulement, par suite des altérations que lui ont fait subir les habitants des maisons gisant à sa base ou collées contre ses parois.

Cette immense surface se distingue par une grande sobriété d'ornements; les Romains réservaient leurs

ressources pour l'intérieur, et cette circonstance, ainsi que la forme générale, distingue essentiellement les théâtres d'avec les amphithéâtres destinés aux combats d'animaux et aux naumachies; d'ailleurs, la façade du théâtre d'Orange, comme on en voit encore de nombreux indices, était, en grande partie, masquée par des tentes et des hangars. Une rangée d'arceaux, qui règne à une grande hauteur et dans toute la longueur de l'édifice, paraît avoir été destinée à plaire à l'œil; il est à remarquer pour l'histoire de l'art que cette ornementation a été sculptée sur place, après l'érection de la muraille.

La face la plus intéressante de la ruine est à l'intérieur. Là on observe deux corps de logis très-vastes et très-élevés; ils offraient aux acteurs et aux machinistes des salles et des logements; on parvenait aux étages supérieurs par des escaliers remarquables, en ce que généralement deux marches sont formées d'une seule pierre. Une toile immense, tendue à la partie supérieure, abritait les spectateurs de la pluie ou du soleil; le peuple était assis sur le penchant d'une colline taillée en gradins; ils dirigeaient leurs regards vers la scène, dont le mur principal était décoré de trois rangs de colonnes, l'une au-dessus de l'autre, la plupart de granit poli, plusieurs de marbre blanc. A en juger par la poussière de ces ruines, on avait employé à leur décoration les matériaux les plus précieux. Cette poussière est mêlée de cendres, ce qui a fait présumer que cet édifice, dont une partie considérable était composée de charpentes, avait été la proie des flammes. Il ne faut point s'étonner de ce que cet édifice, qui servit, comme tant d'autres, de place de défense dans des

siècles de troubles, a subi parfois les vicissitudes de la guerre. Pour bien juger de l'ensemble de ce magnifique vestige de la grandeur romaine et de l'art antique, après l'avoir visité en détail, il faut le contempler dans son ensemble du haut de la colline contre laquelle il est adossé.

On s'arrête volontiers sur cette crète élevée dont les hommes d'autrefois surent creuser les flancs pour s'asseoir à l'aise aux tragédies de Sénèque ou aux comédies de Plaute et de Térence. On aime à repeupler par l'imagination ces gradins et ces portiques; et, lorsque le vent soufle entre ces ruines délabrées, on croit entendre la voix du grand peuple qui approuve ou qui murmure; et lorsque, fatigué de ces souvenirs, on détourne les yeux de ce tableau d'une grandeur déchue, la vue se repose encore sur une scène magnifique, qui a pour premier plan la riche plaine d'Orange, et pour fond le Mont-Ventoux et les collines de Gigondas, enchaînement si gracieux dans ses formes, si vaporeux dans ses teintes, qu'il semble avoir été élevé pour le seul plaisir des yeux.

Le théâtre était contigu à un *cirque* ou hippodrome dont on voit les traces dans le roc taillé à pic et en demi-cercle, et revêtu d'un parement à petit appareil, que les architectes romains ont jugé à propos de doubler pour obtenir plus de solidité; le cirque s'étendait au loin dans la plaine pour les courses d'hommes, de chevaux et de chars. Un portique le liait au monument déjà décrit, et dans cet intervalle se trouvait un corps de logis, dont les restes sont enclavés dans deux ou trois vieilles maisons. On ignore la destination de ce petit édifice. Peut-être offrirait-il une oge particulière pour les juges ou quelques personnes

de distinction. On a trouvé ailleurs les vestiges d'un amphithéâtre entièrement rasé aujourd'hui ; il complétait l'ensemble des lieux de récréation propres à la ville d'*Aurentia*, plus que suffisants aux besoins d'une population que les calculs les plus exagérés ne portent qu'à 40,000 âmes.

Pour achever le tableau des splendeurs qui distinguaient la ville d'Orange, il nous reste à parler de l'arc-de-triomphe. Plusieurs savants en placent l'érection immédiatement après les victoires de Marc-Aurèle en Germanie, qu'elle aurait eu pour but de commémorer. Le nom de MARIO, qui a occasionné l'opinion vulgaire que ce monument triomphal avait été dédié à Marius, n'est qu'une circonstance de détail très-insignifiante, puisque les trophées d'armes sculptés aux diverses faces portent d'autres noms jadis aussi lisibles que celui que nous venons de mentionner. L'arc d'Orange appartient à une époque où le goût, en devenant prétentieux, dégénérait visiblement, et si l'on est forcé d'admirer les détails de cet édifice, on ne doit point l'offrir comme un modèle de l'art antique, propre à être limité ou à faire autorité dans le jugement ou l'application. Le monument forme dans son ensemble un quadrilatère parfait. L'arceau principal s'élève à la moitié de la hauteur générale ; deux autres, plus petits, sont placés régulièrement de chaque côté. Des bas-reliefs représentant des batailles, des victoires, des armures, des trophées de guerre, des instruments de marine, etc., ornent les quatre faces de l'édifice avec une riche profusion. Ces détails méritent une étude à part que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de faire ici, et que nous abandonnons à ceux qui aiment à

lire l'histoire des hommes traduite sur la pierre et transmise ainsi de générations en générations sur un livre ouvert à tous et lisible en plein soleil depuis dix-sept siècles.

Les princes d'Orange, qui faisaient de l'arc-de-triomphe leur résidence, avaient établi leur salle de réception sous l'un des arceaux, dont le plafond était, comme les autres, orné de caissons du meilleur goût. Mais les princes d'Orange n'aimaient pas l'art romain; aussi firent-ils disparaître l'ornementation, afin d'y substituer plus commodément une belle couche de blanc de chaux. Cet acte de vandalisme, à peine croyable, rehausse le mérite des savantes et modestes réparations dirigées par MM. Renaux et Caristie, à l'aide desquelles ces architectes intelligents ont conservé à la France un de ses plus glorieux monuments.

Les géologues visiteront avec beaucoup d'intérêt les belles formations de grès vert dans les territoires d'Uchaux et de Montdragon, dans lesquels ils feront une ample collection d'astréa, de trigonies, de cérithes, de cuculées et de crustacés astacolites.

A Mornas, on montre les restes d'un château auquel se rattache le souvenir d'un monstre qui, passant subitement du catholicisme au protestantisme, et du protestantisme au catholicisme, fut également renié par les deux Eglises, qui ont voué à l'exécration des peuples le nom du seigneur *des Adrets.*

ASCENSION DU MONT-VENTOUX.

J'ai eu longtemps des préjugés contre le Mont-Ventoux; ils datent de mon premier passage à Mont-

pellier, en me rendant dans le Bas-Languedoc. J'arrivai tout juste à temps pour voir coucher le soleil derrière l'horizon de la célèbre promenade du Peyrou; c'était un beau spectacle, et je croyais en avoir joui complètement après avoir contemplé un beau ciel, un horizon, ici, vaporeux et indéfinissable, brisé par les cimes des Cevennes; là, noyé dans une poussière d'or, vaste et sans interruption, et surtout après avoir tourné mon visage vers le Nord, d'où la brise m'envoyait des bouffées du parfum des montagnes; je croyais, dis-je, avoir vu le Peyrou, lorsqu'un inconnu, un citadin officieux, vint me tirer de ma rêverie pour m'expliquer les beautés du lieu. Il me montra du doigt le Château-d'Eau, aux colonnes corinthiennes, que j'avais déjà oublié; il me fit retourner vers une porte triomphale, massive et outrée comme les louanges qu'on y a gravées en l'honneur du grand roi; puis il me demanda si j'avais vu les Pyrénées, les Alpes et la mer. Je répondis que non, et cependant je les avais vues sans m'en douter. Comme je demeurais dans l'attitude d'un homme qui consulte des souvenirs, car il me semblait bien me rappeler que j'avais entendu dire que l'on pouvait contempler tous ces grands objets d'un seul coup-d'œil, il me montra des croupes sinueuses à l'ouest: *Voilà les Pyrénées!* et je me rappelai une chaîne de hautes collines situées entre Narbonne et Perpignan. Etendant la main vers le midi: *Voilà la mer!* et je vis les étangs se développant comme une ligne blanchâtre, et plus loin un trait bleu foncé. Puis, indiquant l'orient: *Voilà les Alpes!* Cette fois, j'ouvris en vain les yeux, il me fut impossible, malgré les protestations de mon cicérone, de distinguer

autre chose que des vapeurs de forme douteuse, semblables à celles qui s'élèvent sur les terres basses de la Camargue ; mais je ne me le tins pas pour dit, il me fallait voir les Alpes avant d'avoir gagné Nîmes. Aussi, le lendemain, dès le lever du soleil, je penchais ma tête en dehors de la diligence, attentif à saisir de l'œil les moindres apparences de l'horizon. Je ne connaissais point les Alpes, mais j'avais contemplé, pendant quinze ans de ma vie, quatre-vingts lieues de Pyrénées, à cinquante lieues de distance, embrassant ainsi sous mon angle visuel deux mille lieues carrées. Je connaissais donc toutes les apparences magiques dont la transparence de l'air revêt, à distance, une chaîne majestueuse de montagnes. Mes yeux cherchaient donc au loin les forêts de sapin, les pentes abruptes, les aiguilles élevées et les cimes blanches de frimas au milieu d'août. Soudain j'aperçois au détour de la route un mont conique d'une régularité désolante ; pas la moindre échancrure pour en détruire la symétrie ; le type des montagnes en pain de sucre......

J'en ai longtemps voulu à ce beau Mont-Ventoux.

Je lui en ai voulu jusqu'au moment où, fatigué de la plaine, car on étouffe bientôt dans la plaine, j'éprouvai un vif désir de m'élever bien haut pour voir le pays comme une carte de géographie à mes pieds, le Rhône comme un petit ruban argenté, les collines comme des taupinières, et les villes à peine distinctes du sol où elles ont surgi.

Je me rendis à Avignon : sept lieues nous séparaient encore du Mont-Ventoux ; nous parcourûmes donc la plaine d'Avignon, remarquant en passant les maisons bâties en pisé, puis les *Palus*, anciens ma-

rais desséchés, qui produisent les meilleures garances du Comtat. Nous traversâmes ensuite les eaux bourbeuses du canal de Crillon, et les eaux scintillantes de la Sorgue, pures ici comme sous les rochers de Vaucluse; après un trajet de quatre lieues, nous nous trouvâmes devant la porte gothique de Carpentras.

Carpentras est un siége de sous-préfecture de 10,000 âmes, très-important à cause de sa situation qui en fait un lieu de rendez-vous de plusieurs populations, ailleurs séparées par les montagnes. La plaine qui l'entoure, abondamment arrosée et sous l'influence d'un beau ciel, offre tout le luxe méridional; ce n'est pas ici les arbres maigres et rabougris des environs de Nîmes, les garrigues et les arbustes desséchés, c'est ici une terre grasse qui regorge de trésors.

A l'entrée de la ville, on remarque un bel édifice dans le goût moderne : c'est l'hôpital, fondé par l'évêque d'Inguimbert, qui a légué aussi à la ville une bibliothèque de 20,000 volumes, et un grand nombre de manuscrits précieux. La ville est enceinte d'anciennes murailles, des tours en défendent encore l'entrée; celles de la porte d'Orange sont dans un état remarquable de conservation, et surprennent par le grandiose de leur aspect. L'intérieur de la ville est mal percé; la cathédrale gothique offre un portail assez beau, au haut duquel on fait remarquer à l'étranger une singulière sculpture qui consiste en une boule percée et rongée par des rats, licence satirique et bizarre de l'architecte, qui imprimait souvent à la pierre le cachet de son originalité. Un autre portail de cette même église est orné de fort belles colonnes antiques.

On pense bien qu'une situation aussi admirable que celle de Carpentras n'avait point échappé aux Romains. On voit les traces de leur séjour dans un arc-de-triomphe que l'on peut désormais, grâces au déblaiement des masures qui l'encombraient, voir et étudier tout à l'aise.

Avant ces fouilles importantes, la partie inférieure de l'arc triomphal servait de four à la cuisine de l'évêque, et l'on suspendait les ustensiles de la boulangerie aux cannelures des pilastres corynthiens; le cintre, au premier étage, servait d'alcove dans une vaste chambre à coucher. Ce monument paraît avoir été élevé à une époque qu'il faut placer entre la construction de celui de saint Remy, probablement du temps de Tite, et de celle de l'arc d'Orange, du temps peut-être de Septime Sévère. On remarquera deux seigneurs gaulois enchaînés à un arbre; une hache à deux tranchants, dite *bipenne*, à gauche; un couteau pour les sacrifices, à droite; en haut, deux carquois remplis de traits propres à être lancés à la main, et munis de leurs couvercles; au milieu, une tunique; entre les branches de l'arbre, deux *corniculum* ou cors pour la cavalerie, et une singulière armure pour masquer les chevaux; au bas de l'arbre, deux épées germaines. La face de l'est est beaucoup plus fruste: les deux personnages sont presque effacés; ils paraissent jeunes, et l'un des deux une femme; au bas de celle-ci on remarque un singulier appendice que l'on a comparé à une trompe d'éléphant. En général ces figures sont de mauvais goût, écourtées et mal exécutées, mais elles sont précieuses à cause des costumes et instruments dont elles conservent le souvenir.

Au sortir de Carpentras, on admire un aqueduc

plus remarquable peut-être par la hardiesse et l'étendue de la construction que par le bon goût et l'élégance de l'architecture.

A mesure qu'on approche du Mont-Ventoux, on voit les formes de ce mont se compliquer et ses dimensions prendre une plus vaste étendue ; de longues vallées semblent strier ses larges flancs ; des bois de couleur rembrunie s'étendent sur sa croupe décolorée. Dans son ensemble, ce mont paraît bien ce qu'il est : un monceau de pierres, de poussière et de débris. Il offre cependant un beau et magnifique spectacle à la chute du jour : c'est une partie du département relevé comme le coin d'un tapis ; la pointe dépasse les nues, pauvre et usée ; le bas est tout moucheté de vert et de gris, il est formé de prairies et de villages populeux. Les vallées sont comme les plis de l'étoffe, et ces plis ont 8 kilomètres de long sur 345 mètres de profondeur.

Lorsque nous arrivâmes à Bédouin, nous n'étions plus éclairés que par le crépuscule incertain, réfléchi par les pentes de la montagne ; on eut grand'peine à faire pénétrer la voiture au milieu du village, où elle parut être un objet de grande curiosité.

Nous prîmes des guides à Bédouin. Des mules vigoureuses, ornées de tout leur système accoutumé, de pompons, de disques de cuivre et de grelots, devaient nous servir de montures. L'une d'elles portait un bissac plein de provisions, chaque guide était muni d'une lanterne. Le baromètre n'avait pas été oublié; il était suspendu en bandoulière à l'épaule du principal éclaireur (1). A onze heures, notre petite caravane se

(1) Les observations barométriques ont été prises par notre

mit en mouvement; l'air était légèrement chargé de brouillards, mais nous fûmes rassurés, lorsque, rencontrant une troupe de montagnards, nous fûmes accueillis par cette parole de bon augure : *Vous allez à notre Sainte-Croix. Il y fera beau demain.*

Longtemps nous longeâmes, presque sans monter, la face méridionale du Mont-Ventoux. Nous étions parvenus aux confins de la culture et de l'industrie des hommes, des murailles à demi-ruinées indiquent encore les dernières limites de son règne. Ici encore, comme en plaine, l'air est tiède et plein de parfums et de tumulte; le coassement des grenouilles, le cri des grillons, et ce brouhaha qui règne à toute heure

compagnon de voyage, M. G. Fabre, de Nîmes, à l'aide d'un excellent baromètre portatif et d'un bon thermomètre libre. D'après les données qu'il a acquises, le Mont-Ventoux s'élèverait au-dessus du niveau de la mer, de 1916 mètres. M. A. de Gasparin, d'Orange, qui a plusieurs fois mesuré cette montagne, m'a dit n'avoir jamais rencontré deux fois le même chiffre, et ses appréciations ont varié entre 1820 mètres et 2020. Voici les principales élévations, d'après M. Guérin :

Carpentras (place de l'Evêché). . . . . 104 mètres.
Malaucène (auberge de l'Alause). 348
Source du Groseau. 424
Le Baroux (l'église). 366
Bédouin. 310
Les Tourniaires, habitation la plus élevée du Mont-Ventoux. 1180
Fontaine d'Angel. 1196
Prairies du Mont-Sérin, aux sources. 1500
Jas du Mont-Ventoux. 1604
Sommet du Ventoux. 2000
Vaison, au pont antique. 212
Orange (place du Cirque). 48
Avignon sous le pont de Saint-Bénézet. . . . . 15 30 c.
Le Rhône à Beaucaire. 2 33

sur la terre habitée parvenaient encore à l'oreille, confondu en un seul son indéfini et monotone. Mais après deux heures de marche, nous pénétrâmes brusquement dans le désert. C'est le plus vaste de ces couloirs qui descendent de la cime du Ventoux jusqu'aux dernières limites de sa large base ; on marche longtemps à mi-côte d'une des collines latérales, suspendu sur un précipice dont les ténèbres exagèrent la profondeur ; mais les mules ont le pied sûr, et les guides éclairent leur marche périlleuse. Notre caravane forme un effet des plus piquants : on l'aperçoit comme une traînée de lumière, ici, ondulant le long des pentes, là, à demi-cachée derrière des roches éboulées, ailleurs, scintillant à travers les broussailles. Cette course est longue ; la conversation des voyageurs, d'abord assez vive, commence à se ralentir ; un air vif se fait sentir ; chacun se roule dans son manteau, et bientôt le sommeil, impérieux, irrésistible, fait chanceler chacun de nous sur le bord des abîmes. On est forcé de mettre pied à terre. Le mouvement de la marche rappelle la chaleur vitale et nous dérobe au sommeil. Cependant, cette partie de notre voyage a pris pour moi et a toujours conservé la forme fantastique d'un rêve. C'est ainsi qu'il m'a fallu repasser depuis dans le même endroit pour me persuader qu'un rocher blanchâtre, qui reflétait alors les rayons de la lune, et qu'on appelle les *Aiguilles* à cause de sa forme élancée, n'était autre chose qu'un objet réel. Le fond de cette vallée est formé d'immenses éboulements de pierres blanches et sèches. Çà et là, on rencontre quelques groupes de chênes verts et de hêtres d'une teinte très-foncée. A gauche, on voit suspendue, sur des pentes extrêmement abruptes, la

lisière du bois que l'on aperçoit de fort loin comme un nuage noir, un peu au-dessous de la dernière cime du Ventoux. Cette vallée singulière a réalisé pour moi les dessins et les descriptions que j'ai vus de la Syrie et de l'Arabie Pétrée. C'est une vaste ruine, silencieuse, éboulée, éclatante comme un tas d'ossements blanchis au soleil. Pendant la nuit, la lune y projette de grandes ombres et de larges plaques de lumière. Pendant le jour, le soleil y concentre ses rayons pour en faire un réceptacle que les vipères et les lézards verts peuvent seuls habiter.

A trois heures du matin, après avoir traversé une partie du bois, nous parvînmes à la *Jas*, dernière cabane du Ventoux, abri des pâtres qui s'aventurent jusqu'à ces hautes régions. Nous y fîmes volontiers une halte. La lune était sur le point de se cacher derrière l'horizon; mais le crépuscule remplaçait déjà sa pâle clarté. A l'aide de ce demi-jour, la plaine apparaissait à nos pieds comme un Océan incommensurable; au nord s'élevait le dernier cône du Mont-Ventoux, tellement réduit dans ses dimensions et si brillant au milieu des ténèbres, qu'il nous semblait possible de l'atteindre au bout de quelques minutes de marche; une heure de pénible escalade nous en séparait encore.

Le soleil s'élevait à l'horizon au moment où nous atteignîmes la dernière cime... Que le lecteur ne nous demande pas ici la description d'une scène qui dépasse l'imagination elle-même. C'est un monde tout entier qui se déroule aux pieds du spectateur, et se perd, là, en cimes chargées de glaces éternelles; ici, dans l'atmosphère brumeuse de la Méditerranée. Qu'on se place devant une carte de géographie, que l'on

prenne le Mont-Ventoux pour centre, et que l'on trace, à l'aide du compas, un cercle de dix lieues de rayon, il comprendra en villes, villages, rivières, collines, forêts, landes et vignobles, tout ce que l'œil peut distinguer avec assez de clarté. Qu'on ouvre le compas et que l'on trace un autre cercle de 160 kilomètres, et il embrassera toutes les chaînes de montagnes dont les cimes dentelées viennent se ranger autour du spectateur comme un majestueux amphithéâtre. — Le Pic de Saint-Loup ; — les Cevennes dominées par l'Aigoual, l'Esperou et le Lirou ; — la Lozère avec son vaste plateau ; — le long du Rhône, le Coiron et les autres monts volcanisés de l'Ardèche ; — le Mezin, source granitique des torrents qui forment la Loire ; — au nord, les Alpes du Dauphiné ; — très-loin, un mont élevé, peut-être le Mont-Blanc ; le Val de Gaudemard ; — le Viso peut-être ; — la Ciolane ; — les Alpes maritimes ; — et plus bas, presque confondus avec la plaine, les Monts de Vaucluse, le Luberon et les Alpines. — Le Rhône et sa double embouchure serpente au loin ; il se trouve bientôt confondu avec la Méditerranée, qui apparaît comme une ligne brillante à l'horizon.

Après la première explosion d'étonnement et un coup-d'œil trop rapide sur ce monde magique, chacun songe à prendre du repos. Les provisions sont étalées ; chacun se range dans un angle d'un édifice en construction. On veut en faire un observatoire ; il a déjà coûté 1,400 fr., et les quatre murs mesquins de pierres sèches qui en forment l'enceinte ont déjà 1 mètre 25 centimètres de hauteur. Je ne sache pas que depuis trois ans, on y ait ajouté une seule pierre. Cependant ce réduit nous a été utile ; il nous a servi

de paravent contre une brise assez froide, qui n'était qu'un zéphir pour ce faîte si souvent fouetté par les orages, qu'il en a reçu un nom de mauvais augure. Malheur au curieux que la tourmente surprend au sommet du Ventoux ! il sera balayé au loin comme une feuille desséchée !

Cet immense cône du Ventoux n'est qu'un amas de fragments dans un désordre extraordinaire, soulevé en tous lieux, indice d'une catastrophe épouvantable qui l'a fait sortir de nos couches crétacées. Il nous a été impossible d'apprécier la profondeur de la couche de pierres concassées qui jonchent cette montagne remarquable : ce n'est que çà et là, et bien rarement, que l'on rencontre le roc à nu. Le calcaire y est abondamment surchargé de silice, et il passe souvent à l'état de silicate de chaux pur; il se présente alors sous la forme de noyaux; d'autrefois, sous celle de plaques ou dalles, dont la surface paraît avoir éprouvé l'effet de gerçures ou retraits prismatiques peu profonds, ce qui leur donne quelquefois, à s'y méprendre, l'aspect de mosaïques antiques. La chaux carbonatée s'y présente aussi en beaux cristaux métastatiques; j'y ai rencontré de la chaux sulfatée, du fer sulfuré en état de décomposition, une empreinte d'oursin et des indices de fossiles du genre de ceux que nous avons indiqués pag. 94. Quelques fleurs alpines se cachent sous les pierres; mais nulle part l'œil ne distingue le moindre arbuste. Ce sont les prairies du Mont-Sérin que les botanistes explorent avec le plus d'intérêt (1);

(1) Nous devons à M. le docteur Martins une excellente géographie botanique du Mont-Ventoux, rédigée sur le plan des travaux de même genre, que M. de Humboldt a donnés sur la Flore des Andes.

on y rencontre un beau et rare papillon, l'Apollon, auquel il faut de hautes régions et un air vif. M. Requien, d'Avignon, a découvert dans ces régions plusieurs serpents rares ailleurs.

Un des objets les plus dignes d'observation sur cette montagne remarquable, est la fontaine de Filiol; elle est située seulement à quelques mètres de la dernière cime; pour y parvenir, il faut suivre des pentes très-roides, se fier à des éboulements que le moindre poids fait crouler avec fracas dans des couloirs qui ont une lieue de long; mais on se sauve par la rapidité de la marche. La fontaine n'est qu'un filet d'eau, mais qui ne sait ce que vaut un filet d'eau dans le désert? Elle est, selon toute apparence, alimentée par une glacière souterraine. Le thermomètre exposé au filet, à six heures et demie du matin, marquait R. + 3, 6, plongé dans le petit réservoir; au-dessous il a donné + 4°.

Lorsqu'il fut question de redescendre de ce bel observatoire, j'éprouvai un vif regret de ne pouvoir y passer le reste de la journée; j'aurais voulu y contempler la chute du jour, ce moment solennel où successivement toutes les lumières s'éteignent, d'abord celles de la nature, et enfin celles de l'homme. Au coucher du soleil la nature est plus touchante; le matin elle est brillante et promet un jour tout entier, mais le soir elle dit adieu, et l'on n'est pas toujours sûr de la revoir.

On sait que le Mont-Ventoux contient des glacières naturelles qui alimentent les principales villes des environs. Nous avons eu occasion d'en observer une située non loin de la dernière cabane, sur la lisière du bois; elle remplit un enfoncement assez profond et de forme circulaire; elle paraît peu abritée des rayons du soleil.

Les propriétaires ont couvert soigneusement la surface de cette neige demi-glacée, de branches mortes et de feuillages secs ; la petite quantité qui fond graduellement s'écoule au-dessous, à travers les interstices des pierres, qui prennent ici la place d'un véritable tamis.

Au pied du Mont-Ventoux, on observe une belle formation de grès vert abondant en fossile et en jaspe rubané.

Bédouin est un triste village, et l'on y raconte une triste histoire. Pendant la Terreur, l'arbre de la liberté se trouva un matin scié en deux, sans que l'on pût découvrir l'auteur de cet attentat. Le comité révolutionnaire envoya des troupes, commandées par un brave militaire dont nous honorons trop la mémoire pour rappeler ici son nom, mais qui, jeune alors, obéissait aveuglément à une force plus que brutale. Les dix-huit principaux citoyens du lieu sont pendus sans délai ; dans les vingt-quatre heures, le reste des habitants peuvent emporter leur mobilier ; on met le feu aux quatre coins du village, et bientôt il n'est plus qu'un monceau de ruines noircies... Bédouin a été rebâti sur ses cendres, mais avec ses ruines noircies ; et les habitants auront longtemps une triste histoire à raconter.

MALAUCÈNE.

Après le plaisir de s'élever jusqu'à la cime d'une montagne qu'on a longtemps aperçue de loin, et de contempler la vue qui se développe autour du plateau qui la termine, vient le plaisir de faire le tour de ce même mont, et de voir ce qui se trouve de l'autre

côté. Alors le mont majestueux cesse d'être une image de l'infini; on l'a toisé, tourné, enceint de toutes parts, on le comprend tout entier, on le possède, et il est là désormais comme un jalon connu pour aider dans la découverte de l'univers. Or, je vais conduire le lecteur derrière le Mont-Ventoux, au pied de la pente septentrionale.

Pour y parvenir en passant par Orange, on traverse le *Plan-de-Dieu*, qui n'est point un Eden, mais une plaine parfaitement plate et stérile; ce doit être un triste horizon pour les habitants de la maison que l'on aperçoit à la lisière de cette steppe désolée. On parcourt aussi en long et en large le vaste bassin de l'Ouvèze; on imagine aisément que lorsque les montagnes de la Drôme, qui dessinent l'horizon, se couvrent de nuages bleus, la grave de l'Ouvèze doit être envahie par un torrent dévastateur; mais, en temps ordinaire, on traverse le fleuve presque sans s'en apercevoir. Au-delà, on longe pendant quelque temps le revers des *dentelles de Gigondas*, dont on a vu les élégantes crénelures se dessiner sur l'horizon d'Avignon. Cette chaîne paraît entrecoupée de riantes vallées, défendues à l'entrée par des villages jetés à la cime des monts, comme des nids d'aigle, et revêtus de la verdure la plus fraîche et la plus abondante. Là se trouve le village de Vaqueiras, fréquenté par les malades, à cause de ses eaux minérales, et par les géologues à cause de ses beaux gîtes de gypse fibreux et de calcaire d'eau douce.

Nous voici encore sur l'Ouvèze, et bientôt à *Vaison*, l'antique capitale des Voconces. Pomponius Méla, qui vivait du temps de Claude, place cette ville parmi les plus opulentes des Gaules. Pline et Ptolomée en ont

fait mention dans leurs écrits. Un rocher menaçant, surmonté de quelques tours féodales, annonce l'ancienne importance de Vaison, aujourd'hui réduit aux dimensions d'un bourg.

J'ai trouvé quelque ressemblance entre la ville des Baux et Vaison : ici comme là, le roc vif qui surgit partout entre pour beaucoup dans la construction des maisons et l'alignement des rues. Aussi le peintre trouvera-t-il à Vaison des intérieurs très-dignes de figurer dans son album. Les maisons de la ville *vaisienne* semblent chevaucher les unes sur les autres à partir du quai romain jusqu'aux murs gothiques qui terminent ce singulier amphithéâtre. Mais cet amas d'habitations accumulées, obscures et malpropres, ne sont que le Vaison du moyen-âge relégué sur une pente menaçante pour résister aux déprédations des compagnies et se grouper sous les forteresses protectrices du comte de Toulouse. La *villasse* ou la ville romaine, devenue depuis lors une carrière de matériaux à bâtir, était située sur l'autre rive de l'Ouvèze. Il faut beaucoup chercher pour en retrouver les vestiges. Grâces aux explorations de MM. de Gasparin et de Seynes, nous apprenons que les deux arceaux situés au-delà de cette partie de la ville, dans un endroit très-agreste, sont les restes de la façade d'un théâtre. Suivez la colline au sud, elle est excavée en demi-cercle ; fouillez avec le bout de votre canne, sous le gazon ou les feuilles desséchées des arbres, voilà les gradins ; un peu plus haut, les fondements de la muraille d'enceinte ; vers l'ouest, un corridor souterrain, qui conduisait, à l'ombre et par une pente douce, les citoyens de Vaison à leur salle de spectacle. Ce petit théâtre n'avait que deux précinctions, et on peut encore en observer

la séparation. D'après quelques calculs assez fondés, on pense que l'enceinte pouvait contenir deux mille spectateurs commodément assis sur la pente de la montagne.

On remarque aussi un pont d'une seule arche qui réunit les deux quartiers de Vaison. Cette construction, solide et peu élégante, est néanmoins due aux Romains; elle est d'une solidité remarquable; des inondations très-fortes en ont enlevé les parapets sans en ébranler la base établie sur le roc. Ce pont a environ 9 mètres de largeur, l'arche compte 17 mètres 21 centimètres d'ouverture.

Après avoir visité les restes du theâtre, les quais et le pont; après avoir suivi, autant que le permettent les mouvements du terrain et les empiètements de la culture, les fondements de la muraille d'enceinte, on a vu tout ce que le temps a épargné de la ville romaine. On désirerait alors entrer dans un de ses musées où les savants amassent péniblement et à grands frais la poussière des temps antiques. Le château *Maraldi* répond à cette demande du voyageur qui visite Vaison; car le fondateur de cet édifice a eu la singulière idée d'en incruster les murailles de tout ce que le hasard lui faisait tomber entre les mains; de telle sorte que la façade de son château est à un véritable musée ce que les grottes artificielles, parementées de coquillages et de stalactites sont à une collection de conchiologie ou au cabinet d'un minéralogiste. « Le style général de cet édifice, dit M. de Gasparin, indique, par son analogie avec d'autres monuments de ce temps, l'époque du séjour des papes à Avignon. Vers le levant, soutenus sur chaque face par deux pilastres surmontés d'un fronton, encadrés dans ces pilastres,

sont des bas-reliefs antiques, de différents âges. Les plus grands sont du temps de la décadence de l'art; tels sont un sacrifice, une salamandre dans les flammes, un char traîné par deux pesants chevaux; on remarque que le timon porte des arcs pour séparer les rênes, comme on en voit aux chariots russes; les chevaux sont ferrés. Cette sculpture pourrait être intéressante sous le rapport du harnachement. Au-dessus de ce bas-relief, on en voit un autre d'un beaucoup meilleur temps, représentant une course de chars. Une partie de la frise du bâtiment est formée par un bas-relief des travaux d'Hercule, du temps de la décadence. Le dessin en est ridicule et l'exécution mauvaise. Hercule en jupon, enlevant Antée, ou combattant l'hydre de Lerne, n'est pas supportable. Les pilastres du puits du château sont surmontés de deux figures, l'une d'un roi avec sa couronne et l'autre d'un *Janus quadrifons*, dont on trouvé souvent la figure dans plusieurs murs autour de Vaison. »

On rencontre à mi-chemin du château Maraldi une petite église du moyen-âge. Ce sanctuaire paraît encore empreint de la noble simplicité du christianisme primitif. Le chrétien de toutes les dénominations peut ici se recueillir et méditer en silence. On remarque dans cette église des tombeaux gothiques d'un âge postérieur. L'autel est entouré de tronçons de colonnes antiques : le pourtour est formé d'arceaux supportés par des colonnes de beau marbre, probablement arrachées aux temples païens par le zèle des iconoclastes.

De Vaison à *Malaucène*, le chemin est très-agréable. Quand on a dépassé le pont antique, on remarque, à l'autre rive, des rochers calcaires dont les couches offrent une disposition presque verticale, et présentent

au géologue un fait intéressant à observer. A droite, on aperçoit çà et là les traces d'un aqueduc romain qui avait pour but, d'après l'opinion la mieux fondée, de conduire les eaux de Malaucène jusqu'à Orange. On suit toujours l'Ouvèze et puis un ruisseau alimenté par la source de *Groseau*; enfin, une belle avenue de peupliers et de riches prairies annoncent l'approche de Malaucène.

Malaucène, qui est le point le plus rapproché du pied septentrional du Ventoux, comme Bédouin l'est du pied méridional, est un gros bourg de deux mille âmes, susceptible de devenir plus considérable encore. De jolies maisons, propres et de bonne construction, des usines et des filatures entourent la partie la plus ancienne de la ville, qu'il faut s'attendre à trouver, comme partout ailleurs dans le Midi, obscure, irrégulière et malpropre. Un rocher cubique qui domine la ville servait sans doute de support à l'antique château dont l'histoire fait mention, aujourd'hui disposé en esplanade; il porte les tristes insignes d'un calvaire.

Un joli vallon, diversifié par des rochers sourcilleux, une riche végétation, des fabriques bruyantes et des eaux brillantes et pures conduisent à l'antique église, et, plus loin, à un bassin de construction moderne où se rassemblent les eaux de la source de Groseau. Ici l'art est venu dénaturer un site qui aurait été d'ailleurs assez remarquable. Quel est donc l'esprit ennemi du beau qui a pu commander cette voûte massive qui masque l'issue des eaux que l'on aurait eu tant de plaisir à voir surgir et bouillonner au milieu des rochers?

Quant à la face septentrionale du Mont-Ventoux,

au pied de laquelle on se trouve, que le curieux ne s'attende pas à la voir boisée et glaciale ; il la verra, ici comme ailleurs, poudreuse et brûlante ; les *conservateurs* ont tout détruit.

VAUCLUSE.

Aimer la nature, l'étudier avec ardeur, mais s'attendre à la rencontrer quelquefois au-dessous des rêves de notre imagination, et la trouver encore belle dans les détails, alors que l'ensemble n'a pas entièrement répondu à notre attente, telle est la disposition d'esprit qu'il faut apporter avec soi en voyage. Si elle accompagne notre lecteur à Vaucluse, elle lui préparera, j'en suis sûr, une journée des plus délicieuses. Mais qu'il soit bien entendu qu'il se placera sagement entre l'enthousiasme de ceux qui, fascinés par leurs réminiscences littéraires, ne trouvent rien au monde qui égale la beauté du site auquel Pétrarque a attaché un souvenir tendre et poétique, et le dédain quelque peu cynique de ceux qui expriment une préférence décidée pour les truites apprêtées par l'aubergiste de Vaucluse.

Avant d'entreprendre ce petit voyage artistique, ou après l'avoir achevé, il serait bon de jeter un coup-d'œil sur la contrée environnante, en se plaçant au bel observatoire qu'offre le dernier plateau du rocher d'Avignon. Les monts de Vaucluse, qui sont séparés des Alpines par le Luberon, et du Luberon par une profonde vallée creusée par la Durance, semblent se rattacher immédiatement au Mont-Ventoux, dont ils sont comme une arête prolongée de cette haute épine dorsale, et l'on comprend tout d'un

coup ce qui a pu donner à quelques physiciens l'idée que la source de la Sorgue était un des canaux d'épanchement des eaux pluviales que le Mont-Ventoux recueille sur sa large croupe, et qu'il absorbe dans sa masse de calcaire caverneux. Du haut du magnifique observatoire où j'ai placé le voyageur, on aperçoit aussi très-distinctement, lorsque le soleil darde ses derniers rayons, la vaste cavité de Vaucluse, ou *Vallée close*, qui récèle le village et la source du même nom.

On sort d'Avignon par la porte Saint-Lazare. Une avenue de saules courbés vers le Midi par l'effet de la tourmente du Nord, remplacée plus loin par des rangées de peupliers effilés et de grenadiers verdoyants, conduit au village de Morières. Avant d'atteindre ce lieu assez insignifiant, on laisse à gauche plusieurs jolies maisons de plaisance précédées chacune d'une allée de platanes, ornement obligé de tous les villas des environs d'Avignon; à droite, on aperçoit au milieu des arbres la *Tour d'Espagne,* ruine d'un ancien couvent, et l'église de *Montfavet*, bâtie sur le plan d'une des plus belles églises d'Avignon, et surmontée d'un télégraphe, appendice peu gracieux qui dépare un grand nombre de nos édifices du Midi. Çà et là on observe la culture de la garance dans des champs arrosés par les eaux bourbeuses de la Durance; plus loin, on traverse le canal de Crillon qui en est le principal conduit. Au-delà de Morières, on gravit une côte d'où l'on jette un dernier coup-d'œil sur les édifices d'Avignon, et l'on entre dans un pays monotone, qui a peut-être pour seul avantage de préparer le voyageur à mieux apprécier les beautés naturelles qu'il attend au terme de son voyage.

Châteauneuf est un petit village jeté sur le revers du ressaut calcaire qu'on vient de franchir; il ne présente guère que de vieilles masures enfumées. A une lieue de distance, on traverse le *Thor*. Ce village renferme un monument remarquable : c'est une église construite dans le style que les archéologues désignent sous les épithètes de byzantin ou de roman : époque de transition placée entre les constructions des Romains et le genre gothique. Les arceaux sont en plein cintre; les fûts des colonnes et les chapitaux reçoivent des ornements de détail, qui s'éloignent évidemment de la pureté et de la simplicité primitives. Tout annonce qu'à cette époque on cherchait autre chose que ce qui existait déjà, sans avoir le courage de l'abandonner tout-à-fait. C'est l'époque de Charlemagne et de ses preux. Les aigles impériales semblent planer sur les feuilles d'acanthe. On parlait de faire abattre les portails de l'église du Thor pour les remplacer par des portes modernes. Les hommes de goût frémirent. L'autorité locale a renoncé pour le moment à ce projet ; et comme pour tempérer son refus et concilier tous les goûts, elle a fait passer une couche éclatante de lait de chaux sur le cintre de la porte méridionale.

A L'Isle, la nature devient plus riante. La Sorgue se divise en plusieurs canaux dans l'enceinte de la ville et la partage en autant d'îles : de là son nom. Les eaux scintillent de toutes parts au soleil et entretiennent partout une verdure agréable, et, avec la verdure, la fraîcheur et les aspects pittoresques. Des roues à godets alimentent des usines, des fabriques de garance et des papeteries, et répandent la fertilité dans les jardins. C'est un joli aspect qu'il faut bien-

tôt quitter pour rentrer dans la plaine, et dans une plaine sans mouvement de terrain, d'une lieue de large, et qui semble ne jamais devoir finir. Cependant rien n'intercepte ici la vue des monts de Vaucluse. On aperçoit sur leurs flancs un ancien château, celui de Massane, auquel le peuple attache des souvenirs traditionnels d'actes de cruauté et d'oppression, qui faisaient jadis de cette demeure féodale un objet d'épouvante et de terreur. On touche à la vallée de Vaucluse, et l'on se demande encore où elle peut être, jusqu'à ce que, au détour d'une petite colline qui en cachait l'ouverture, elle se développe dans toute sa majesté.

De toutes parts les rochers se redressent en murailles gigantesques, en aiguilles menaçantes; à leur base, on voit un antre obscur d'où jaillissent des eaux éblouissantes d'écume partout où elles rencontrent quelque obstacle dans leur cours; ailleurs, bleuâtres, vertes, passant au noir mat, selon qu'elles reflètent l'azur du ciel, la verdure des lierres ou la teinte rembrunie des rochers. Au pied de cet édifice majestueux, et comme pour en former la pittoresque avenue, le village de Vaucluse se groupe suspendu sur les eaux de la Sorgue. Les maisons qui le composent forment par elles-mêmes un objet digne de l'étude du peintre; il y remarquera des fabriques éclairées par le reflet des eaux, voilées de lianes et de mousses brûlées, ou élevant leurs formes italiennes au-dessus de belles touffes de verdure. La teinte de ces vieux pans de murs est chaude et variée; et sur le second plan de ce tableau s'élève un château délabré aux formes fantastiques et menaçantes. Cet ensemble d'objets, grands et empreints de grâce,

produit un effet presque magique sur ceux qui l'observent pour la première fois, et qui les charme encore lorsqu'ils viennent le visiter de nouveau ; et ce mélange de grandiose et de mystérieux laisse une impression qu'on chérit longtemps et qu'on se plairait à renouveler. Cependant tous les voyageurs n'en jugeraient pas ainsi, et plusieurs rangeront notre description parmi les exagérations des conteurs et les tableaux achevés au coin du feu. Il est vrai qu'un très-grand nombre de personnes accourent à la fontaine de Vaucluse, jettent à la hâte un coup-d'œil demi-dédaigneux, demi-prévenu, et retournent chez elles fort peu satisfaites de leur excursion. Pour nous, qui voulons épargner à nos lecteurs un sentiment si désagréable et un jugement si injuste, nous les invitons à marcher plus lentement et à s'arrêter avec nous aux détails.

Après le spectacle d'ensemble que présente l'enchaînement des rochers de Vaucluse, le premier objet qui frappe l'attention du voyageur, est une colonne qui s'élève à l'entrée du village. Le nom de Pétrarque lui rappelle un hommage rendu à la mémoire du poète italien dont le souvenir est allié pour jamais à celui de Vaucluse. Croira-t-on que ce monument avait été placé, dans l'origine, à l'issue même de la fontaine, au milieu de rochers tellement gigantesques, que la modeste colonne de Pétrarque était à peine visible au milieu de leur poussière ?

Un pont de pierre, dont le temps fera bientôt justice pour le plaisir des peintres, a remplacé sur la Sorgue un pont de bois qui figurait admirablement dans la vue de Vaucluse. Il conduit au village, dont les rues tortueuses et escarpées méritent la visite de

l'étranger. Il y remarquera une voûte singulière, en partie creusée dans le roc et en partie construite en maçonnerie antique. C'est le vestige d'un aqueduc romain dont on retrouve des traces, au-dessus, plus près de la source, et au-dessous, à Saint-Nicolas, dans les quartiers de Fours et de la Couronne, à Lisle, à Saint-Gervais, et de là dans la direction de Saint-Remy. S'il faut ajouter foi aux traditions populaires, cet aqueduc aurait conduit les eaux de Vaucluse jusqu'à Arles; il conserve encore, de nos jours, le nom de *canal d'Arles.*

Un sentier assez roide conduit aux ruines du château. Cette ruine n'offre plus rien de remarquable; les uns la désignent sous le nom de château de Pétrarque, les autres lui donnent le nom de Laure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne fut jamais la demeure ni de l'un ni de l'autre. L'histoire fait foi qu'il appartenait aux évêques de Cavaillon, seigneurs de Vaucluse. Il faut chercher l'emplacement de la maison de Pétrarque entre le village et le château; il n'en reste plus la moindre trace; les habitants de Vaucluse en ont emporté toutes les pierres; c'était d'abord une simple maison de paysan, qu'il fit rebâtir quelque temps après pour la rendre plus logeable. « En 1331, le jour de Noël, une bande de voleurs qui ravageait depuis quelque temps les environs de Vaucluse, mit le feu à cette maison; une voûte arrêta l'incendie. Heureusement le concierge avait porté au château quelques livres que Pétrarque y avait laissés. On voit dans un jardin des lauriers qui, d'après le témoignage des vieillards du pays, ont succédé à des arbres plus anciens encore, que le poète y avait peut-être plantés. La tradition populaire se trouve confirmée par la des-

cription que nous en fait Pétrarque lui-même : « Ici
» mon jardin est terminé par une rivière profonde;
» là, par une montagne taillée à pic, opposée aux
» chaleurs du midi, et qui ne cesse jamais de donner
» de l'ombre au milieu du jour; le doux zéphyr peut
» pénétrer sans obstacles. Dans l'éloignement, un
» mur agreste rend cet asile inaccessible aux hommes
» et aux animaux (1). J'ai deux jardins, dit-il ail-
» leurs, rien dans le monde ne leur ressemble; je
» leur ai donné le nom de Parnasse transalpin. L'un
» est ombragé, propre à l'étude, consacré à Apollon;
» il est en pente à la naissance de la Sorgue, terminé
» par des rochers inaccessibles; l'autre est plus près
» de ma demeure, moins sauvage, agréable à Bac-
» chus, au milieu d'un fleuve rapide, séparé par un
» petit pont, d'une grotte voûtée, impénétrable aux
» rayons du soleil. Je crois bien que cette grotte res-
» semble à cette pièce où Cicéron allait quelquefois
» déclamer; elle invite à l'étude; je m'y tiens au mi-
» lieu du jour. Je me promène le matin dans les col-
» lines, le soir dans les prairies, et quelquefois dans
» le petit jardin près de la fontaine, où l'art surpasse
» la nature; il est situé sous un rocher au milieu des
» eaux; mais s'il est étroit, l'âme s'y agrandit et s'y
» élève. »

L'accès de la source, du côté du château, offre quelque difficulté : les pentes sont glissantes et les rochers escarpés. Il faut aussi franchir quelques murailles délabrées, peut-être celles du jardin consacré à Apollon. La route qui longe la rive opposée est parfaitement commode; mais celle-ci offre de plus beaux

(1) Pét., liv. III, epist. 3.

aspects : la nature y paraît plus bouleversée ; l'œil y perd plus tôt la trace de l'industrie humaine. On se glisse à l'ombre de rochers gigantesques, creusés de vastes et nombreuses cavernes, et l'on arrive bientôt au pied d'une colonne naturelle de l'effet le plus bizarre ; elle se détache comme un grand fantôme blanc sur le rideau grisâtre du fond ; elle apparaît presque comme un monument d'art, au milieu des bouleversements de la nature. Il faut faire encore quelques pas pour atteindre le réceptacle de la source et pour en bien comprendre la disposition.

Qu'on se figure une immense caverne dont la voûte se recourbe en cintre parfait, et dont la ténébreuse profondeur se dérobe au regard à l'aide de la nuit éternelle qui y a fixé sa demeure. Une surface immobile, parfaitement transparente et d'une couleur de saphir pur, s'étend dans les profondeurs de cette enceinte souterraine. Pendant la sécheresse, cette surface descend, abandonne successivement une partie des bords du bassin qui l'enceint, pour se réduire à la circonférence du gouffre incommensurable d'où elle surgit. C'est sur ces bords encore glissants que le voyageur peut, s'il en a le courage, s'aventurer pour contempler de plus près ces abîmes. Après les pluies, la surface s'élève d'abord limpide, puis tumultueuse, tourmentée ; elle bouillonne, elle atteint à 50 mètres de hauteur la racine d'un figuier ; mais ces eaux n'en pourront jamais mouiller la tige ; car, parvenues à cette hauteur, elles ont déjà dépassé celle d'un ressaut qui les contenait jusqu'alors dans leur lit. On les voit alors bondir de chute en chute, couvrir d'écume de noirs rochers, et offrir, de toutes parts, une scène de tumulte et de désordre. Dans tout autre temps, la

source s'infiltre dans les roches qui lui servent de barrière, et va sortir, plus bas, en mille filets insignifiants. Alors les rochers de la cascade apparaissent comme un amas d'une teinte noirâtre et d'un aspect ruineux, et lorsqu'on lève les yeux vers la cime du mont qui se redresse perpendiculaire au-dessus de l'observateur, on aperçoit, à 230 mètres de hauteur, des roches menaçantes qui semblent prêtes à augmenter, par leur chute, les détours et les cataractes de la Sorgue.

Mais c'est surtout pendant une belle nuit d'été qu'il faut contempler ce site admirable, alors que la lune frappe d'un rayon oblique la grande roche, et que les aiguilles élancées réfléchissent leur ombre fantastique sur la croupe des monts; alors tout est silencieux dans la plaine; l'air est tiède et enivrant de parfums, et si l'on revient au bord du gouffre pour prêter l'oreille à ses mystères, il répond par des sons étranges et incompréhensibles.

J'ai longtemps désiré savoir ce qu'il y a derrière le rocher de Vaucluse ainsi qu'à la surface de son plateau. Dans une de mes excursions, ayant deux heures de plus à ma disposition, j'ai escaladé l'éboulement qui se présente à droite du gouffre. La montée est assez raide, et cette vue d'un gouffre placé tout juste au-dessous de l'observateur est un peu gênante; mais l'air était frais, la compagnie agréable, et personne ne voulait avouer sa peur. Nous arrivâmes donc au sommet de la montagne, ou, pour mieux parler, au pied d'une autre montagne et à l'entrée d'une autre vallée. Celle-ci a un aspect des plus tristes, tout y est sécheresse et désolation. On monte encore, et l'on atteint le plateau de la grande roche; on y voit au milieu des

pierres soulevées par les bouleversements de la nature, d'autres pierres arrangées d'abord par la main des hommes, et dérangées depuis par les orages. Ce sont les ruines d'une chapelle que saint Véran avait dédiée à saint Victor.

Et puis on avance de quelques pas, on se trouve sur la corniche de la grande roche, au bord d'un précipice de 230 mètres de profondeur perpendiculaire. De là le gouffre apparaît comme une légère tache noirâtre, et le torrent comme un filet d'argent délié; les aiguilles des rochers présentent leurs pointes acérées, les autres monts offrent de toutes parts ou leurs tranchants étroits ou leurs plateaux arides; des oiseaux de proie planent sur cet abîme, et se balancent indécis de la direction de leur vol..... C'est un spectacle magique et indéfinissable; mais je ne conseille à personne d'y regarder trop longtemps.

Avant de quitter Vaucluse, il faut donner un moment d'attention à la structure des roches qui l'entourent. Le massif même du grand rocher appartient au terrain néocomien, que distinguent de nombreux débris de *chama ammonii;* plus bas on trouve une belle formation de calcaire d'eau douce, caractérisée par des cyclostomes et des potamides, qui passent souvent à l'état siliceux. On observe aussi des corps organisés tubiformes, qui appartiennent peut-être à la classe des zoophites, peut-être au règne végétal et à la famille des roseaux.

On peut revenir à Avignon par un chemin différent de celui que l'on avait pris le matin. Cette nouvelle route conduit directement vers la Durance; on passe devant la Chartreuse de Bon-Pas, bâtie en partie sur un banc de grès, et en partie dans l'intérieur de ses

couches. « Lorsque les infidèles, dit Nouguier dans son *Histoire de l'église d'Avignon*, imprimée en 1659, voulurent entrer dans les terres de Provence, du côté d'Avignon, la noblesse de la ville et le peuple tâchèrent de s'opposer à leur passage; ils furent accablés par le nombre des Sarrasins, ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Mau-Pas*. Mais la ville, délivrée de la tyrannie de ces barbares, fit élever, en mémoire de la mort glorieuse de ses concitoyens, une chapelle au lieu où reposaient les os de ces illustres champions de la foi. Cette chapelle fut donnée aux Templiers, et depuis aux religieux de Saint-Bruno, par Jean XXII. On y a bâti ensuite une église, et on a changé le nom de *Mau-pas* en celui de *Bon-Pas*. »

C'est ici que l'on peut traverser la Durance sur un pont remarquable par sa longueur. Au milieu des galets de la rivière, on remarquera des échantillons de *variolites*, qui offrent à leur surface polie les apparences caractéristiques de la petite-vérole.

BEAUCAIRE.

La construction du château de Beaucaire remonte à une très-haute antiquité. La plupart des savants s'accordent à reconnaître qu'il a été bâti sur les ruines de l'antique *Ugernum*. Il donna naissance à la ville qui domine, et qui reçut le nom de *Bellum-Cadrum* ou *Belli-Cadrum*, peut-être à cause de sa situation dans une plaine carrée. Le plus ancien monument que nous connaissions où il soit fait mention de Beaucaire, est l'acte de partage fait vers l'an 1067 entre Raymond et Bernard, fils de Béranger, vicomte de Narbonne, suivant lequel ce lieu dépendait alors de leur domaine.

Déjà à cette époque on réparait le château. Cet édifice faisait partie de la terre d'*Argence* ou territoire du diocèse d'Arles, situé en deçà du Rhône.

On peut aisément imaginer que ces vieilles tours féodales ont été les témoins et le théâtre de plusieurs évènements mémorables; l'histoire en rapporte plusieurs d'un haut intérêt. En 1174, Raymond, comte de Toulouse, y tenait une cour plénière où Henri II, roi d'Angleterre, devait négocier la paix entre Raymond et le roi d'Aragon. Les deux rois ne vinrent point; néanmoins on fit une fête sur laquelle un auteur du temps nous fournit les détails suivants : « Le comte de Toulouse y donna cent mille sols à Raymond d'Agout, chevalier, qui les distribua aussitôt à environ dix mille chevaliers qui assistèrent à cette cour. Bertrand Raimbaud fit labourer tous les environs du château, et y fit semer jusqu'à trente mille sols en deniers. On rapporte que Guillaume Gros de Martel fit apprêter tous les mets dans sa cuisine avec des flambeaux de cire. La comtesse d'Urgel y envoya une couronne estimée quarante mille sols. On avait résolu d'y établir pour *roi des bateleurs* un nommé Guillaume Mite, s'il ne se fût absenté. Raymond de Venous fit brûler par ostentation trente de ses chevaux devant toute l'assemblée. »

En 1216, le château de Beaucaire était le théâtre d'un siége mémorable; en voici un récit détaillé, suivant un ancien auteur :

« Les anciens sujets du comte de Toulouse faisaient de vigoureux efforts pour secouer le joug de la domination de la maison de Montfort. Le jeune Raymond, fils de Raymond VI, était prêt à passer le Rhône à Avignon, à la tête de son armée, lorsque les habitants

de Beaucaire l'invitèrent à se rendre dans leur ville, avec offre de la lui livrer, nonobstant la garnison que Simon de Montfort avait mise dans le château. Le jeune comte attaqua la place par terre et par eau du côté du Rhône, après avoir entouré son camp de retranchements et de fortes barrières. Il tenta ensuite l'assaut, tandis que ses soldats, ayant ramassé une grande quantité de bois autour des portes du château, s'efforçaient de le brûler. Le gouverneur, se voyant vivement pressé, demanda à capituler, pourvu qu'on accordât la vie sauve à lui et à toute sa garnison. Le comte, du conseil de ses barons, ne voulut le recevoir qu'à discrétion : sur cette réponse, le gouverneur résolut de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Le prince fit ensuite élever des pierriers pour battre les quatre portes du château, auquel il fit donner un nouvel assaut quelques jours après; mais il fut encore repoussé : il trouva moyen cependant d'empêcher les assiégés de puiser de l'eau dans le Rhône, ce qui, joint au défaut de vivres qui commençaient à leur manquer, les incommoda beaucoup.

» Gui et Amauri de Montfort, avertis du danger que couraient les assiégés, marchent au secours de cette place, suivis de Gui, évêque de Carcassonne. Arrivés à Nîmes, ils se disposent au combat par la confession et la communion, et marchent en ordre de bataille; ils se rendent maîtres, sur leur passage, du château de Bellegarde, et sont bientôt aux portes de Beaucaire. Simon de Montfort les avait rejoints; ils sont repoussés avec perte vers Bellegarde. Le lendemain ils campent de nouveau sur la grève du Rhône, munis d'une quantité de machines et d'instruments propres à un siége. Le jeune Raymond continue vigoureusement

l'attaque du château; il fait construire un bélier d'une dimension gigantesque; mais les assiégés trouvent le moyen d'y mettre le feu, ainsi qu'à la plupart de ses autres machines. Simon, de son côté, se retranchait dans son camp, et employait à cet effet les arbres des environs, qu'il fit couper. Il donna l'assaut quelques jours après, et fut repoussé avec perte; on lui fit prisonnier, à cette occasion, Guillaume de Bolic, l'un de ses plus chers chevaliers, que les habitants de Beaucaire firent pendre aussitôt, à sa vue, sur les remparts. Le lendemain le jeune Raymond fit braquer ses pierriers contre les retranchements de Simon, tandis que ce général faisait construire une *gate* ou grande machine que ses ouvriers ne purent achever, parce que les batteries de Raymond mirent en pièces tout ce qui en avait été fait. L'inutilité de tous ces efforts découragea Simon, qui commençait d'ailleurs à manquer de vivres, parce que tout le pays s'étant déclaré contre lui, il ne pouvait en obtenir qu'à grands frais de Nîmes et de Saint-Gilles.

» La garnison de Beaucaire n'était pas dans une meilleure situation; se voyant fort pressée, elle arbore un drapeau noir pour faire connaître à Simon de Montfort l'extrémité où elle se trouvait. Ce général, résolu de tenter l'impossible pour prendre la ville, fait dresser une machine appelée *Boso*, et abat enfin une partie des murailles. Les assiégeants lui ayant opposé une autre machine, ils enlèvent la sienne, et rendent tous les efforts inutiles; ils aperçoivent cependant qu'il avait attaché les mineurs au rocher sur lequel les murailles de Beaucaire étaient bâties; ils préparent aussitôt une mixtion de soufre en poudre qu'ils joignent avec beaucoup d'étoupes, et, y ayant mis le feu, ils

jettent le tout sur les mineurs qui sont tous étouffés ou brûlés. Raymond redouble en même temps ses attaques contre le château et contre le retranchement des Croisés, et le gouverneur du château, ne pouvant plus résister, arbore une seconde fois le drapeau noir. Simon, voulant faire diversion pour le favoriser, range ses troupes au *Puy-des-Pendus*, et après avoir exhorté ses soldats à vaincre ou à périr, il se dispose à donner l'assaut. Bientôt les deux armées en viennent aux mains et combattent des deux côtés avec une égale fureur; la nuit sépare les combattants.

» Le gouverneur du château se défendit encore pendant quelque temps, malgré la disette des vivres qui fut si grande, qu'on fut obligé de manger les chevaux qui étaient dans la place. Après un combat sanglant où Raymond, âgé seulement de dix-neuf ans, fit des prodiges de valeur, Simon assembla son conseil de guerre où l'on décida de traiter avec le jeune comte; celui-ci accepta la capitulation de la citadelle en laissant à la garnison seulement la vie sauve; elle se retira sur Nîmes. L'année suivante, Raymond accorda, dit-on, aux habitants de Beaucaire, en reconnaissance de leurs services signalés au siége du château, l'établissement de la fameuse foire qu'on y tient, depuis cette époque, tous les ans (1). »

Louis IX passa à Beaucaire en 1254. Ce fut dans cette occasion que les *chevaliers et les bourgeois* de la ville adressèrent des plaintes à ce monarque contre les officiers de justice, ce qui l'engagea à publier la même année une ordonnance datée de Saint-Gilles, dans

(1) Ce fait est contesté par quelques historiens, qui remarquent qu'il est parlé de la foire dès 1168.

laquelle se trouve ce règlement très-remarquable : « Afin qu'il soit permis aux habitants de Beaucaire d'user plus librement de leurs biens, nous défendons à nos sénéchaux de les empêcher de porter où ils voudront leurs vins et autres denrées pour les vendre. S'il arrivait cependant quelque cas pressant pour lequel il conviendrait de défendre de porter des denrées hors du pays, le sénéchal assemblera alors un conseil non suspect auquel se trouveront *quelques-uns des prélats, des barons, des chevaliers et des habitants des bonnes villes*, de l'avis desquels ce sénéchal fera cette défense. » C'est là le plus ancien monument qui constate que le tiers-état ait été nommément appelé dans les assemblées de la province et même du royaume, ombre de ce gouvernement représentatif qui forme aujourd'hui l'essence et la force des constitutions libérales comme la plus sûre garantie de leur efficacité.

Disons, pour achever l'histoire de ce château, qu'il fut longtemps l'objet de plusieurs combats cruels pendant le débordement des compagnies et les guerres de religion, et qu'il fut enfin démantelé en 1632. Depuis lors il n'a plus guère d'intérêt que pour les artistes qui admirent la forme élancée de ses tours, l'architecture élégante de sa chapelle et la couleur méridionale de ses ruines.

Ce doît être un singulier spectacle que la foire de Beaucaire, pour le voyageur accoudé sur le parapet délabré de ce vieux château. Ici, le Rhône caché sous une flotille de petites embarcations qui portent les étoffes du Nord et les fruits du Midi ; là, le pont qui vibre sous le poids d'une masse vivante ondulant d'une rive à l'autre ; là, au fond du précipice, sous une poussière dorée, la foule qui s'entremêle, pressée,

haletante, poudreuse, circulant autour des boutiques des marchands de dattes, de corbeilles et de joujoux; des modistes, des libraires, des Levantins, des théâtres populaires, des ménageries, des saltimbanques, des histrions, des funambules, des monstres de toute espèce; et de cette masse mouvante, dont la vue donne le vertige ou prépare le cauchemar, s'élève une atmosphère de fumée et de vapeurs, avec le brouhaha des villes mêlé aux sons étouffés de vingt orchestres discordants. Ailleurs, la ville est silencieuse et calme; c'est là que se font les vraies affaires; le Vivarais et le Cevenol y étalent leurs soies brutes; le Nîmois et le Lyonnais les merveilles de leur industrie; l'Américain décide par ses demandes l'hiver du pauvre, et, sans s'en douter, conjure ou évoque l'émeute du prolétaire. La nuit n'a plus de ténèbres ni de silence, et lorsque partout ailleurs l'obscurité domine, une poussière lumineuse et phosphorescente plane sur la foire : immense bivouac que le premier jour d'août verra se dissiper en un clin d'œil, pour rendre Beaucaire au silence et à la solitude pendant tout le reste de l'année.

Il nous reste encore quelques mots à dire sur Beaucaire; nous avons encore quelques vestiges des temps passés à visiter dans l'antique Ugernum, non de la ville romaine, dont l'emplacement est un problème, mais du Beaucaire du moyen-âge et de ses monuments gothiques, caractéristiques d'une époque qui eut aussi ses temps classiques et ses lois fixes de beauté et d'ordonnance. Mais ici ce ne sont que des vestiges presque entièrement effacés par le déluge de peuples divers qui a coulé le long du Rhône, tantôt du nord au midi, tantôt du midi au nord.

C'est lors d'une irruption dans cette dernière direc-

tion, que fut détruite la magnifique église de Notre-Dame-des-Pommiers, fondée dans le Vme siècle, et brûlée par les Sarrasins en 720, et dont il ne reste plus guère, je crois, qu'une frise d'un goût excellent qui gît à présent sur la place publique, vis-à-vis l'église moderne, où elle sert de banc aux oisifs. Cet édifice remontait aux temps du premier établissement du christianisme dans les Gaules, et longtemps, à Ugernum comme à Nîmes, on conserva l'usage de laisser chanter aux laïcs comme aux clercs, les psaumes et les hymnes, aux offices, à haute voix, soit en grec soit en latin, langues que le peuple même parlait encore dans le pays. L'église moderne, qui a été élevée sur les fondements de l'ancienne, est d'un style assez noble, surtout à l'intérieur, mais dénué, comme toutes les églises modernes, de ce demi-jour mystérieux qui caractérise les édifices consacrés au culte romain. L'église des Cordeliers, qui a aussi subi des dégradations pendant l'irruption des compagnies, des Bourguignons et des réformés, offre au-dessus du portail une singulière sculpture représentant trois rois élevant vers le ciel le Saint-Enfant. Mais le monument gothique qui offre le plus d'intérêt, moins par les souvenirs historiques qui pourraient s'y rattacher que par son effet pittoresque et les formes simples et typiques qui le caractérisent, c'est un *Oraou* ou oratoire. Ce petit monument triangulaire est placé à la jonction des trois chemins de Beaucaire, d'Arles et de St-Gilles; de sorte que les voyageurs qui viennent de ces trois directions, le voient toujours en face. Il annonce, par sa structure régulière et parfaitement ordonnée, que l'art était arrivé au point qui sépare la simplicité et la rudesse de l'époque d'invention et la profusion

des ornements, qui fait pressentir la décadence. La croix ouverte de Beaucaire me paraît offrir un modèle parfait d'architecture saraceni-gothique, et se recommande, à ce titre, à l'attention des artistes et des archéologues.

La plupart des inscriptions, pierres tumulaires et chapitaux antiques, ont été réunis sur l'escalier de l'Hôtel-de-Ville. Au milieu de ces monuments incrustés dans la muraille, on remarque une pierre qui servit à réparer le clocher de l'église, dégradé pendant le siége de 1578, conduit par un nommé Parabère, gouverneur du château, sous le maréchal de Damville. Elle porte l'inscription suivante, qui donne une idée de la poésie du temps :

Du moys neuviesme
Le jour dixiesme
Parraberistes
Plus qu'athéistes
Du chateau ceste
Bréche ont fete
De Dieu la gloyre
Au Roy victoire.

La ville de Beaucaire est dominée par des groupes de collines incultes; elles offrent de belles vues, et une triste promenade, d'abord le long d'un sentier tournoyant autour des stations d'un calvaire, et puis vers un autre calvaire, celui-ci bien réel et marqué encore du pilier qui supportait jadis les fourches patibulaires.

Une autre promenade qui mérite mieux l'attention du voyageur, est celle qui le conduit, au nord-ouest, au château de *Saint-Roman*.

Nous n'osons pas donner le nom de construction à

ce singulier édifice, puisque les hommes n'y ont rien élevé, mais se sont contentés d'excaver un bloc immense que la nature leur avait fourni, et de dégrossir ses formes brutes et ses dimensions gigantesques. Les habitants ont disparu de ce pays de troglodytes, et laissent désormais aux renards et aux oiseaux de proie la paisible jouissance de leur antique domaine. Ce château ou ce couvent, car Saint-Roman a été tour-à-tour l'un et l'autre, à diverses reprises, est donc un édifice cyclopéen d'une seule pièce, comme coulé d'un seul jet; il réalise les descriptions de quelques-uns des monuments de la ville antique et désolée de Pétra. Ici on parcourt une vaste église où l'on aperçoit encore des ogives ruinées, des sculptures frustes et des chapiteaux gothiques; là, des salles de réception; ailleurs, un cloître meublé de sarcophages fouillés depuis peu par des mains rapaces qui n'y ont trouvé que des cendres et des ossements. Des escaliers délabrés conduisent au faîte de l'édifice; il est plat, recouvert, dans certains endroits, de briques vernissées et de conduits propres à l'écoulement des eaux pluviales dans de vastes citernes. Sans cette ressource, moines ou soldats auraient été entièrement privés d'eau. De ce lieu élevé on peut contempler une vue ravissante. On se trouve tout juste au point culminant qui sépare les eaux du Rhône de celles du Vistre, et à peu de distance on aperçoit la vallée du Gardon, dont on domine l'embouchure dans le bassin du Rhône.

On trouve peu de documents historiques concernant le château de Saint-Roman. Les cinq énormes volumes de la grande *Histoire du Languedoc*, et les sept volumes indigestes de l'*Histoire de Nîmes*, par Ménard, nous font connaître seulement que l'abbaye de *Saint-*

Romanus de Aquilia ou *Aculeia* fut unie à celle de Psalmodi en 1102; depuis elle devint un prieuré conventuel séculier, en 1538, et cédée plus tard par les religieux de Psalmodi à un seigneur qui en fit un château. Deux fois les propriétaires en firent hommage au roi de France, en 1588 et en 1612. Nicolas de Saint-Roman, n'ayant pas réussi à forcer les soldats qui, pendant les guerres de religion, le gardaient lui et sa famille, après leur avoir donné la liberté de séjourner paisiblement dans leur habitation, se jeta par une fenêtre dans un des fossés de son château, où il se tua. En parcourant ce lieu désolé, on a de la peine à croire que ce rocher ait été vendu cent mille francs environ, au commencement du siècle dernier.

Je conseillerais aussi au curieux une promenade aux carrières. Il serait difficile de déterminer l'époque où ces exploitations ont été entreprises; chaque siècle en a augmenté l'étendue, et elles couvrent aujourd'hui une vaste étendue de terrain. Qu'on se figure des excavations perpendiculaires de 28 à 34 mètres de profondeur, d'une régularité mathématique, colorées diversement selon le nombre de siècles qui ont laissé leurs stygmates sur leurs surfaces. Ici le fond des réceptacles est noyé dans les eaux, ailleurs ombragé par des arbustes centenaires, plus souvent encombré de ruines et de poussière, ce qui atteste que les travanx ont été suspendus depuis peu; mais généralement ce sont des cavités où l'on entend bourdonner les ouvriers carriers, qui font retentir au loin le choc du pic et des leviers. Malheur à l'étranger qui viendrait à s'égarer de nuit dans ce dédale, où chaque pas le conduirait au bord d'un abîme, et où

la connaissance la plus parfaite des localités ne suffirait pas pour le guider dans ce labyrinthe inextricable !

Cette formation tertiaire est riche en fossiles. On y trouve des scutelles bien conservées, des dents de squale ; on y a découvert un squelette entier de Lamentin.

Après les curiosités anciennes de Beaucaire, on visitera avec intérêt les choses modernes, parmi lesquelles figurent avec honneur le canal, le pont et le chemin de fer. Le premier est la continuation du canal du Languedoc, construit par Riquet. Il achève la jonction de la Garonne avec le Rhône. La construction du pont date de quelques années seulement, et a remplacé un mauvais pont de bateaux. Cet ouvrage immense a quatre arches, chacune de 130 mètres de long, ce qui donne une longueur totale de 520 mètres. Les arcs du suspensoir, posés sur chaque pile, construits en belles pierres blanches, figurent des arcs de triomphe, les chaînons sont formés de faisceaux de fils de fer. On sait que deux des travées de ce pont, qui avaient résisté à l'inondation de 1840, ont été, plus tard, enlevées par le vent.

Le pont viaduc du chemin est un des plus beaux monuments de ce genre en Europe, offrant une admirable réunion des charmes de l'art architectural et des puissances de l'industrie moderne.

TARASCON.

Tarascon paraît avoir été, comme Avignon, un point de réunion pour quelques familles émigrantes de Marseille. Sous la domination romaine, elle devint

une position militaire avantageuse, sans renoncer au commerce, que sa situation semblait favoriser d'une manière si particulière. Il paraît qu'on y avait établi une citadelle, nommée *Arx Jovis*, dans le même emplacement où a été, depuis, bâti le château. Ce dernier monument est un des plus magnifiques du XVe siècle. Rien n'est comparable à la belle construction des tours dont il est flanqué, et leur état parfait de conservation est aussi remarquable que le fini qu'elles avaient reçu primitivement. Cette puissante citadelle fut commencée sous Henri II, en 1400, et achevée par le roi Réné. C'est un parallélipipède d'une grande dimension, ayant, du côté de la ville, deux belles tours rondes, et, du côté du fleuve, deux tours carrées irrégulières. Une enceinte plus basse, flanquée d'autres tours carrées, s'étend vers le nord. Tout l'édifice s'élève sur des rochers, dont plusieurs surplombent les eaux profondes du Rhône. Cet antique et triste séjour royal a été converti, de nos jours, en maison d'arrêt et de détention. Une des cours d'entrée est remarquable par des voûtes gothiques d'un beau travail. La plupart des salles sont très-élevées et surmontées de voûtes majestueuses; une large plate-forme termine l'édifice. De cet observatoire élevé on jouit d'un magnifique coup-d'œil; mais le regard est singulièrement préoccupé par les abîmes du Rhône, que l'on domine perpendiculairement à une hauteur immense, et l'on craint de suivre involontairement la route périlleuse que plusieurs prisonniers n'ont pas craint de tenter pour ressaisir leur liberté.

L'église de Tarascon offre un beau portail bysantin; une inscription enchassée dans la muraille annonce la dédicace de cet édifice à sainte Marthe, et le millé-

sime 1202. Une autre inscription constate des réparations en 1220. L'intérieur de la nef est décoré de tableaux représentant les actes de sainte Marthe. Quelques-unes de ces productions de l'art ne sont pas sans mérite. Un médaillon grotesquement peint à la clef de la voûte principale ne manque pas d'attirer l'attention de l'étranger. Il représente une femme liant un monstre, de figure bizarre. C'est la patronne de Tarascon, sainte Marthe, que la tradition fait venir jusque sur les plages de la Camargue; plus tard, elle se rendit à Tarascon, que désolait un monstre appelé la *Tarasque*, affamé de chair humaine, et que la sainte femme enchaîna avec sa ceinture. Mais, comme je pourrais être un peu suspect en fait de traditions catholiques, je vais laisser parler un aimable écrivain, M. Roux-Ferrand, qui a fait diversion à ses études sérieuses sur la civilisation apportée au monde par le christianisme, en faveur de ses souvenirs de voyage.

« Un monstre hideux sortit un jour du Rhône, à deux cents pas de Tarascon, dévorant tout ce qui se trouvait sur son passage. Nombre de chrétiens avaient déjà été engloutis dans sa vaste gueule, quand une jeune fille, se dévouant pour son pays, fut, la croix à la main, combattre le monstre!.... Mais, à la seule vue du signe de rédemption, ce monstre devint doux comme un agneau, et se laissa conduire en laisse. Le peuple alors le déchira et rendit à la jeune héroïne des actions de grâces. Depuis lors, Marthe est la patronne de Tarascon; on nomma le monstre *Tarasque*, et, pour perpétuer la mémoire de ce grand évènement, on institua une procession et une fête qui ont lieu le jour de la Pentecôte et le lendemain de la foire de

Beaucaire. La procession est solennelle ; tout le clergé la suit ; une congrégation porte en bandoulière l'effigie de la Tarasque. Aussitôt que cette procession est rentrée, la fête commence. Alors la Tarasque sort de son palais, entourée de ses gardes nommés *Tarasquaires*. Ce sont des jeunes gens vêtus de serge rose, pourpoint de batiste garni de dentelles, bas et souliers blancs, houppes et talons rouges, chapeau monté et cocarde rouge ; la congrégation suit et est elle-même suivie d'une foule innombrable de fidèles. Pendant la marche, la queue du monstre est agitée de tous côtés, et, comme cette queue n'est autre chose qu'une poutre, malheur aux curieux qui s'en approchent, surtout si ces curieux sont huguenots, car la Tarasque convertie par Marthe ne leur pardonne pas leur hérésie.... — « *Qu'a fea la Tarasca?* dit-on après la cérémonie. » — *A roumpu un jusiau. — Pichoun fai. — A tuya un iganaou. — A ben fea !...* »

» Cette fête est une véritable saturnale ; tout y est permis : on fait courir un bateau plein d'eau, on arrose les spectateurs, à qui on jette aussi des herbes qui les font enfler. Deux piquets sont plantés en terre, une corde les joint et renverse les étourdis qui n'y prennent pas garde. Un joli enfant, bizarrement vêtu, excite la curiosité ; les curieux s'approchent, on leur frotte la figure avec de l'huile fétide. Des crocheteurs portent un tonneau plein, ils font boire de force et inondent de vin ceux qu'ils peuvent attraper. Ces gentillesses sont en harmonie avec la fête et la procession ; c'est le dixième siècle dans le dix-neuvième, et en France !... — Il est vrai que, depuis plusieurs années, la fête n'a pas lieu. La Tarasque est sortie pour la dernière fois en l'honneur de la

duchesse d'Angoulême; cette princesse en fut épouvantée... On le serait à moins. »

Quelques marches conduisent dans un caveau souterrain, d'abord auprès d'un tombeau du XVe siècle, et puis, au-delà d'une grille en fer, dans une crypte éclairée par la lumière vacillante d'une lampe. C'est là, dit-on, que sainte Marthe fut ensevelie. L'effet de cette chapelle souterraine produirait sur l'âme une profonde impression, si la pensée religieuse n'était singulièrement distraite par l'idée des funestes effets de la superstition.

Après le château et l'église, il ne reste plus à voir à Tarascon que la Bibliothèque publique, riche de 2,000 volumes, l'Hôtel-de-Ville, l'Hôpital, l'Abattoir, les Casernes, et surtout l'immense pépinière de MM. Audibert frères. Cette petite ville, peuplée de 11,000 âmes, a du mouvement et dans l'industrie et dans le commerce.

LES BAUX.

C'est un fait piquant que l'existence d'une ville du moyen-âge, longtemps peuplée de familles opulentes et nobles, ayant renfermé, pendant des siècles, une population de près de 4,000 âmes, couronnée de châteaux, ornée de maisons élégantes, comme jetée à la cime d'un rocher, entourée de montagnes décharnées et menaçantes, aujourd'hui encore debout, mais silencieuse et triste, servant de repaire à quelques paysans, demi-agriculteurs, demi-nomades, à peu près oubliés par la population de la contrée environnante, et ignorée de la plupart des peintres et des amateurs des monuments gothiques. Telle est la ville

des Baux, que les cartes de géographie marquent, en assez grosses lettres, au milieu des Alpines, entre Arles et Saint-Rémy.

Pour atteindre cette ville, il faut parcourir d'abord une grande partie de la route de Saint-Remy avant d'atteindre la bifurcation qui conduit aux Baux; on passe auprès de l'église Saint-Gabriel. Ce lieu s'annonce de loin par une tour carrée, précédée de deux monuments de même apparence, mais plus petits et d'une forme proportionnellement plus allongée. On y a trouvé une inscription hébraïque portant la date de 908. Doit-on considérer ces constructions comme un moyen de défense contemporain du monument religieux, ou comme un sémaphore antique analogue à ceux que nous avons indiqués ailleurs, et avec lesquels il ne serait pas difficile de tracer quelques communications? Je laisse à d'autres de le décider.

Ce lieu fut jadis une station romaine connue sous le nom d'*Enaginum*, et le sol, qui recèle peut-être encore des trésors, a déjà donné des tombes, des urnes, des fioles et d'autres de l'art antique.

L'église est formée d'une nef, terminée, comme tant d'autres dans nos contrées méridionales, par un apside hexagonal. La façade est ornée d'une manière remarquable. Les évènements qui se sont succédé depuis sept siècles ne lui ont laissé la moindre marque de dégradation, et les rayons du soleil semblent lui avoir imprimé leur teinte dorée. La porte cintrée est ornée d'un linteau qui la traverse, soutenue par des colonnes cannelées et imitées du corinthien, et surmontées d'un fronton triangulaire avec corniche rampante. Des sujets historiques qui en couvrent le tympan, et qui représentent l'Annonciation, portent

en légende le nom de chaque personnage. Au-dessus du fronton, on remarque une grande architrave et une corniche très-saillante, et puis un œil-de-bœuf finement orné et entouré des quatre animaux symboliques.

Le hameau, qui s'étend au pied de l'église et de la colline, est entouré d'eau et d'ombrages frais.

Ici la route fait un coude, et conduit directement à Saint-Remy. A une lieue environ avant d'atteindre cette ville, on prend, à gauche, une vallée qui débouche des Alpines. Après une heure de marche, elle devient inaccessible aux voitures; plus haut, elle prend un grand caractère de solitude et de stérilité. Ici, il faut se confier à un guide, au risque de s'égarer dans ces tristes régions. Un sentier étroit serpente le long des ravins; on franchit des éboulements surmontés de roches menaçantes. La pente se roidit à mesure qu'on approche du faîte, et bientôt on atteint le point culminant, d'où l'on domine le pays environnant. C'est encore un de ces beaux spectacles qu'il faut bien se garder de décrire; mais, après en avoir contemplé de semblables ou de plus beaux, on aime encore ici à s'asseoir sur une pointe de rocher et à se recueillir un moment dans le silence de l'admiration. On est bientôt forcé de quitter ce bel observatoire pour s'engager de nouveau dans de tristes défilés. Les rochers qui les resserrent semblent affecter les formes les plus bizarres. Leurs stratifications sont singulièrement contrariées par une multitude de crevasses qui prennent quelquefois les dimensions et les formes majestueuses de vastes cavernes. La masse entière de ces monts semble cariée. Dans certains points, ce sont des parois extrêmement minces, de formes globuleu-

ses; ailleurs, des aiguilles élancées comme celles qui menacent la fontaine de Vaucluse; ici, des formes qui se rapprochent de celles que l'art humain donne aux fortifications; là, les masses fantastiques des monuments consacrés au culte druidique; partout le désordre et l'aridité. A mesure qu'on avance, ces masses semblent s'accumuler et prendre des formes plus gigantesques et plus bizarres; l'esprit et l'œil en sont bientôt fatigués. Elles entourent un vallon étroit du sein duquel s'élève un mont crénelé au sommet par des tours antiques, et ceint d'un revêtement d'édifices et de maisons groupées pittoresquement sur ses flancs : c'est la ville *des Baux*. Ce premier aspect. lorsqu'il n'est pas trop préparé, a quelque chose de singulier et de frappant. Les intempéries de l'air et les ravages du temps ont ici tellement confondu les teintes et les formes, que, de loin ou de près, on est encore indécis pour marquer où commence l'ouvrage de l'homme, et où se terminent les travaux de la nature.

On monte à la ville des Baux par une rampe escarpée, mais assez large pour admettre le passage des voitures, avant que l'écoulement des eaux pluviales et l'incurie des habitants l'eussent mise dans l'état de délabrement où elle se trouve aujourd'hui. En passant sous des portes en ruine, on s'arrête aux angles des contours où se trouvent des terrasses, qui offrent au voyageur un lieu de repos et de belles vues : on remarque en divers points des excavations profondes pratiquées dans le roc vif pour faire place à la route. Tout annonce ici de grands travaux. Ce chemin conduit à la rue principale étroite et sinueuse, mais bordée de maisons dont la structure annonce l'antique

splendeur; plusieurs sont ornées de corniches, de moulures et de pilastres dans le goût italien et de la renaissance. Aucun de ces édifices n'offre un aspect d'antiquité ou de grandiose, mais les formes en sont recherchées. La plupart datent des XVe et XVIe siècles.

Lorsque nous visitâmes la ville des Baux, le plus morne silence régnait parmi ses hôtels délabrés; plus loin nous aperçûmes quelques enfants en guenilles et quelques femmes hâves et mal vêtues. A notre aspect, elles firent entendre ce cri de misère, qu'on ne croirait devoir retentir qu'aux approches des grandes villes. Elles nous conduisirent à l'*Esplanure*, où se trouvait réuni le reste de la population, triste et chétive comme les pauvres femmes qui nous avaient servi de guides. Ce misérable peuple était occupé au soin du dépicage du blé qu'ils récoltent à grand'peine sur les pentes de leur rocher ingrat. Les uns séparaient les grains au moyen du fléau, les autres à l'aide d'une mule invalide. Ce spectacle faisait pitié. Après avoir disposé de toute la monnaie que nous avions apportée, il nous fallut détourner les yeux.....

L'*Esplanure* ou esplanade est un large plateau plus élevé que la ville, mais encore dominé par des pointes de rochers que terminent des tours gothiques. Un monument orné d'une galerie à colonnettes servait autrefois d'hôpital; une église assez vaste mais ruinée, adossée à cet édifice, présente encore les armoiries des seigneurs des Baux. En traversant l'esplanade et se dirigeant à l'est, autour des rochers qui la dominent, on parvient, à l'aide d'une petite porte, sur une corniche taillée dans le roc et suspendue sur un précipice dont l'œil ne mesure la profondeur qu'avec effroi. De ce singulier abri l'on jouit d'une vue

très-remarquable. On distingue aisément le village de Maussanne, les étangs du même nom et ceux des Baux; plus loin, Fos, les Saintes-Maries et la Méditerranée; mais ce qui attire surtout les regards, c'est la plaine de la Crau, espace immense, parfaitement plat et jonché de cailloux, offrant partout la monotonie des steppes tartares et la stérilité des déserts africains. Plus tard, dans la journée, nous fûmes témoins du phénomène du mirage sur cet océan de gravier, qui nous parut un instant comme un océan aqueux. De l'observatoire où nous étions placés et où nous rencontrâmes de beaux fossiles tellement volumineux et si fortement incrustés dans la pierre, qu'il fallut bien les laisser pour les naturalistes qui viendront après nous, on est forcé de rebrousser chemin. Un sentier au nord nous conduisit au pied de la citadelle; de là, on embrasse d'un coup-d'œil l'amas de ruines qui était autrefois le lieu de refuge de puissants princes. L'ombre des rochers, l'air frais de ces régions élevées, tout invite au repos, et le voyageur fera volontiers une halte sur ce point de sa route. Ici, à l'aide de quelques pièces de monnaie ou des débris de son modeste repas, il se fera répéter par les enfants du pays ces complaintes monotones, ces ballades, moitié ingénues, moitié satiriques, auxquelles on n'a rien changé depuis les temps gothiques; aisément il se reportera vers ces temps que la littérature du moment se plaît à retracer, nourrissant des souvenirs du passé notre jeunesse avide de progrès; et bientôt il se demandera qui a élevé cette ville contre ces rochers, et, plus tard, quelle secousse politique et morale y a semé la terreur et porté la dévastation.

On trouve dans un manuscrit découvert dans les

archives des princes d'Orange, au château de Sainte-Anne, en Franche-Comté : *Que les princes des Baux sont descendus de l'un des trois Roys qui allèrent en Bethléhem sous la guide favorable de l'estoile, pour y adorer le Sauveur du monde ; que, pour marque de cet honneur, ils portoyent en leurs armes de gueules, l'estoile à seize rayons d'argent ; qu'ils vinrent des Indes à Acre en Grèce, au temps qu'elle fleurissait, y fondèrent un beau chasteau royal, et y posèrent la couronne de Melchior, l'un de ces rois ; qu'en l'année* 388, *régnant Théodose I*er*, empereur d'Occident, il y avait ès Indes un puissant prince des Baux, nommé Balthazar, roi de Tarse, sous le grand Négus d'Ethiopie, qui abandonna sa terre et print avec soy sa femme et ses enfants, son thrésor et son équipage, et se retira devers l'empereur ; qu'en ce tems-là Théodose ayant passé la mer pour se rendre à Lion, mena avec soy ce prince de Baux jusqu'en Provence, où il le laissa ; que la douceur et la bonté du pays le convièrent d'y habiter ; pour assurer sa femme et ses enfants, d'y faire bastir un fort chasteau sur une haute roche, taillée de tous costés en précipices, à trois heures de la ville d'Arles, lequel il appela de son nom de Baux*. Telle fut, d'après les vieilles légendes, l'origine des Baux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que cette ville était connue dès le Xe siècle ; la maison de Baux y florissait déjà. En 937, les seigneurs de Baux se rendirent souverains et s'affranchirent des comtes. En 1156, le comte de Barcelone obligeait Hugues de Baux à demander grâce, et, cinq ans plus tard, rasait le château, ainsi que trente autres forts des terres Baussenques. Bertrand de Baux, dont le nom se retrouve dans chaque page de l'his-

toire de Provence, se couvrit de gloire dans un tournois célébré en 1177. *Ce seigneur*, disent les chroniques, *commença le premier. Son cheval avait belle encolure et larges flancs; il parut si rude au choc, qu'il renversa par terre, avec sa lance, le brave Raymond d'Agout, et rendit boîteux vingt chevaux sans se faire de mal.* L'année suivante, Bertrand portait couronne en signe de souveraineté, et fondait la seconde race des princes d'Orange. *Il enta ceste souveraineté dans sa famille, devint un arbre plantureux, espandant ses fruits et ses branches au long et au large, et donna des alliances aux plus grandes Maisons de la chrestienté, pour y faire greffer une abondante postérité.* Bertrand de Baux mourut assassiné par les ordres de Raymond V, comte de Toulouse, pendant les solennités de la Pâque. Les terres Baussenques comprenaient cent villes ou villages; elles furent le théâtre de plusieurs guerres meurtrières et opiniâtres. Voilà à peu près les faits que l'on peut démêler au milieu des longues et obscures chroniques où figure le nom des Baux (1). L'histoire de la dépopulation de cette ville est peut-être plus obscure encore; elle ne date cependant pas de fort loin. Lorsque, avec l'abolition du système féodal, la paix fut rendue au pays, les familles opulentes et nobles, qui faisaient de ce triste repaire leur lieu de défense, vinrent habiter les riches plaines où elles possédaient des domaines. Les traditions du pays rappellent aussi que la ville des Baux fut le siége d'une justice dont le peuple eut à se plaindre et dont il s'affranchit de

(1) M. J. Canonge a fait paraître un opuscule sur l'histoire de la ville des Baux, que nous invitons nos lecteurs à consulter.

vive force; les vengeances de la révolution achevèrent cette œuvre de destruction.

Il serait difficile et incommode de passer une nuit dans les ruines des Baux. Le voyageur peut poursuivre sa route vers Arles ou revenir sur ses pas, et gagner Saint-Remy par une autre route qui le conduira aisément au milieu des ruines romaines de l'antique Glanum.

SAINT-REMY.

On voit à Saint-Remy une jolie église moderne, où le clocher gothique demeure enté sur la nef grecque, et un établissement pour les aliénés, où M. Mercurin, son fondateur, déploie depuis longtemps son génie philanthropique. Ce dernier établissement, qui se recommande à l'artiste comme site pittoresque et comme monument remarquable du moyen-âge, devient surtout intéressant pour l'ami de l'humanité, qui, en le visitant attentivement, comprendra sans peine comment un grand nombre de malheureux insensés qui lui ont été confiés ont obtenu une entière guérison, sous l'influence d'un traitement où l'on a introduit tout ce qui peut rendre la vie douce et récréer l'esprit, sans dédaigner même les jeux, la musique et la vue d'un site magnifique.

L'antique *Glanum*, dont les vestiges attirent les artistes et les antiquaires, est située non loin de l'hospice des aliénés, et sur un plateau qui offre à l'œil le double spectacle d'une vue immense qui a pour limites le Rhône, Avignon et les montagnes du Luberon, au nord, et un tableau de détail, sauvage, bizarre et agreste, dans une rangée de pics et de

crêtes qui semblent former la charpente des Alpines, au midi.

Les antiquités de Glanum consistent en un pan de muraille et des fondements peu déterminés que l'on trouve à l'issue d'une petite vallée des Alpines, et, sur le plateau, un mausolée et un arc de triomphe. Ces deux monuments, de petites dimensions et assez remarquables par les sculptures dont ils sont revêtus, quoique assez rapprochés, sont placés sans alignement respectif, ce qui a fait présumer qu'ils avaient été construits à des époques différentes, ou bien encore, avec plus d'apparence, qu'étant enclavés dans une ville, et par conséquent dans les rues ou sur des places, ils pouvaient, en effet, avoir été coordonnés à un ensemble d'autres édifices, sans l'être entre eux le moins du monde, étant d'ailleurs séparés par des murailles ou autres objets qui ôtaient la possibilité de les voir d'un seul coup-d'œil, comme on le fait aujourd'hui. Pour moi, ce qui me paraît le plus surprenant, c'est la double circonstance de leur parfaite conservation et de l'enlèvement ou de l'anéantissement complet de tout ce qui avait été élevé à l'entour, soit en maisons, soit en toute autre construction, dont on ne retrouverait pas aujourd'hui la moindre parcelle.

M. Malosse assigne le Ier siècle pour date du mausolée, et les conquêtes de Jules César dans les Gaules pour sujet des bas-reliefs qui le décorent. M. Mérimée, qui lui donne une date postérieure, voit dans la sculpture du midi tout simplement une chasse; dans celle du levant, le combat des Amazones; dans celle du couchant, la mort de Patrocle; il n'explique pas la quatrième.

Le monument porte une inscription :

SEX L M IVLIEI C F PARENTIBVS SUIS.

Ce qui a été traduit ainsi :

Sextus Lucius Marcus de la race des Jules, ont fait élever ces monuments à la gloire de leurs parents.

Un bas-relief, orné de guirlandes soutenues par des génies, entoure l'édifice; au second étage, on remarque des groupes de monstres marins. Deux petites statues, placées dans une coupole qui termine l'édifice, ont été dépouillées de leurs têtes par un Anglais qui commit nuitamment ce larcin : on a restauré cette dégradation, la seule qui ait été commise sur ce monument, respecté d'ailleurs par tous les peuples qui se sont succédé depuis dix-sept siècles, et qui ont circulé autour de sa base discrets et respectueux.

L'arc de triomphe a été cruellement endommagé: la partie supérieure n'existe plus; on aperçoit dans la partie inférieure des captifs enchaînés et des femmes qui partagent leur sort; à l'archivolte, une guirlande de feuilles et de fruits sculptés avec une extrême délicatesse, et sous la voûte, des caissons peu remarquables. On donne le IIe siècle pour date à cet édifice, auquel les hommes de goût préfèrent l'arc de Carpentras, qui leur paraît meilleur sous le rapport des formes générales. Il est convenu, parmi presque tous les savants, que les monuments de l'antique Glanum le cèdent à plusieurs autres sur notre terre classique, sous le rapport du goût qui préside à leur construction; j'avoue qu'ils ont eu pour moi le double charme de n'avoir pas reçu trop d'atteintes de la part des con-

servateurs, et d'être placés dans un site admirable, où ils n'ont d'autre entourage que des montagnes décharnées, une plaine incommensurable et un ciel d'azur et de feu.

ARLES.

La route qui conduit de Nîmes à Arles traverse d'abord le riche territoire arrosé par le Vistre, puis la zone de collines couvertes de galets, qui s'étend de l'est à l'ouest au midi de Nîmes : terrain désigné dans le pays sous la dénomination impropre de *grès*, et presque exclusivement cultivé en vignes. On laisse à gauche le village de Bouillargues, et plus loin, à droite, les bois et les fermes de Broussan. Parmi ces bâtisses on distingue encore quelques constructions dues aux Templiers. A mesure qu'on approche de Bellegarde le pays change d'aspect : de beaux arbres y répandent la fraîcheur; un aqueduc souterrain amène au loin les eaux des sources; on en voit jaillir une dans le village par les tuyaux d'une élégante fontaine. On voit une ruine qui domine le pays; elle est connue sous le nom de *Sémaphore* romain, bien que cette tour quadrangulaire à demi-ruinée soit d'une origine postérieure à l'occupation romaine. Au-delà de Bellegarde, on traverse le canal de Beaucaire, et l'on descend dans une plaine marécageuse, où l'agriculteur couvre ses terres de roseaux afin d'enlever l'excès de sel qui rendrait le terrain absolument impropre à la culture. Le pays est entrecoupé de tranchées, à l'aide desquelles il a été desséché. Des haies de tamaries diversifient le paysage : cet arbuste prend ici la hauteur et les allures des arbres de haute

futaie. C'est plaisir que de le voir abandonner au mistral les ondes de sa gracieuse chevelure.

La ville d'Arles s'aperçoit d'assez loin ; elle se déroule à l'horizon, surmontée de ses dômes et de ses clochers, avec assez de magnificence. Les villes du Midi, vues de loin, ont, en général, peu de physionomie. Arles et Avignon font exception.

Fourques est situé sur la rive droite du petit Rhône ; ce village était défendu jadis par un château flanqué de quatre tours, qui subsiste encore : on traverse le petit Rhône sur un pont en fil de fer, et on atteint l'île de la Camargue, dont on ne parcourt qu'une très-petite largeur, presque au sommet du delta, par une avenue des plus beaux trembles du pays. Le faubourg de Trinquetaille fait partie de ce territoire. De l'autre côté du grand Rhône, qu'on traverse sur un mauvais pont de bateaux, s'étendent les quais d'Arles, bordés de petits bâtiments de commerce amarrés à des fûts de colonnes antiques, sculptées dans le granit et le marbre.

On descend à l'hôtel du Nord, où l'on est sûr de trouver un bon gîte, et où nous visiterons plus tard des catacombes remarquables ; puis on court à la *place Royale.*

La place Royale, qui se recommande peu à l'attention des voyageurs par la régularité ou l'étendue de son ensemble, est un des objets les plus remarquables de toute la France méridionale, si l'on veut donner aux détails tout l'intérêt qu'ils méritent et qu'ils ne sauront manquer d'exciter chez l'homme de goût aussi bien que chez le savant et l'archéologue. On trouve, en effet, réunis dans ce coin de l'antique cité des monuments de tous les âges. L'Hôtel-de-Ville fut élevé

sous le règne de Louis XIV; l'église Sainte-Anne, qui sert aujourd'hui de Musée pour les antiques, est un monument gothique mauresque; la façade de Saint-Trophime appartient à l'époque de transition qui sépare les temps classiques du vrai gothique, et que l'on est convenu d'appeler architecture byzantine ou romane; enfin, l'obélisque qui orne le centre de la place, fut taillé par les Romains sur le modèle des monuments du même genre venus d'Egypte. Je doute qu'on retrouve nulle autre part, en France, une réunion aussi remarquable de monuments divers. Et telle est ici la richesse de chacun de ces édifices, qu'il faudrait plusieurs jours pour étudier avec soin cette chronologie monumentale des temps passés.

Le premier objet devant lequel nous devons nous arrêter est l'obélisque. Qu'on ne s'attende point ici à retrouver les formes gigantesques du Luxor ou des aiguilles de Cléopâtre. Tout cependant a été combiné pour faire valoir la grandeur de ce monument. Le sol s'élève graduellement; le piédestal, dépouillé de ses inscriptions et surmonté, aux quatre angles, par des lions de bronze, produit l'effet de la chaussure démesurée qui, d'un homme ordinaire, parvient à faire un géant; mais l'obélisque, dont les anciens, ici comme ailleurs, plaçaient le faîte au centre du soleil, et qui en était un des brillants rayons, ne mesure en tout que 16 mètres de long, y compris les pièces rapportées et l'exhaussement dissimulé. Malgré ses petites dimensions, ce bloc s'élève avec grâce et satisfait l'œil par l'harmonie de ses parties et la simplicité nue de ses lignes. C'est peut-être des monolythes de granit le seul qui n'ait reçu aucun signe hiéroglyphique sur ses faces, et dont le granit soit sorti des carrières de

France. Il fut taillé dans une carrière de l'Esterel, d'où l'on tira aussi des colonnes qui ornaient autrefois le théâtre d'Arles, et peut-être celui d'Orange. On sait que les Romains employaient les obélisques à l'ornement de leurs cirques. Celui-ci eut la même destination. On a lieu de penser que le cirque occupait l'emplacement où il a été trouvé sur les bords du Rhône. On en fit la découverte en 1389; mais on ne le tira de la vase où il gisait, à peine visible, que sous le règne de Charles IX. Il resta comme oublié pendant plus d'un siècle. Enfin, en 1676, les magistrats décidèrent de l'employer à l'embellissement de la ville. On l'érigea sur la place Royale, et il fut dédié à Louis-le-Grand.

L'église Saint-Trophime appartient à l'époque byzantine. On sait combien les monuments de cette époque sont devenus rares; celui-ci se fait remarquer par sa parfaite conservation. Les sculptures les plus délicates ont conservé les arêtes vives et leur fraîcheur, au point que l'on imaginerait aisément que l'ouvrier vient de donner le dernier coup de ciseau; tandis que les maisons modernes qui l'avoisinent, dont la construction ne date pas d'un demi-siècle, tombent de vétusté à côté de cet édifice qui subsiste depuis sept cents ans.

Les détails de la façade sont très-minutieux, et peut-être ne sera-t-il pas inutile d'en donner la description, afin de fixer les idées du lecteur sur le genre d'architecture auquel ils appartiennent, et dont ils sont comme le type parfait. J'extrais ici une page d'un petit ouvrage sans nom d'auteur, connu à Arles sous le nom modeste d'*Almanach* de la ville d'Arles, et qui réunit deux rares qualités, la concision et une parfaite vérité.

« La façade s'élève sur un vaste escalier de huit ou

dix marches; elle se termine en fronton, dont les deux côtés inclinés portent une corniche soutenue, d'espace en espace, par des consoles dont la face représente des figures allégoriques, des mufles de lions ou des feuillages distribués sans symétrie. La porte est profondément enfoncée; elle est surmontée d'un grand arc à plein cintre qui remplit le tympan du fronton. La décoration accompagne, en retour, l'enfoncement de la porte; elle consiste en une colonnade portée sur un stylobate très-élevé, et surmontée d'une frise qui va former le soffite de la porte, et règne ainsi sur tout le développement de la façade; elle sert d'imposte au grand arc qui en occupe le centre. Au-dessous de la frise sont deux moulures qui imitent le méandre et les vagues des Grecs; au-dessus est une moulure ornée de feuilles d'acanthe : celle-ci est répétée au fronton et au bandeau extérieur de l'arcade.

» Il y a de chaque côté du portail six colonnes, les unes carrées, les autres rondes et octogones : elles forment cinq niches dont deux sont sur le front, deux sur chaque côté rentrant, et une à l'angle. Les figures qui sont à l'extérieur et dans l'embrasure de la porte, représentent des apôtres vêtus de longues robes; celle de l'angle, à gauche, représente saint Trophime en habits épiscopaux; vis-à-vis est l'image de saint Etienne, patron de l'église. On a sculpté sa lapidation et l'ascension de son âme que les anges portent au ciel. Les colonnes sont d'une pierre de grain très-fin, dont la couleur imite le bronze. Elles sont soutenues, les unes par des têtes de lion, les autres par des lions entiers qui dévorent des hommes. Les chapiteaux des colonnes sont variés, et leurs interval-

les chargés de sculpture. La porte, qui s'élève de deux marches au-dessus du premier pallier, est partagée, dans sa hauteur, par une colonne d'un beau granit violet de l'île d'Elbe. Le chapiteau et la base sont ornés de figures humaines. Un nombre infini de moulures remplit l'enfoncement de la grande arcade. Le bandeau intérieur est occupé par des figures d'anges disposées symétriquement. Au centre du tympan est Dieu le Père, entouré de quatre animaux allégoriques. Il juge les hommes, et ce jugement solennel est l'idée fondamentale de toute la composition. Le genre humain est représenté sur la frise, les douze apôtres occupent la partie qui est au-dessus de la porte ; sur les parties extérieures on voit les âmes qui ont reçu leur sentence. A la gauche du spectateur sont les élus; ils sont couverts d'amples robes et semblent aller avec joie recevoir leur récompense. Du côté opposé, des figures nues, liées à une même corde et entraînées par des démons, marchent au milieu des flammes : ce sont les réprouvés livrés déjà aux effets de la malédiction éternelle. Dans les parties de la frise qui occupent la profondeur de l'arc, sur les flancs de l'édifice et dans les vides des niches, sont sculptés des sujets accessoires qui tiennent au sujet principal. On y voit saint Michel pesant les âmes; la tentation d'Eve, principe des malheurs de la race humaine; la naissance de Jésus-Christ, gage de rédemption et de salut; des scènes de la vie agreste ; enfin des supplices où l'horrible et le grotesque se mêlent ensemble comme dans les conceptions du Dante. M. Millin fait remarquer que les figures vêtues portaient le costume romain. »

L'intérieur de l'église offre peu d'intérêt, mais il

conduit à un cloître digne, à tous égards, de la visite de l'artiste.

Nous emprunterons la plume féconde et le style brillant d'un habitant d'Arles, M. Jacquemin, pour en faire connaître les particularités :

« Formé d'une galerie quadrangulaire, enfermant dans son milieu un préau ou espace découvert qui servait autrefois de cimetière, notre cloître se compose de parties qui ne peuvent appartenir qu'à des époques trés-éloignées entre elles. Celles du nord et du levant sont bien certainement les plus anciennes ; Hugues Béroard les fit, dit-on, construire en 1221, époque où il faisait également travailler au portail de son église ; et cependant, quand on vient à les examiner de près et avec soin, il arrive qu'on est tout surpris de retrouver dans la construction de ces deux parties attenantes, des différences assez notables pour qu'on ne puisse pas les rapporter au même temps : évidemment la galerie du nord a été élevée la première, et alors c'est pour nous une nécessité de la faire remonter plus haut que l'épiscopat de Béroard. Outre qu'elle est mieux bâtie et plus habilement exécutée, les murs extérieurs de cette partie du nord sont faits avec un plus grand soin, les pierres en sont plus régulières dans leur coupe et mieux appareillées, les claveaux des cintres plus épais et mieux liés ensemble.

» C'est le style byzantin, encore grave et noble, avec ses colonnes courtes et trapues, ses chapiteaux romans, sa sobriété de figures grotesques, et son cintre toujours parfait.

» La galerie du levant, la seule qui fut probablement bâtie par Hugues Béroard, porte avec elle un caractère qui marque sa véritable époque : j'y vois un

des derniers épisodes de la moderne architecture grecque qui expire, pour faire place à celle du moyen-âge qui s'avance ; c'est une des dernières lueurs, un des derniers efforts de l'art byzantin, disparaissant devant l'ogive, qui s'établit partout en souveraine. Aussi les cintres, du double plus ouverts, portés sur des colonnettes plus grêles, présentent peu l'idée de la solidité : les claveaux, faits de petites pierres d'inégales dimensions, sont sans liaison entre eux, et les piliers butants de l'intérieur de la cour, qui, dans la partie du nord, s'élèvent sous la forme de colonnes carrées chargées de cannelures, avec des chapiteaux corinthiens, sont entachés ici de style gothique, et représentent des colonnes fuselées réunies, couronnées de chapiteaux ornés de feuilles très-légères.

« Au reste, cette différence dans l'âge de ces deux constructions, qui est au plus d'un siècle entier, ne saurait être bien appréciable à la distance où nous en sommes ; et, par ce que j'ai avancé plus haut, que cette moitié du cloître, ou tout au moins le côté du levant, fut fait en même temps que le portail, ceci est une chose qu'on ne saurait nier, surtout si on en vient à comparer les deux ouvrages : leur architecture est la même, ils sont en tout semblables, ils se tiennent par la main ; il y a dans chacun d'eux une ressemblance, une parenté de forme et de style qui atteste la contemporanéité la plus certaine ; une manière qui n'est que d'une époque, des pensées qui ne peuvent avoir appartenu qu'à un seul architecte.

» Dans ces deux galeries, les petites colonnes, quoique faites dans la manière antique, c'est-à-dire sans renflement, et diminuant de la base à leur sommet, sont la plupart grossièrement galbées : les unes sont

rondes, quelques autres sont à pans, rangées sans symétrie entre elles : sur l'une d'elles, j'ai trouvé des marques de cannelures commencées. Les bases, ordinairement mal profilées, sont ici polygones, ailleurs carrées ou arrondies. Les colonnes diffèrent aussi par la matière ; la plupart sont de marbre blanc, mais il y en quelques-unes de cipolin et quelques autres qui sont de marbre rouge. Il est probable que, quand on fit le cloître, on y employa les marbres abondamment répandus aux coins de nos rues, et les colonnes furent taillées dans des fûts brisés, retirés des monuments antiques, sans égard à la différence de qualité ou de couleur. Quelques-uns des chapiteaux de la plus ancienne galerie sont ornés de reliefs représentant des personnages et des sujets empruntés aux livres saints; mais la plupart sont corinthiens, à feuillage d'acanthe orné de caulicoles et de volutes. Ordinairement le travail de ces chapiteaux est pur et bon, et les détails en sont presque toujours fouillés avec une élégance et une hardiesse de ciseau fort remarquables pour l'époque.

» Les deux côtés du midi et du couchant sont de beaucoup postérieurs aux autres; ils ne datent que de la fin du XIVe siècle, et l'archevêque François de Conzie les fit bâtir en 1389. C'est ici le gothique fleuri : l'ogive a remplacé le cintre; les colonnes plus effilées s'élancent davantage, et les chapiteaux, ornés quelquefois de pampres d'une délicatesse infinie, sont presque tous chargés de bas-reliefs fort curieux. Les voûtes, faites en arc de cloître, sont partagées, dans l'intervalle des arcs doubleaux, par des nervures à filets qui se croisent au sommet, et viennent s'appuyer, de chaque côté des galeries, sur des piliers

formés par la réunion de plusieurs colonnettes ramassées en gerbe. Dans la galerie du midi, les piliers correspondant aux arcs doubleaux des voûtes sont décorés de niches richement travaillées, découvertes par des dais à jour et à taillades, chargés de magnifiques découpures. Ces niches ou tabernacles, disposés par trois réunis ensemble, étaient autrefois remplis par des statues de saints qui ne s'y trouvent plus.

» Des statues de saints, des figures d'apôtres et d'évêques, sont placées dans les entre-colonnements, et les grands panneaux des pilastres, placés aux angles de l'édifice, représentent divers sujets très-composés, comme la résurrection du Christ, la cène, le lavement des pieds, le baiser de Judas, Jésus tenté dans le désert, les trois Marie, les disciples d'Emmaüs et la lapidation de saint Etienne : tout cela avec une variété d'idées et de style qui donne à chacun de ces personnages une physionomie particulière et un caractère qui ne ressemble jamais à celui qu'on vient de voir.

» Ainsi donc, avec ses époques bien distinctes, représentées par le cintre encore pur, par le cintre dégénéré, l'arc aigu commençant et l'ogive parfaite, notre cloître est une œuvre précieuse, résumant dans son ensemble le travail de plusieurs architectures, et dans laquelle se trouve écrite toute une histoire sainte, traduite et racontée en marbre, embrassée et expliquée dans les traits principaux qui sont de son domaine. »

L'Hôtel-de-Ville fut construit d'après les dessins de Mansard, qui donna le plan de plusieurs autres édifices publics et particuliers qui décorent la ville

d'Arles. La façade en est d'un style riche et noble; l'architecture appartient à l'ordre corinthien ; elle est surmontée d'une tour quadrangulaire qui paraît d'une construction antérieure à l'édifice principal. Une petite coupole de très-bon goût, qui la termine, est surmontée d'une girouette que soutient une figure de guerrier en bronze et de grandeur naturelle; cette statue est le palladium des Arlésiens, et joue auprès d'eux le rôle de la Tour-Magne protectrice pour les Nîmois. Un immense vestibule, au rez-de-chaussée, se fait remarquer par une voûte en pierre d'un travail précieux, que nous invitons les étrangers à ne point oublier. On visite encore dans l'Hôtel-de-Ville le Muséum d'histoire naturelle, qui offre pour objet d'intérêt principal une riche collection de tous les oiseaux dont le pays abonde. On doit cette collection assez précieuse à M. de Chartrouze, ancien maire, dont le nom se rattache à une multitude de réparations importantes, de fouilles précieuses et de découvertes d'un haut intérêt, qui tendent à illustrer la ville qu'il a longtemps administrée avec autant de zèle que de lumières.

Après l'Hôtel-de-Ville vient le Musée des antiques, établi dans l'église Sainte-Anne. On remarquera avec intérêt une statue mutilée de Mithras, enveloppée d'un long serpent, entre les plis duquel sont sculptés les signes du zodiaque. C'est un précieux reste du culte des Perses. Une multitude de tombeaux chrétiens ont été apportés ici des cimetières de l'Elyscamp. La plupart sont d'un travail admirable qu'il serait inutile et impossible de décrire. Parmi les sarcophages antiques, on remarque celui de *Julia Tyrrania*, sur lequel est reproduite la forme de plusieurs instruments de mu-

sique en usage chez les anciens. Un autre sarcophage anonyme présente tous les détails de la cueillette des olives. On conserve aussi dans ce Musée un tuyau de plomb de 13 mètres de long : le fondeur C. Pauthius Pothimus a transmis son nom obscur à une postérité bien reculée. Il paraît que ces tuyaux traversaient le Rhône et distribuaient peut-être à Trinquetaille les eaux de sources que les aqueducs de Crau, de Barbejal ou autres, apportaient à Arles. Il résulterait aussi de cette opinion, et d'après la situation des lieux, que ces conduits furent travaillés, assemblés et finis sur des bateaux, et plongés ensuite à la fois dans le Rhône.

On s'arrêtera longtemps devant une tête de femme (1). Les antiquaires ne lui donnent point de nom, mais tous les hommes de goût la proclameront belle et la rangeront au nombre des antiques de premier ordre ; les yeux sont parfaitement beaux, purs et mélancoliques, la bouche un peu dédaigneuse, comme celle de Diane, les joues encore revêtues d'un velouté virginal ; cette belle tête n'a pas reçu la plus petite altération, pas une écorchure ; les siècles et l'humidité sépulcrale des profondeurs où elle fut trouvée, l'ont respectée ; il ne lui manque rien que le nez, violemment brisé, peut-être, par la hache d'arme d'un vandale ou la pioche d'un obscur fossoyeur : les malheureux ! ils n'ont donc pas senti la chair frémir sous leur main profane !

De la place royale on se rend aux ruines du Théâtre antique. Des mains soigneuses fouillent aujour-

(1) Notre ami M. J. Canonge a publié, sur l'origine de cet antique, une charmante nouvelle, intitulée : *Phylax*.

d'hui un sol que la main du temps et celle des vandales avaient jonché de débris. C'est là que jadis, vers ce sol précieux, on trouva ce qui reste de la fameuse *Vénus d'Arles*, cette magnifique tête de *Diane* dont nous venons de parler, et les deux *Danseuses* dont les robes flottantes feront à jamais l'admiration des artistes. La reprise des fouilles promet de nouvelles découvertes ; déjà on a retiré de terre un charmant sarcophage orné de cygnes, et des fragments sans nombre, dont les formes sont aussi pures que les matériaux en sont précieux.

Aujourd'hui, et grâces aux travaux ordonnés par une administration éclairée, le Théâtre sort de la fange, et le curieux peut aisément en saisir l'ensemble d'un seul coup-d'œil. On n'y a point fait de restauration, et l'on n'en fera jamais ; il aura donc toujours pour l'artiste le mérite d'être une ruine. Deux colonnes de marbre africain, s'élevant avec grâce et portant à une hauteur de 10 mètres un reste d'entablement, et se détachant en gris sur des masures à demi-cachées sous le lierre, produisent un effet très-pittoresque. Au-devant de ces colonnes on voit les fondements de l'avant-scène : on a remarqué dans cette partie de l'édifice des constructions anomales qui exercent encore la sagacité des antiquaires; quelques-uns pensent que les vides ménagés dans ces bases avaient pour but de cacher la toile qui s'y engloutissait, au lieu de se lever comme de nos temps ; d'autres y placent des pieux pour soutenir les décorations, etc. Quelques-uns des gradins, dont plusieurs sont creusés dans le roc, d'autres soutenus par des voûtes, sont encore parfaitement visibles. L'extérieur de l'édifice était orné d'une façade demi-circulaire, embellie d'arcades et de

frises sculptées, dont on voit un fragment d'une mauvaise construction vers le nord, et des restes plus considérables et de meilleur goût au midi, dans la façade d'une maison que l'on désigne par le nom bizarre de *Tour de Rolland.*

A peu de distance du Théâtre on trouve les Arènes.

Nous n'entreprendrons point de dépeindre nos sensations d'artiste et de voyageur à la vue de cette ruine immense. Nous renvoyons ceux qui aiment ce genre de lecture aux pages spirituelles de M. Nisard, dans la *Revue de Paris*, et à celles des auteurs d'une charmante production intitulée : *Voyage pittoresque en Provence*, ou, mieux encore, nous renvoyons le lecteur à ses propres impressions; nous nous bornerons donc à être son guide laconique, mais fidèle.

L'Amphithéâtre d'Arles est un ovale plus excentrique et plus étendu que celui de Nîmes.

Longueur du grand axe du nord au sud.	140 m.
Largeur de l'édifice ou longueur du petit axe.	130
Nombre des gradins.	43
Nombre présumé des spectateurs. . . .	25,000
Nombre des arcades à chaque étage, de la circonférence extérieure.	60

Le premier étage est d'ordre dorique; le second est corinthien : la partie supérieure de l'édifice est démolie jusqu'aux bandeaux des arcades qui se dessinent sur le ciel en festons à jour.

Ce qui distingue principalement ce monument des Arènes de Nîmes et de plusieurs autres, c'est l'étendue et la construction des souterrains; ils paraissent avoir

été destinés à régulariser les mouvements du sol, et à suppléer au manque de niveau et de base durable. Il paraît aussi que les architectes ont évité le défaut que nous avons signalé dans la construction des Arènes de Nîmes (page 33). Les fouilles, dirigées d'après les ordres et les instructions de M. de Chartrouze, qui ont eu pour effet de déblayer l'intérieur de l'Arène d'un village de chétives maisons qui en encombrait l'enceinte entière, a aussi permis d'étudier le système entier de cette construction si remarquable.

Il va sans dire que l'Amphithéâtre d'Arles a changé plusieurs fois de destination depuis sa fondation. Dans le VIIIe siècle, il fut transformé en forteresse par la construction de quatre tours qui subsistent encore, et qui, revêtues elles-mêmes de la riche teinte du monument antique, sont loin de déparer cette vaste ruine aux yeux de l'artiste.

De la petite plate-forme située au sommet d'une des tours principales, on remarquera la campagne d'Arles, fécondée par le canal de Crapone, parcourue dans toute sa longueur par celui de Bouc, et parsemée de maisons de campagne et de ruines ecclésiastiques du moyen-âge. Parmi ces dernières constructions, l'église de Notre-Dame-de-Grâce se distingue par un charmant clocher octogone, et cette belle couleur méridionale qui donne tant de charmes aux ruines de ce pays. Celles-ci méritent une visite, et, s'il nous est permis de choisir notre heure, nous prendrons celle qui précède la chute d'un beau jour d'automne.

A peu de distance on rencontre un arceau isolé sur la route; il annonce, par ses ornements et le plein-cintre qui le distingue, une construction romane; il

est adossé à une chapelle qui contenait les tombeaux des *Porcelets ;* leur emblème héraldique est blasonné contre la chapelle, et, plus loin encore, sur un petit monument du même genre. Ce petit portail produit un effet pittoresque charmant, surtout lorsque le paysage est animé par des groupes de joyeuses Provençales, ou des pâtres qui chassent devant eux des bœufs à demi-sauvages.

En franchissant ce portique, il faut se recueillir : on pénètre dans un cimetière auquel les habitants du pays donnèrent le nom sonore est gracieux d'Elyscamp (Champs-Elysées). Ici les générations se sont succédé depuis vingt siècles. D'abord les Romains : les familles patriciennes se faisaient sculpter à grands frais de magnifiques sarcophages en marbre ou en pierres de choix. Puis vint la domination chrétienne : la sainte guerre contre l'idolâtrie s'acharna contre la poussière des morts, comme sur les théâtres et les statues, les urnes funéraires furent brisées, les cendres jetées au vent, et les sarcophages demeurèrent vides au soleil ou dans la boue. Quelques siècles après on secoua leur poussière, et on les releva de la boue pour imiter leurs formes antiques, pour les employer au besoin, en appropriant leurs sculptures aux croyances du temps. Ainsi, on gratta leurs inscriptions païennes pour leur substituer des sentences chrétiennes ; on sculpta la croix à la place de leurs insignes idolâtriques. On en construisit un grand nombre à leur instar ; les rois d'Arles voulurent être ensevelis dans la pierre ; les évêques, les chevaliers, les nobles, tous demandèrent des sarcophages pour leurs parents et pour eux-mêmes ; alors l'Elyscamp se peupla de tombeaux sculptés, ciselés, travaillés sous

toutes les formes, ornés de colonnes, de saints, de martyrs, comme les Romains les ornaient de chasses, de travaux agricoles, de danses et de concerts. Aujourd'hui le sol de l'Elyscamp a été soulevé en tout sens; les sarcophages sculptés font l'ornement des musées et des églises; des tombes de formes plus modestes jonchent la terre, mutilées, foulées aux pieds, servant, là, de pont pour traverser des fossés, ici, d'auge pour un vil bétail. Quelques-unes, sur un endroit plus élevé, semblent n'avoir jamais changé de place. Un tombeau pyramidal, d'une forme comparativement très-moderne, a été élevé à la mémoire des évêques d'Arles qui se distinguèrent par leur dévouement pendant l'invasion de la peste, si souvent fatale à la population provençale. C'est le seul qui soit encore debout, et il est à remarquer que ce monument est celui de la reconnaissance!

L'église de Notre-Dame-de-Grâce est fort remarquable, et comme objet pittoresque et comme construction du moyen-âge. Elle appartient évidemment à plusieurs âges. La porte principale, à plein cintre avec une archivolte ornée de chevrons, n'est pas postérieure au commencement du XIIe siècle. Les parties basses de l'église indiquent l'époque de transition ; mais l'intérieur, sauf la crypte et les gros murs, appartient presque entièrement au XIVe siècle. Dans l'intérieur, on remarque d'énormes piliers que quelques observateurs considèrent comme une enveloppe disposée autour de piliers beaucoup plus grèles, que l'on ne jugea pas assez solides pour soutenir l'édifice.

Arles offre encore un grand nombre de curiosités : l'espace nous manque pour les décrire en détail. Nous les citerons cependant dans l'intérêt des étrangers.

L'église connue sous le nom de *Tombeau de saint Césaire*, qui date peut-être du VIIIe siècle, est la plus ancienne d'Arles ; elle sert aujourd'hui de magasin.

La *Majeure*, autre église fort ancienne, a disparu sous les restaurations subséquentes. Un édifice antique fort considérable occupait probablement l'emplacement sur lequel elle fut bâtie. Plusieurs tronçons de colonnes d'une grande dimension ont été récemment enlevés au sol qu'elle occupe.

Sur la place des Hommes, une portion de façade, composée de deux colonnes de granit et une partie de la frise, ajustées maladroitement, porte le nom pompeux de *Palais de Constantin*. Un industriel avait établi sa boutique sous ce respectable monument, avec cette enseigne : MARIUS, PERRUQUIER !

Sous le massif de l'Hôtel-du-Nord, contre lequel ces ruines ont été plaquées, se trouvent des caves antiques, aujourd'hui encombrées de mille squelettes humains ; ténébreuse hypogée, peuplée jadis par les fléaux qui tant de fois ont ravagé la ville d'Arles et plusieurs autres qui peuplent les bords du Rhône.

Je ne sais à quelle date ni à quelle destination on peut assigner une construction hétérogène et grossière, désignée sous le nom de *Tour de la Trouille*, que l'on retrouve dans une mauvaise rue tortueuse qui se dirige parallèlement au cours du Rhône.

Aux environs d'Arles, on visite Mont-Majour. Ce monastère appartient à des époques très-distinctes. La partie la plus ancienne date du Xe siècle : on travaillait encore aux parties les plus modernes au XVIIIe siècle. C'est celle-ci qu'il faut d'abord visiter. Elle est extrêmement ruinée. Chaque jour elle s'en va,

pierre à pierre, sous l'influence de la pluie qui délaie le plâtre, de la gelée qui fend les pierres, du soleil qui les brûle, et de l'homme qui les exploite comme une carrière. On parcourt de vastes appartements ornés naguère avec un luxe très-recherché, aujourd'hui battus par le mistral et inondés par la pluie; là était le réfectoire, là des cellules, ailleurs la bibliothèque, plus loin le parloir; partout l'abondance, les merveilles de l'art, la moelle et la graisse du pays. Louis XIV en fut jaloux, dit-on, et il défendit l'extension d'un palais qu'il ne voulait pas voir plus beau que Versailles. Un vaste et magnifique escalier conduit sous une magnifique voûte et à l'entrée de l'église.

On pénètre dans ce dernier édifice par une porte cintrée, surmontée d'une grande fenêtre en ogive. Elle est très-pauvre d'ornements : on y observe cependant une jolie chapelle gothique du XIVe siècle. Le cicérone du lieu, une vieille femme que l'on prendrait pour la sorcière de cette triste ruine, conduit le voyageur, par un bel escalier, dans une vaste crypte qui règne sous presque toute l'étendue de l'église supérieure, et dont l'aspect, empreint d'une simplicité toute primitive, et l'admirable construction, frappent singulièrement le regard. Il nous est impossible d'en donner ici une description satisfaisante. Cependant nous ne devons point omettre de signaler à l'attention du curieux la construction du chœur dans cet étrange et magnifique édifice : un autel en occupe le centre; un mur, demi-cerculaire, épais et d'une construction parfaitement régulière, entoure cet autel, qu'il laisse apercevoir de cinq chapelles environnantes, par l'ouverture de cinq fenêtres en arcades, qui ont été pratiquées tout autour.

Le cloître perd beaucoup de charmes pour le curieux qui a déjà visité celui d'Arles. Nous signalerons cependant à son attention deux statues mutilées, dont les restes attestent une grande perfection dans l'art gothique.

L'église de Sainte-Croix, sous de petites dimensions et avec des formes très-simples et originales, offre un monument de l'art ecclésiastique au XIe siècle. C'est toujours une réminiscence des temps antiques, et une anticipation des temps illustrés par l'architecture gothique. Une charte annonce la dédicace de Sainte-Croix par Pons de Marignan, évêque d'Arles en 1019. Il ne faut donc point croire une inscription qui attribue cette construction à Charlemagne, en mémoire d'une bataille gagnée sur les Sarrasins, fraude monacale qui avait pour intention de jeter un grand lustre sur cette modeste chapelle. Le sol tout autour de Sainte-Croix, et qui repose immédiatement sur le roc, est creusé de tombeaux, tous vides et ouverts au soleil. On en montre un où l'on invite les voyageurs à se coucher, quand ils se récrient sur la petitesse de ces monuments. L'homme, appelé à opérer de si grandes choses dans la vie, occupe peu de place dans le champ de repos : qui put jamais en douter?....

A côté des monuments ecclésiastiques se trouvait toujours, autrefois, un château de défense. On en voit ici les traces dans une magnifique tour défendue par des machicoulis et autres appareils militaires. Mont-Majour, autrefois entouré d'eau de toutes parts, communiquait avec Arles par un pont ou une chaussée dont la tour défendait probablement l'accès. L'intérieur n'offre rien qui soit digne de remarque.

Non loin et dans le flanc méridional de la colline,

on observe une autre église souterraine. Les formes en sont extrêmement grossières, et tellement primitives, que M. Mérimée en fait remonter l'origine au Ve ou VIe siècle. Une petite chambre, taillée, comme plusieurs, dans le roc, est presque entièrement occupée par un siége en pierre, et éclairée par une lucarne : on donne à cette curieuse cellule le nom de *Confessionnal de saint Trophime*. Le monument en entier mériterait une étude toute particulière.

SAINT-GILLES.

Voici comment on raconte la fondation de cette ville : Saint Gilles, en latin *Ægidius*, pieux cénobite, né à Athènes dans le VIe siècle, avait de bonne heure quitté sa patrie pour venir en France. Après s'être attaché quelque temps à saint Césaire, évêque d'Arles, il passa trois années dans une solitude non loin du petit Rhône. Les officiers de Théodoric, étant à la chasse dans ce canton, poursuivirent une biche qui se réfugia dans la grotte de l'ermite. Ces officiers admirèrent la vie pénitente de saint Gilles, et en informèrent le roi des Ostrogoths, qui, quoique Arien, et n'ayant pas encore à choisir, comme il l'eut plus tard, entre le rôle de persécuté et celui de persécuteur, fut tellement touché des vertus du saint, qu'il lui accorda la propriété du lieu qu'il avait choisi, et défendit qu'on troublât désormais sa solitude. Deux siècles après, une riche abbaye s'élevait sur la modeste retraite de saint Gilles, et ses successeurs opulents étaient entourés de disciples dévoués et visités par de nombreux pèlerins. Bientôt l'évêque de Nîmes, tourmenté d'une humeur ambitieuse et tyrannique,

s'emparait du monastère et en chassait l'abbé et ses moines. Dans les XIe et XIIe siècles, les comtes de Toulouse se firent honneur de porter le titre de comtes de Saint-Gilles ; leur protection favorisa la construction d'une ville que quelques auteurs disent, je ne sais sur quelle autorité, avoir été bâtie sur les ruines d'une ville romaine nommée *Héraclée.*

Ce fut à Saint-Gilles que l'infortuné Raymond IV, comte de Toulouse, prince souverain d'une grande partie de la France, accusé d'avoir favorisé quelques-uns de ses sujets *Albigeois*, et d'avoir commis quelques crimes, dont on ne l'avait pourtant point convaincu, reçut l'absolution la plus ignominieuse.

Milon, légat du pape, accompagné d'une douzaine de prélats de France, conduisit Raymond sous le vestibule de l'église de l'Abbaye, où l'on avait dressé un autel, sur lequel étaient placés le Saint-Sacrement et les reliques des saints. Ce prince était nu jusqu'à la ceinture, et en cet état humiliant on lui fit faire, devant toute l'assemblée, un serment dont voici quelques expressions : « L'an XII du pontificat du seigneur pape Innocent III, le 18 de juin 1209, je Raymond, duc de Narbonne, jure sur les saints Evangiles, en présence des saintes reliques, de l'Eucharistie et du bois de la vraie croix, que j'obéirai à tous les ordres du pape et aux vôtres, *maître Milon*, notaire du seigneur pape... Sur ce que les autres ayant fait serment d'observer la paix, *on dit* que j'ai refusé de la signer ; en ce qu'*on dit* que je n'ai pas gardé les serments que j'ai faits pour l'expulsion des hérétiques et de leurs fauteurs sur ce qu'*on dit* que j'ai toujours favorisé les hérétiques; sur ce qu'on *me regarde* comme suspect dans la foi... ; sur ce qu'*on dit* que je n'ai pas voulu rendre

justice à mes ennemis lorsqu'ils m'offraient la paix ; pour avoir confié à des juifs des offices publics.... ; en ce que j'ai fortifié les églises, et que je m'en sers comme de forteresses, etc... Si j'enfreins ces articles et les autres qu'on pourra me prescrire, je consens que sept de mes châteaux (qu'il indique) soient confisqués au profit de l'église romaine, et qu'elle rentre dans le droit que j'ai sur le comté de Melgueil. Je veux et j'accorde de plus, en cas que je sois excommunié, qu'on jette l'interdit sur tous mes domaines, etc.

Le légat *Milon*, en vertu de ce serment, lui commanda d'exécuter, dans la suite, une infinité d'articles que l'intérêt du pape et des ecclésiastiques ses ennemis, exigeaient. Le comte pénitent promit d'obéir à tout; et pour expier ses prétendus crimes, qui n'étaient prouvés que par des *on-dit*, le légat mit au cou du prince nu une étole dont il prit les deux bouts, et le fouettant avec une poignée de verges, il l'introduisit dans l'église. Après cette honteuse cérémonie, faite aux yeux d'une foule immense, le prêtre *Milon* lui donna l'absolution.

Saint-Gilles contenait anciennement le premier prieuré des anciens hospitaliers de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. Il y avait dans cette ville, avant l'érection du grand prieuré, un hôpital pour la réception des pèlerins qui s'y embarquaient pour aller en Terre-Sainte.

Le prieuré, comme l'abbaye, devait être témoin d'une grande humiliation.

Pendant que le pape et Philippe-le-Bel, excité par les prélats de son royaume, s'acharnaient à détruire l'ordre des Templiers, *Bernard de Salgues*, chevalier

et commandeur de Saint-Gilles, se trouva en proie au fanatisme aveugle et cruel de deux chanoines, de deux Cordeliers et de deux Dominicains; ce commandeur fut même le premier de l'ordre exposé à la torture. L'excès de la douleur lui fit dire tout ce que ses bourreaux encapuchonnés exigeaient qu'il avouât : ainsi, il dit qu'il avait assisté plusieurs fois aux chapitres tenus à Montpellier; que, dans une de ces assemblées nocturnes, on exposa *une tête*, et qu'aussitôt le *diable* apparut sous la figure d'un *chat* ; que cette tête parlait aux uns et aux autres, et qu'elle avait promis aux assistants des richesses considérables; qu'il avait adoré cette tête avec tous les autres Templiers. Il ajouta ensuite que cette tête répondait à toutes les questions du maître de l'ordre, qui était présent, etc.

On s'empara de tous les biens des Templiers. La plupart furent brûlés, et déclarèrent en mourant qu'ils étaient innocents; que la violence de la torture leur avait arraché l'aveu de crimes dont ils n'étaient point coupables; mais c'était moins leur innocence que leurs richesses que l'on recherchait.

Saint-Gilles donna naissance à Guy Foulquez, qui, après avoir été successivement militaire, jurisconsulte, secrétaire de Louis IX, marié et père de famille, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, passa par toutes les dignités de l'église, et reçut enfin, avec la tiare, le nom de Clément IV. Son élévation, dit-on, ne changea rien à la simplicité de ses mœurs, et n'altéra point la reconnaissance qu'il avait vouée à Louis IX. Il chercha à retenir ce monarque sur le sol français, tout en même temps qu'il lui conseillait une nouvelle croisade.

D'où vient à la ville dont nous rapportons les fastes historiques le triste nom de *Saint-Gilles-les-Boucheries?* Serait-ce que les nations du Nord et du Midi, les Goths, les Bourguignons, les Sarrasins, les Compagnies, qui se sont ruées sur ce sol, l'auraient ensanglantée de leurs épouvantables massacres? Toutefois est-il bien vrai que le sol de Saint-Gilles a souvent été abreuvé de sang humain. Quant aux commotions populaires plus récentes, elles ont imprimé sur la magnifique abbaye de Saint-Gilles des traces qui attestent leur caractère d'acharnement.

Il reste peu de monuments de la même époque qui déploient une aussi grande magnificence et des dimensions aussi considérables. L'archéologue et le simple curieux s'arrêteront volontiers devant ce chef-d'œuvre de l'art byzantin. Pour le premier, l'archéologue, nous avons une inscription précieuse : c'est la date même du monument. Elle peut être lue ainsi que suit :

ANNO DOMINI MCLVI, HOC TEMPLVM
ÉGIDIÆ ÆDIFICARE CEPIT
MENSE APRILI FERIA II da a IN OCTABA PASCHÆ.

Raymond IV, dit de Saint-Gilles, en avait projeté la construction; mais la guerre l'empêchant de réaliser ce projet, son fils Alphonse, surnommé *Jourdain*, parce qu'il fut baptisé dans ce fleuve, le mit à exécution en l'année 1116, ainsi que nous l'apprend l'inscription ci-dessus, que l'on trouve dans la cour du cloître.

Les guerres civiles du XVIe siècle et les destructions de 93 n'ont laissé de l'ancienne église que la façade, dont les statues furent l'objet d'ignobles

mutilations. On s'aperçoit aisément que la nef et une portion considérable des tours sont d'une époque toute moderne. Il est à remarquer aussi que le monument entier présente trois parties aujourd'hui bien distinctes : la partie antérieure, qui, avec l'église souterraine ou la crypte, est évidemment la plus ancienne et la plus remarquable, et la partie postérieure, dont on a mis à jour, depuis peu, les fondements, et qui date du XVe siècle. La tour où l'on observe la célèbre vis de Saint-Gilles se trouve enclavée dans cette enceinte, et appartiont à une époque beaucoup plus ancienne.

Voilà tout ce que nous pouvons fournir à l'amateur de dates. Le simple curieux pourrait désirer une description pittoresque de l'édifice; mais comme son mérite particulier se trouve surtout dans les détails infinis que les artistes des temps anciens ont sculptés sur sa façade noircie par les siècles, nous devons reconnaître d'avance l'impossibilité d'accomplir convenablement cette tâche. Nous nous contenterons d'indiquer quelques grands traits propres à guider l'observateur et à fixer son attention.

Un escalier large et fort élevé conduit à l'entrée de l'église. Sa façade offre trois arceaux ; les archivoltes de ces arceaux sont encadrés d'un arc extérieur orné d'oves, de denticules et autres ornements du meilleur goût. Le tympan placé au-dessus de la grande porte offre une image du Créateur, entourée des symboles des quatre évangélistes. Les portes de droite et de gauche ont chacune quatre colonnes. De ces quatre colonnes, deux qui se trouvent dans l'alignement de celles qui ornent la porte du milieu, supportaient un entablement, une frise et une corniche, décorés avec

goût, et un arc couvert d'ornements architecturaux ; le tout ensemble devait produire un effet élégant et grandiose, riche et majestueux. Il ne reste de cette partie remarquable de l'édifice que la base des colonnes, ornée de bas-reliefs représentant d'un côté David gardant ses troupeaux et averti par un ange, de l'autre le berger de Bethléem, vainqueur de Goliath. Deux montants chargés de sculptures du meilleur goût règnent au-delà de ces bases, auxquelles ils se raccordaient, et sont soutenues par des lions énormes, qui figurent souvent dans les monuments de l'époque. C'est entre ces sculptures bizarres que l'abbé siégeait pour rendre la justice; de là la formule qui commence plusieurs chartes : *Domino N. N. sedente inter leones. etc.* Les chapiteaux des colonnes offrent une libre imitation du corinthien. Des anges et des aigles sortent des rameaux d'acanthes, et ajoutent encore à la richesse de ce que l'architecture des Grecs offre de plus gracieux. Le tympan du portail de droite représente la sainte Vierge assise sur un trône et tenant le divin Enfant. D'un côté on voit l'annonce aux bergers, de l'autre l'adoration des Mages. Le tympan de la seconde porte renferme la représentation de Christ en croix. Toutes les frises offrent une image de la vie de Jésus-Christ et des diverses phases de sa passion douloureuse. Les indiquer ici serait dépasser les bornes de cet article, et surtout celles de l'attention du lecteur, peu touché, je pense, de ces arides nomenclares d'ouvrages qu'il faut voir et étudier sur place (1).

(1) Pour plus de détails, voyez l'excellent Mémoire de M. Du Mège, imprimé dans les Mémoires de l'Académie de Toulouse, et un autre Mémoire, adressé à l'Académie du Gard, par M. I. Brun,

La crypte ou église souterraine mérite une visite et une attention toute particulière de la part du curieux. Ces sortes d'édifices, obscurs et mystérieux, étaient construits en souvenir des catacombes et des cavernes où les premiers chrétiens se réunissaient pour le culte. La crypte est encore dans un état de conservation tel, qu'on est tenté de croire, à la première vue, que les ouvriers viennent de l'achever, tandis que, depuis plus de sept cents années, ceux-ci sont couchés dans la paix du sépulcre. Cette visite souterraine offrira à l'artiste des sujets remarquables d'intérieur, et à l'homme pensif des impressions qu'il trouverait difficilement ailleurs.

Au milieu des ruines de l'église située derrière celle que nous venons de décrire, se trouve la tour de *la Vis de Saint-Gilles*. Les architectes définissent cette construction une espèce de voûte annulaire rampante, disposée pour soutenir les marches d'un escalier tournant autour d'un noyau plein ou évidé. Le tracé de cette voûte passe pour être l'un des plus difficiles de la coupe des pierres, parce que toutes les surfaces des voussoirs sont gauches et les arêtes à doubles courbures. Il paraît que l'on fait rarement usage de cette construction, et que l'on trouve moyen d'éviter l'extrême difficulté qu'elle présente.

La tour elle-même, où cet escalier est pratiqué, est digne de remarque; il est évident qu'elle faisait partie d'un édifice plus considérable, dont on voit encore les fondements. Elle appartient à un genre d'architecture postérieur à l'admirable façade de la cathédrale; ce-

déjà connu par des ouvrages remarquables, par l'élégante simplicité et le goût parfait qui les caractérisent.

pendant elle paraît en conserver encore quelques formes. Si l'ogive gothique s'y rencontre déjà, on observe encore deux chapiteaux byzantins, dont l'un est orné de feuilles d'acanthe, et l'autre de l'aigle de Charlemagne, peu gracieux et trapu comme un hibou, plutôt que fier et élancé comme l'oiseau impérial.

Il faut encore voir, non loin de l'abbaye, une maison fort remarquable, reste d'un monument civil de l'art byzantin, dont on retrouve si rarement ailleurs les précieux vestiges. J'ignore la destination de celui-ci. Les portes de la ville, quoique plus décrépites que l'église et les autres monuments, datent d'une époque bien postérieure. Quand on a visité le canal, qui s'étend en droite ligne à l'est jusqu'à Bellegarde, et de là à Beaucaire, à l'ouest jusqu'à Aiguesmortes, et de là à la mer, il ne reste plus rien à voir à Saint-Gilles.

VAUVERT.

Vauvert, adossé à une colline formée des galets du Rhône, dont elle est cependant aujourd'hui fort éloignée; peut être considérée comme la capitale du pays vinicole dans les contrées que nous décrivons. A part cette circonstance, elle offre peu d'intérêt aux archéologues et encore moins aux artistes. Ses fastes historiques conservent le souvenir de son nom primitif de Posquières, qui fut remplacé plus tard par celui de Vauvert (*Vallée verte)*; le don que Raymond, duc d'Aquitaine, fit de ce lieu à l'abbaye de Saint-Tiberi, en 810; le conseil de guerre que Louis IX tint au château de Vauvert, lors de son expédition en Terre-

Sainte; l'établissement d'un collége de juifs dans le XIIe siècle; la visite de François Ier en 1238; la visite de Charles IX, le 14 décembre 1564; enfin, la destruction du château par le duc de Rohan, en 1628.

De Vauvert on peut visiter Beauvoisin, surmonté d'un château (*Castrum Belvedies*) dont l'érection date du temps des Templiers. Les collines avoisinantes, jusqu'au-delà de Générac, sont composées d'un grès moins tendre, qui abonde en huîtres fossiles et en concrétions formées par un mélange de carbonate de chaux et de sable siliceux. Ces concrétions prennent souvent les formes les plus bizarres.

On conserve dans ces contrées, et en général dans le pays bas du département, une coutume empreinte d'un esprit de barbarie qui fait contraste avec les progrès et l'adoucissement des mœurs dans les temps modernes. Cette coutume consiste à exiger impérieusement, d'une personne qui convole à de nouvelles noces, une somme d'argent pour la représentation d'un combat de taureaux. Il est arrivé quelquefois que des familles auxquelles la participation à ces jeux cruels paraissait un acte immoral, et qui offraient une somme équivalente, quelquefois même supérieure, dans l'intérêt du soulagement des pauvres ou de l'entretien des écoles, ont été forcées, par des voies de fait, de subir un acte d'oppression aussi injuste que brutal. Signaler de pareils faits, c'est les flétrir dans l'esprit de tout homme sérieux et jaloux de l'honneur de son pays. Toutefois, nous nous plaisons à reconnaître qu'à cet égard, comme à plusieurs autres, l'esprit public fait de réjouissants progrès.

AIGUESMORTES.

Un embranchement de la route de Nîmes à Montpellier, que l'on prend avant d'atteindre Codognan, conduit à Aiguesmortes à travers une plaine couverte de riches vignobles. On passe à Aymargues, et on laisse le Caylar à gauche. Rien ne distingue ces deux bourgs, si ce n'est l'origine latine des noms qu'ils portent et les vastes pâturages dont ce dernier est entouré. C'est ici surtout que l'étranger aura à se prémunir contre deux fléaux dont on ne saurait dire quel est le plus redoutable : la fièvre et les cousins. Quant à la fièvre, il paraît qu'on l'évite en s'abstenant de sortir le matin à jeun, et de rester trop tard dehors, après le coucher du soleil. On recommande aussi les vêtements qui garantissent le corps des changements trop brusques de température. Quant aux cousins, nos contrées du Bas-Languedoc en sont infestées au point que les peuples qui l'habitent sont forcés de mettre des bornes aux expressions de leur enthousiasme patriotique, en assurant que *leur pays serait un paradis, si ce n'était le mistral et les moucherons*; à quoi nous ajouterons : et s'il y avait un peu plus d'eau et un peu moins de poussière. Cette plaie nous prend en mai et nous poursuit jusqu'en novembre; elle ne nous laisse de relâche, dans l'intervalle, que sous l'influence momentanée du vent du nord. Dès l'aurore, les moucherons tourbillonnent dans les airs et enveloppent de leurs cohortes serrées celui qui chercherait la fraîcheur du matin dans les champs. A midi, ils bourdonnent dans l'ombre et en chassent impudemment le voyageur qui y trouvait un abri

contre les rayons verticaux du soleil. Le soir, c'est l'heure de leurs ébats; on les voit infester les promenades, d'où ils chassent les élégants; ils envahissent les carrefours, d'où on les éloigne à grand'peine, à l'aide de feux qui font ressembler nos villes à des bivouacs, au risque de les réduire en cendres. Parfois, ils apparaissent à la cime des arbres ou sur la berge des toits, serrés en colonnes de sept mètres de long, formant des guirlandes fantastiques ou des pilliers immobiles que le vent fait à peine onduler, et que l'œil aperçoit à une très-grande distance, comme une trombe vivante.

Ce cruel insecte, qui nous pourchasse pendant le soir, ne nous laisse aucun repos pendant la nuit. Malheur à l'étranger qui n'a pas été inoculé pendant plusieurs années à cette peste insupportable! Malheur à celui qui, imprudemment, laisse, le soir, sa fenêtre entr'ouverte pour aérer sa chambre à coucher. La nuit, pendant ces nuits d'août, qui n'ont ni rosée ni fraîcheur, il faut s'enfermer soigneusement sous une tente de gaze ou de mousseline, qui concentre une atmosphère étouffée. Mais encore, malheur à vous, si le plus petit interstice laisse accès à l'insecte persécuteur! Il suffit d'un seul moucheron pour chasser le sommeil et appeler autour de vous toutes les angoisses de la fièvre : c'en est fait du repos...

A une lieu environ d'Aiguesmortes, et un peu avant de passer sous l'arceau de la tour Carbonnière, le voyageur remarquera une métairie sur la gauche. Cet édifice appartient à plusieurs siècles, qui y ont successivement déposé et leur couleur antique et les formes de l'architecture qui leur est propre. Les traditions qui ont conservé à ce lieu le nom de

Psalmodi, nous apprennent que, vers le commencement du VIIIe siècle, les Bénédictins avaient établi une abbaye sur cette petite éminence, et y faisaient entendre une psalmodie continuelle, qui valut à leur couvent le nom que porte encore l'emplacement où il s'élevait jadis. Quelques années après, les Sarrasins qui inondaient la France méridionale et en infestaient les côtes, avaient cerné l'île de Psalmodi, réduit la garnison et rasé l'abbaye. Ici l'histoire de cette communauté religieuse se confond avec celle d'une nouvelle population qui se construisit plus tard une ville et se creusa un port. Ce qu'il y a de certain, c'est que Aiguesmortes doit son origine aux moines de Psalmodi; ceux-ci, protégés par Louis-le-Débonnaire, enrichis par les largesses d'une foule de seigneurs, jouirent longtemps d'une grande prospérité, et furent du nombre des communautés qui, dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle pour la réforme du clergé, furent dispensées d'envoyer des présents ou de fournir des soldats à l'empereur, et soumises simplement à faire des prières. La communauté comptait alors cent quarante religieux.

La Tour Carbonnière, qui s'élève au milieu des marais, date d'une époque moins reculée. Bâtie dans le même style que les remparts d'Aiguesmortes, elle se rattache au système de défense qui les caractérise. C'est de ce point qu'il faut contempler le pays environnant, dont la physionomie prend un caractère différent des régions septentrionales du département. L'horizon très-éloigné, qui se ferme en cercle parfait, offre pour couronnement, ici les dentelures des Cévennes, au-devant desquelles le Pic de Saint-Loup apparaît comme un formidable contre-fort; là, les forêts

noires et immobiles de Sylveréal; ailleurs, des marais sans bornes; plus près, l'antique cité dont la vue transporte le voyageur aux rives de la Basse-Egypte. Mais écoutons M. di Pietro, qui laisse peu à dire sur Aiguesmortes, et dont les travaux doivent servir de modèle à tous ceux qui entreprendront d'écrire sur la stastistique de leur pays.

« Cerné de tout côté par les eaux, et comme isolé du reste de la France, le territoire d'Aiguesmortes présente un aspect particulier qui reporte l'imagination vers des temps reculés ou des pays lointains. L'immense tour qui domine la ville, les remparts élevés qui l'entourent, leurs portes en ogive, leurs créneaux, leurs machicoulis, tout ce vieux système de fortification rappelle les siècles tant vantés de la chevalerie. Quand on parcourt les environs de la ville, en dirigeant ses pas vers les bords du Rhône ou le rivage de la mer, on se croirait transporté dans ces champs du Nouveau-Monde ou de l'Afrique, que la main de l'homme n'a pas encore essayé de féconder. A peine a-t-on passé quelques terrains en culture, où la nature ingrate répond mal aux soins qu'on lui donne, que l'œil ne découvre plus qu'une vaste étendue où s'élèvent quelques bois de pins et qu'entrecoupent des marais, des étangs, des lisières de sable et des landes humides, où croissent en toute liberté les ronces, les tamaris, les joncs et les roseaux. Là, comme dans les plages désertes dont ce pays offre l'image, le sol est infesté de reptiles venimeux; des nuées d'insectes altérés de sang tourbillonnent dans les airs; des taureaux indomptés, parcourant ces fangeux pâturages, s'arrêtent à l'aspect du voyageur et lui présentent en mugissant leurs cornes menaçantes; des

cohortes de chevaux blancs, errant sans conducteur, paissent tranquillement l'herbe salée des marécages. Parmi les milliers d'oiseaux aquatiques dont les étangs sont couverts, souvent on aperçoit, rangés en file au milieu des eaux, les flamants navigateurs, qui, prenant leur vol au moindre bruit, déploient aux rayons du soleil leurs ailes flamboyantes. Mais l'accident de ce pays qui retrace le mieux une nature étrangère, est celui qui frappe les regards lorsqu'on pénètre, pendant les chaleurs de l'été, dans l'une de ces plaines sablonneuses. Après quelques instants de marche, on se voit tout-à-coup environné d'une eau limpide dans laquelle se réfléchissent, renversés, les arbres qui bornent l'horizon. On poursuit sa route en hésitant : à mesure qu'on s'avance, l'inondation s'éloigne, et l'on reconnaît alors le mirage, ce phénomène qui trompa si cruellement la soif de nos soldats dans les déserts brûlants de l'Egypte. »

Malgré le triste nom qui lui a été donné, Aiguesmortes a une glorieuse histoire, un aspect extrêmement pittoresque, et beaucoup d'avenir. Nous avons déjà dit que les moines de Psalmodi en avaient jeté les premiers fondements. Longtemps les forbans et les Sarrasins inquiétèrent les familles qui y faisaient leur demeure, et saint Louis consentit à les protéger par une tour imprenable, qui reçut alors et conserve depuis le nom de *tour de Constance.*

On sait qu'au milieu des étreintes d'une cruelle maladie, Louis IX avait fait vœu de se croiser. fidèle à sa promesse, il fit l'acquisition d'Aiguesmortes, pour une terre qu'il possédait non loin de Sommières; car tous les ports environnants, à l'exception de celui de Marseille, déjà encombré, appartenaient à des

puissances étrangères et à des vassaux redoutés et suspects, et il lui fallait un lieu sûr pour rassembler ses huit cents galères et ses quarante mille combattants.

Ici s'élève une question également intéressante pour l'antiquaire et pour le géologue : Quel est le lieu précis où saint Louis s'embarqua pour son expédition? Est-ce sous les murailles mêmes d'Aiguesmortes? est-ce sur le littoral actuel de la Méditerranée? la mer s'est-elle retirée d'une lieue depuis cette époque? Voltaire avait reproduit et énoncé une opinion, et cette opinion fut adoptée sans examen; Buffon ne dédaigna pas lui-même de la présenter comme preuve de sa théorie sur la marche progressive et continue des eaux de la mer. Mais voici que des hommes instruits, consciencieux, éclairés par de nombreuses observations, nous montrent, au pied même des murailles de l'antique cité, les vestiges d'un port intérieur, aujourd'hui encombré de sable et d'attérissement, plus loin, un canal également encombré, çà et là paremeté de bâtisses antiques; plus près du littoral méditerranéen une plage qui rend un son caverneux sous les pieds qui la foulent, portant encore, par tradition, le nom de *Tombes*, et renfermant, en effet, les dépouilles et les sarcophages des pélerins croisés que la fièvre atteignit sur ces bords; et plus loin, au fond d'une anse dont le débouché porte encore de nos jours le nom de *Grau-Louis*, une suite de petits rochers, au pied desquels se trouve encore aujourd'hui un mouillage excellent. La question est désormais résolue d'une manière satisfaisante : la mer a conservé à peu près les mêmes limites; la flotte des croisés était réunie à une lieue d'Aiguesmortes, et

Louis IX s'est embarqué avec sa cour au pied même des remparts, sur un bateau royal, qui le conduisit, par le canal et le Grau, jusqu'à la flotte qu'il devait commander.

Louis IX, mort sur les côtes d'Afrique, ne put lui-même accomplir les promesses qu'il avait faites aux habitants d'Aiguesmortes. Philippe-le-Hardi, fidèle exécuteur des volontés de son père, fit construire les remparts dont celui-ci avait conçu le projet. On dit qu'ils furent bâtis sur le même plan que ceux de Damiette. C'est encore sous Philippe-le-Hardi que les habitants d'Aiguesmortes obtinrent une charte de ce monarque, qui leur assurait des priviléges tout particuliers. J'ai manié le parchemin original de cette pièce curieuse, revêtu de sceaux en cire, d'une conservation parfaite, malgré les siècles qui se sont écoulés depuis sa rédaction. Il résulte de ce titre que les Aiguesmortains étaient affranchis de tout impôt, taille et péages, et du service militaire hors des diocèses de Nîmes, Uzès et Maguelonne. — La question ne pouvait être appliquée sur la déposition d'un seul témoin. — Un conseil politique, élu par quatre consuls nommés eux-mêmes par les habitants du pays, pouvait seul imposer les citoyens pour les besoins de la communauté : ombre de constitution qui subsista longtemps, sans pourtant contribuer puissamment à la prospérité du pays.

Le massacre des Bourguignons forme une autre époque mémorable dans l'histoire d'Aiguesmortes. Les désordres qui déchirèrent la capitale durant la maladie et après la mort de Charles VI, se firent sentir vivement dans nos provinces. L'entrée d'Isabelle et du duc de Bourgogne à Paris avait été signalée par le

massacre de tous les Armagnacs. Presque en même temps un corps de Bourguignons, commandé par Louis de Châlons et le prince d'Orange, envahit le Languedoc. Après s'être rendu maître de Nîmes et de Montpellier, il se présenta devant Aiguesmortes. Les habitants voulaient se défendre; mais Louis de Malepue, gouverneur du château, livra sans combat la place à l'ennemi. Une partie des habitants s'enfuit et fut se joindre, à Beaucaire, aux troupes du Dauphin. Les femmes et les enfants étaient restés dans la ville, et le châtelain devint leur persécuteur. Deux ans après, le siége d'Aiguesmortes par les troupes royales durait encore, et le Dauphin envoya le comte de Clermont pour presser la reddition de la ville. Ceux des habitants qui demeuraient dans la ville, et qui soupiraient depuis longtemps après leur délivrance, se concertent avec les assiégés, et une nuit, vers la fin du mois de janvier 1421, ils se précipitent sur la garde de l'une des portes; elle est égorgée; les troupes de France sont introduites; les habitants les conduisent au quartier des Bourguignons. Vainement ceux-ci tentent de fuir ou de se défendre, ils sont tous impitoyablement massacrés. Les cadavres étaient si nombreux, qu'on prit le parti, pour éviter les pernicieux effets de la putréfaction, de les entasser tous sur des monceaux de sel, dans une des tours de la ville, qui se nomme encore aujourd'hui la *Tour des Bourguignons.*

S'il faut en croire la tradition d'Aiguesmortes et l'assertion de quelques écrivains, c'est de là que vient la chanson,

> Bourguignon salé,
> L'épée au côté,

La barbe au menton,
Saute, Bourguignon !

origine encore contestée, et sur laquelle l'Institut historique a proposé de nouvelles recherches.

En 1445, le port d'Aiguesmortes était dans un état si déplorable que des Gênois capturèrent une galère royale au fond même de la rade. — En 1457, les portes de la tour de Constance se refermaient sur le duc d'Alençon, accusé d'avoir offert aux Anglais les moyens de rentrer en Normandie. En 1530, François Ier écoutait avec intérêt les doléances des habitants d'Aiguesmortes, et faisait construire des ouvrages propres à rejeter dans la branche du Rhône, qui baignait les murs d'Arles, une partie des eaux qui affluaient dans l'autre branche, cause principale des attérissements de la plage et de l'encombrement perpétuel du port. Une petite branche du Rhône fut entièrement détournée à l'aide du canal de Sylvéréal, dont l'embouchure fut nommée *Grau-Neuf.* — Huit ans après, François Ier honorait lui-même Aiguesmortes de sa présence, et donnait à l'histoire de cette petite ville une date mémorable par son entrevue avec Charles-Quint (1). — En 1542, Barberousse,

(1) Le lendemain d'une première entrevue, qui eut lieu à bord du vaisseau de l'Empereur, le 14 juillet, une frégate royale, montée par des matelots vêtus de damas rouge, vint prendre Charles V pour le conduire au port où le roi l'attendait avec toute sa Cour; les deux monarques, que la guerre avait désunis et qu'elle devait désunir encore, se tenant embrassés, entrèrent dans la ville par la porte de la Marine, au bruit de l'artillerie qui grondait sur les remparts, et aux acclamations du peuple, qui répétait sans cesse : Vive l'Empereur et le Roi! *car* dit la relation, *M. le Connétable l'avait recommandé à Guillaume Villar, l'un des consuls.* Après

qui de simple corsaire était devenu roi d'Alger et amiral de Soliman II, nourrissant une haine personnelle contre Charles-Quint, qui l'avait chassé de

un repas des plus somptueux, le Roi et la Reine menèrent l'Empereur par une galerie qu'on avait à dessein pratiquée dans la maison du sienr de Lecqnes, qui lui était destinée, et le laissèrent dans une chambre meublée avec magnificence. Charles-Qnint reposait depuis environ une heure, lorsque la Reine, sa sœur, vint heurter à la porte de l'antichambre, qui lni fut aussitôt ouverte; alors elle envoya le sire de Montpezat, qui l'accompagnait, avertir son époux du réveil de l'Empereur; François Ier vint sur-le-champ, suivi d'une foule de courtisans, et trouva l'Empereur sur son lit, conversant avec sa sœur : à sa vne, Charles-Quint se jette à bas du lit sans souliers; et le Roi commença le propos ainsi : *Et puis, mon frère, comment vous trouvez-vous? Avez-vous bien reposé?* L'Empereur répondit que *oui, et qu'il avait tant banqueté qu'il lui aurait convenu dormir. Croyez, mon frère,* répondit le Roi, *que je veux et entends que au pays auquel vous estes de présent, vous y avez autant de puissance, que si vous estiez en vostre pays d'Espagne ou de Flandre, et que ce que luy commanderez, soyez obéi, comme moy-même ; et en signe de ce, voilà que je vous donne :* alors il lui présenta un diamant, estimé mille écus, enchassé dans un anneau, sur lequel était écrit *Dilectionis testis et exemplum.* Lequel, dit l'historien, l'Empereur print et le mit en un son doigt, et incontinent osta son bonnet et le Roy le sien, luy remerciant grandement, en disant : *Mon frère, je n'ay rien à présent pour me revenger de ce présent, si ce n'est c'estuy-ci*, qn'estait son ordre, qu'il avait en son col, lequel il leva de son col et le mit en celuy du Roy, et le Roy luy remercia en luy disant : *Puisqu'il vous plaist que je porte vostre ordre, il vous plais à porter le mien,* et le roi osta le sien de son col, et le mit en celuy dudit seigneur Empereur, en faisant lesquelles choses, s'embrassèrent grandement, et, ce fait, demandèrent leur vin, lequel incontinent fut apporté, et puis le prinrent ensemble ; et ce fait, firent sortir tous ceux qui étaient en ladite chambre, où ils se firent des promesses de paix que, que ni l'un ni l'autre n'avaient envie d'exécnter. (Voy. *Histoire du Languedoc*, tom. V, Prenves, pag. 93.)

Tunis, et naguère avait même tenté de lui ravir ses propres Etats, vint établir sa flotte dans la rade d'Aiguesmortes, et ces plages, où flottaient jadis les bannières des Croisés, virent briller le croissant d'un prince mahométan, allié du roi de France. Tandis que Barberousse se livrait à l'espoir d'une vengeance prochaine, il est instruit que Charles-Quint et François Ier ont définitivement conclu la paix à Crépi. Furieux de voir ainsi son attente trompée, et concevant autant de ressentiment contre son allié que contre son ennemi, il porte la flamme dans une forêt de pins qui bordait le rivage, et un vaste incendie signale son départ. — La réformation s'introduisit à Aiguesmortes en 1560; elle y fut d'abord comprimée par la puissance du gibet; mais bientôt on la vit renaître de ses cendres, et tour-à-tour Aiguesmortes passa aux mains des calvinistes et dans celles des catholiques. En 1757, elle était désignée comme place de sûreté par le maréchal de Damville. Sous Henri IV, on accordait encore aux réformés, pour places d'ôtages, Aiguesmortes, le fort de Peccais et la Tour Carbonnière. — Trois ans après, les fastes d'Aiguesmortes offrent le fait singulier d'un roi de France qui provoque lui-même les habitants à l'insurrection, et leur insinue le désir qu'il éprouve de se débarrasser du gouverneur Bertichères, soupçonné d'entretenir des intelligences avec les Espagnols, et, à cet effet, il mande au sieur de Gondin *d'entrer dans la ville, et d'en faire sortir dextrement le sieur Bertichères, sans rumeur, ni émotion, s'il était possible, mais néanmoins en quelque façon que ce fût.* Le coup fut tenté et achevé. Bertichères, renfermé dans la *Tour de la Reine,* se battit comme un lion, et sortit après

avoir obtenu la vie sauve pour lui et sa garnison. — Après ce coup de main, on vit les Aiguesmortains réclamer auprès du Roi et même stipuler la récompense de leur conduite. Une députation, composée d'un catholique et d'un protestant, se rend à Angers, et présente au roi le cahier des demandes du peuple. La plupart de ces demandes furent promptement satisfaites, et des lettres-patentes confirmèrent plusieurs anciens droits. — Après cette époque, l'histoire d'Aiguesmortes présente peu de faits intéressants; elle se confond du moins avec l'histoire des troubles religieux et politiques, des persécutions et des représailles communes aux autres villes du Languedoc. Nous ne devons cependant pas omettre la construction du canal qui établit une communication directe entre le port d'Aiguesmortes et la mer, par le *Grau du Roi*. — Cette importante communication fut pratiquée sous le règne de Louis XIV, et figure au nombre des grands et utiles travaux entrepris et achevés sous le règne même de ce monarque. Vers cette même époque, une nouvelle source de prospérité se préparait pour ce pays : les Etats se décidèrent à faire ouvrir un canal depuis Beaucaire jusqu'à Aiguesmortes, sur une étendue de 40 kilomètres environ. — Enfin, en 1811, les eaux du Rhône parvinrent par Saint-Gilles jusque sous les murs de l'antique Aiguesmortes. Aujourd'hui cette ville renferme dans son enceinte 2,900 habitants, qui se livrent au commerce de l'entrepôt, à la préparation du sel, à la fabrication des foudres et autres genres de futailles, à la production des engrais au moyen des roseaux, enfin aux travaux de la pêche qui alimente les marchés de Nîmes et autres villes du Gard.

On pénètre dans Aiguesmortes par une porte à ogive ; elle était ornée d'une fresque dont le vandalisme des réparateurs n'a laissé qu'un lambeau. Ceux qui ont vu cette peinture il y a peu d'années disent qu'on y reconnaissait encore des échevins offrant les clefs de la ville à un prince. Au-delà de cette porte, on remarque les maisons basses de la ville, dont on ne pouvait de loin apercevoir les toitures, et des rues assez larges et parfaitement alignées. On chercherait en vain des édifices remarquables dans cette triste bourgade, que de vastes jardins envahissent en grande partie. Un clocher du XIIIe siècle annonce un monument ecclésiastique qui pouvait avoir quelque beauté, reste délabré d'un ancien couvent de Cordeliers. Tout auprès se trouve une petite église qui offre à l'extérieur une inscription hébraïque, et à l'intérieur un retable et des colonnes torses en plâtre, d'un travail très-soigné. Nous avons parlé ailleurs de la chapelle des Pénitens blancs, où l'on remarque les premiers essais du peintre Sigalon. L'église paroissiale est un lourd bâtiment, relevé sans doute plusieurs fois. Mais l'édifice le plus utile, quoique le moins digne d'attention sous le rapport de l'art, est un hôpital fondé par les habitants, et autorisé par lettres-patentes de 1347, et qui, depuis longtemps, ne doit plus sa conservation qu'aux secours annuels fournis par la commune. C'est au bout de la rue où se trouve ce modeste édifice, que l'on fera remarquer à l'étranger l'enclos où se trouvait jadis la maison où François Ier et Charles-Quint eurent leur mémorable entrevue, et, non loin, une maison ornée encore à l'intérieur d'une magnifique cheminée dans le goût de la renaissance. Cette maison vit naître les Théaulon, dont l'un peintre paysagiste

d'un grand mérite, et le second, auteur dramatique de notre époque.

Toute l'attention des curieux se porte ici sur les murailles antiques et sur la mer; nous ferons d'abord le tour de la ville, et puis nous nous rendrons au Grau-du-Roi.

J'ai visité les anciennes fortifications d'Aiguesmortes, le livre de di Pietro à la main, et j'y ai trouvé une description si exacte, que je citerai textuellement ses paroles :

« La figure des murailles est celle d'un parallélogramme rectangle, émoussé sur l'un des angles, et dont la longueur est de deux cents quatre-vingt toises, et la largeur de cent soixante-dix. Bâties en larges pierres taillées en bossages, elles s'élèvent à la hauteur d'environ trente-quatre pieds. Percées de meurtrières, garnies de machicoulis, couronnées de créneaux, elles sont flanquées de quinze tours, dont les unes sont carrées et servent seulement de passage, et dont les autres, doubles et cylindriques, renferment des chambres propres à recevoir des combattants. Au-dessous decelles-ci s'ouvrent de grandes portes en ogive qui donnent entrée à la ville, et où l'on a pratiqué des coulisses intérieures pour les fermer solidement au besoin. Pour compléter ce systèmeantique de défense, on avait creusé au pied des murailles un large fossé, qui, depuis bien des années, n'était redoutable qu'aux habitants par les vapeurs délétères qui s'en exhalaient. Il est actuellement comblé et remplacé, sous le mur méridional, par un terrassement qui recule l'étang de la ville, et sert de promenade pendant l'hiver.

» Vers l'angle émoussé des murailles, dans la partie

intérieure, est assis le château, vaste bâtiment militaire, et à l'extérieur s'élève, au milieu d'un mur circulaire, la Tour de Constance, cette tour dont quelques auteurs, se fondant sans doute sur le nom qu'elle porte, font remonter la construction jusqu'au siècle de Constantin, mais qui fut bâtie évidemment par saint Louis, ainsi que le prouve une lettre de Clément IV.

» Sa hauteur est de quatre-vingt-neuf pieds, son diamètre de soixante-six, et ses murs ont dix-huit pieds d'épaisseur.

» Arrivée devant l'entrée de cette tour par le pont-dormant qui y conduit, si l'on songe qu'infidèle à sa première destination, elle ne fut longtemps consacrée qu'à renfermer des prisonniers d'Etat ou des victimes d'une religion dominante, on ne peut se défendre d'une émotion pénible et douloureuse. On pénètre dans l'intérieur par deux portes doublées de fer. Là se présentent deux vastes chambres, voûtées et placées l'une au-dessus de l'autre. La première était sans doute occupée par la garnison, comme l'indique un four creusé dans le mur; dans la seconde on renfermait pêle-mêle les prisonniers. L'une et l'autre ne sont éclairées que par l'étroite fente des meurtrières et par une ouverture circulaire percée au milieu de leur voûte. Un escalier obscur et tortueux, ménagé dans l'épaisseur du mur, et muni de machicoulis qui plongent sur la porte d'entrée, conduit à la chambre supérieure, et puis à la plate-forme de la tour. Cette plate-forme, entourée de créneaux, était à la fois un lieu de défense et d'observation, et servait en outre à retenir les eaux pluviales, qui de là s'écoulent dans une citerne pratiquée dans le mur. Sur ses bords

s'élève une tourelle de trente-quatre pieds de hauteur, et dont l'unique destination était de soutenir le phare qui la couronne. Ce phare, se trouvant ainsi à cent vingt-trois pieds au-dessus du sol, pouvait facilement, malgré son éloignement de la mer, être aperçu par les navires, comme il le serait encore aujourd'hui si on le tenait allumé. »

Je cite encore di Pietro :

« Louis XIV, au faîte de la puissance, victorieux de tous ses ennemis, et passant tour-à-tour de l'amour à la dévotion, avait entrepris de convertir les calvinistes du royaume. Les récompenses pécuniaires, l'interdiction de toute charge publique, de toute profession libérale, et les régiments de dragons, n'ayant servi qu'à transformer leur zèle en fanatisme, il se décide, en 1685, à révoquer l'édit de Nantes. Dès ce moment, l'exercice de leur culte est prohibé, leurs ministres sont bannis, l'émigration leur est défendue, leurs temples sont démolis, et la force est employée pour opérer leur conversion. Malgré ces mesures, les uns désertent en foule, les autres s'assemblent en secret. Ceux qu'on arrête sur les frontières, ceux qu'on surprend à des prêches clandestins, tous ceux, enfin, qui refusent de se convertir, ou dont la conversion paraît feinte, s'ils échappent au glaive des soldats, sont, comme de vils criminels, envoyés aux galères. Leurs enfants leur sont enlevés, leurs biens sont confisqués, leurs maisons rasées, et leurs femmes condamnées à la réclusion perpétuelle. La Tour de Constance renferma continuellement dans ses murs un nombre considérable de femmes calvinistes. Entassées dans les deux chambres de cette tour, où l'air et la lumière ont

tant de peine à s'introduire, réduites à la plus grossière nourriture, privées des commodités de la vie les plus indispensables, elles voyaient là se consumer, sans espoir, sans consolation, le cours entier de leur déplorable existence.

» Je ne puis mieux faire connaître la situation de ces infortunées qu'en plaçant ici le tableau qu'en a tracé un témoin oculaire, M. de Boufflers, qui visita leur prison vers l'année 1768, lorsque la persécution commençait à se relâcher :

« Je suivais, dit-il, M. de Beauvau dans une recon-
» naissance qu'il faisait sur les côtes du Languedoc.
» Nous arrivons à Aiguesmortes, au pied de la tour
» de Constance ; nous trouvons à l'entrée un con-
» cierge empressé, qui, après nous avoir conduits
» par des escaliers obscurs et tortueux, nous ouvre
» à grand bruit une effroyable porte, sur laquelle on
» croyait lire l'inscription du Dante : *Lasciate ogni*
» *speranza, o voi ch' entrate.* Les couleurs me man-
» quent pour peindre l'horreur d'un aspect auquel
» nos regards étaient si peu accoutumés : tableau
» hideux et touchant à la fois, où le dégoût ajoutait
» encore à l'intérêt! Nous voyons une grande salle
» ronde privée d'air et de jour; quatorze femmes y
» languissaient dans la misère et dans les larmes : le
» commandant eut peine à contenir son émotion ; et,
» pour la première fois sans doute, ces infortunées
» aperçurent la compassion sur un visage humain.
» Je les vois encore, à cette apparition subite, tom-
» ber toutes à la fois à ses pieds, les inonder de
» pleurs, essayer des paroles, ne trouver que des
» sanglots; puis, enhardies par nos consolations,
» raconter toutes ensemble leur communes douleur !

» Hélas ! tout leur crime était d'avoir été élevées dans
» la même religion que Henri IV. La plus jeune de
» ces martyres était âgée de plus de cinquante ans ;
» elle en avait huit lorsqu'on l'avait arrêtée, allant
» au prêche avec sa mère, et la punition durait en-
» core ! »

En sortant de la tour de Constance, on a besoin de respirer le grand air ; je conseille donc au curieux de louer un petit bateau, et de se faire conduire au Grau-du-Roi. Quoique le trajet n'offre par lui-même rien de remarquable, il serait bon que le voyageur mît quelquefois pied à terre ici pour observer les travaux et l'industrie des hommes, qui se développe, comme on sait, à proportion des difficultés qu'offre la nature ; là, pour ramasser des soudes, des salicornes, des pourpiers de mer, des arroches laminées, des carex, le sacharum de Ravenne, et mille autres plantes qui fréquentent le littoral méditerranéen ; ailleurs, pour étudier les formes et les mouvements des chevaux-camargues d'un blanc éclatant, et les taureaux d'un noir de jayet, demi-sauvages, demi-apprivoisés, qui accourent en foule à la vue de l'étranger, jettent sur lui un regard farouche, et, l'instant d'après, fuient en galopant dans les mares. Partout le coup-d'œil est bizarre et étrange ; ce sont de larges flaques d'eau, des terrains vagues, des digues rompues, des pilotis, des instruments de pêche, et toujours au loin les murs d'Aiguesmortes, chaudement colorés au soleil, et se détachant comme un rideau fantastique sur l'horizon bleuâtre des Cevennes.

Le Grau-du-Roi offre un petit port ; un phare le domine. Il faut une permission du commandant d'Aiguesmortes pour le visiter. Il vaut la peine de sollici-

ter cette permission; car il faudrait aller bien loin du cercle dans lequel nous renfermons nos observations pour trouver un appareil semblable. C'est un phare à lumière périodique. Avant l'établissement de ce phare, les sinistres n'étaient point rares sur les parages d'Aiguesmortes.

La galerie du phare offre une belle vue de la Méditerranée; c'est d'ici qu'il faut observer la direction de l'ancien *Grau Louis*, la rade d'Aiguesmortes, et toute la topographie du pays.

En dirigeant ses regards vers le nord-est, le voyageur observera une plage défendue par un petit fort, et jonchée de tas réguliers de matières blanches : ce sont les *marais salans de Peccais*, vastes exploitations dont l'origine remonte à une haute antiquité, et qui, aujourd'hui, appartiennent en partie à l'Etat et en partie à une Société d'actionnaires.

On ne quitte point Aiguesmortes sans lui souhaiter tout l'accroissement de prospérité et de population qu'elle est susceptible d'acquérir. Le jour n'est peut-être pas loin où l'introduction de nouvelles branches d'industrie, l'arrosement de quelques marais infects à l'aide de courants d'eau douce habilement ménagés, le dessèchement de quelques lagunes vagues, l'élargissement de plusieurs canaux de communication, viendront assainir le pays, et lui rendre le mouvement et la vie. Le pays est en voie de progrès, il possède déjà beaucoup : une population amie de l'ordre et de la paix, de bonnes écoles et une excellente administration.

MARSILLARGUES.

Marsillargues est le type des jolies petites villes dans le pays vinicole du Bas-Languedoc. Ses rues sont propres, bien percées, assez bien alignées, aboutissant à des boulevards agréables, rafraîchies et embellies par des pompes; on songe même à les éclairer : tout cela est sur une petite échelle, comme on doit l'attendre dans une ville de 3,078 habitants; mais on peut s'en consoler en pensant qu'elle ne serait qu'un misérable bourg, sans communications, sans agréments, comme tant d'autres lieux voisins, si elle ne possédait une population aisée et une excellente administration.

Ici point d'antiquités, quoique le nom du lieu annonce une origine romaine; point de souvenirs historiques, point de sites pittoresques dans cette contrée plate et envahie par la culture de la vigne et du blé. On ne se détourne de sa route pour visiter Marsillargues que lorsqu'il s'agit du commerce des vins et de la fabrication du 3/6, ou bien encore lorsque l'urbanité des habitants offre à l'étranger un toit hospitalier et un accueil bienveillant. Il reste donc des études de mœurs à faire. Elles offriraient ici quelque intérêt, car il s'agit d'une population heureuse et isolée. Nous ne saurions taire le regret que nous avons éprouvé en apprenant que, malgré les progrès sensibles du siècle vers des mœurs douces et polies qui se font ressentir au milieu de cette population, la coutume, je dirai plus, la rage des combats de taureaux s'y est conservée dans toute sa puissance.

Le besoin d'émotions fortes et tumultueuses, un goût prononcé pour le drame dans la rue et en plein soleil, sont évidemment un trait particulier aux Bas-Languedociens. Ce trait survit à tout. Ce peuple a tour-à-tour passé par toutes les formes de gouvernements et par toutes les croyances religieuses; tour-à-tour il fut soumis à l'autorité des Druides, aux cérémonies pompeuses du paganisme, au joug des Sarrasins, aux dévastations des Bourguignons et des Compagnies; tour-à-tour on l'a vu papiste et huguenot; mais toujours il a fallu courir le taureau-camargue dans les carrefours et sur les places publiques. A l'ouïe du hautbois, la population se précipite en foule vers la route des marais : le troupeau arrive, et le peuple de rugir de cette joie féroce qui semble à la fois exhaler toutes les passions de l'âme; on a peine à contenir l'impatience de la multitude, et souvent la course commence à l'instant même dans la ville, où le vil bétail se rue sur des troupes de femmes et d'enfants. Ces jeux sanguinaires, malheureusement, ne sont pas restreints à cette localité.

Après ces moments de délire, qui correspondent aux folies du carnaval dans d'autres pays, tout rentre dans le calme de la vie laborieuse dont on ne connaît nulle part les charmes et les avantages mieux qu'à Marsillargues. La culture des vignobles, la fabrication des vins et les distilleries d'alcool sont les grands objets d'occupation et de préoccupation dans le pays. C'est chose curieuse à remarquer que ces *Derosne perfectionnés*, à l'aide desquels des flots de vin, et quelquefois même des masses de marc, se transforment en un filet toujours coulant d'esprit parfaitement limpide, incolore et d'une grande force. Soumis à

une bonne distillation, 100 muids de marc doivent produire 620 litres de 3/6. Le résidu sert à engraisser la volaille ; on l'a appliqué avec succès à la nourriture des moutons. Il est bon d'ajouter, pour l'intelligence du procédé, qu'il suffit de 8 muids de vin pur pour produire le quantité de 3/6 produite par 100 muids de marc.

Les curiosités de Marsillargues sont la digue qui encaisse le Vidourle, le temple, le clocher de l'horloge et le château.

Ce dernier édifice, de 1623, appartient à M. de Calvisson. Il est assez vaste et orné d'une façade dans le goût de la renaissance. On y remarque des emblêmes de Diane de Poitiers. Les ornements sont assez finis, mais d'un goût suranné. Dans l'intérieur, on voit encore des meubles antiques et des portraits de famille, parmi lesquels on fait remarquer ce fameux Guillaume de Nogaret, anobli par Philippe-le-Bel pour avoir défendu si vivement les intérêts de ce roi contre les prétentions de la cour de Rome, osant lever la main, dit l'histoire, contre le Souverain Pontife lui-même.

MONTPELLIER.

Pour se rendre de Nîmes à cette capitale du monde médical dans le Midi, on suit, par la voie de fer, le magnifique viaduc dont nous avons déjà parlé. On traverse un pays, à gauche, chargé d'épis et de pâturages; à droite, s'élevant en collines parées d'un manteau velouté d'oliviers et de vignes. En automne, les vignes prennent ici des couleurs d'une richesse qui charme le peintre; en hiver, c'est le tour des

oliviers dont la teinte, en tout autre temps blafarde, mais alors douce et harmonieuse, récrée singulièrement la vue; le printemps est pour la plaine, sur laquelle il jette une teinte du plus beau vert; en été, tout est poussière et désolation.

Milhau, qu'on trouve à une lieue de Nîmes, connu anciennement sous le nom d'*Amiglacum*, jouit d'une assez grande prospérité qu'il doit à une agriculture bien entendue et à la fabrication des vins et eaux-de-vie. Population : 1,630 âmes. A 4 kilomètres de là on traverse Uchau, dont l'ancien nom était *Hochavum*, ainsi traduit : *ad octavum lapidem*, à la huitième pierre. On a trouvé, en effet, une pierre milliaire portant le chiffre VIII, et une inscription du temps d'Antonin-le-Pieux. Dans les anciens titres, Uchaud porte le nom de *Villa S. Pauli de* Octavo. Il est à remarquer que l'on a trouvé dans cette direction un grand nombre de monuments semblables qui se rattachent à la grande voie Dominitienne. Cette voie importante établissait une communication entre Marseille et l'Espagne par Nîmes, Ambrusium, Sextantion et Narbonne. Polybe, qui écrivait vers l'an 600 de Rome, en fait mention. Le général Cn. Domitius OEnobarbus la refit entièrement et y attacha son nom, à juste titre, l'an de Rome 633. Les pierres milliaires sont distinguées par les noms d'Auguste, Tibère, Claude et Antonin-le-Pieux. Les inscriptions, sous les trois derniers empereurs, portent constamment ces mots : *refecit et restituit*, avec des chiffres. Auguste, par l'absence du mot *restituit*, semble vouloir se faire honneur de la fondation de cette voie.

Plus loin on aperçoit à gauche le bourg de Bernis.

Population : 1,215 âmes; ancien nom *Bernicium* ou *Bernugum*. On y voyait autrefois un château qui fut acheté d'une dame par Alphonse, comte de Toulouse, en 1138, pour la somme de onze cent cinquante sols, monnaie de Saint-Gilles. Pendant les guerres des Albigeois, ce château fut assiégé par Simon de Montfort, qui s'en empara en 1217, et fit prendre la plupart des habitants.

A Codognan, *Condonhanum*, on trouve des boues minérales peu abondantes, mais, dit-on, assez efficaces. Les villages que l'on a observés sur la hauteur, à droite, sont Vergèze et Mus; on y exploite des carrières de calcaire moellon marin. Celle de Mus est taillée en forme de dalles qui reçoivent le nom de *Bard de Mus* et qui servent à paver nos salles, où elles reçoivent un beau poli sous le pied de nos Savoyards. On en exportait autrefois jusqu'en Canada par le port d'Aiguesmortes. Cette mollasse abonde en fossiles. On trouve aussi sur les hauteurs, mais dans le calcaire crétacé, des ammonites et des nautiles de très-grandes dimensions.

Au-delà de Mus, on aperçoit, dans une situation très-élevée, le bourg du Grand-Gallargues (1), dominé par l'ancien château qui est devenu un temple, du pérystile duquel on peut contempler une vue ravissante.

Ici, la route traverse un sol couvert de riches vignobles, et des digues artistement jetées annoncent l'approche d'un de ces petits fleuves dont le pays a plus souvent à redouter la fureur qu'à vanter les

(1) M. le pasteur Hugues a publié sur le Grand-Gallargues une *Notice* intéressante.



bienfaits. On observera sur la rive gauche du Vidourle un cabaret de peu d'apparence. « Ce cabaret, disait J.-J. Rousseau en 1741, le plus estimé de l'Europe, méritait de l'être; » il est vrai qu'un peu plus loin il ajoute : « mais à force d'user sa réputation, il l'a perdue tout-à-fait. »

Il faudrait se détourner de la route et remonter le Vidourle pour atteindre les ruines du pont d'*Ambrussum*. Ce reste d'antiquité romaine mérite une course à part. Ambrussum ou *Ambrusium*, situé dans le pays des Volces Arécomiques, était du nombre des vingt-quatre villes et bourgs qui dépendaient de la ville de Nîmes. Il était placé sur la grande voie Domitienne. Ce bourg, dont on voit peu de vestiges, donna son nom au pont qui fut construit sur ce point. César en fait mention dans ses *Commentaires*, et lui donne le nom de *Pons-Ambrussi*; il n'en reste que des débris, savoir : deux voûtes formées de quatre arcs-doubleaux en pierres de taille, et deux culées sur les bords du fleuve. La voie en était très-large et assez usée par le passage des charrettes pour laisser voir le jour à travers. Ce monument est placé dans une belle solitude; les eaux, ici, sont limpides, et la verdure s'y reflète d'une manière agréable; c'est encore un de ces exemples rares et précieux d'une ruine abandonnée au temps et à la nature; ici rien ne distrait la rêverie du peintre, ici rien ne trompe le coup-d'œil de l'antiquaire.

Lunel est une ville de 6,200 âmes, située dans un pays bas et souvent inondé. On y trouve, en hiver, de l'eau; dès le printemps, de la poussière; en été, des moucherons, et en automne, des fièvres. Lunel doit la grande prospérité dont il jouit à son canal et

à sa grande fabrication de vin, d'eaux-de-vie et de futailles. Quand on traverse les rues tortueuses de cette petite ville, on respire partout une atmosphère alcoolique et enivrante. Lunel possède un fort joli jardin public. A une demi-lieue au nord de Lunel-Vieil se trouve, sur la hauteur, la propriété de M. Gauthier, où l'on a découvert une grotte à ossements. Ce réceptacle a été bientôt épuisé par les fouilles des savants. On y a trouvé des débris de tous les animaux carnivores qui fréquentaient autrefois ce genre de cavités.

La route offre peu d'objets dignes de remarque de Lunel à Montpellier. Le voyageur verra cependant avec plaisir, au nord, se dérouler l'immense aqueduc de Castries qui unit les antiques tours de ce château avec une colline élevée ; dans un fond vaporeux, le pic Saint-Loup termine parfaitement ce paysage vraiment méridional.

Castelnau, qui est situé dans un vallon pittoresque, à peu de distance de Montpellier, était un lieu important du temps des Romains. Quelques auteurs même le confondent avec Sextantio ou Substantion, où la voie Domitienne venait joindre la grande route de Narbonne. Encore un pas, et nous voici à Montpellier.

On a longuement discuté sur l'origine de Montpellier. Les uns, attachant au nom que porte cette ville une grande importance, y ont vu quelque ressemblance avec les mots latins *Mons Puellarum* (montagne des jeunes filles), et en infèrent que ce nom est dû à la beauté des jeunes filles du pays. Les anciennes chartes ne faisant jamais mention d'un pareil nom, nous sommes forcé de renoncer à cette gra-

cieuse et galante étymologie. D'autres auteurs, suivant une marche plus logique, ont remonté à l'histoire des temps, et attribuent le nom de cette ville à quelque particularité de sa fondation. Nous nous contenterons de citer cette opinion, sans prétendre la justifier. Le chanoine Gariel, l'un des historiens de Montpellier, raconte que la ville de Sextantio ou Substantion jouissait d'une grande prospérité, et renfermait dans son enceinte une population riche et nombreuse. Le mont sur lequel les fondements de Montpellier furent jetés plus tard n'était encore qu'un de ces lieux incultes et sauvages désignés dans le pays par le nom de *Garrigues*, couvert de broussailles et de plantes aromatiques. Ce lieu offrait d'excellents pâturages aux troupeaux de Substantion ; aussi les habitants de cette ville l'avaient-ils enceinte d'une muraille ou de palissades pour en interdire l'accès au bétail étranger. Une porte, fermée avec un gros verrou, était la seule issue qui permît d'y entrer ; plus tard, les propriétaires du terrain y élevèrent un village ou peut-être deux hameaux, Montpellier et Montpellieret (en latin Monspessullus, *Mont-Verrou*, et en patois Mont-Peylat, *Mont fermé à clef*). Le même savant pense que cette première population fut accrue par une émigration d'Espagnols qui, fuyant la tyrannie des Maures, vint se réfugier dans le Midi de la France, sous le règne de Louis-le-Débonnaire.

Les Maures jouent, comme on le sait, un grand rôle dans l'histoire de nos villes méridionales ; ils contribuèrent encore indirectement, à une autre époque, à augmenter la population de Montpellier. Les habitants de Maguelonne, ayant trop facilement ouvert leurs portes à ces forbans, encoururent le

ressentiment de Charles-Martel qui les chassa de leur ville. L'évêque et son clergé furent reçus à Substantion, où le siége épiscopal fut maintenu pendant trois siècles. Mais les vilains, après avoir erré longtemps dans les campagnes, vinrent se fixer sur un monticule couvert de bois ; c'est là qu'ils fondèrent, dit-on, la ville de Montpellier. On chercherait en vain à décider quel peuple fut le premier occupant, des réfugiés de Maguelonne ou des pâtres de Substantion.

Le nom de Montpellier rappelle toujours des idées riantes aux habitants du Nord : Montpellier, c'est une école savante; c'est une serre chaude, et pour l'oranger et pour les constitutions délicates; c'est la patrie des troubadours au doux parler languedocien; mais tout cela, vu de près, perd beaucoup de son prestige, comme les Alpes et les Pyrénées vues de l'Esplanade du Peyrou.

Les rues de cette ville sont sinueuses, ascendantes et souvent rapides, étroites et sales, et formées, pour la plupart, de maisons qui, placées plus avantageusement, apparaîtraient comme autant de superbes hôtels, mais qui perdent tout leur effet par leur entourage mesquin et resserré. De belles fontaines ornent les contours triangulaires des rues, que l'on décore du nom un peu trop prétentieux de places. Celle de la place de la Comédie offre un groupe de Grâces d'un assez bon goût. Les femmes qui viennent y puiser de l'eau sont munies de cruches d'une forme antique, qu'elles portent sur la hanche en s'aidant du bras droit qu'elles passent par-dessus les anses élevées, après avoir eu soin de draper un linge qui pend derrière l'ustensile. A les voir de loin, on les prendrait pour autant de figures grecques ou égyptiennes. Là

fontaine *des licornes*, située près de la halle, consacre la mémoire du combat de Clostercamp, célèbre par la mort du chevalier d'Assas, et où le marquis de Castries, en l'honneur de qui cette fontaine fut élevée, commandait les troupes françaises, et associa ainsi son nom au souvenir d'un des plus grands actes de dévouement qui illustrent les annales de l'histoire moderne.

J'aime beaucoup le Jardin-des-Plantes de Montpellier ; la nature y a fait plus de frais que l'art, et a fini par en voiler l'uniformité et la raideur. Par-dessus les serres chaudes, les sapins, les mélèzes et les cyprès, on y voit des clochers gothiques et une tour sarrasine surmontée de quelques arbres toujours verts, dont les graines furent apportées par des oiseaux, et qui ne doivent périr, dit-on, que lors de la destruction de Montpellier. J'aime ce jardin parce qu'on y est comme transporté sous une autre latitude ; l'air y est embaumé des parfums du tropique, et l'on voit les papillons et les insectes bourdonner autour du bananier, de la canne à sucre et du mangolia aux larges corolles.

L'étudiant s'arrête à chaque pas dans ce sanctuaire de la science botanique. Nous ne le suivrons pas dans ses recherches profondes. Je pense qu'il suffira de dire, pour la plupart de nos lecteurs, que le jardin de Montpellier est convenablement disposé pour la culture des plantes qui habitent des régions très-diverses. De vastes serres chaudes renferment les produits des tropiques ; des monticules ombragés et exposés à la fraîcheur du nord, sont couverts de plantes alpestres ; des bassins nourrissent les plantes aquatiques, et des blocs de tuf soutiennent les mous-

ses et les lichens. Il est à regretter que l'on n'ait rien fait dans ce bel établissement pour la zoologie ; à l'aide de nos relations avec la côte de Barbarie, on pourrait aisément le peupler d'animaux africains, qui donneraient de la vie à cette nature qui, dans certaines saisons, ne laisse pas que de paraître un peu morne.

Ce jardin, le premier de ce genre dont la France ait été dotée, fut fondé par Pierre Richier de Belleval ; il y professa la botanique ; il y consacra aussi toute sa fortune. Aussi écrivait-il à Henri IV : « *L'achapt, bastiment et peuplement de votre jardin, l'entretenement ordinaire de six hommes et bêtes chevalines pour le transport des plantes, les recherches loingtaines et voyages ont tellement épuisé mes petits moyens, que je ne suis demeuré que chargé de grosses dettes et d'une nombreuse famille.* »

Dans un des sentiers du Jardin-des-Plantes, ombragé d'antiques cyprès et de mélèzes, le voyageur s'arrête devant une excavation en forme de grotte artificielle ; un treillage en défend l'entrée, mais en soulevant les plantes grimpantes qui le recouvrent, on aperçoit au fond de ce réceptacle obscur une tablette de marbre blanc : c'est un tombeau, non celui d'un savant, mais le tombeau d'une jeune fille. Son père adoptif, ministre anglican, la conduit à Montpellier pour y respirer un air tiède, propice à sa santé. Elle meurt ; mais comme elle meurt sous le régime de la révocation de l'édit de Nantes, le peuple fanatique,

En lui donnant ses pleurs, lui refuse une tombe.

La fille du pasteur étranger sera-t-elle privée de la sépulture ? Doit-elle être traînée sur la claie ? Cette

idée révolte le malheureux père. Aidé d'un fidèle serviteur, il profite de l'obscurité de la nuit, et furtivement il emporte son mort et l'ensevelit en secret..... Le pasteur était le poète Young; et la tombe modeste du Jardin des Plantes révèle le nom de sa fille :

PLACANDIS NARCISSÆ MANIBUS.

Après avoir parcouru le jardin botanique, le cicérone ne manque pas de vous conduire, par des rues tortueuses, à l'Ecole de Médecine. Ce n'est pas sans une certaine vénération que l'on contemple l'antique façade de ce monument, surmonté, à la corniche supérieure, de machicoulis mauresques. On franchit un pont comme pour entrer dans un château, et bientôt, dans le vestibule, un concierge officieux vient s'offrir pour vous montrer l'intérieur de ce sanctuaire de la science. Il ne contient cependant rien de bien gracieux pour la plupart des voyageurs. On parcourt les auditoires où les étudiants viennent recevoir, ici leurs cours de pathologie, d'anatomie, de physiologie, de chirurgie, de botanique, de chimie, etc.; là des leçons que l'on prend et que l'on donne sur les membres saignants d'un cadavre; plus loin, on traverse une salle circulaire où les bustes des hommes qui ont illustré la science reposent comme les statues des héros et des dieux qui s'élevaient dans leurs niches au fronton des temples antiques; ailleurs, on s'arrête dans une bibliothèque dont on se contente de parcourir rapidement, des yeux, les rayons garnis de 35,000 volumes et de manuscrits dont tous les trésors ne sont pas encore connus, et parmi lesquels on peut remarquer les écrits de la reine Christine et le plan

de la *Jérusalem délivrée*, transcrit de la main même du Tasse.

Mais ce qui caractérise d'une manière toute spéciale la Faculté de médecine, c'est le conservatoire anatomique. Ici, l'art est venu reproduire tous les secrets et toutes les difformités de la nature. Tout ce qu'il a été impossible de conserver des lambeaux du corps humain a été imité avec une vérité effrayante, à l'aide de moulures en cire. De tous côtés, les regards se promènent sur des cadavres livides et des membres épars. Une fois le premier mouvement de répugnance et de terreur dissipé, on peut lire ici à loisir et avec profit une grande leçon dans une des pages les plus intéressantes du livre de la création. La plupart des pièces anatomiques en cire viennent d'Italie; mais les plus belles ont été confectionnées à Montpellier même, ainsi que les préparations. On s'arrêtera volontiers un moment devant les représentations fidèles de quelques-unes des plus belles opérations de Delpuech, illustré par une vie si utile à la science et une fin si tragique.

En sortant du Conservatoire, on rencontre quelquefois dans les corridors de l'Ecole une longue procession au port grave et à l'aspect sévère : c'est un licencié que l'on va soumettre aux dernières épreuves du doctorat. Il passe au milieu de la foule revêtu d'une robe en lambeaux; cette robe est un monument historique. Rabelais la porta le jour de sa réception; depuis, les nombreuses pièces qui y ont été ajoutées ont pris en entier la place du lambeau primitif. C'est cependant toujours la robe de Rabelais. Un personnage presque allégorique termine ou précède le cortége; à sa marche grave et cadencée, on croirait

reconnaître un des massiers de Molière : c'est un appariteur revêtu de la robe d'uniforme; il soutient sur son épaule droite une énorme massue, autour de laquelle s'enlacent les replis du serpent d'Epidaure.

On ignore l'origine de l'Ecole de Médecine de Montpellier; on sait cependant, par un fragment d'une lettre de saint Bernard, que les médecins de cette ville étaient célèbres dès le XIIe siècle. Il y est dit, en parlant d'un archevêque de Lyon, que ce prélat étant tombé malade en allant à Rome, se détourna de sa route pour venir à Montpellier, et qu'il y dépensa, auprès des médecins, *tout ce qu'il avait et ce qu'il n'avait pas.* Il paraît cependant que ce ne fut qu'en 1220 que l'Ecole reçut une organisation définitive; elle en fut redevable au cardinal Conrad, qu'Honoré III envoya comme légat à cette époque.

On sort de l'Ecole avec une certaine empreinte de tristesse, et l'on sent le besoin d'aller respirer l'air embaumé du Peyrou.

Avant de se rendre à cette promenade célèbre, on s'arrête un moment devant l'église Saint-Pierre. Le porche de cette cathédrale est très-remarquable; il est en forme de dais colossal, supporté par deux énormes piliers, et surmonté de deux pinacles coniques. L'effet de cet appendice a vraiment un caractère de grandiose; mais le reste de l'église, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, est généralement nu et irrégulier. On voit un beau tableau au fond du sanctuaire; il représente un miracle, attribué par quelques légendes à saint Pierre et à saint Paul. On prétend que Simon le Mage, voulant montrer qu'il

pouvait égaler les prodiges opérés par les apôtres, s'était élevé et soutenu dans les airs à l'aide des démons, en présence de Néron, à Rome; mais qu'enfin les prières des apôtres avaient causé sa chute. Ce tableau est de Bourdon. Ce peintre naquit à Montpellier en 1616; Christine de Suède le nomma son premier peintre. Le musée du Louvre possède de lui deux tableaux de mérite. Un peintre de Montpellier ayant fait imprimer une amère et injuste critique du grand tableau qu'il avait fait pour la cathédrale de sa ville natale, Bourdon s'en vengea en représentant l'artiste jaloux sous les traits de l'Envie, dans les peintures dont il décora la maison de M. de Robin, conseiller en la cour des comptes, que celui-ci faisait réparer pour le passage de Louis XIV, qui y logea en effet en 1660.

On passe de la ville à la promenade du Peyrou, sous un arc-de-triomphe et sur un pont. Ce premier monument, assez massif, a été élevé d'après les dessins de Dorbay et sous la direction de l'architecte Daviler, qui exécuta les autres travaux de la promenade. Cette porte triomphale, dédiée à Louis-le-Grand, est ornée de divers bas-reliefs de Philippe Bertrand. Ceux qui font face à la ville représentent la révocation de l'édit de Nantes et la jonction de l'Océan et de la Méditerranée par le canal du Languedoc : un bienfait et une malédiction. Les sculptures qui font face à la promenade sont des emblêmes des conquêtes du grand roi.

Le mot de *Peyrou* désigne, en languedocien, un lieu pierreux. L'emplacement où est maintenant située cette promenade n'était, en effet, autrefois qu'une élévation pierreuse, et il paraît que, dans

les premiers temps, ce lieu servait de marché. On trouve les mots suivants : *Forum seu mercatum Montispessulani del Peyrou,* dans un acte de l'année 1156.

L'esplanade du Peyrou s'avance comme un promontoire sur une riche vallée qu'elle domine, et dont un immense aqueduc franchit tout l'espace à l'aide d'une multitude d'arches aux formes aériennes. On a beaucoup critiqué ce beau monument d'Henri Pitot, qui reçut la vie à Aramon, et que la France compte au nombre de ses bons mécaniciens. Peut-être ce monument a-t-il le tort de ne pas appartenir aux temps antiques et de ne pas avoir subsisté pendant vingt siècles de révolutions et d'orages. En attendant, il rend un service éminent à la ville de Montpellier, en apportant à une grande élévation un volume considérable d'eau que lui fournit la Fontaine de Saint-Clément, située à une lieue et demie, dans le voisinage de Montferrier. Ces belles eaux se réunissent dans un château d'eau d'une construction élégante qui rappelle quelque chose du grandiose et de l'afféterie des ornements de Versailles.

L'aqueduc a 13,904 mètres, dont 4,252 hors du sol, 880 mètres depuis le réservoir dit des arcades jusqu'au Peyrou, sont supportés par 53 arceaux de 8 mètres d'ouverture, surmontés de 183 arceaux plus petits.

La promenade du Peyrou est vraiment un site méridional. Ce qui en fait la beauté est presque indéfinissable; car elle tient à la pureté et à la chaleur du ciel. C'est le soir, au coucher du soleil, qu'il faut admirer ce site; car, avant cette heure, l'horizon est si nettement tracé, ses détails si positifs, qu'il se

confond d'une manière peu pittoresque avec les premiers plans; mais, à la chute du jour, ces grandes lignes sont noyées, ici, dans un océan de vapeurs; là, dans un nuage d'or; mais, je le répète, dans cette vue unique, le ciel est le tableau, et la terre n'est guère que l'encadrement.

Les musées Fabre et Valedo, la magnifique galerie du marquis de Moncalm, la Maison centrale, la citadelle, la promenade de l'Esplanade, complètent la liste des curiosités que l'on indique sans les décrire.

MAGUELONNE.

Je conseillerai au voyageur qui préfère l'ennui d'un compagnon ou trop silencieux, ou trop causeur, à l'ennui de s'égarer à chaque pas et de doubler la distance qu'il doit parcourir, en revenant souvent au point où, par mégarde, il avait suivi l'embranchement qu'il fallait laisser à gauche ou à droite, je lui conseillerai de prendre un guide s'il veut franchir rapidement les deux lieues qui séparent Montpellier de l'île de Maguelonne. Comment se fait-il donc qu'aux portes même d'une grande ville, d'une ville qui a la prétention d'être civilisée aussi bien que d'être savante, on ait aussi peu pensé aux voyageurs qui, partant à quatre heures du matin, ne trouvent sur leur route personne pour leur en débrouiller le labyrinthe, ou n'y trouvent que des paysans qui, se doutant peu de la perplexité où peut tomber un voyageur pédestre et étranger, se contentent de lui dire : *Vous ne pouvez vous tromper, allez tout droit!* Et le moyen d'aller tout droit dans une plaine boisée et entrecoupée de

mille sentiers plus mauvais les uns que les autres, et dont les déviations perfides vous ramènent dans les faubourgs de la ville savante! Cependant, à force de s'obstiner, on atteindra, au bout d'une heure de marche, le bord d'un beau canal, ou plutôt d'une petite rivière, le Lez, creusée en canal, entrecoupée de ponts hardiment jetés, réfléchissant de beaux arbres et des fabriques pittoresques. On suit pendant quelque temps le cours de ses eaux, et l'on atteint, au bout d'une avenue de saules centenaires, le hameau de Lattes. Ici la nature est riche; elle étale un grand luxe de verdure et de fleurs sauvages. La petite église romane de Lattes et ses murailles démantelées se cachent sous de beaux arbres; des ruisseaux entourent de toutes parts des prairies artificielles, et se couvrent de nénuphars et d'iris jaunes. Les botanistes ont souvent exploré cette belle retraite; le voyageur s'y repose avec plaisir et se livre aux délices de l'ombre, à une heure où le soleil, quoique peu élevé, fait déjà sentir ses rayons brûlants. Lattes n'était qu'un marais en 1121; en 1139, Guillaume, fils d'Ermengarde, y bâtit une grange, et une tour en 1141. Ce hameau fut jadis un port et fit un grand commerce; aujourd'hui, quelques masures couvertes de lierre sont les seuls restes de son antique destination. Vers l'extrémité du village, du côté des étangs, se trouvent les restes informes d'une porte, et près de là, à gauche, une cour dans laquelle on remarque quelques constructions gothiques. L'ancien port, appelé aujourd'hui *la Roubine*, est caché sous une abondante verdure. Au-delà du hameau, et de la manière la plus inattendue, la scène s'ouvre comme par enchantement : on débouche subitement d'un

bois obscur sur une plaine couverte de plantes marines et sillonnée par les dernières flaques d'eau que les étangs y laissent dans leur retraite ; d'innombrables hordes de chevaux et de bœufs couvrent cette savanne et en réjouissent un peu la triste solitude ; çà et là on aperçoit de chétives cabanes construites en roseaux, cônes évasés qui rappellent les huttes indiennes, telles qu'on les voit figurer dans les atlas des explorateurs des îles de la mer du Sud. C'est ici que la perplexité du voyageur va redoubler, car le terrain qu'il foule aux pieds n'est plus étang, sans être entièrement devenu terre. Rien ne borne la vue autour de lui, et cependant à chaque pas il risque de s'égarer. Il voit à peu de distance l'île de Maguelonne, surmontée de son église en ruines ; il croit l'atteindre après quelques minutes de marche, mais avant d'arriver à ce but de son voyage, que de détours il lui reste à faire pour éviter les lagunes, les sables vifs et les touffes de soudes et de varecs! Qui lui donnera un fil conducteur au milieu de ce labyrinthe, que quelques pas vont lui montrer inextricable? Malheur à l'étranger imprudent qui tenterait de franchir ces parages pendant l'obscurité de la nuit ou au milieu de la brume du matin! Il a besoin ici de toute la clarté du soleil et de toutes les directions des pâtres que le hasard ou sa bonne fortune lui fera racontrer dès le commencement de sa course. S'il ne craint pas de sacrifier un peu de temps à la prudence, il fera mieux de rejoindre directement, à l'ouest, le canal de Grave, et d'en suivre la rive gauche, elle le conduira *aux Cabanes*, groupe de huttes dont quelques-unes sont habitées par des pêcheurs, et les autres appartiennent à des bourgeois de Montpellier, qui viennent

ici le dimanche manger en famille la *bouillabaïsse* et les matelottes. Ici le voyageur fera volontiers une halte pour contempler ce beau rideau bleuâtre qui borne l'horizon au nord, et pour réparer ses forces en prenant quelque nourriture que la brise de mer ne manquera de lui faire trouver délicieuse. On traverse en bateau le confluent du canal de Grave avec celui du Languedoc, pour se rendre sur la chaussée opposée. Ici on est frappé d'admiration à la vue de ce beau canal, qui traverse les étangs de Lattes, Maugio et Maguelonne, dans une étendue de 16 kilomètres, formé par deux jetées de quelques mètres de largeur et entourées d'eau de toutes parts. Des revêtements de pierre garantissent ces chaussées des envahissements des étangs, avec lesquels on a eu soin de laisser çà et là quelques communications. On conçoit que de pareilles jetées, formées de boue, de débris de coquillages et de plantes marines, demandent des réparations journalières. Le canal lui-même tend continuellement à se combler, soit par l'accumulation du sable que le vent amoncelle sur ses bords, soit par les éboulements des bords mêmes. Aussi voit-on çà et là d'énormes barques à dragues avec leurs lourds appareils de godets, de crocs et de roues, qui ont encore un aspect assez pittoresque pour n'avoir pas été oubliées par les peintres. On en voit souvent figurer de semblables sur les premiers plans des tableaux hollandais. Ce n'est pas le seul point de ressemblance entre nos étangs et les bords de la mer de Haarlem ; on pourrait s'y méprendre surtout quand la brume s'est emparée de la contrée ; car, dès que le soleil perce la nue, le paysage, d'abord si morne, revêt un aspect de chaleur et de gaîté tout particulier ;

l'horizon se dessine en une belle chaîne de montagnes bleuâtres; les ruines et les villages sont comme dorés par les reflets de l'atmosphère, et la vaste mer apparaît à l'œil comme un lac paisible coloré du plus bel azur.

Remarquez les bornes placées à distance sur la digue du canal, elles sont formées des laves volcaniques d'Agde, dernière boursoufflure de nos terrains volcaniques de France.

Ici, rien ne cache la vue de Maguelonne. Les tristes restes de cette antique cité s'élèvent sur un monticule couvert d'une riche verdure; ce monticule, situé entre la digue méridionale du canal et la plage, est entouré d'eau de toutes parts. On s'y rend par un petit pont qui traverse l'étang dans sa partie la plus resserrée; l'œil cherche en vain au fond de l'eau les ruines d'un pont qui joignait anciennement Maguelonne à Villeneuve, et qui devait avoir environ 4 kilomètres de long.

L'aspect général de Maguelonne est triste. Il faut tout l'éclat d'un beau jour de mai pour l'égayer; mais lorsque ce beau jour ne brille plus, lorsque le vent et la tourmente se sont emparés de ces parages désolés, alors le laboureur, qu'on voyait sarcler ses blés au bord de la mer, rentre dans les ruines de l'antique cité et abandonne la plage aux pêcheurs et aux goïlands, qui, avec une égale avidité, épient les vagues furieuses de la grande mer, jetant à foison une riche capture dans les basses eaux des étangs.

L'église de Maguelonne a perdu à l'extérieur ses formes architecturales; elle s'élève désormais comme un monceau cubique de pierres brûlées au soleil ou fouettées par la tempête. On y entre par des portes

basses et massives. L'intérieur est en partie rempli de foin ; on y voit des chevaux piaffer sur les sépulcres des évêques. La nef est d'une grande simplicité ; elle offre partout des formes primitives empreintes de grandiose et de pureté ; l'effet des ombres y est magique ; toutes les ouvertures ont été dépouillées de leur vitrage colorié, si favorable au mystère, et cependant à peine la lumière y peut-elle entrer pour y jeter sur quelques piliers les effets admirables du clair-obscur. Les fenêtres étroites offrent partout le plein-cintre primitif et les colonnettes à chapiteaux diversement ornés. On remarque une espèce de jubé ; il sépare la partie romane de l'église d'une partie beaucoup plus ruinée, mais dont la construction remonte cependant à une époque plus récente, puisque l'ogive gothique en constitue le caractère principal. En soulevant, avec mon bâton de voyageur, le foin qui couvre le seuil du sanctuaire, j'ai vu des tombeaux de marbre des XV[e] et XVI[e] siècles ; il en est plusieurs autres qui appartiennent à des siècles plus reculés ; mais les légendes qui entourent de leurs replis les figures gothiques, sont devenues indéchiffrables.

On remarquera des mausolées qui s'élèvent avec leurs ciselures gothiques contre les murailles des chapelles latérales ; il en est une à la construction de laquelle on a employé la plus belle craie blanche, et qui, malgré la nature friable de cette roche, présente tous ses détails de sculpture dans un état de parfaite conservation. On observe sur la face occidentale de l'église, une petite porte qui mérite l'attention des curieux ; elle est construite en blocs de marbre diversement colorés. Une petite frise d'un goût excellent en forme l'architrave. L'ogive supérieure est très-éva-

sée ; elle offre dans le petit tympan curviligne la figure d'un vieillard, représentant l'Eternel entouré des trois animaux et de l'ange, compagnons symboliques des quatre évangélistes. Cette sculpture est de très-mauvais goût. Il en est de même de deux figures placées immédiatement au-dessous de l'imposte, dont l'une représente saint Pierre et l'autre saint Paul. L'ensemble de cette porte offre un aspect d'art primitif qui n'est pas dénué d'un certain charme.

Au nord de l'édifice se trouve un escalier qui conduit au faîte. Cet escalier présente, comme le reste de l'édifice, des formes d'une simplicité sévère. Le faîte de l'église est couvert de larges dalles de pierre.

Asseyons-nous sur cette plate-forme; jouissons du beau soleil, de la brise de mer, et rappelons les temps passés.

Autrefois, il y a treize cents ans, la cathédrale Saint-Pierre de Maguelonne existait déjà, et une multitude d'édifices et de maisons se groupaient à l'entour jusqu'à la circonférence de la petite île presque parfaitement ronde, où des murailles crénelées les protégeaient contre les envahissements de la mer et les attaques des Barbares. Cent ans après, Gumildus, évêque de Maguelonne, appelait les fidèles à la révolte, et, déposant les habits épiscopaux, revêtait le casque et la cuirasse. On le vit, à l'aide de sa bonne garnison, repousser quelque temps les attaques de Wamba, roi des Visigoths. La résistance ne fut pas de longue durée, et, par une faiblesse ou un revers qui furent comme un sort pour la malheureuse cité de Maguelonne, les habitants s'enfuirent sans se réserver les ressources d'une honorable capitulation. Il se rendirent ou fuirent encore, un siècle après, de-

vant une escadre de Sarrasins. Charles Martel exerça sur eux une terrible vengeance. Entre les hordes des infidèles qui infestaient les côtes et le Prince des Français chargé de les défendre, on ne sait qui fut le plus redoutable aux Languedociens ; ce qu'il y a de certain, c'est que Charles Martel laissa partout sur son passage les tristes monuments de son esprit de vengeance et de destruction. Par son ordre, le siége de l'évêché fut transféré à Substantion, et la ville démolie de fond en comble. La petite île montra, pendant trois siècles, un monceau de ruines, refuge des mouettes et des corsaires; mais toujours on vit surgir la petite cathédrale sur la croupe du monticule désolé de Maguelonne. En 1037., l'évêque Arnaud releva les murs de cette ville désolée. Il fit creuser un port du côté de la terre: voyez-le à vos pieds du côté de l'occident; jeta un pont jusqu'à Villeneuve: voyez le chemin qu'il y avait à pratiquer au milieu des eaux ; rétablit la chaussée ou *Peyrade* pour les voitures, et appela de nouveau à Maguelonne son chapitre et ses vilains.

Il paraît que ce chapitre charmait volontiers les ennuis du cloître par les douceurs de la table, car on découvrit, cinq cents ans plus tard, le manuscrit d'Apicius sur l'art culinaire, sous les ruines de la cuisine du monastère. On a conservé quelques détails curieux sur l'ordinaire des chanoines de Maguelonne.

Les jours d'extraordinaires (1), très-fréquents du reste, le *convivium generale* était composé de pain de touzelle, de bon vin clairet, de purée avec du petit-

(1) *Voyages dans le Languedoc*, par R. de Vilback, p. 316.

salé, de bonnes pièces de bœuf avec la sauce au poivre, de lapins en civet, de beignets en abondance, de fromage et de *crespets* avec de l'hypocras. Au souper se trouvaient en abondance, pour tous, des côtelettes de porc salé, du fromage, des pommes, des dattes, des figues, des noix, des avelancs et de l'hypocras.

L'intendant de la maison recevait 2 fr. pour les jours maigres, et devait fournir, avec cette somme, trois sortes de poissons pour chacun, des langues de bœuf, des foulques ou macreuses. Ceux qui ne voulaient pas d'un plat pouvaient l'échanger contre cinq œufs. Depuis la saint Michel jusqu'à Pâques, on donnait la sauce au poivre, et depuis Pâques jusqu'à la saint Michel, le verjus. La règle prescrivait formellement de diversifier les plats.

Enfin, le jour de la miséricorde ou l'anniversaire, la consommation s'élevait à six moutons, six chevreaux et deux jambons d'au moins 3 kilog. chacun. On pense bien que ce n'était pas pour les seuls chanoines réguliers. L'hospitalité était en effet largement exercée à Maguelonne. Tous les étrangers étaient reçus sans acception de patrie ou de religion; les Juifs et les Sarrasins n'en étaient pas exclus. Le *célérier* était chargé de la table des hôtes. Il devait, au moment du repas, voir s'il trouvait quelque étranger dans la cour, l'inviter à entrer dans la salle, lui tenir compagnie à table, et, par son entretien et ses bonnes manières, le convaincre de la joie qu'on avait de le recevoir. L'aumônier recevait les pauvres; et l'on distribuait aux lépreux, au bout du pont, un demi-kilog. de pain et une mesure de vin *livrale*.

En 1096, Urbain II prêchait la croisade à Mague-

lonne; il bénit ensuite solennellement la petite île, assisté de deux archevêques et de quatre évêques.

En 1162, c'était un pape fugitif qui mettait toute l'île en émoi. Alexandre III, après avoir excommunié Victor, chassé à son tour, apparaissait sur la plage, monté sur une haquenée blanche, et revêtu de ses habits pontificaux. De là il se rendit à Montpellier; et ce devait être un beau spectacle que le défilé du cortége ecclésiastique se déroulant sur le pont de Villeneuve, au milieu des étangs. On vit, dit-on, près de Montpellier, un prince sarrasin baiser les pieds du pape et le haranguer en arabe, au nom du calife, son maître.

Au commencement du XVIe siècle, Maguelonne avait entièrement perdu l'aspect d'une ville, pour reprendre celui d'une retraite monastique; le siége épiscopal avait été définitivement transféré à Montpellier. Enfin, Louis XIII, qui a détruit tant d'autres choses, ordonna la démolition complète de la vieille cité, à l'exception de la cathédrale, d'une ferme et d'une petite chapelle qui subsistent encore aujourd'hui. On chercherait en vain une *seule* pierre de Maguelonne en dehors des édifices que je viens de nommer; elles ont été transportées une à une, et servent désormais à garantir les deux digues du canal contre les envahissements des étangs et de la mer.

Le voyageur couché au soleil, sur le faîte de l'église de Maguelonne, s'abandonnerait aisément à la rêverie, s'il évoquait le souvenir de chacun de ces tableaux historiques, jalons placés çà et là dans une histoire monotone pour en mesurer la durée. Mais ce qui ne manquera pas de produire sur lui un charme irrésistible, c'est cette vue toujours si frappante de la

vaste étendue qui l'entoure. J'ai toujours aimé cette belle Méditerranée, même bien longtemps avant de l'avoir contemplée; je ne sais quoi de riant et de méridional se rattache à ce nom, quoique peut-être trop géographique. On sait que l'absence du phénomène de la marée lui donne une physionomie particulière, ses petites vagues viennent mouiller doucement le perron des cités et le pied des montagnes; on voit cingler sur sa surface les felouques turques ou les tartanes génoises; des peuples au costume bigarré fréquentent ses parages; franchissez ce beau lac, et vous voilà transporté au pays des dattes ou à la terre mythologique de la Grèce; abandonnez votre barque au balancement de ces eaux, et vous vous réveillerez aux ruines de Carthage ou devant le tombeau de saint Jean l'Apocalyptique. Elle a aussi ses moments de caprice et de perfidie, cette belle mer, mais attendez, son courroux est prompt et ses beaux jours sont nombreux. Il me faut toujours un effort d'abstraction pour me rappeler, en présence de la Méditerranée, que c'est une mer. La mer, pour moi, celle que j'ai vue dans mon enfance, c'est l'Océan, qui, humide, brumeux, pendant six heures, se gonfle, s'élève mugit, envahit tout, furieux et désordonné; et puis, pendant six heures se retire, abandonne les ports, dépose dans la vase ses navires puissants, et laisse sa bave sur la grave boueuse.

De Maguelonne, on peut rejoindre le chemin de fer par Villeneuve, dont on voit les murailles se refléter au loin dans les eaux de l'étang. Mais pour atteindre ce village, il faut profiter du retour de quelques pêcheurs, et traverser une petite portion de l'étang, au risque de sombrer maintes fois dans sa

vase noirâtre ; car, avec l'aspect d'un bras de mer et le reflet azuré d'un lac profond, l'étang n'est, en plusieurs points, qu'une légère couche d'eau qui recouvre un terrain mouvant et vaseux, dans lequel les rames du léger esquif auquel on s'est confié, viennent souvent s'embourber. Il est permis de regretter, pendant cette petite navigation, de ne la point faire dans la saison de la chasse aux macreuses ; on verrait alors de nombreux bateaux se ranger en cercle dès la pointe du jour ; le cercle se rétrécit, les macreuses resserrent leurs rangs, et bientôt on les voit s'élever au-dessus de l'eau comme une nuée obscure ; tous les fusils sont dirigés vers cette trombe vivante, et bientôt il se fait un massacre tel que l'on compte les morts par milliers.

L'origine de Villeneuve date d'une assez haute antiquité ; ce bourg existait dès le VIIIe siècle ; c'était alors un marché d'approvisionnement pour Maguelonne, avec laquelle il communiquait par un pont. On remarque ici de vieilles constructions et des fortifications ruinées. La tour de l'Horloge offrira un objet pittoresque jusqu'au moment où l'esprit réparateur du siècle nivelle ces irrégularités et dispose l'entrée du bourg dans la manière la plus régulière, comme la plus insignifiante et la plus mesquine, à l'aide de deux maisons cubiques, badigeonnées en jaune. Le terroir de Villeneuve est assez bien cultivé depuis quelque temps ; on y soigne les prairies artificielles, le blé et le vin blanc. Le rapport des naissances aux morts est de 42 à 45. Le pays tend donc à se dépeupler, ce qu'il est permis d'attribuer à l'influence des fièvres endémiques, qui règnent surtout pendant les mois d'août et de septembre.

Ce village a vu naître Arnaud de Villeneuve, alchimiste et médecin, qui florissait dans le XIIIe siècle. C'est à lui qu'on doit le funeste présent de l'eau-de-vie et des liqueurs spiritueuses. Il était médecin des rois d'Aragon et de Sicile, et du Pape lui-même; quelques-uns de ses écrits furent condamnés par l'inquisition de Taragonne, quatre ans après sa mort.

C'est à tort que l'on a donné Villeneuve pour patrie à Bernard de Treviers, l'auteur du conte bleu de Pierre de provence et la belle Maguelonne; ce chanoine est né de l'autre côté du pont, dans l'île de Maguelonne même.

On trouve dans les environs de Villeneuve quelques marais salans, et, à la Jonquasse, deux sources d'eau minérale chargée d'acide carbonique, et un gouffre singulier nommé *Aïgua perida* (eau perdue). Non loin de là, on visite avec intérêt la grotte de la Madeleine, qui offre sous ses voûtes majestueuses un amas considérable d'eau dont l'étendue est jusqu'ici inconnue.

CETTE.

Les locomotives, dans leur course rapide, laissent à peine le temps au voyageur d'observer à droite le château de Mireval, célèbre par la retraite de la princesse Marie et sa réconciliation avec son époux Pierre, roi d'Aragon, qui valut au pays la naissance du prince Jacques et l'établissement d'une mascarade grotesque, conservée jusqu'à nos jours sous le nom de *danse du chevalet*. A gauche, on laisse les salines de Vic, où la fièvre décime la population. On traverse ensuite le territoire de Frontignan, tout couvert de pampres qui produisent le meilleur muscat de

France. Avant d'atteindre Cette, la ligne de fer traverse un étang, et offre au voyageur un horizon aqueux des deux côtés de la voiture où il est enfermé.

Avant 1666, Cette offrait l'aspect d'un pauvre groupe de cabanes de pêcheurs qui exploitaient avec un égal labeur le vaste étang de Thau et les bords de la Méditerranée. L'établissement du canal du Languedoc et sa jonction avec d'autres canaux destinés à communiquer avec le Rhône furent la cause déterminante de la construction de ce petit port qui, aujourd'hui, entretient l'activité de dix mille habitants, et offre un débouché à l'industrie de toute la contrée environnante. A part le transit, Cette possède une industrie spéciale assez étendue dans la fabrication des futailles et celle des vins, auxquels on a l'art de donner le parfum de tous les crûs. C'est chose curieuse que de visiter un chaix où l'on voit rangés, dans un ordre parfait, d'immenses foudres reluisants comme l'acajou. La ville, qui possède une assez jolie rue, n'offre aucun édifice remarquable. Nous invitons l'étranger à solliciter la permission de visiter la belle collection conchiologique de M. Doumet. Le fort Saint-Louis surmonté d'un phare, les môles, le fort Saint-Pierre qui couronne un beau rocher, et surtout la vigie du mont Saint-Clair, offrent un but de promenade. Ce dernier observatoire présente une vue majestueuse de la mer, de l'étang, ainsi que des montagnes environnantes. La montagne de Cette elle-même est une curiosité pour le naturaliste qui y trouvera des plantes et des insectes rares, parmi lesquels se distingue le scorpion blanc. Il observera aussi des brèches à ossements analogues à celles de

Gibraltar et de Nice qui parementent, avec de belles stalagmites, les fissures du lias et du calcaire dolomitique. Les amateurs de coquilles doivent en collecter parmi celles qui couvrent la *plage d'Agde*, non loin de vastes marais salants assez intéressants pour ceux qui ne connaissent pas ce genre d'exploitation. Cette attire chaque année un concours considérable de baigneurs qui trouvent sur une belle plage le triple avantage du bain salé, de la douche produite par le choc de la vague et de l'insolation sur un sable brûlant.

Ceux qui veulent pousser plus loin leurs excursions peuvent visiter Agde, bâti en laves, au pied d'un volcan éteint parfaitement caractérisé. L'étang de Thau offre sur ses bords les bains renommés de Balaruc, et sous ses eaux amères, non loin de Bousigues, une source jaillissante d'eau douce assez abondante pour mettre parfois en danger la navigation des petites embarcations. De Mèze on peut se rendre aux ruines de l'abbaye de Vallemagne qui promet aux artistes de riches sujets de tableaux et de solitaires et poétiques rêveries.

ASCENSION DU PIC SAINT-LOUP.

Cette montagne, détachée de la chaîne des Cevennes, dont elle est le dernier contrefort du côté de la Méditerranée, présente un aspect si singulier que tous ceux qui l'aperçoivent de loin doivent, ce me semble, éprouver le désir d'en faire le tour, et d'en escalader, s'il est possible, les pentes les moins escarpées pour sonder ensuite de l'œil l'épouvantable précipice qu'elle offre sur le versant septentrional.

On peut atteindre ce pic par trois routes différentes. Par *Saint-Martin-de-Londres*, situé sur la route de Montpellier à Ganges, il reste peu d'espace à parcourir, et l'aspect du mont, vu dans cette direction, est extrêmement remarquable, offrant une suite de rochers menaçants et revêtus d'une belle teinte rembrunie; par Sommières, il faut s'engager dans un pays peu intéressant et parcourir un espace assez long pour atteindre le fond de la vallée qui expire ou plutôt qui naît entre le pic Saint-Loup et un autre mont au nord qui, à la première inspection, semblerait en avoir fait partie essentielle jusqu'au jour où d'épouvantables cataclysmes les auraient séparés. La troisième route, qui est sans contredit la plus commode, et celle que je recommande de préférence au curieux qui est réduit à compter ses heures, est celle de Montpellier; nous l'avons nous-même suivie, et nous allons la décrire.

Le premier, et nous dirons presque le seul objet d'observation qui se présente sur cette route, est le village de *Montferrier*, situé d'une manière assez pittoresque sur une colline volcanique et orné d'une église et d'un château. Ce terrain volcanique est d'autant plus remarquable qu'il est isolé au milieu du calcaire, et que, pour en retrouver un semblable ou analogue, il faut aller dans la direction de l'ouest, à une lieue de distance, où l'on en observe un lambeau à *Valmahargues*, et aux environs d'Agde, sur le littoral de la Méditerranée, à la distance de 32 kilomèt. Ici, le basalte se montre en prismes d'un mètre et demi environ de hauteur; il sert à la construction des maisons. Le curieux qui désirerait s'en procurer des échantillons sans monter au village en trouvera

sur la route même, au pied de la colline. Le château, qui n'offre rien de remarquable d'ailleurs, est cité dans des actes de 1100. Il va sans dire qu'il ne reste pas une pierre de l'édifice primitif. Il est entouré de beaux arbres qui donnent quelques charmes à ce séjour. On traverse le Lez sur un beau pont, et pendant une heure on suit une route assez ombragée et parfois bordée de rochers escarpés; plus loin, le pays est plus découvert; plus loin encore, il est dépouillé, et bientôt après on se trouve sur de tristes croupes revêtues d'une herbe rare et de plantes aromatiques dont le vent apporte les parfums à chaque bouffée. On suit toujours la route de Saint-Hippolyte jusqu'à la hauteur de *Saint-Mathieu de Treviers*. C'est ici qu'il faut remiser sa voiture. Le reste doit s'achever à pied. Le voyageur doit se reposer avant de se remettre en route pour accomplir cette dernière partie de son excursion.

Il est nécessaire de prendre ici un guide, et le meilleur est, sans contredit, le garde-champêtre. Il est ici comme le riche possesseur et le distributeur généreux de toutes les anecdotes du pays et de toute la science locale propre à instruire l'étranger; d'ailleurs, le garde-champêtre n'est pas une mince autorité dans un pays où il faut franchir les vignobles, les bois, les fondrières, et trouver un sentier praticable sur une croupe entrecoupée de rochers et de précipices. La route, néanmoins, n'offre aucun danger; les dames peuvent la suivre jusqu'au terme, sans autre inconvénient qu'un peu de fatigue; les pèlerins, qui, le jour de saint Joseph, visitent par milliers la chapelle qui termine la cime du pic Saint-Loup, s'y rendent, dit-on, pieds nus; les botanistes

l'ont choisi pour le lieu privilégié de leurs fréquentes explorations; il est donc permis à chacun de s'envoler vers cette cime, sur l'aile de la curiosité. Pour nous, nous rampâmes sur les flancs de la montagne pendant trois heures, oublieux du temps, heureux de respirer un air pur, de cueillir des fleurs alpines, et de voir à chaque pas se dérouler un horizon magnifique, infini.... Arrivé au point culminant, on donne un moment au repos. Il faut vraiment se recueillir avant de contempler ces tableaux magiques, qui ont pour caractère commun de nous laisser planer, au physique comme au moral, sur les pompes d'une terre que nous sommes condamnés chaque jour à voir de si près.

C'est ici qu'il est vraiment permis de dire que l'on embrasse d'un seul coup-d'œil les Alpes, les Pyrénées et la mer. Les Alpes, avec leurs cimes élancées et blanches de frimas; les Pyrénées, dominées par le Mont-Canigou, et qui vont perdre leurs dentelures dans l'horizon de l'Espagne et les vapeurs de la Méditerranée; la Montagne-Noire, avec son manteau aux sombres couleurs; les Cevennes, arrondies par la main industrieuse des montagnards; les monts de la Lozère, qui s'étendent en croupes indéfinies; les monts de l'Ardèche, déchirés par les feux volcaniques; puis une vaste contrée saupoudrée de villes et de villages étincelant comme des paillettes sur un manteau de velours; de petits fleuves qui serpentent et se perdent dans les étangs; deux vastes départements qui s'étendent en demi-cercle, et embrassent dans leurs contours les flots azurés du golfe de Lyon; ce golfe lui-même, ici d'un bleu glauque, passant quelquefois aux teintes les plus foncées, là noyé dans

un océan de lumière, et confondant son azur avec l'azur céleste, et partout sillonné par des navires, depuis la frégate de guerre aux allures sombres et sévères jusqu'aux légères barques du pêcheur gênois, qui, de loin, apparaissent comme de blanches mouettes endormies sur les vagues de l'Océan. Tel est l'horizon.

Mais le mont lui-même mérite toute l'attention du curieux, à cause des plantes qui réjouissent ses vallons, des animaux qui le peuplent, des roches qui le constituent. Celles-ci, d'une nature calcaire secondaire, offrent un redressement des plus remarquables, et c'est à ce redressement qu'est due évidemment la configuration générale de la montagne qui, dans son profil, présente la forme d'un triangle rectangle.

Placé au faîte de la montagne, qui forme une crête ondulée dans le sens de l'est à l'ouest, on se trouve donc au bord d'un précipice dont la pente est littéralement perpendiculaire, dans quelques endroits surplombant la base de 400 mètres au moins dans sa plus grande profondeur. S'il était possible d'entasser les trois pyramides d'Egypte les unes sur les autres, on n'atteindrait pas encore à la cime de cet énorme rocher, et le Panthéon de Paris, placé à sa base, se perdrait pour l'observateur au milieu des ravins qui sillonnent son large piédestal. Il ne faut pas trop regarder au fond de cet abîme, où l'on verrait bientôt tournoyer et les villages et la terre, comme dans un cauchemar; et si le voyageur est prudent, il fera bien de se coucher à plat ventre sur le bord de l'abîme pour le contempler plus à l'aise et sans danger. On pourrait faire, je pense, en prenant

des précautions convenables, d'intéressantes observations sur la gravitation des corps et leur attraction mutuelle, dont une hauteur perpendiculaire aussi considérable ferait aisément connaître les phénomènes sur une assez grande échelle. La cime du pic Saint-Loup a servi de *sommet* pour la triangulation opérée par Cassini : on remarque encore les ruines de son observatoire.

Une montagne assez escarpée, dépendante du pic Saint-Loup, offre les ruines pittoresques du château de *Montferrant*, qui appartenait jadis aux évêques de Montpellier, et soutint un siége pendant les troubles du XVIe siècle. Ces ruines assez vastes méritent d'être visitées; mais la course est encore assez longue, et l'on perd beaucoup de temps sur le pic Saint-Loup.

MINERVE.

Située dans les montagnes de l'Hérault, sur la lisière du département de l'Aude, Minerve offre le site le plus étrange que le voyageur puisse s'attendre à rencontrer dans un pays qui d'ailleurs n'est pas plus accentué que les autres parties du Bas-Languedoc. Je ne l'ai point visité; aussi, pour m'écarter le moins possible de la loi que je me suis imposée de ne décrire que ce que j'ai vu moi-même, je vais emprunter la plume d'un frère chéri, qui a bien voulu m'adresser la note suivante :

« J'ai vu Minerve!

» Pour bien faire comprendre la position du vieux fort qui porte ce nom, je suis obligé de remonter à la source de la Cèse, petite rivière, aux corrosions de

laquelle on doit probablement le ravin qui entoure le bloc de rocher au faîte duquel ces ruines sont assises.

» Elle prend naissance près de Ferrols-les-Montagnes, village du département de l'Hérault; son cours, depuis son point de départ jusqu'à celui où elle se jette dans l'Aude, offre l'image d'une vie tumultueuse, heurtée, pleine d'écueils et d'orages; avant de gagner la plaine et d'écouler ses eaux sans murmure, elle a eu à lutter contre des obstacles sans nombre; à l'aide des siècles, elle s'est ouvert un lit tortueux entre deux murailles de rochers qui n'ont pas moins de 80 à 100 mètres d'élévation; elle a dévoré, atome par atome, des masses de pierre incalculables; et lorsqu'elle n'a pu vaincre leur résistance, elle s'est ouvert un passage dans leurs flancs.

» Au sortir de deux excavations immenses, situées à peu de distance l'une de l'autre, et dont la plus grande hauteur n'est pas moins de 40 mètres, sur une largeur de 16 à 20 mètres, la Cèse unit ses ondes à celles du Bréau, contourne, embrasse étroitement une île de rochers à pic, et continue sa course paisible au milieu des montagnes qui la couvrent de leurs ombres épaisses.

» Cette île, ce rocher escarpé, ces ruines qui en couronnent la cime, ce village pauvre et silencieux, qui se cache dans la vapeur des cieux, c'est Minerve!

» On raconte qu'un guerrier du moyen-âge, entraîné par l'ardeur de la chasse, arriva un jour au bord de ce ravin sauvage; il vit au-delà le roc jaunâtre surgir comme un géant du fond de l'abîme; il entendit la Cèse bouillonner à ses pieds; il franchit le

torrent, gravit le rocher, et s'écria, plein d'orgueil : Maintenant, je n'ai plus d'ennemis à craindre ; de ce trône de pierre, je dicterai des lois. A moi mes hommes d'armes ! voici les clefs de la province !

» Peu de temps après, un château formidable s'éleva dans les airs ; quelques habitations vinrent humblement se grouper sur la croupe de la montagne, à l'ombre des murailles protectrices, et le cri de guerre fit retentir les échos de ce site sauvage.

» Minerve soutint plusieurs siéges mémorables. Simon de Montfort, d'exécrable mémoire, s'en empara, et y fit périr, dans les supplices les plus affreux, de nombreuses victimes accusées d'hérésie : on y montre encore le lieu où leurs corps déchirés étaient livrés aux flammes.

» Aujourd'hui, le temps a détruit le château ; quelques vestiges seuls en marquent la position ; le village, qui contient quatre ou cinq cents habitant., est pauvre, sale, triste et silencieux.

» Je ne puis mieux comparer Minerve qu'à un nid d'aigle suspendu sur un abîme, ou encore à la demeure d'une fée malfaisante. Les montagnes, les rochers, le lit pierreux de la Cèse, les maisons, les habitants, ont la même teinte blafarde, les mêmes formes, le même air de souffrance et d'angoisse. Le cœur du voyageur se resserre à cet aspect étrange ; à mesure qu'il avance, il se sent dominé par un sentiment d'effroi ; le moindre bruit le fait tressaillir comme s'il était menacé d'une apparition hideuse ; et lorsqu'à son retour il redescend vers la belle plaine de Narbonne, son âme s'épanouit comme s'il sortait d'un cauchemar affreux.

» J'ai passé deux heures dans ce repaire ; deux

heures d'une vie à part, étrange, terrible; elles ont bouleversé mon âme; elles lui ont demandé ce qu'elle n'avait jamais rêvé; elles lui ont imposé des souvenirs qui ne s'éteindront jamais. »

LA VAUNAGE.

On appelle ainsi un bassin qui s'étend depuis Nages, qui le domine et qui lui a donné le nom qu'il porte, jusqu'au cours du Vidourle, dans la direction du sud-ouest, et entre Caveirac et les collines de Mus, dans un autre sens. Ce territoire, extrêmement productif, est habité par une population nombreuse, riche, heureuse, et qui le serait encore bien plus si elle était toujours reconnaissante pour tous les bienfaits dont la Providence l'a comblée avec tant de profusion. On raconte sur les produits des vignobles de La Vaunage, des prodiges que nous ne consignerons pas ici, de peur d'être taxé d'exagération, et qui permettraient au moins de les comparer à ceux de la terre de promission. Ce qu'il y a de moins douteux, c'est que ses produits sont excellents, et que les clairettes de Calvisson, les muscats du même terroir, les vins rouges de Langlade, quoique désignés par des noms assez humbles, figurent avec honneur sur la table des gourmets languedociens, et mériteraient de franchir les limites de leur province, pour soutenir avec honneur la concurrence des vins étrangers.

L'observateur attentif trouverait ici à faire d'intéressantes études de mœurs, au milieu de ce peuple agriculteur, riche, affranchi d'un travail trop difficile et trop ingrat, exempt de ces vicissitudes qui trempent l'âme, aisément ému par les passions politiques,

turbulent dans ses plaisirs, parcimonieux dans ses dépenses, peu soucieux de l'instruction, délaissant avec une coupable indifférence le culte public, parlant sans cesse de progrès, sans trop participer à ceux qui illustrent notre époque et qui font concevoir de si hautes espérances pour l'avenir de l'humanité. Il serait assez intéressant de comparer ce peuple opulent et oisif avec le peuple agriculteur des Cevennes, pauvre, humble, sans jamais rien perdre de sa dignité, laborieux à l'excès, persévérant, courageux en présence des obstacles que lui oppose sans cesse une nature rebelle, sobre et avare pour lui-même, généreux et prodigue pour l'étranger qui accepte chez lui l'hospitalité, pieux par tradition, amateur d'un certain degré d'instruction, et très-capable de le dépasser de beaucoup. Il faudrait, enfin, rapprocher ces deux peuples en ce qu'ils ont de commun, toutes les fois que, sous un régime d'oppression, ils furent appelés à agir en masse comme peuple, et qu'ils surent toujours donner l'exemple de l'admirable et constante union du courage personnel, de la modération et de la magnanimité.

La Vaunage est trop habilement cultivée, pour offrir des aspects bien attrayants à l'artiste amateur du pittoresque. Il se contentera de jeter un regard sur cette nature châtiée, qui serait tout-à-fait insignifiante, comme les pays agricoles du premier ordre, si elle n'était réjouie par un beau soleil, qui dore les moissons et couvre les vignes des teintes automnales les plus riches et les plus diverses.

Chacun des nombreux villages, qui surgissent çà et là sur ce magnifique tapis, offre cependant quelques particularités qui lui donnent un intérêt local.

Nages présente des aspects assez agrestes, quelques restes de travaux romains autour d'une fontaine qu'on voit jaillir au pied de la montagne, et sur cette montagne elle-même des minéraux intéressants pour le naturaliste, au nombre desquels on a rencontré de beaux échantillons de fer oxydé, rouge et jaune, de strontiane sulfatée, des bélemnites aplaties, etc.

Caveirac offrait naguère un parc planté par Le Nôtre, que des industriels étrangers ont exploité et détruit. Le château, habité longtemps par l'abbé de Caveirac, était orné de bustes et de cheminées du marbre le plus beau, qui lui avaient été envoyés par le pape pour lui témoigner la satisfaction qu'il avait éprouvée à la publication de l'*Apologie de la Saint-Barthélemy*. Les marbres ont été donnés, il y a quelques années, pour construire une chaire et une table de communion dans le temple des protestants, situé dans le château même.

Clarensac, d'une forme presque circulaire et orné d'une élégante fontaine, séjour que les Romains n'avaient eu garde de dédaigner, comme le prouve la découverte de plusieurs monuments, au milieu desquels figure avec éclat la magnifique pierre tumulaire de Marcus Attius, qui orne aujourd'hui l'entrée de la Maison-Carrée à Nîmes.

Calvisson, petite ville dont le nom retentit souvent dans les troubles du XVIIe siècle, dominée par une colline qui s'avance comme un promontoire, et qui, par sa situation toute particulière, permet au spectateur placé à la cime de découvrir un horizon extrêmement vaste.

Boissières fut la patrie et le séjour du vertueux

et modeste Boissier, qui, après avoir donné un temple à son village, fonda à Nîmes la maison des orphelines protestantes du Gard, et laissa, à tous ceux qui l'ont connu, l'exemple d'une vie utile et pure, humble et pieuse. Boissières est dominé par un vieux château flanqué de quatre tours. Les habitants du pays exercèrent, dit-on, sur l'un des seigneurs qui jadis l'habitaient, une prompte et terrible justice, qui découragea ses successeurs et les seigneurs des environs, dans les actes d'oppression dont ils se rendaient si gratuitement coupables envers leurs vassaux.

Aubaix, avec les ruines de son château, pour ne pas dire de son splendide palais, où le cicérone campagnard montre encore les restes d'un magnifique escalier, et des salles qui contenaient une des plus riches bibliothèques du Midi. Au bas de la colline où s'élèvent ces ruines d'une fortune déchue, on voit serpenter le Vidourle. Ici ce torrent capricieux et dévastateur est resserré entre deux rochers creusés d'une manière si régulière, qu'on se demande si ce défilé est bien l'ouvrage de la nature, ou celui des hommes dans les temps passés.

Congénies, qui se fait remarquer par l'existence de plusieurs sectes chrétiennes, catholiques, protestants, quakers, méthodistes, vivant en paix les uns à côté des autres et exerçant librement leur culte respectif.

SOMMIÈRES.

Il faut chercher l'origine de Sommières à Villevieille, triste village qui couronne le plateau dominant, et qui lui-même est né d'un lieu voisin, que les Romains, et peut-être les Gaulois avant eux, avaient choisi pour

un lieu de résidence. M. Emilien Dumas, dont le nom se rattache à des travaux géologiques de la plus haute importance pour le département, et qui ne dédaigne pas l'étude de l'archéologie, a découvert et a eu la bonté de me montrer les traces des murs d'enceinte, d'égouts, de puits, d'habitations, et d'édifices plus importants encore, qui appartiennent évidemment à l'époque de la domination romaine, ainsi que des constructions brutes et d'un caractère cyclopéen que l'on pourrait attribuer au séjour des Gaulois avant la conquête. Il a aussi relevé avec soin le plan d'un temple ou d'un mausolée peut-être, dont la charrue a depuis quelques jours nivelé complètement les fondements; c'était un édifice rectangulaire, précédé d'un péristyle orné de colonnes et de pilastres; derrière ce sanctuaire était un massif carré et isolé; le sol dans cet endroit était jonché d'ossements, la plupart ayant appartenu à des ruminants et en partie dévorés par le feu. De toutes parts le terrain des environs est couvert de fragments de poteries antiques, de restes d'amphores et de vases énormes, qui, selon toute apparence, étaient employés à titre de silos, et enfouis dans la terre pour la conservation du grain. On remarque aussi, au milieu de ces ruines, des fragments de pierres meulières, faites, les unes en laves de l'Ardèche, d'autres en laves dont les analogues ne se trouvent que dans les environs de Rome, des marbres blancs d'Italie et des Pyrénées, etc. M. Dumas y a recueilli une tête de Mercure, des doigts, et des moulures d'un galbe parfait.

Villevieille n'offre par elle-même d'autre intérêt que la belle vue dont on jouit du haut du plateau où elle est assise, et le château, d'une construction d'ailleurs

comparativement moderne, appartenant à M. de Préville.

Une rampe rapide, et quelque peu dangereuse par ses tournants trop brusques, conduit à Sommières. Il est probable que ce lieu, aujourd'hui habité par une population de 3,600 âmes, riche et industrieuse, se réduisait autrefois à un pont construit par les Romains, dont on voit les restes sous les arches et les piliers du pont moderne, ainsi que sous les arceaux du Marché. Aussi les habitants n'ont-ils pas manqué de prendre pour armoiries de leur ville un pont terminé par deux tours et avec une croix au milieu. Sommières est souvent visité par le Vidourle, qui parcourt ses rues et ses places publiques, où il n'est pas rare de circuler en bateau. Alors il va sans dire que les habitants détalent au plus tôt des étages inférieurs, pour transporter leurs meubles au premier ou au second, et demeurent patiemment sans aucune communication pendant toute la durée de l'inondation.

On visite à Sommières le pont romain, le château et la manufacture de laines ; ce dernier établissement, où l'on a adopté, avec les machines à vapeur, toutes les innovations utiles du siècle, offre pour principal intérêt la série complète des travaux qui convertissent la laine en une étoffe utile, depuis l'état primitif du suint jusqu'à l'état ouvré d'une magnifique couverture parfaitement blanche. Le jardin attenant à la manufacture offre une promenade délicieuse et de beaux aspects. Le curieux doit y observer la molasse calcaire formant la base du mont qui domine Sommières, roche très-abondante en fossiles, où l'on trouve entre autres des peignes et autres coquillages, des dents de squales, dont plusieurs atteignent de très-grandes

dimensions; enfin, des dents de dorades, noires comme le jayet. Le château est assis sur une pente extrêmement escarpée, d'où l'on voit s'élever des tours d'une structure hardie; dans plusieurs endroits les constructions se confondent avec le rocher. L'histoire de ces ruines se voit écrite à leur surface meurtrie par les balles des Camisards. On trouve encore plusieurs boulets épars, que les assiégés, réduits à la dernière extrémité, laissaient rouler le long des escaliers tournants de leur citadelle, pour briser les membres de ceux qui se hasardaient d'y pénétrer. Ce lieu remarquable a peu changé d'aspect depuis le lendemain des derniers assauts. De cet observatoire élevé on domine la vallée de Vidourle, les ruines de Montredon, les prairies de Salinelles, et, derrière une rangée de collines, à l'ouest, la cime pittoresque du pic Saint-Loup, qui prend ici une teinte vaporeuse et des allures alpestres.

Pour quiconque aime les sciences naturelles, la belle collection minéralogique et géologique de M. E. Dumas est un monument extrêmement intéressant : outre les curiosités d'un intérêt général, on y remarque les éléments de la magnifique carte géologique du département, que M. E. Dumas prépare depuis plusieurs années, avec une intelligence et un dévouement qu'il n'appartient qu'à quelques-uns de comprendre et d'apprécier.

Il y a quelques jolies promenades à faire autour de Sommières; dans le nombre, j'indiquerai une visite à Salinelles. Pour s'y rendre, on suit pendant quelque temps les bords ombragés du Vidourle, puis les belles propriétés de M. d'Espinassous; on se rafraîchit au bord d'une fontaine qui s'écoule, limpide et délicieuse, sous un petit caveau rustique; au bas du village, on

observe des strates que la main de l'homme a fouillées profondément; c'est la carrière de pierre dite de *Salinelles*, carbonate de magnésie, que l'on emploie dans le pays et ailleurs, mais toujours dans un rayon assez restreint, comme pierre à détacher; elle est connue des paysans sous le nom de *pierre de tache*. Au-dessus de ces couches, on observe le calcaire d'eau douce, tout rempli d'hélices et d'autres coquillages, dont le test a encore conservé tout son éclat nacré. On revient à Sommières par la grand'route, laissant à droite deux petites églises romanes et les ruines du château de Montredon.

LA SALLE.

L'histoire a donné de la célébrité aux Cevennes, mais c'est une triste célébrité. Les chroniqueurs des temps passés attachent à chaque village, à chaque défilé et à chaque caverne, des souvenirs de meurtres, d'incendies et de pendaisons. Ces montagnes furent le dernier, mais imprenable boulevard des libertés religieuses; mais souvent, poursuivi dans ses derniers retranchements, l'homme libre finit, comme le lion traqué, par se jeter sur ses ennemis, cruel et furieux. Ainsi, les Cevennes ont eu leurs puritains et leurs martyrs, et la longue histoire de nos désordres civils offre une suite interminable de destructions et de représailles, fastidieuse comme toutes les guerres de partisans, et, quoique terrible, monotone et languissante. Je m'abstiendrai de reproduire des faits douloureux. Ma tâche est de les faire oublier, à moins qu'ils n'offrent un grand intérêt pour l'histoire générale du peuple cevenol, ou qu'ils ne four-

nissent une page vraiment nouvelle de ce livre bien autrement intéressant et que l'on consulte si peu : le cœur humain. Mais c'est surtout sous le rapport physique que nous voulons décrire ces contrées. La nature y est plutôt riante et paisible que fière et grande, plutôt agreste que terrible ; mais elle n'en est pas moins belle et intéressante. L'homme est parfois contraint de la dompter, mais partout elle lui cède et s'enrichit des trésors arrachés à son sein à force de labeurs. Les Cevennes acquièrent donc chaque jour un intérêt plus piquant par le mélange des merveilles de l'industrie humaine avec les sites variés de la nature. Nous allons aujourd'hui conduire le lecteur jusque dans le vallon de la Salle, comme un préambule qui doit précéder des courses plus aventureuses et plus longues.

Voici l'itinéraire de la route de Sauve :

Au sortir de Nîmes, il faut franchir la ligne des garrigues, dont nous avons décrit ailleurs le caractère. Vacqueyrol est un ancien domaine dont la possession date depuis plus de deux siècles.

Plus loin, la vue s'étend. A droite, sur la colline, le village de Parignargues, *Parinhanicæ.* Plus loin, Montpezat avec une vieille tour d'une couleur rembrunie, et au fond le pic Saint-Loup, vaporeux et bleuâtre ; plus loin, à gauche, Combas.

Ici, la vue devient plus riante. Ce sont les bords ombragés du Vidourle : Vic-le-Fesq. C'est une terrible rivière que le Vidourle : point d'eau ou trop d'eau, la sécheresse et l'inondation.

Quissac, petite ville de 1,400 âmes. Le temple des protestants s'élève sur les bords du Vidourle : c'est un édifice d'un bon style monumental ; c'est un

temple grec avec toute sa noble simplicité. Au Midi, une large montagne, le *Coutach*, creusée par des vallées d'un caractère triste et sévère ; — quelques ruines de tours féodales ; — à la base, l'établissement de Fonsanges. C'est une source minérale, froide, sulfureuse, qui jouit d'une certaine célébrité, et attire annuellement un assez grand nombre d'étrangers. Elle coule d'une manière périodique deux fois en vingt-quatre heures.

De temps en temps, on jouit de quelques échappées de vue des Cevennes. Le mont, hardiment découpé, qui paraît dominer les autres, s'appelle le *Lirou ;* plus loin, à l'ouest, on découvre la cime émoussée de l'*Espérou ;* sur le devant, deux monts arrondis et placés comme des bastions pour défendre la chaîne entière ; ils dominent le village de Monoblet, et se distinguent sous le nom de *Jumelles* ou *les Deux-Sœurs.*

Si l'on pouvait se détourner, en suivant la route d'Anduze, on trouverait, à une lieue environ de Quissac, le château de Florian, où naquit l'auteur d'*Estelle.*

Sauve est bâtie en amphithéâtre, sur le bord du Vidourle; de hautes maisons suspendues sur ses rives rocheuses forment un groupe pittoresque, surmonté au sommet par un antique château tout démantelé. Le plus ancien monument où il soit fait mention de Sauve est celui par lequel nous apprenons que Charles-le-Simple fit présent du château à l'archevêque de Narbonne, en 898, pour en employer les revenus à la réparation de l'église cathédrale et des autres églises de Narbonne qui tombaient en ruine. On pense bien que, depuis cette époque si

reculée, ces murailles crénelées ont plus d'une fois été détruites et relevées. Aujourd'hui, elles servent de repaire aux lézards et aux hiboux. Le territoire de la ville de Sauve est de toutes parts singulièrement soulevé; les blocs d'un calcaire dur et blanchâtre jonchent partout ce sol desséché; çà et là des groupes d'arbustes d'un vert poudreux s'emparent des anfractuosités de la roche, partout où elle peut retenir un peu d'humidité et de terre végétale. Ces tristes arbustes sont cependant un trésor pour la ville de Sauve. Le micocoulier, *lotus arbor,* que les habitants du pays appellent *fanabrègue*, est un arbre rameux qui croît surtout dans les pays chauds. Il produit de petits fruits noirs, dont la chair, sèche et peu abondante, a un goût agréable qui les fait rechercher par les oiseaux et les enfants; ces derniers, qui en sont très-friands, leur donnent le nom de *bilicoques*.

Le principal usage auquel ses branches sont appliquées, et ce genre d'industrie paraît particulier au territoire de Sauve, est le confectionnement des fourches. Cet arbre, qu'on ne laisse atteindre ici que les dimensions d'un arbuste, se divise, à quelque distance de la racine, en trois branches. On coupe la tige ras de terre; cette tige devient un manche; un moule s'empare des trois branches supérieures, les écarte, les plie; le feu fixe pour jamais cette forme nouvelle, et la fourche est achevée. Les coutumes du pays exigent que chaque propriétaire dépose sa récolte de fourches dans un magasin très-vaste, et de là ces instruments s'exportent jusqu'à une très-grande distance.

De Sauve on peut se rendre à Durfort; ce nom est celtique et indique une roche percée. Serait-ce que

les filons de plomb étaient déjà connus et exploités lors de la fondation de ce village? Il n'y a pas lieu de le présumer. Ces travaux ne paraissent pas, en effet, remonter à une haute antiquité, et ils n'ont jamais acquis une grande importance. Pour se rendre aux mines, on suit un ravin profond, où on ne tardera pas à reconnaître de beaux fragments de chaux fluatée et carbonatée, de plomb et de zinc sulfurés. Les galeries sont pratiquées horizontalement dans le flanc d'une montagne boisée de chênes et de hêtres. Les mines de Durfort ne sont point l'objet de travaux bien réguliers, et les gens du pays ne les poursuivent guère que lorsqu'ils n'ont pas d'occupations plus urgentes. Alors l'essaim bourdonne autour de cette immense ruche, et l'on voit de nombreux ouvriers disparaître ou sortir sur les flancs de ce mont percé de mille trous. Ces filons ne sont point pour eux une mine de plomb, encore moins d'argent, mais une mine de *vernis* ou d'*archifou* : c'est ainsi qu'ils corrompent le nom d'Alquifoux. En effet, ce n'est guère que pour vitrifier la surface d'une poterie grossière fabriquée dans le pays que l'on exploite ce minerai.

C'est au milieu de ces débris que le minéralogiste doit, le marteau à la main et le corps penché, faire ses recherches; elles ne seront point infructueuses. Outre les substances que nous avons déjà annoncées, il remarquera des roches couvertes de petits cristaux blonds et brillants de zinc carbonaté. J'y ai rencontré une gryphée que les géologues désignent comme particulière aux lias des Cevennes. L'intérieur du fossile est un calcaire compacte, la surface est recouverte d'une croûte épaisse, siliceuse, chalcédonique, ocellée, faisant feu au briquet.

De Durfort, on peut se rendre à la Salle par Saint-Félix-de-Pallières, c'est la route des artistes ; la route banale passe à Saint-Hippolyte.

La Salle, peuplée de 2,120 âmes, est une rue d'un kilomètre de long, qui suit une des rives sinueuses d'un torrent à demi-desséché ; ce torrent, qui suinte plutôt qu'il ne coule entre des blocs énormes de granit, porte le nom générique de *Gardon*, qui sert, comme on sait, à désigner un grand nombre de petites rivières des Cevennes. Celui-ci se dirige vers le vallon d'Anduze, où il va en joindre un autre. Quant à la ville, elle s'étend, ai-je dit, comme une banderolle flottante, depuis le pont du chemin de Saint-Hippolyte jusqu'au *Cap-de-Ville*, près du pont de la Nougarède. Dans cette série interminable de maisons, on chercherait en vain une antiquité. Les Cevennes sont désolantes pour les archéologues. Mais, à défaut d'édifices gothiques ou romains, on rencontre partout de ces monuments modernes, plâtrés, mesquins, sans art, sacrifiés à l'utile, écourtés par économie, badigeonnés d'ocre, lorsqu'ils ne sont pas noircis par les exhalaisons sulfureuses des usines, en un mot, des filatures. Ces épithètes seraient cependant mal appliquées aux ateliers de La Salle, où, penchés sur le torrent, soutenus par des voûtes, étançonnés avec des blocs de granit, et partout encadrés dans les branches pendantes de magnifiques châtaigniers, ils forment partout des objets riants et pittoresques. La fumée des hautes cheminées vient bien parfois salir le paysage, mais le plus souvent elle forme des fonds vaporeux d'un effet magnifique ; et puis, autour de ces édifices où la nature a fait autant de frais que l'art lui-même, on voit fourmiller

une population active et bruyante. Bientôt les machines se mettent en mouvement ; au bruit assourdissant des métiers, viennent se joindre des chants monotones et des refrains mille fois répétés, qui, de loin, s'harmonisent au point de former un son vague qui n'est pas dépourvu de quelque charme.

Entrez dans une de ces filatures : l'art mécanique peut y faire encore des progrès importants, mais il y a de l'économie et de la simplicité dans les machines ; on vous montrera d'abord des milliers de cocons jaunes comme or, ou blancs comme neige, entassés proprement dans des corbeilles, puis vous les verrez introduits dans des étuves où la vapeur doit les faire périr, afin de prévenir leur dernière transformation en phalènes. Puis les cocons sont jetés, en nombre déterminé, dans une chaudière bouillante, où une fileuse plonge impunément ses doigts, qui ne semblent pas en souffrir autrement qu'à la surface qui devient blanche comme une peau de gant. Un petit balai de bruyère sert aussi parfois à saisir les fils épars que l'eau bouillante décolle ; le cocon tourne alors et se devide complètement, souvent même sans se casser, tant l'insecte constructeur a mis de suite dans son travail. Douze fils sont ainsi réunis, ils se croisent, se tordent et viennent former sur le rouet une belle nappe soyeuse. Le cocon, dans son état naturel, est entouré d'une bourre grossière ; d'autres fois, ses fils sont interrompus par la faute même de l'insecte fileur, ou parce que deux vers ont travaillé de concert ; tous ces résidus sont soigneusement mis à part ; on les retrouve dans la Maison centrale de Nîmes, occupant les bras de six cents cardeurs.

L'urbanité des habitants de La Salle ne permet pas

longtemps le repos ou la solitude à l'étranger qui visite ce beau vallon, et lui offre bientôt une occasion de visiter tout ce que le pays présente de curieux. On le conduira sur les bords du Gardon, recouverts de prairies d'une fraîcheur délicieuse, et ombragés de châtaigniers séculaires qui étendent au loin leurs longues branches ; des vignes sauvages s'emparent de leurs troncs, et pendent çà et là en lianes gracieuses ou en festons capricieux. Les riches campagnes et les élégantes maisons de plaisance des environs méritent plusieurs excursions. De la terrasse d'*Algue* on domine tout le vallon avec ses châtaigniers touffus, ses vergers chargés de pommes, ses prairies et ses filatures. De *Cornely*, le coup-d'œil s'étend jusque sur les pentes escarpées du *Lirou*, dont les cimes élevées invitent aux excursions alpestres. *Calviac* rappellerait par ses formes un antique château, si le goût moderne n'avait présidé à la restauration de l'édifice et à la disposition des bois que la nature étale partout avec une si admirable profusion. La promenade de la *Bastide*, qui est contiguë à cette magnifique campagne, conduit le voyageur, par un sentier tortueux et sous un ombrage mystérieux, jusqu'à un rocher de granit d'où le propriétaire peut, à son gré, faire couler une élégante cascade : on montre ici, comme dans plusieurs lieux des environs, une fontaine qui jaillit d'un tronc de châtaignier. La *Nougarède* domine l'entrée d'une vallée d'un caractère plus sauvage, richement boisée, et terminée au loin par le village de Soudorgue et les ruines de la Tour de Peyre.

Le torrent offre aux minéralogistes des échantillons très-variés de granits : le granit porphyritique avec

des cristaux de feld-spath blanc qui atteignent 6 centimètres de longueur; granit avec amphibole, qui passe souvent à l'état de stéatite verte, et acquiert par sa décomposition la consistance d'une terre grasse; granit rouge, granit blanc avec cristaux de tourmaline; eurite, etc. Le voyageur ne quittera pas La Salle avant d'avoir visité les carrières de pierre à plâtre. Elles sont situées à 1 kilomètre de la ville. Le gypse est souvent d'une parfaite pureté et d'une extrême blancheur. Il appartient à la variété saccaroïde, et fournit une bonne qualité de plâtre. Les couches plus grossières et plus rapprochées de la surface du sol sont grises ou d'un beau rose. On calcine ces pierres dans des fourneaux construits à peu de distance des carrières. De là le plâtre est dirigé jusqu'à Nîmes et Montpellier.

La Salle réunit dans sa rue longue et tortueuse une population aisée et presque opulente. En été, les divertissements, les bals et les parties de campagne se succèdent et se multiplient, et d'élégantes voitures battent les chemins de la vallée. En hiver, les familles opulentes émigrent pour chercher de nouveaux plaisirs à Montpellier, et tout à La Salle rentre dans la vie paisible et monotone.

LE VIGAN.

Nous avons déjà décrit une partie de la route qui conduit de Nîmes au Vigan (pag. 305); nous la reprendrons à 1 kilomètre de Sauve, traversant une zone de rochers d'une aridité effrayante, et auprès d'un gouffre qu'on appelle *le Frère*, d'une forme tellement régulière, qu'il serait difficile de croire

que la main de l'homme n'ait eu aucune part dans l'aplomb presque parfait de ses parois. On se glisse entre les rocs amoncelés, pour jeter un coup-d'œil furtif sur cet abîme, dont il ne faut pas trop sonder la profondeur, au risque de s'y laisser entraîner par l'effet d'un vertige. Le pays environnant offre l'image de la désolation : je me figure ainsi les déserts de l'Arabie-Pétrée. Ici le sol est soulevé de toutes parts; les rochers sont fracturés, contournés, déchiquetés dans tous les sens; ils semblent comme pétris par la main des hommes. On y remarque des empreintes de doigts, caractère commun à la plupart des rochers de calcaire jurassiques, et ces empreintes qui se ressemblent partout pour la forme, diffèrent beaucoup pour les dimensions, depuis les traces de la main d'un enfant jusqu'à celles du géant le plus colossal. Je me figure un voyageur anuité dans cet horrible lieu, n'osant faire un pas en avant de peur de se rompre les jambes dans les crevasses, ou de se perdre dans les gouffres, et réduit à se tapir sous les arceaux naturels des rochers, et à disputer cette retraite aux loups et aux bohémiens.

On retrouve la route vers un pont jeté hardiment sur une rivière sans eau, comme il y en a tant dans les Basses-Cevennes. De là, il n'y a plus qu'une petite promenade jusqu'à Saint-Hippolyte.

Saint-Hippolyte, jolie petite ville de 5,200 âmes, a commencé par un château féodal hardiment jeté à la cime d'un pic sourcilleux, que l'on connaît aujourd'hui sous le nom de *Saint-Hippolyte-le-Vieux*. Plus tard, lorsque des temps meilleurs permirent aux seigneurs de s'établir dans la plaine, on construisit

Saint-Hippolyte-la-Planquette, ainsi nommé parce qu'on y traversait le Vidourle sur une modeste planche. Le nom de *Saint-Hippolyte-le-Fort* lui vient d'une citadelle bâtie à la même époque que celles de Montpellier et de Nîmes, et dans le même but d'oppression. En suivant les mêmes errements, pourquoi ne l'appellerait-on pas *Saint-Hippolyte-le-Temple*, puisque les mêmes pierres qui jadis avaient été enlevées à la maison du Seigneur pour bâtir la citadelle ont été de nouveau rendues à leur primitive destination, et forment aujourd'hui un des plus majestueux édifices consacrés au culte réformé.

Saint-Hippolyte est orné de jolies fontaines et de promenades ombragées; les environs offrent quelques belles campagnes, dont la vue est bornée par des remparts de rochers calcaires d'un aspect assez aride; il faut gagner le terrain de transition, ou mieux encore les vallées primitives, pour rencontrer plus de fraîcheur. Pour y atteindre, il faut encore parcourir de tristes contrées brûlées par le soleil, traverser Ganges, où nous reviendrons un peu plus tard; jeter un regard sur Toumayrol et un joli hameau, au-dessus duquel on voit briller une construction gothique parfaitement restaurée; enfin, gagner le pont de *Roquedu*, sur lequel tombe une élégante cascade, toutes les fois que le propriétaire d'*Aiguefolle* consent à laisser s'échapper ainsi le superflu de ses irrigations. Après ce point, que nous venons de citer comme assez remarquable pour l'artiste, la route fait un coude, et l'on entre dans le terrain schisteux. La transition est subite; le sol perd cet éclat éblouissant et poudreux qui fatigue tant la vue sur les terrains calcaires, et revêt une teinte sombre. Une riche végé-

tation marie ses douces couleurs avec le brun foncé des rochers; de belles eaux coulent des montagnes, et, ménagées habilement par des cultivateurs économes, arrosent des prairies du vert le plus brillant; le châtaignier et le hêtre étalent à l'envi leur branches vigoureuses; les murs de soutènement s'élèvent en gradins jusqu'à la cime des monts chargés de mûriers et de vignes; partout l'influence fécondante du soleil et de l'eau; partout la puissance productive de l'industrie et du travail..... Nous sommes dans les Cevennes.

Salut, terre jadis arrosée par le sang des martyrs, aujourd'hui enrichie par les labeurs journaliers d'un peuple industrieux et paisible! Salut, vallées que j'appris à considérer dans les rêves de mon enfance comme le sol classique de la liberté! chacun de vos antres fut un lieu de refuge; chacun de vos ravins fut un temple; chacun de vos pics une citadelle inexpugnable; chacun de vos sentiers conduisit une armée; chacun de vos échos répéta des cris de victoire ou des chants sacrés! Je ne redirai pas vos accents depuis longtemps muets; il n'est ni dans mes devoirs ni dans mon cœur de raviver des plaies que la charité veut dérober aux regards, et que le règne de l'Evangile doit cicatriser et guérir....

Avant d'atteindre le Vigan, on passe sous un aqueduc qui conduit des eaux d'irrigation, et dont l'aspect, en se groupant avec les montagnes du fond, plaît infiniment plus au dessinateur qu'à l'architecte.

Le Vigan est situé sur la petite rivière d'Arre, que l'on passe sur un vieux pont gothique dont l'arche du milieu est très-élancée. Chef-lieu de sous-préfec-

ture et peuplée de 4,900 âmes, cette petite ville attire un grand nombre de Cevenols et d'habitants des montagne du Rouergue et de la Lozère, par ses marchés et ses foires. Deux belles rues la traversent; l'une d'elles, qui a l'apparence d'une promenade, est ornée de beaux arbres. L'église et le temple n'offrent aucun intérêt architectural, et l'on ne compte aucun autre monument remarquable que celui qui fut élevé à la mémoire du chevalier d'Assas, dont le Vigan fut la patrie. Chacun sait que Nicolas d'Assas, capitaine au régiment d'Auvergne, au service de France, périt victime d'un dévouement sublime, dans la nuit du 15 au 16 octobre 1760, à Clostercamp, près de Gueldre, En allant faire une reconnaissance, il tomba sur une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre les Français; on le menace de l'égorger s'il dit un mot. Il y allait du salut de l'armée. D'Assas n'hésite pas : « A moi, Auvergne! s'écria-t-il, ce sont les ennemis,» et il meurt percé de coups. En mémoire de cette action héroïque, Louis XVI créa une pension de mille francs reversible aux aînés de la famille d'Assas.

Le Vigan attire chaque année un grand concours d'étrangers par la fraîcheur de l'air qu'on y respire, les sites enchanteurs qui l'entourent, et les eaux minérales de Cauvalat.

Les curieux aimeront à saisir d'un seul coup-d'œil l'ensemble de cette délicieuse vallée, en montant jusqu'au *château Mareille ;* ils visiteront avec intérêt une belle filature de coton située dans un vallon très-retiré. Ils retourneront à l'aqueduc déjà mentionné; ils suivront les bords de l'Arre jusqu'à Avèze, jeté comme un nid de fauvettes au pied des collines, et orné d'un joli château couvert d'ardoises; ils revien-

dront par un sentier ombragé qui conduit au *pont de Mousse*, ancienne construction tellement recouverte d'inscrutations et de mousses, qu'elle apparaît désormais comme œuvre de la nature plutôt que comme résultat de travaux de l'homme. Il faudra aussi consacrer toute une journée à parcourir *Aulas* et la vallée entière, jusqu'à *Arphi*. Cette petite course offre de jolis points pittoresques, des cascades qui, pour être peu considérables, n'en sont pas moins élégantes, des ombrages délicieux et d'intéressantes observations sur les roches. Si l'on prolongeait sa course dans le sens de cette vallée, on atteindrait les premières pentes du mont Espérou, que nous comptons attaquer d'un côté entièrement opposé. Je recommande enfin au curieux une visite aux houillières : situées entre le lit de deux torrents, et pratiquées à une grande profondeur, elles étaient constamment envahies par les eaux de filtration. Un mécanicien anglais très-ingénieux, M. Hammond, fit construire d'excellentes machines à vapeur par les ouvriers du pays. Il épuisa ses moyens à commencer l'œuvre du desséchement et de l'exploitation des mines.

Non loin de là se trouvent des carrières importantes de pierres lithographiques, dont plusieurs atteignent de très-grandes dimensions.

Ici se bornent à peu près les courses que l'on peut faire dans les environs immédiats du Vigan; aller plus loin serait entreprendre un vrai voyage; celui que nous proposons nous permettra d'escalader l'Espérou par sa face septentrionale. Pour y parvenir, il faut faire un grand détour; n'importe, nous avons six jours devant nous, un beau soleil, un pays remarquable à parcourir : en route !...

SAINT-JEAN-DU-BRUEL.

On suit le cours de l'Arre jusqu'à ses sources ; le chemin parcourt une vallée assez riante ; on laisse à gauche et au fond d'un précipice un hameau entouré d'une verdure admirable ; à droite, le village de Bez ; plus loin, celui d'Arre. Ici on peut choisir entre l'ancien chemin tournoyant et difficile, et une magnifique route tracée tout nouvellement à mi-côte d'une montagne schisteuse, et supportée çà et là par des chaussées et des ponts d'un bon travail. Le minéralogiste ramassera sur ces collines de beaux échantillons de schistes tout persillés de cristaux de fer sulfuré dans un état complet de composition, mais conservant parfaitement leurs formes cubiques. Le point culminant qu'on atteint avant d'arriver à Alzon a cela de particulier, qu'il sert de point de partage entre les eaux de la Méditerranée et celles de l'Océan. On le traverse à l'aide d'un tunnel.

Alzon, chef-lieu de canton, n'offre rien de particulier. On parle de grottes curieuses dans les environs. Ici le pays change d'aspect ; les collines, recouvertes de champs de blé, offrent un aspect plus monotone. Plus loin, la route monte ; on voit à droite un pic élevé, aigu, c'est le *Saint-Guiral*, où les paysans des environs vont demander la pluie pendant les sécheresses. Sauclières est un triste village. A quelque distance au-delà, on atteint un plateau d'où la vue se perd sur les montagnes et les plaines du Rouergue ; sur le devant s'étendent de belles pentes revêtues de vieux châtaigniers ; on ne quitte leur délicieux ombrage que dans les rues de *Saint-Jean-du-Bruel.*

Saint-Jean-du-Bruel est situé dans le département de l'Aveyron et sur les bords de la Dourbie. Ce village, habité par plusieurs familles opulentes, paraît jouir d'une assez grande prospérité. L'agriculture, le soin des troupeaux, la confection des cuirs, la poterie, occupent la population et lui procurent une honnête aisance. Un vieux pont jeté hardiment sur la Dourbie offre un tableau pittoresque au pinceau de l'artiste; les environs sont riants et variés, moins cependant, dit-on, que ceux de Nant, qui paraît être le lieu privilégié du canton.

MEYRUEIS.

Au sortir de Saint-Jean, on s'élève rapidement par un chemin qui tournoie dans une forêt de châtaigniers; on jette un coup-d'œil sur la vallée agreste de Saint-Jean et les ruines du château d'Algue, qui la dominent, et bientôt on se trouve sur une élévation d'où l'on découvre de nouvelles vallées et des monts plus fiers et plus élancés; c'est encore le Saint-Guiral sillonné par les torrents et revêtu d'un riche manteau de verdure. On retrouve ici avec plaisir cette teinte azurée des monts alpestres, et ces formes hardies qui caractérisent les hautes chaînes, et dont les Cevennes offrent trop rarement l'exemple.

La descente sur Trèves est longue et assez fatigante. On foule aux pieds de beaux échantillons d'ammonites, et des bélemnites de toutes les dimensions et de toutes les variétés propres au lias qui constitue ces monts. A mesure qu'on approche de Trèves, la nature prend un caractère plus sévère; des roches perpendiculaires d'un aspect ruineux ceignent le front des col-

lines, et leur donne l'aspect de vastes citadelles. Trèves est resserré dans une gorge étroite, qui abonde, dit-on, en curiosités naturelles. Je signale ce lieu à l'attention des voyageurs qui auraient un ou deux jours de plus à leur disposition. La vallée que sillonne le Trévezel les paierait amplement de ce petit retard; mais il faudrait se résigner à passer une ou deux nuits dans le village de Trèves, qui, pour être un chef-lieu de canton dans le département du Gard, n'en est pas moins un misérable lieu, dont les habitants sont réduits aux ressources d'une demi-civilisation propre aux siècles les plus reculés de la vie pastorale.

Au sortir de Trèves, on suit un sentier qui conduit rapidement jusqu'au sommet d'un plateau où l'on traverse un pays extrêmement triste. Ce sont des croupes d'une aridité et d'une monotonie vraiment attristantes. Ici, plus de verdure pour récréer les yeux, plus de cimes hardiment découpées pour attirer l'attention, pas une goutte d'eau pour désaltérer le voyageur, pas une habitation pour lui offrir un refuge dans le cas où l'orage viendrait à le surprendre. C'est un désert, mais un désert sans poésie et sans mystère.

On ne retrouve un peu de verdure et les marques du séjour de l'homme qu'à *Lanuéjols*, petit village ombragé par des ormes séculaires, et groupé autour d'une vieille église, dont l'aspect rustique retiendra un instant l'artiste voyageur. Plus loin le pays change d'aspect; ce sont de beaux bois de pins, où le sifflement du vent produit un son semblable à celui de la mer; ce sont des vallées et des monts fortement accidentés, et au loin des crêtes de roches qui annon-

cent de nouvelles curiosités. Encore une petite heure, et l'on descend rapidement sur les bords de la Jonte et dans la petite ville de *Meyrueis*, dont cette rivière longe la jolie promenade, et dont elle divise les faubourgs.

Meyrueis, aujourd'hui chef-lieu de canton et peuplé de 2,000 âmes, s'appelait autrefois *Mayrueis*. On en trouve la fondation et les priviléges dans le *Thalamus* recueilli de 1619 à 1632 par messire Jean de Géli, docteur ès-droit et conseiller du roi. Ce document rappelle l'opinion généralement adoptée dans le pays, que Marius lui-même envoya ses troupeaux dans ces vallons pour y chercher les gras pâturages qui y prospèrent sous l'influence d'un soleil tempéré. Il serait difficile, je pense, de constater cette opinion. L'histoire civile de Meyrueis, depuis sa fondation, soit romaine, soit gauloise, n'offre rien d'assez remarquable pour être consigné ici. On n'y remarque pas d'édifices qui annoncent une date reculée. Les armoiries de la ville, accordées par lettres patentes du 13 septembre 1697, représentent un écusson champ d'azur, un M, style roman, en argent, un lion grimpant, en or.

Tout dans Meyrueis annonce un air de prospérité. Pourquoi s'en étonner sous l'administration bienveillante et éclairée de M. Vincent, qui a si bien compris les intérêts de la cité et les dispositions générales de ses commettants? Je ne suis que l'interprête de la voix publique, qui lui rend en ceci une éclatante justice.

L'église satisfait complètement aux besoins de la population catholique; on a élevé un temple élégant et convenable pour le culte réformé. Une belle prome-

nade, ombragée par des ormeaux d'une grandeur démesurée, sert de rendez-vous journaliers aux chefs de famille, après les heures de travail; une jolie fontaine, ornée d'un obélisque, embellit ce lieu de réunion. On vient de mettre à exécution un projet qui m'a frappé par sa convenance et son originalité : on a enlevé de la fontaine publique l'obélisque qui la faisait ressembler à toutes les fontaines insignifiantes du monde, et on lui a substitué une magnifique stalagmite, arrachée à grand'peine de la grotte de Gueyran; c'est un bloc du plus beau marbre, en partie blanc comme l'albâtre, en partie jaune comme l'ambre; il a 2 mètres 50 centimètres de hauteur sur 1 mètre environ de diamètre. On observe à sa surface ces formes régulièrement frangées et cannelées qui sont propres aux productions de ce genre. On a eu soin de faire forer ce bloc magnifique, afin que l'eau, s'épanchant de la cime sur les côtés, leur conserve l'éclat et les couleurs qui leur sont propres. Des tuyaux pratiqués latéralement font jaillir l'eau pour l'usage public.

Il faut visiter, dans les environs de Meyrueis, le rocher qui domine la ville, et qui, par lui-même, est un objet assez remarquable, et les grottes à fromage qui ont été pratiquées à sa base, ou plutôt utilisées depuis leur découverte. Il faut aussi consacrer une heure à visiter le château de *Roquedols*, jadis le monument d'une douleur dont les guerres de Croisades furent la cause générale, mais dont les détails sont demeurés mystérieux et inconnus, aujourd'hui une charmante habitation, où l'on a introduit tous les agréments de la vie moderne, et où l'on ne rencontre plus rien d'antique, si ce n'est quelques vieilles

tours et le millésime 1535, évidemment de beaucoup postérieur à la construction primitive de ce manoir. Un ruisseau vivifie les prairies qui l'entourent ; un superbe bois de pins projette sur cette charmante habitation ses grandes ombres immobiles. Au milieu de ce bois, un petit monument, à la fois simple et élégant, fixe l'attention et réclame l'intérêt du voyageur : c'est une tombe, la tombe d'un jeune homme ; encore une douleur qui justifierait le nom du lieu, si ce nom pouvait s'attacher exclusivement à un lieu sur cette terre, nulle part exempte d'épreuves et de larmes.

En revenant de Roquedols, on suit un sentier charmant, bordé de groseillers sauvages, la vue se repose sur de vastes prairies et des monts richement boisés. On m'a fait apercevoir, au fond d'une vallée, des cimes dont la teinte éthérée annonçait sûrement une grande élévation ; c'était le sommet de l'Aigoual, la région la plus sauvage et la plus froide dans ce pays. Les réformés l'avaient choisie de préférence à toute autre, parce que là du moins leur culte n'excitait l'envie de personne. Mais les temps ne furent pas toujours aussi cruels, le vent de la persécution faiblit ; et un peu plus bas, on montre sur les hauteurs de Rafègue, moins sauvages, plus rapprochées du séjour de l'homme, le lieu que les réformés, plus rassurés et plus hardis, choisirent plus tard, dans des jours meilleurs. Cependant un avenir plus favorable encore devait luire pour eux : la persécution, qui s'était adoucie au point de n'être plus que de l'oppression, fit place à la tolérance, et là, au bas de la montagne, au fond de la vallée, à 1 kilomètre de la ville, on montre encore une maison, *Pradines*, où les réfor-

més se groupaient naguère auprès de leur vénérable pasteur. Aujourd'hui la tolérance est devenue protection, et un temple modeste, comme le culte auquel il est consacré, s'élève dans l'enceinte de la ville.

Ainsi l'humanité marche vers le progrès, c'est-à-dire, vers la tolérance et l'amour.

Si la cime de l'Aigoual n'est pas trop rembrunie, si *l'aouro neigro* n'amoncelle pas les nuages du Rouergue dans les hautes vallées, je conseille au voyageur curieux d'employer sa quatrième journée à visiter la grotte à ossements. Cette curiosité naturelle n'a été explorée que depuis quelque temps, et déjà elle a offert aux naturalistes de riches produits. Avant de donner des détails de cette intéressante excursion, il est convenable de présenter un aperçu général sur ce qu'on appelle *cavernes à ossements.*

Celles qu'on a étudiées sont de deux sortes : les cavernes à hyènes ont une ouverture étroite, d'un accès difficile ; en fouillant dans l'humus qui en recouvre le sol, on y rencontre des ossements de bœufs, de cerfs, de chevaux, de carnassiers, de petits quadrupèdes, et ces débris sont mêlés, fracturés, rongés dans les parties les plus proches de la moelle, portant encore les empreintes de dents acérées, et offrant dans leur réunion tout l'aspect d'un triste charnier. Au milieu de ces ossuaires se trouvent les vestiges non-seulement de la présence, mais encore du séjour habituel des hyènes qui y portaient leur proie. Elles y ont laissé leurs squelettes, leur piste même, comme un témoignage de leur existence, sous une latitude et un climat où aujourd'hui on en chercherait en vain un seul individu. Telles les grottes de Pondres et celle de Lunel-Vieil. Les autres sont les *grottes à*

ours, habitées autrefois par des ours de taille gigantesque (*ursus spelæ*), qui y naissaient, vivaient et mouraient, de génération en génération; aussi y trouve-t-on leurs restes dans un état parfait de conservation, sans fracture, quelquefois peut-être à la place même où se coucha l'animal expirant. On rencontre rarement d'autres restes organiques mêlés à ceux des ours, car ces animaux vivaient de végétaux, et les vestiges de l'art humain qui ont été signalés comme ayant été découverts dans ces antres, témoignent simplement que depuis la disparition des ours, leur demeure a été plus d'une fois usurpée par les hommes, sous des circonstances qu'il importe peu de déterminer. Ces cavernes sont d'ordinaire situées dans des lieux extrêmement sauvages, et l'entrée en est généralement très-vaste. Nous citerons comme exemples la caverne de Mialet près d'Anduze, et celle que nous allons visiter.

Pour parvenir à cette dernière, il faut suivre les bords de la Jonte dans la vallée du Gueyran. Je conseille au voyageur de suivre un sentier qui s'élève sur le flanc des rochers de droite, désignés sous le nom de *Cos-Méjan*, et de revenir en longeant les bords du torrent, au fond même du vallon. Pendant ces deux courses, il rencontrera à chaque pas des sites d'un grandiose qu'il trouverait difficilement ailleurs. C'est une nature tantôt capricieuse et tourmentée, tantôt gigantesque et fière, partout la plus affreuse solitude. Des nuées de choucards aux pieds rouges voltigent en folâtrant autour des pitons rocheux qu'on voit s'élever comme les pinacles des cathédrales du moyen-âge; ailleurs, des aigles qui font retentir leur cri sauvage sous des masses de rochers dont l'œil ose à peine

mesurer les pentes menaçantes. Le voyageur passe sous des ponts naturels, des défilés à demi-cachés par les lierres et les ronces, sur des corniches étroites, au bord de précipices effrayants à voir. On dit que les mêmes sites se continuent jusqu'au *Rosier*, hameau situé sur la jonction de la Jonte avec le Tarn. La grotte est située vers le milieu de cette gorge affreuse, et sur le penchant d'un plateau qui la domine ; elle est en partie cachée par une muraille que le propriétaire a fait construire pour y parquer ses bœufs. La voûte d'entrée est extrêmement surbaissée. On ne peut aller bien loin sans se munir de bougies. Les stalactites n'y sont ni abondantes ni belles. Des circonstances favorables ont donné lieu à la formation de la belle stalagmite qu'on a transportée d'ici à Meyrueis, comme nous l'avons dit ailleurs. Il en reste un autre à peu près sembable, mais de dimensions beaucoup moins considérables. Les ossements sont engagés dans le sol, au milieu d'une grande quantité de pierres. En faisant usage d'une pioche, on s'en procure aisément. Pour donner une idée des dimensions de ces débris et des animaux auxquels ils appartenaient, je dois citer une molaire dont la couronne a 0^{m}, 052 dans le grand axe, des crochets ou défenses de 0^{m}, 132 de longueur, et un fémur de 0^{m},485 de longueur.

Avant de quitter ce triste séjour, je me suis assis dans un creux de rocher, et, me cachant la tête entre les mains, je me suis reporté par la pensée à ces siècles de jadis, où chaque jour des processions d'ours, grands et petits, défilaient lentement dans ces corridors sombres, spectacle mystérieux et effrayant, qu'il ne fut donné à aucun homme de con-

templer, et qui ne doit plus apparaître dans ce vaste et lugubre ossuaire.

L'ESPÉROU.

Cette dernière journée est fatigante; le voyageur devra sonder ses forces avant de l'entreprendre. Il s'agit de retourner au Vigan par *l'Espérou*. Il faut un temps calme et sec, au risque d'être privé de la vue admirable dont le voyageur est appelé à jouir des hauteurs du *Singladou* ; au risque aussi d'être renversé par le vent ou glacé par la neige, tandis que le soleil exerce encore toute sa puissance sur les plaines et les vallées inférieures.

Il faut donc partir de très-grand matin. Le chemin le plus court traverse les propriétés de Roquedols, puis on suit de petits torrents ; on gravit des pentes couvertes de fayards; on atteint une maison, *la Croix-de-Fer*, isolée, dans une région froide et désolée; d'ici la vue s'étend jusqu'aux monts de la Lozère et la chaîne de la Margueride. A une demi-heure de marche après la Croix-de-Fer, on atteint *Bramabiaou*.

Ici les termes vont me manquer, car il s'agit de décrire une nature étrange, terrible et mystérieuse. Sur un plateau aride et désert, on observe un petit ruisseau qui serpente paisiblement ; après quelques détours il entre dans une immense caverne formée sous des couches calcaires d'une parfaite régularité; des strates entières, tombées de la voûte, forment sur le sol de la caverne des blocs énormes amoncelés avec une effrayante confusion, le ruisseau poursuit son cours au milieu de ces débris, et le voyageur le suit de l'œil jusque vers le milieu de l'antre, où il

disparaît soudain dans des cavités inconnues et insondables. Quand on dépasse ce gouffre, on retrouve à l'autre extrémité le jour qui y pénètre par une large ouverture circulaire, et l'entrée d'une autre caverne de même forme, où le torrent s'engouffre lorsque les eaux sont trop abondantes pour se perdre entièrement dans la première cavité. Je ne connais rien de plus triste que ces réceptacles où l'œil ne peut se reposer que sur une scène de désolation rendue plus lugubre encore par les carcasses ensanglantées des bœufs et des moutons que les épizooties forcent les pâtres à y jeter, comme dans une commune voirie. Le sol est tout jonché de leurs tristes lambeaux.

Mais ce n'est encore là que le premier tableau de Bramabiaou. Pour contempler le second, il faut sortir de ces effrayantes cavités, et parcourir encore une assez grande distance sur le plateau. Un sentier conduit vers un vallon qui s'ouvre dans la direction de l'ouest; on descend sur une pente rapide et rocailleuse; on atteint le fond d'un précipice, et l'on se trouve engagé dans un défilé qui s'annonce par deux rochers en forme de gigantesques bastions. Le fond du défilé est formé par d'autres rochers perpendiculaires d'un teinte rougeâtre, d'une forme monumentale; une fente énorme les sépare du haut en bas, et laisse échapper en brillantes cascades le petit torrent qu'on avait vu plus haut s'engouffrer dans les antres de Bramabiaou.

Le voyageur s'arrêterait volontiers dans cette retraite, à la fois extraordinaire et enchantée, mais la course est encore longue, s'il veut franchir la Luzette et le Singladou, et atteindre le Vigan avant la chute du jour. Plusieurs, qui ne se sentent point la force

d'achever cette course en un seul jour, vont chercher un gîte à la baraque de Michel, auberge isolée, où l'on est heureux de partager le repas des joyeux gardiens des forêts impériales de l'Espérou.

GANGES.

Ganges est situé dans une enclave du département de l'Hérault, qui, par une anomalie inconcevable, pénètre dans le département du Gard et lui enlève cette jolie petite ville. A tous égards, elle devrait lui appartenir. On remarque ici des rues assez bien percées, de jolies promenades, des fontaines abondantes et une population industrieuse. Nous signalerons deux courses qui suffiront pour donner une idée assez juste du pays environnant. La première nous conduira à l'appareil hydraulique connu sous le nom de *meuse*. Pour s'y rendre il faut reprendre la route du Vigan.

Au sortir de Ganges, qui, quoique environné de plusieurs lits de torrents, est sans eau, on est surpris d'apercevoir que la ville n'a pas été bâtie sur les bords mêmes de l'Hérault, dont les eaux coulent pures et brillantes sur un fond pierreux. Un ancien pont a été jeté sur ce petit fleuve, et contre ce pont un aqueduc qui conduit les eaux du Vis aux fontaines de Ganges.

En remontant l'Hérault, on remárquera bientôt sur l'autre rive une immense roue; c'est cette machine que les gens du pays appellent la *meuse*. Ils désignent aussi, je crois, par le même nom, les roues de même dimension, mais du même genre, dont les propriétaires du pays font usage pour l'irrigation de leurs prairies. On en voit aussi de semblables à l'Ile, près

de Vaucluse. La meuse de Ganges a 14 mètres de diamètre; elle est mise en mouvement par le courant du même ruisseau auquel elle ravit une partie de ses eaux pour les élever au niveau du petit aqueduc. Cette opération s'accomplit à l'aide d'un système de godets qui ne sont point mobiles comme ceux de nos puits-à-roue, mais fixés dans la roue même, dont ils entourent la circonférence. Cet appareil reçoit donc, par le courant de l'eau, un mouvement lent mais continu. On pense bien cependant que cette roue immense, dont la construction est déjà assez ancienne, toujours en mouvement et exposée aux intempéries des saisons, demande de fréquentes réparations, et on pourrait désirer qu'un système hydraulique mieux entendu ou plus heureux ne fît par dépendre l'alimentation des fontaines et des usines de Ganges d'un coup de vent ou de l'incurie d'un ingénieur.

En remontant le torrent de Vis, on peut se rendre à Saint-Laurent-le-Minier, situé au milieu des rochers, dans un site des plus agrestes.

L'autre promenade que nous proposons à l'étranger est plus variée et plus longue : il s'agit de descendre l'Hérault dans la direction de la route de Montpellier, jusqu'aux fameuses *grottes-des-Demoiselles*.

Avant de s'enfoncer dans les gorges de Saint-Bauzile, le voyageur ne pourra s'empêcher de payer un tribut d'admiration à l'industrie des Cevenols. C'est, en effet, une belle exploitation que celle de ces collines que la nature semblait vouer à l'aridité, et que l'homme a couvertes de produits. L'œil suit avec plaisir ces pentes échelonnées de terrassements et toutes verdoyantes de vignes et de vergers. Le mûrier semble être ici l'objet des soins les plus assidus et pres-

que de la tendresse du montagnard. Le mûrier-enfant est mis, pour ainsi dire, au maillot; des joncs et des tiges d'osier, artistement tressés, s'emparent de sa jeune tige et l'entourent comme d'un panier cylindrique à mailles serrées, régulières et propres à le garantir des atteintes des bestiaux et de toute autre cause de destruction. Mais c'est surtout pour le mûrier parvenu à l'âge mûr que l'agriculteur épuise les ressources de son talent : des amendements éclairés par une savante théorie engraissent le terrain; à l'aide d'une coupe adroite, les branches occupent le moins d'espace et produisent le plus de feuilles possible. Le mûrier-vieillard obtient encore les soins de la reconnaissance, et le paysan en soutient les branches roides et vermoulues à l'aide de soliveaux, quelquefois même au moyen de petits ouvrages de maçonnerie.

L'Hérault serpente entre deux rives ombragées de saules, dont les bosquets reçoivent ici, comme dans les autres lieux du pays, le nom générique de *vigères*. Plus loin il embrasse de son large contour un village très-pittoresque, la Roque de Ganges, avant de se perdre dans le détroit de Saint-Bauzile. Plus loin, on entre dans un défilé qui m'a rappelé les plus beaux passages des Pyrénées. Les rochers, d'une hauteur prodigieuse, menacent le torrent; une végétation toute méridionale en couvre la base minée par les siècles; des grottes fantastiques se cachent dans leurs flancs. La base en est jonchée d'énormes débris, tristes monuments de quelque épouvantable catastrophe. Leurs cimes offrent des plateaux étendus d'un aspect très-aride; c'est là que l'on trouve de nombreux échantillons d'un fer oxydé rouge, concrétionné,

minerai de bonne qualité, qui serait susceptible de donner une proportion assez abondante de fer.

Ces contrées recèlent des grottes qui ont acquis de la célébrité par les descriptions assez chargées que nous en ont données quelques écrivains. Tout le monde a entendu parler de la grotte des Demoiselles; Marsollier l'a décrite en détail; écoutons le récit qu'il fait d'une incursion, en 1780, dans une autre caverne qui se trouve sur le chemin de Saint-Bauzile à Ganges; cette description donnera, je pense, à nos lecteurs une idée de la variété des formes réelles que prennent les stalactites calcaires, et des formes fantastiques que l'imagination leur prête si aisément.

Nous l'empruntons à cet auteur par un sentiment de justice, Marsollier étant le premier qui a eu le courage de pénétrer dans ces dangereuses cavités.

« .... Le Pas-du-Diable se présenta; c'était l'endroit où nous avions été arrêtés, et que nous avions ainsi nommé à cause du danger qu'il offre. En effet, malgré tout le travail qu'on y avait pu faire, ce passage n'avait que la place du pied; un rocher qui avance gêne les genoux pour enjamber; un précipice est derrière; il faut marcher de côté sur ce plan incliné, les pieds tout-à-fait en-dehors. Nous n'y avons jamais vu passer les autres sans effroi.

» Cette difficulté surmontée, on admirait un pilier transparent, de vingt-cinq pieds de haut, blanc comme l'albâtre, tout formé de choux-fleurs posés les uns sur les autres, en diminuant toujours et formant pyramide: là, un nouvel obstacle nous attendait, il fallait descendre : le plan était incliné, l'échelle ne pouvait servir; un précipice était en bas, le terrain était glissant; il s'agissait de tomber très-

droit, sans cela on risquait de se perdre dans un trou profond, ou de se briser contre des rochers...... On fit couler en bas une pièce de bois pour allonger le terrain, et c'était sur ce seul appui qu'il fallait se laisser glisser directement, en se tenant par la main gauche à une corde à laquelle on s'accrochait de son mieux...... Arrivé sur cette pièce de bois, une stalactite brisée, d'un pied de diamètre, est l'endroit sur lequel on peut commencer de se croire en sûreté....

» De ce pilier on descend enfin sur une place solide, où l'on peut marcher, sinon avec aisance, du moins avec sûreté; chaque pas attirait un nouvel éloge.

» Un autel blanc comme la plus belle porcelaine, haut de 3 pieds, d'un ovale parfait, avec des marches régulières, fut le premier objet qui nous frappa. La table de cet autel est d'un émail éblouissant, en feuilles posées les unes sur les autres, comme des feuilles d'artichaut.

» Plus loin sont quatre colonnes torses, jaunâtres, mais transparentes en plusieurs endroits, malgré leur grosseur : quatre hommes ne peuvent les embrasser; leur hauteur ne peut s'apprécier; nous avons supposé qu'elles touchaient la voûte....

» La salle est grande comme la moitié de Ganges. Nos yeux ne pouvaient en mesurer l'élévation ni la profondeur; nous apercevions des cavités où l'industrie humaine ne pouvait nous faire pénétrer. Assis sur cet autel, nous étions entourés d'une quantité si prodigieuse d'objets, qu'elle nous plongeait dans une admiration muette et stupide; entre autres, un obélisque aussi haut qu'un clocher, terminé en aiguille,

parfaitement rond, de couleur roussâtre, ciselé dans toute son élévation et dans les proportions les plus exactes; des masses aussi grosses que des églises, tantôt en forme de cascades, tantôt imitant des nuages; des piliers brisés en toutes directions et couverts d'un émail en ramification; des choux-fleurs, des dragées; enfin, tout ce que le hasard peut offrir de combinaisons bizarres et variées.

» Une des merveilles de cette grotte est une statue colossale posée sur un piédestal, représentant une femme qui tient deux enfants. Ce morceau serait digne du plus grand souverain de l'Europe, si, hors de la place où il est, il conservait la forme que nous lui avons trouvée très-distinctement et sans nous faire la moindre illusion.

» Partout des franges, des rideaux, des enduits d'émail et de cristal, des dentelles, des rubans si délicatement travaillés, qu'il faut savoir que l'homme n'a jamais pénétré dans ces régions, pour croire que ce n'est pas un ouvrage de l'artiste le plus habile.

» Cette salle est ronde; on pourrait la comparer à une basilique entourée de chapelles plus ou moins élevées. Le milieu est un dôme dont on ne peut déterminer l'élévation, et nous avons évalué, par ce que nous avions descendu, qu'elle était d'environ cinquante toises.

» De toutes parts nous apercevions l'échelle de cordes; et descendus au plus bas, ce qui ne se fit encore qu'avec des cordes passées sous les bras et et avec beaucoup de peine, nous n'osions regarder l'endroit par où il fallait remonter, tant la distance nous paraissait énorme et la hauteur effrayante.

» Les flambeaux qui finissaient nous avertirent de partir, ce fut à regret. Qu'on ne croie pas ceci le langage de l'enthousiasme ; nous osons l'assurer : on peut passer ici un jour entier sans avoir le temps de tout voir. La description de la grotte d'Antiparos, qu'on a cru fabuleuse dans M. de Tournefort, et qui n'est qu'exagérée, d'après les voyages intéressants de M. le comte de Gouffier, est une faible image de la grotte de Ganges. »

Au détour des rochers de Thaurac, on atteint Saint-Bauzile-de-Putois, bourg de 1,500 âmes, situé à 12 kilomètres de Ganges. Les habitants de ce triste village se livraient jadis aux travaux des orpailleurs. Dans le XVe siècle, il leur était permis de tamiser le sable de l'Hérault, sans aucune charge ni condition, sans préjudice du droit des seigneurs à qui appartenait la rivière. M. de Gensanne avait proposé, dans le siècle dernier, de creuser un puits dans la vigne qui est en face du village, sur la rive droite de l'Hérault, annonçant la rencontre d'un filon d'or. En attendant l'exploitation de ce trésor, les habitants de Saint-Bauzile s'adonnent à la culture des mûriers et aux doubles soins de la production et de la fabrication de la soie.

ANDUZE.

Pour se rendre de Nîmes à Anduze, il faut se résigner à traverser la triste zone de garrigues qui s'étend sur une profondeur de 12 à 16 kilomètres, dans le sens de l'est à l'ouest. Apres avoir franchi les premières croupes, on jouit d'une belle vue des Cevennes. L'horizon se développe de toutes parts sans

obstacles, et laisse au voyageur l'occasion précieuse de reconnaître distinctement chacun des monts qui forment cette chaîne intéressante. Chaque vallon indique le gisement d'un bourg ou d'une ville; chaque dépression des collines annonce une riche culture, et chaque anfractuosité de la roche, la source d'un *Gardon*. Cette belle vue m'a toujours rappelé quelques-uns des sites des frontières de l'Ecosse; il faudrait cependant en retrancher le mûrier verdoyant, l'olivier poudreux et le thym embaumé, et y ajouter le costume pittoresque de l'homme du Nord. et les nuages d'Ossian; à cela près, c'est bien le même caractère de lignes et de couleurs.

Gajan, qu'on laisse à gauche, présente quelques restes de murailles et une porte dont la construction paraît remonter à une haute antiquité : l'arceau est à plein cintre et la masse formée de beaux matériaux parfaitement taillés. On n'y remarque aucun ornement, mais seulement, à l'intérieur, une coulisse pour faire descendre une herse.

Ici s'ouvre une belle vallée remarquable par la culture des mûriers ; la vue s'étend sur les territoires de Fons, Montignargues, la Rouvière et la Calmette. Après avoir dépassé ce riche bassin, il faut rentrer de nouveau dans la triste région des garrigues, où, après la tour rembrunie d'Aigremont, il n'y a plus rien à voir que des murailles grises et une végétation rare et écourtée. C'est cependant sur ce sol ingrat que les troupeaux trouvent encore ces herbes odorantes qui donnent une saveur si succulente à leur chair et à leur lait; c'est là que fourmillent les plantes qui fournissent à nos laboratoires leurs essences, et à nos pharmaciens leurs médicaments les plus précieux ; et

puis, en foulant aux pieds ces broussailles, le voyageur est loin de se douter qu'il fait plier sous son poids, des forêts, oui, des forêts de chênes; le chêne nain ou le chêne-kermès. Les paysans l'appellent *Avaou*, et les savants *Quercus coccifera*. Toutes les collines incultes du pays sont couvertes de ce joli arbrisseau sur lequel vit un insecte, le kermès, *Coccus ilicis*, dont le principe colorant donne un rouge plus brillant et plus durable que la cochenille. La récolte de cet insecte était autrefois, pour le département, une véritable industrie.

Nous ne devons pas omettre que, non loin de Montagnac, se trouvent les carrières de Lens, d'où l'on extrait la pierre la plus fine du pays; c'est avec ce calcaire à pâte compacte, tendre, fine et durable, que la Maison-Carrée a été construite. On peut juger de l'excellence de cette roche par la netteté des arêtes que présentent les détails de cet admirable édifice, après avoir été exposé aux vicissitudes de dix-huit siècles. C'est aussi dans les environs de Montagnac que l'on rencontre des couches de terrain calcaire à *chama ammonii*. Dans plusieurs points, ce calcaire prend une texture oolithique. C'est avec cette roche que l'on fabrique des petits moulins à sel de forme antique, qui ne laissent pas que de piquer la curiosité des étrangers, charmés de voir la facilité et la promptitude avec laquelle on obtient une sallière pleine de sel bien pilé, en la présentant d'une main au petit déversoir inférieur, tandis que la main droite s'empare de la manivelle et donne à la meule supérieure un tour de rotation.

Lédignan et Lézan n'offrent rien de remarquable. Au-delà du dernier village, la vue s'étend, à l'est,

sur une belle vallée bien boisée et mouchetée de nombreux villages, ce sont *Beau-Rivage*, Cardet, la presqu'île de Ners, Massane, la patrie d'Estelle et les lieux rendus classiques par Florian. Après avoir traversé les garrigues, les yeux se plaisent à se reposer sur cette belle verdure et ce petit torrent du Gardon qui serpente en longs détours dans ce lieu privilégié.

Le chemin fait un coude; on se trouve entre le Gardon et un monticule dominé par une ruine; c'est le château de Tornac qui ferme le vallon d'Anduze, la clé des Cevennes. Cette forteresse féodale offre de nos jours un aspect désolé, triste souvenir des siècles d'oppression et de troubles. On conçoit aisément que ce lieu a été, pendant les guerres dites *de religion*, l'objet de fréquents combats et de cruelles représailles. Mais, avant d'être hérissé de tourelles, Tornac n'était qu'un paisible monastère connu dans le temps sous le nom de *Celles* ou cellules; il appartenait alors à Chrétien, évêque de Nîmes. En 808, Charlemagne le prenait sous sa protection spéciale, ainsi que celui de Saint-Pierre, situé dans la vallée Flavienne, que l'on présume être Saint-Gilles. Louis-le-Débonnaire continua cette protection en faveur de Tornac, et il en donna pour témoignage un diplôme signé à Aix-la-Chapelle, dès la première année de son règne. Voilà les plus anciens monuments concernant cette ruine, qui, après ces dates, appartient plus aux peintres qu'aux archéologues.

Le premier aspect d'Anduze, qui se présente subitement après un détour de la route, est singulièrement pittoresque. La petite ville paraît comme étouffée entre deux monts sourcilleux, assez rapprochés pour donner au vallon l'aspect d'un étroit défilé; un joli

pont étend ses arches sur le Gardon ; sur le devant le vallon s'élargit et se couvre de la plus fraîche verdure ; dans le fond s'élèvent des montagnes granitiques qui annoncent des sites alpestres et une nature plus hardiment accidentée.

L'existence d'Anduze remonte à l'occupation romaine, comme le constate un monument antique où se trouve le nom d'*Andusia*, monument dont nous parlerons plus loin.

Depuis, nous retrouvons le nom d'Anduze dans une charte du IXe siècle, qui contient l'acte de la donation du château-fort d'Anduze, par une abbesse du nom d'Auscinde, à l'abbaye d'Aniane. La seigneurie d'Anduze, qui commence par Pierre Ier et qui date de 1013, étendit au loin son influence et ses domaines. Dans le XIIe siècle, la famille d'Anduze dominait sur Alais, Sauve, Sommières, Uzès, Arles, Beaucaire et une foule de châteaux-forts dont la liste serait trop longue pour être ici détaillée ; prospérité extraordinaire qui commença à déchoir sous Louis IX, pour rentrer plus tard dans une complète obscurité.

La réforme fut acceptée avec empressement par les habitants d'Anduze, et depuis elle y a constamment dominé. C'est dans ces vallées que commença à s'organiser la résistance à l'oppression par les armées des Camisards. Ce fut sous les portes d'Anduze que les premières propositions de paix furent faites à Jean Cavalier de la part du maréchal de Villars.

Aujourd'hui la population d'Anduze, que distinguent les mœurs douces, s'adonne paisiblement à l'industrie séricicole qui forme la partie la plus importante de ses ressources. La ville n'offre d'autre monument remarquable que le temple protestant,

d'un aspect simple et imposant à l'intérieur, et des vestiges de constructions antiques sur la cime du Mont-Saint-Julien, à laquelle on parvient à l'aide d'un escalier taillé dans le roc.

Au-delà d'Anduze on pénètre dans la région des Cevennes proprement dites, et en traversant des formations de calcaire métamorphique, de grauwake et de granit. Un chemin qui se dirige vers le nord conduit aux contrées agrestes de Générargues et de Saint-Sébastien; plus à gauche, une autre route mène à Mialet, patrie du chef Camisard Roland, et célèbre par des grottes désormais vides de leurs amas d'ossements fossiles; vers l'ouest, une belle route conduit, soit à La Salle par le vallon de Thoiras, soit à Saint-Jean-de-Gardonnenque par le pont de Salindres. Le vallon de Saint-Jean est l'un des plus verdoyants des Cevennes; les eaux y sont abondantes et habilement ménagées, les mûriers parfaitement cultivés, les prairies éblouissantes de verdure, les montagnes gracieuses de forme et richement couvertes de châtaigners séculaires. Saint-Jean n'est qu'une rue, mais étroite, tortueuse et interminable, d'un aspect assez triste de jour et profondément obscure pendant la nuit. Mais dans cette rue s'agite une population active et laborieuse; elle a, pour préparer l'avenir de sa jeune génération, de bonnes écoles, une salle d'asile et une bibliothèque populaire religieuse. Dans la prospérité de ces établissements on aperçoit la protection d'une main également habile à faire du bien et à se cacher humblement. Les environs de Saint-Jean offrent de charmantes promenades. L'amateur de belles vues se plaira à gravir les flancs de la montagne contre laquelle Saint-Jean est adossé, ou la magnifique rampe de la

montée Saint-Pierre. Le minéralogiste ira visiter les gypsières, où la chaux sulfatée se montre sous de beaux aspects, persillées tantôt de cristaux de quartz à doubles pyramides, tantôt de cristaux octoèdes de chaux fluatée rouge. Il n'oubliera pas d'explorer les terrains granitiques qui abondent en oxyde noir de manganèse et en groupes de tourmalines cristallisées. On y trouve des traces de sulfure de cuivre qu'il serait intéressant de suivre avec soin.

DIONS.

On se rend de Nîmes à Dions en suivant la route d'Alais jnsqu'au plateau de la *Fougasse*, où nous avons déjà conduit nos lecteurs. On prend ici un sentier à droite, qui se dirige vers le nord-est, à travers un pays sauvage et rocailleux. A peu de distance avant d'atteindre Dions, on remarque des ravins creusés dans un sable ferrugineux, qui affecte les couleurs les plus vives et les plus variées; il recouvre un beau gîte de calcaire à *Chama ammonii* que l'on peut observer facilement dans cette localité.

Dions est un village de 800 âmes environ, situé sur les bords du Gardon. Il resterait inconnu aux étrangers, s'il n'avait à leur offrir les *Buissières* et l'*Espéluque*.

Les Buissières s'étendent sur le flanc de la colline, dans la direction de la Calmette, qui n'en est éloignée que de 2 kilomètres; c'est un parc où l'art pour cette fois a fait peu de frais. La main de l'homme ne se montre guère que dans la plantation d'une allée de buis. Depuis longtemps abandonnée à elle-même, elle est devenue un des objets les plus remarquables de la

contrée, par la dimension extraordinaire de ces arbustes, que nous ne connaissons guère que sous leurs formes écourtées dans l'encaissement des plates-bandes de nos jardins. Ici ils le disputent aux arbres de haute futaie, et se recourbent avec grâce en forme d'arceaux. Ce lieu est remarquable, mais il n'offre aucun sujet pour la peinture, et celui qui cultive cet art doit poursuivre sa course, dépasser cette avenue, pénétrer dans le bois ombragé des plus beaux arbres. Ici la mousse et le lierre s'emparent des troncs antiques des chênes, çà et là les branches s'écartent et laissent reposer la vue au loin sur l'horizon des montagnes; on foule aux pieds les fraises sauvages qui se cachent sous un tapis de la plus riche verdure. C'est une retraite solitaire et délicieuse, et je pardonne au citadin de Nîmes, si longtemps resserré entre des murs de pierres grises, de considérer les Buissières comme le lieu le plus charmant du pays; mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est d'oublier presque toujours, dans le voyage de famille qu'il fait à Dions, de visiter les *Espéluques* (*spelunca*); je ne lui demande qu'une heure et une bien petite dose de courage et de patience. Traversons le village; il faut gravir une colline peu élevée à l'est; un enfant du village nous sert de guide, il nous mène par des sentiers tortueux sur un plateau couvert de vignes et de cailloux roulés; la vue se porte sur cette plaine sans y rien rencontrer encore qui mérite l'intérêt; encore quelques pas, et nous nous trouvons au bord d'un gouffre immense. Il faut quelque temps de réflexion pour en comprendre la singulière configuration. Les termes vont nous manquer pour le dépeindre, et je n'ai pas ici la ressource du crayon, car cet effet magique est

impossible à rendre. Que dirai-je donc? Un gouffre en entonnoir; les Arènes de Nîmes en creux dans la terre, au lieu de s'élever sur sa surface, deux fois plus profondes, plus ovales, irrégulières, déchirées par des ravins, interrompues par des anfractuosités, masquées par des touffes de la plus riche verdure; on n'est encore qu'au bord du gouffre, et l'on ne peut en apprécier les vastes dimensions; ses ténébreuses cavités se dérobent à l'œil : pour le contempler dans toute sa grandeur, il faut descendre dans ce vaste réceptacle; on avance lentement et avec prudence; le sentier est rapide, ici glissant, là brusquement interrompu par des cavités incommensurables; tantôt il faut se confier aux herbes et aux ronces, tantôt profiter de quelques pas creusés sur des pentes abruptes. On se trouve bientôt sous un dais immense qui se recourbe en cintre. Il recèle à sa base une autre caverne qui du haut de la colline n'apparaissait que comme une tache insignifiante, mais qui de près s'élève grande et majestueuse, triste demeure du silence et des ténèbres. Souvent ce dernier réceptacle est envahi par les eaux qui filtrent à travers les fissures, et laissent sur ses parois de longues stalagmites; mais dans la saison chaude on peut en parcourir toute l'étendue, même sans flambeau. L'œil s'accoutume à ce demi-jour et se plaît à admirer les riches teintes de vert et de pourpre qui décorent les flancs de cette magnifique caverne.

Je prie le lecteur de croire que je n'ai point voulu ici annoncer ou décrire une grotte ordinaire comme toutes les montagnes calcaires en recèlent; celle-ci a un caractère particulier, que je n'ai retrouvé nulle autre part, et je prie les habitants de Dions

d'être fiers d'avoir une telle curiosité dans leurs environs.

Le *Mas-Charlot* est un oasis au milieu du désert le plus affreux. Mais ici, c'est le désert qui est l'objet intéressant : l'oasis, partout ailleurs, serait peu digne d'attention ; mais elle en mérite un peu, à juste titre, à cause du contraste qu'elle offre avec la nature sauvage qui l'entoure.

Pour parcourir le désert, il faut choisir son temps et s'armer de patience ; je veux dire prendre la saison de l'extrême sécheresse et se résigner à la chaleur et à la soif. Alors on peut longer le Gardon pendant l'espace de 8 kilomètres sans rencontrer une seule goutte d'eau, ce qui offre au moins la facilité de suivre sans obstacle la route resserrée que le torrent s'est frayée dans ses jours de fureur.

Au-delà de Russan, dont le territoire est le dernier habité et habitable, on entre dans une gorge extrêmement étroite, formée par des roches perpendiculaires et crénelées à la manière des ruines gothiques ; çà et là les flancs des collines, qui offrent parfois l'aspect menaçant des hautes montagnes, sont creusés de grottes, dont plusieurs, inaccessibles à l'homme, servent d'aire aux vautours et aux aigles qui font retentir le vallon de leurs cris sauvages. Le lit du torrent est jonché de galets schisteux et de sables étincelants de mica jaune ; parfois les bords du torrent sont ombragés de mûriers et de cerisiers ; mais bientôt le terrain manque à cette végétation rabougrie, et l'on se trouve comme perdu dans un défilé d'un aspect lugubre et en apparence sans issue. Il serait pourtant cruel de mourir de soif sur le lit d'un torrent ! Depuis Dions, il a disparu entièrement ; il ne repa-

raîtra qu'au-delà de Charlot ; qu'on se hâte donc d'atteindre cette modeste retraite, qui servira de première halte, et où le voyageur fera bien de prendre langue et de recueillir les indications nécessaires pour arriver sans trop de retard au but de l'excursion.

De ce petit vallon, ombragé de chênes et de mûriers, jusqu'au pont Saint-Nicolas, il reste encore un désert à traverser et une assez longue course à faire ; mais celle-ci offre des aspects variés et des objets d'observation qui font aisément oublier la longueur de la route.

Pourquoi donc la plupart des cartographes, même les plus modernes, s'obstinent-ils à graver en gros caractères, sur les bords du Gardon, le nom de Sainte-Anastasie ? Je me figure un voyageur étranger, un de ces amateurs pédestres qui voyagent la carte à la main, et qui, d'avance, traçant un itinéraire, se disent : là, le repas ; ici, la couchée. Je me le figure donc, ce voyageur, ami de notre pays, comptant passer une bonne nuit à Sainte-Anastasie, et découvrant, à la fin de sa journée de fatigues, au lieu d'un gros bourg muni de bonnes auberges, ou tout au moins un village hospitalier..... quoi ?.... un vieux pan de muraille se perdant dans les nues, sur la cime désolée d'un rocher qui menace le torrent à 165 mètres d'élévation.

Au pied de ce rocher se trouvent les ruines d'un moulin à eau, qui présentent plutôt les apparences d'une tour de défense que d'une paisible et modeste usine. Or, les siècles de la féodalité offrent assez de bizarreries, surtout dans nos contrées méridionales, pour qu'il soit permis de se demander si, dans ce lieu

sauvage, le moulin fut construit pour alimenter les habitants du château de Sainte-Anastasie, ou si le château s'éleva pour défendre le moulin. J'abandonne ce petit problème aux amateurs du moyen-âge.

Au détour de ces roches se trouvent d'autres monts, d'autres roches menaçantes et d'autres tristes solitudes. Mais, au milieu de ce tableau uniforme, un objet des plus singuliers vient arrêter le regard et l'attention du curieux : c'est une masse du sable le plus blanc et le plus fin qui s'élève rapidement des bords du Gardon jusqu'à la cime de la montagne, qu'elle surpasse en quelques points sous la forme de dôme régulier. Je ne saurais comparer cet amoncellement extraordinaire qu'à ces amas de neige qui tapissent les flancs des Pyrénées et des Alpes, et qui semblent s'écouler de leurs cimes en nappes éblouissantes. Le sable est en grande partie calcaire, d'une finesse et d'une mobilité extrême. Sous l'influence du vent du sud-est, et peut-être de trois vents différents auxquels les deux issues de la vallée et un vallon intermédiaire laissent un libre accès, le sable s'élève et s'étend ; il envahit le terrain, détruit la végétation rare et maladive qui l'entoure, et servirait peut-être, par sa marche régulière, à donner l'époque des dernières révolutions du globe ou la dernière formation de la vallée. Notre savant M. Valz, qui m'a fourni cette idée, ne croit pas le problème insoluble.

Au-delà de ces dunes méditerranéennes et fluviatiles, on retrouve quelques flaques d'eau qui annoncent la renaissance du Gardon ; mais il est à remarquer qu'elles ne sont pas toujours situées dans des terrains inférieurs à ceux que l'on a trouvés complètement secs, étant alimentés par des sources latérales qui

sortent des roches calcaires environnantes. Lorsque je visitai ces lieux, les paysans avaient retiré tout le menu poisson qui vit dans ces flaques, en l'empoisonnant à l'aide du suc d'euphorbes-tithymales qui croissent en abondance sur leurs bords. Après avoir franchi de nouvelles solitudes, dont l'aspect morne et désolé jetterait de la mélancolie dans l'âme, si le soleil du Midi n'avait la puissance de réjouir même l'aspect du désert le plus affreux, on arrive, enfin, à la renaissance du Gardon ; il suinte au milieu des sables ; il semble, plus loin, dormir sur des gouffres ; enfin, il envahit tout le défilé, au point de jeter le voyageur dans le plus cruel embarras, dont il ne peut se tirer qu'en escaladant les collines à droite. Celui-ci franchit sans obstacle un petit bois de chênes verts, et, après avoir donné un regard sur le vallon sauvage dont il domine les contours, il atteint la route tortueuse qui, au midi, le conduit jusqu'à Nîmes par de tristes et solitaires garrigues.

ALAIS.

Les chemins de fer, si commodes pour les voyageurs pressés, sont désespérants pour les artistes et les curieux. Après avoir dit que les rails établis de Nîmes à Alais sont presque constamment posés au fond de grandes tranchées laborieusement creusées dans le roc ; qu'elles passent sous quatre percés, dont un de 400 mètres de long, et sur des viaducs et des ponts qui se font admirer autant par leur élégance que par leur solidité, il faut bien en revenir à la description des lieux que traverse l'ancienne route impériale. Nous la reprenons au plan de la Fougasse,

qui conduit d'abord aux carrières de *Barutel.* Elles furent exploitées par les Romains pour la construction des Arènes.

Ecoutons le spirituel écrivain des ***Souvenirs d'un voyage dans le Midi de la France.***

« La carrière d'où ont été tirées les pierres de l'Amphithéâtre, dit M. Nisard, est située à une lieue de Nîmes. On la voit encore dans l'état où l'ont laissée les Romains. Trois grands quartiers de rochers sont encore debout et coupés droits comme avec une immense scie. Les longues dalles qui servent de gradins, celles qui forment l'attique, et sur lesquelles quatre hommes pourraient marcher de front, étaient taillées d'un seul bloc dans cette carrière, et transportées à Nîmes par un chemin qui porte encore le nom de ***chemin des Romains.*** Des trois quartiers de roche, l'un conserve encore une entaille de la longueur et de la largeur exacte d'un de ces gradins ; le temps n'a pas élargi cette entaille, et il a respecté la carrière encore plus que le monument. Je marchais vraiment sur une poussière romaine. Tous les débris des pierres taillées sont accumulés là, et forment une petite colline, car la sciure de tels monuments suffisait pour faire des collines. Le temps a versé tant de pluie et de soleil sur ces débris, qu'il en a fait comme une terre aride et friable sur laquelle le vent sème quelques graines sauvages qui n'y trouvent pas de quoi fleurir. En face de la carrière, on a découvert tout récemment un puits, le puits où les ouvriers carriers venaient puiser de l'eau. J'ai vu ce puits, et j'y ai fait des ronds, comme les enfants, avec plus de plaisir que je n'oserais le dire. C'est l'eau de ce puits qui servait à rafraîchir les constructeurs de l'Amphi-

théâtre de Nîmes, quand ils mangeaient leurs pastèques, vers la troisième heure, assis sur la pierre qu'ils venaient de couper dans la carrière, avec autant de symétrie que nous partageons une pomme en quatre. Ce puits, tout-à-fait de circonstance, est construit avec autant d'art et de goût que ces magnifiques puits du moyen-âge qui servaient à fournir de l'eau à tous ces châteaux qu'on voit pendre du haut des montagnes, et qui coûtaient à faire percer un écu d'or de moins que les châteaux.

Au-delà de *la Calmette*, triste village, abritant dans ses masures une population pauvre, abâtardie et malgracieuse, les yeux du voyageur se délassent du triste tableau qui, depuis le moment de départ, s'est déroulé devant lui en se promenant sur la belle vallée de Saint-Chaptes, que l'on domine au sortir de la Calmette. Elle s'étend de l'est à l'ouest, large, fertile et verdoyante, sillonnée par le Gardon, tachetée de villages, coupée cà et là par des masses de saules, d'aulnes et de hêtres, connues dans le pays sous l'appellation locale de *vigères*. Plus loin, on laisse à droite le riche village de *Brignon*, agréablement situé sur le penchant d'une colline et surmonté d'une vieille tour. La colline de Brignon offre quelque intérêt pour le géologue. M. J. Teissier, d'Anduze, y a découvert des carapaces de tortues fossiles et une mâchoire de tapir. Après avoir salué de loin, à droite, le village de *Cruviers*, situé sur le prolongement de la colline de Brignon, on aperçoit sur la route la tour effilée du château de *Boucoiran*.

C'est un singulier lieu que Boucoiran : on ne sait s'il est sur le Gardon ou à 4 kilomètres du Gardon. Cela dépend du caprice de ce torrent. Habituellement

introuvable au milieu des sables qui encombrent son large bassin, parfois il étend ses flots amoncelés jusque dans les rues et les bas-étages de Boucoiran. Que l'habitant de la Gardonnenque se tourne vers le nord, qu'il remarque une teinte bleuâtre familière à ses yeux, et qu'il vous dise : *le Gardon va venir!...* Aussitôt le flot s'avance, large, menaçant, accompagné d'un bruissement sinistre; il avance, il avance...; il s'étend; il entraîne les bestiaux, déracine les arbres, surprend les hommes endormis, charrie le gravier, ébranle les édifices, jette les peuples dans la désolation et l'effroi, et puis...., quelques heures après, on le voit ralentir sa course et rentrer dans ses limites étroites, paisible et insignifiant.

Boucoiran est peuplé de 700 habitants qui vivent du produit de leur agriculture. Le canal de Calvière, prise d'eau du Gardon, fait mouvoir quelques moulins et sert à l'irrigation des prairies. Les maisons du village sont, en général, d'un aspect triste et sombre; la partie inférieure est décharnée et fortement colorée par les eaux du torrent qui viennent parfois de 4 kilomètres de distance pour les baigner. On remarque deux ou trois maisons ornées dans le style gothique. Le château offre un site pittoresque; il est assez dégradé, et, çà et là, assez tapissé de lierres pour devenir un objet digne de l'attention du peintre. Il est bâti sur la tranche d'un rocher dont les assises s'avançaient probablement dans la vallée avant que le Gardon en eût miné la substance caverneuse. La partie du château qui l'annonce de loin et le fait remarquer, est une tour carrée, très-élevée, parfaitement bâtie en moellons bosselés, mais qui offrent, aux

quatres arêtes de l'édifice, une verticale d'une justesse rigoureuse. Cette tour présente, à l'intérieur, sept étages séparés par des voûtes; on ne peut pénétrer d'un étage à l'autre que par des ouvertures pratiquées dans les voûtes, et à l'aide d'une échelle. Le ciment qui unit les matériaux de cet édifice est très-dur. Les autres parties du château paraissent d'une construction beaucoup plus moderne; j'ai lu le millésime 1621 sur une muraille délabrée.

Du haut de la montée de Ners, la vue plane sur le vallon du Beau-Rivage, et le confluent du Gardon d'Alais avec celui d'Anduze; c'est encore un beau tableau, terminé au loin par le rideau bleuâtre des hautes Cevennes. Après, il faut rentrer dans une région que l'agriculture a rendue monotone à force de soins. A droite, on laisse le village de Vézénobre, dont les maisons s'élèvent en amphithéâtre sur le flanc d'une colline, et présentent à l'exposition du Midi leurs galeries voûtées d'où pendent de toutes parts des festons de figues dont les habitants font de grandes provisions pour l'hiver.

La fondation d'Alais ne remonte pas à une haute antiquité. Quelque soin que certains auteurs aient pris pour lui donner une origine romaine, ce n'est guère que vers 1115 que l'on voit le nom d'*Alès* figurer dans les chartes et les titres. C'était déjà à cette époque une petite ville; le pape Gélase y sacra alors un archevêque de Sarragosse; depuis il va sans dire qu'Alais reçut de ces visites royales et ecclésiastiques qui remplissent, d'ordinaire, la plus grande page de l'histoire des petites villes. On cite la visite de Philippe-le-Bel en 1285. Lors du passage de saint Louis dans le Bas-Languedoc, on avait établi à Alais un

hôpital des ladres ou lépreux dans la métairie qu'on appelle les *Malautières*, située sur le chemin de Saint-Ambroix. On sait que les Croisés avaient rapporté la lèpre de la Palestine en Europe, en récompense de leur pieuse expédition. En 1395, les Juifs, qui s'étaient établis en nombre à Alais, en furent expulsés, ainsi que partout le royaume. En 1400, les mœurs étaient à la fois empreintes d'une si profonde corruption et d'une superstition si étrange, que l'on vénérait une maison publique de prostitution. En 1422, la ville, délivrée de l'occupation anglaise, rentra sous la domination de Charles VII. En 1557, la plus grande partie des habitants d'Alais embrassèrent la réforme et le parti du prince de Condé; ils prirent le gouvernement de la ville; mais bientôt ils furent obligés de le céder aux catholiques. En 1579, Alais fut donné au roi de Navarre, pour place de sûreté, par Catherine de Médicis, à la conférence de Nérac. Henri IV y convoqua plus tard une assemblée générale de son parti. En 1620, les protestants de France tinrent à Alais un synode national qui confirma celui qui s'était tenu à Dordrecht en Hollande, au sujet des Arminiens. Toutes les églises de France y envoyèrent des députés, et l'Assemblée fut présidée par Claude Dumoulin, pasteur à Sédan. Le synode se tint dans la maison de M. Larboux, qui avait été chanoine d'Uzès et prieur de Saint-Privat, mais qui avait embrassé la réforme. — Louis XIII vint en personne, à son retour de la conquête de Savoie, avec une armée victorieuse, en faire le siége; les portes de la ville lui furent fermées; il passa la nuit et plaça son quartier-général dans une métairie que l'on voit encore sur le chemin de Saint-Paul-Lacoste, à

droite, immédiatement avant d'arriver au pont suspendu qui conduit aux fonderies. Le blocus d'Alais dura neuf jours; la garnison, composée de 4,000 hommes, sortit, après sa reddition, avec tous les honneurs de la guerre; le roi fit démolir les fortifications de la ville. Louis XIV, ayant acquis le château des Barons, y fit construire un fort en 1689. — La place de la Maréchale fut faite au commencement du XVIIIe siècle, dans le temps que le maréchal de Montrevel commandait les troupes du roi contre les Camisards. En 1721, la peste se déclara dans la ville et y fit des ravages pendant une année entière (1).

Voilà à peu près les fastes historiques d'Alais, abstraction faite des détails qui appartiennent aux temps des troubles religieux. Cette ville, comme toutes celles des Cevennes, offre peu d'intérêt sous le rapport des édifices publics. On cite l'Evêché, bel hôtel dans le goût moderne; la Cathédrale, dont la partie antérieure est formée d'une tour gothique; l'Hôpital qui vient d'être achevé; l'ancien Fort, qui est devenu une maison d'arrêt, et la place du Marché formée de portiques bas et irréguliers. Mais ce qui fait la gloire d'Alais, ce sont ses nombreuses filatures, ses machines à vapeur, ses mines, ses fonderies : hâtons-nous de les faire connaître à nos lecteurs.

La population d'Alais puise sa prospérité à deux sources que son industrie et sa patience sauront faire

(1) La plupart des documents historiques qui précèdent sont empruntés à un ouvrage fort rare, intitulé : *Description de la ville d'Alais et de ses environs*, par F. Bonnal-Ollive dont je dois la lecture à l'obligeance de M. Bonnal aîné, d'Alais.

valoir dans une proportion toujours croissante : ce sont les richesses agricoles et les richesses minérales. L'exploitation de ces premières date de loin. Les peuples refoulés par l'oppression dans ces étroites vallées, durent bientôt fertiliser des pentes incultes, qui ne tardèrent pas à leur payer un riche tribut ; aussi il n'est pas aujourd'hui de crevasse dans le rocher qui ne reçoive un plan de mûrier ou une tige de châtaignier, et qui ne se couvre aussitôt d'une riche verdure. Ici les propriétés sont extrêmement divisées ; chaque famille est en possession d'une fraction du sol, et s'industrie à en rendre productive la plus petite parcelle. C'est la réunion de ces éléments divers qui fait cette belle et abondante production de la soie, et qui, occupant l'habitant des Cevennes pendant une grande partie de l'année, met en mouvement tous les bras pendant la belle saison et alimente nos fabriques du Bas-Languedoc.

La houille et le minerai de fer constituent la richesse minérale du bassin d'Alais ; trésors révélés par la science, mais laissés enfouis faute de capitaux et de moyens de transports.

Le terrain houiller, qui consiste principalement en couches de poudingues, grès, schistes argileux, houille et fer carbonaté lithoïde, paraît reposer immédiatement sur un bassin d'origine primitive. Au nord, où la ligne de superposition se laisse apercevoir, le terrain houiller s'appuie sur des gneiss et des schistes micacés, et après être resté à découvert sur une étendue très-considérable, il disparaît, au sud et à l'est, sous des calcaires de formation postérieure. Dans chaque bassin partiel, les couches du terrain sont presque toujours inclinées de manière à former des berceaux

renversés, dont les points les plus bas se trouvent placés verticalement sous les parties les plus élevées de la surface de sol. Aussi voit-on les nombreuses couches de houille, dont les affleurements se dessinent nettement sur les pentes rapides des montagnes, s'enfoncer dans toutes les directions vers un centre commun qui se trouve au-dessous du sommet, sans rien perdre toutefois de leur parallélisme. Le bassin houiller s'étend sur une superficie de 250 kilomètres carrés et forme un immense triangle compris entre la route d'Alais à Saint-Ambroix d'un côté, la rivière de Cèze de l'autre, et du troisième, une ligne brisée partant d'Alais et passant par Saint-Jean-du-Pin, Saint-Paul-Lacoste, Branoux, Chamborigaud et Sénéchas. Ce terrain si productif a été réparti en dix-huit concessions, dont plusieurs sont inexploitées encore. Le terrain offre toutes les variétés de houille que peuvent réclamer les besoins du commerce et de l'industrie, depuis la houille collante, comparable aux plus grasses de Saint-Etienne et de Rive-de-Giers, jusqu'à la houille sèche et flamboyante, semblable à celle des environs de Mons.

Les exploitations sont pratiquées à l'aide de galeries qui servent à la fois à conduire aux couches de combustible, à y préparer des champs d'exploitation et à y faciliter la circulation de l'air, l'écoulement des eaux et le transport des matières extraites. On leur donne ordinairement un mètre et demi de largeur sur deux mètres de hauteur. On remarque çà et là, mais rarement sur le flanc des montagnes, quelques puits et de hautes cheminées d'aérage. Lorsqu'une galerie a atteint la couche de houille qu'on se propose d'exploiter, que les moyens de ventilation, d'assèche-

ment, etc., se trouvent assurés, on commence par pousser dans la direction de la couche, à droite et à gauche, deux galeries horizontales, d'où l'on pratique des galeries parallèles dirigées sur l'inclinaison et séparées entre elles par des massifs de 10 mètres d'épaisseur; on recoupe ensuite ces galeries par un autre système de galeries également parallèles entre elles et perpendiculaires aux premières, de manière que les parties vides et les parties pleines présentent assez exactement la figure d'un échiquier. Lorsque l'exploitation a été poussée jusqu'aux limites qu'on lui a assignées; on revient sur ses pas, en arrachant toute la houille qu'il est possible d'enlever; on attaque alors les piliers qu'on a dû laisser pour la solidité des communications, et l'on abat le combustible qui a pu rester au faîte, ayant soin de commencer cette opération par les parties les plus éloignées, parce que souvent le toit s'écroule bientôt après. Cette dernière opération s'appelle le *dépilement*.

Un rouleur sort, terme moyen, pour sa journée, qu'on lui paie 2 francs, 12 à 13 quintaux métriques, à la distance de 500 mètres, au moyen de petits wagons chargés d'environ 5 à 6 quintaux; il en traîne 80, à la distance de 600 mètres, sur les chemins de fer établis dans les nouvelles galeries.

La compagnie de la Grand'Combe est la plus considérable, réunissant six concessions au centre même du bassin. La concession de Bessège, située à l'extrémité nord, sur le versant de la Cèse, a son exploitation sur le bord même de cette rivière, à 8 kilomètres de Saint-Ambroix; elle est remarquable par la richesse et la régularité de ses couches, et surtout l'extrême facilité de leur exploitation.

Les mines de Bessège se recommandent à l'attention des géologues et des naturalistes, par l'énorme quantité et les dimensions extraordinaires des végétaux fossiles qui en tapissent les toits. C'est à une profondeur de 200 à 210 mètres qu'on trouve ces débris d'êtres organisés. La voûte des galeries offre bien la collection la plus curieuse qu'on puisse imaginer : on y remarque des conifères entiers et un grand nombre d'empreintes d'arbres, de feuilles, de calamites, de lépidodendrons et autres monocotyledons dont on ne connaît point d'analogues vivants, et qui laissent toujours à ceux qui les contemplent le regret de ne pouvoir surprendre le secret de leur mystérieuse formation.

Le minerai de fer se montre à la surface du sol, sur une multitude de points, et presque toujours dans le voisinage des couches houllières. Tantôt il se présente sous des formes concrétionnées, tantôt pulvérulent, ocreux, d'un rouge vif ou d'un jaune éclatant. Ces mines inépuisables étaient à peine connues au siècle dernier; nous voyons cependant que, vers la fin du XVIIIe siècle, les Etats avaient accordé à un particulier une gratification d'environ 30,000 liv. pour former un atelier propre à placer des forges et à les mettre en activité, mais celui qui en avait la direction, ayant employé les fonds, se retira et laissa cet ouvrage imparfait. Aujourd'hui on l'exploite avec la plus grande facilité. Les localités d'où on les retire sont rarement visitées par les curieux, qui concentrent d'ordinaire tout leur intérêt sur les travaux à l'aide desquels on transforme cette ocre terreuse en un métal brillant et ductile. Que le voyageur se hâte donc de se procurer un permis d'entrer, et qu'il nous suive aux grandes fonderies.

On traverse le Gardon sur un pont suspendu dont les piles sont déjà toutes noires du charbon et rouges d'oxyde de fer; et, après avoir dépassé la grille, on se trouve dans un monde nouveau. C'est toujours le beau soleil du Midi, l'horizon des Cevennes, le sol du mûrier et du hêtre, et la rive verdoyante du Gardon; mais c'est le Nord qui a envoyé ses hommes et ses machines. On se perd dans la foule des ouvriers, qui se mêlent sans se confondre et s'agglomèrent sans se presser; l'oreille est singulièrement frappée des sons qui parviennent jusqu'à elle: c'est l'allemand, le belge, l'anglais surtout, et puis divers idiomes français, depuis le son traînard des Saint-Stephanois jusqu'aux sons moins accentués des habitants de Valenciennes. On perce sans aucune peine la foule des ouvriers; chacun est occupé de sa tâche et ne se dérange point de son travail à la vue de l'étranger, comme il n'oppose aucun obstacle à sa visite. On parvient, enfin, au bureau du directeur, que l'on trouve entouré de creusets, d'échantillons et de paperasses, et plein de politesse pour les visiteurs et de complaisance à répondre à leurs nombreuses questions. N'abusez point de cette bonté; ne lui dérobez pas un temps précieux: le directeur est appelé à faire mouvoir une machine bien autrement compliquée que toutes celles qui ébranlent le sol de leur choc puissant. Cette machine a pour ressort la volonté de mille êtres qu'il faut réduire aux simples fonctions de *moteurs intelligents*.

Après la visite au directeur, on vous laisse parcourir ce monde de merveilles. L'attention se porte d'abord sur les énormes cheminées qui dominent la contrée, et que l'on avait aperçues à une grande distance; deux d'entre elles atteignent une élévation de

50 mètres environ, et sont des chefs-d'œuvre de construction; elles ont pour effet de donner un puissant courant d'air aux fourneaux des machines à vapeur. Une de ces machines, de 75 chevaux de puissance, imprime un mouvement de haut en bas à deux énormes pistons qui, armés de plaques circulaires, refoulent l'air dans des cylindres correspondants, et forment ainsi des *soufflets-monstres* pour activer le feu des hauts-fourneaux. On estime que le courant d'air qui s'échappe du canon de l'un de ses soufflets serait suffisant pour renverser six hommes placés en ligne. La machine à vapeur fut construite en Angleterre et transportée par eau jusqu'à Cette. Ici commença pour plusieurs pièces de ce puissant engin, un long voyage semé de périls et d'incidents curieux : le grand balancier fut sans doute transporté pièce à pièce; quant au grand cylindre, il fut revêtu d'un parement de bois, de manière à rouler sur lui-même, muni d'un axe et traîné par huit paires de forts chevaux. Il prit la direction de la grande route, où parfois il gênait un peu le passage des rouliers et des diligences; mais le plus grand obstacle se trouvait aux ponceaux, dont les parapets trop rapprochés empêchaient entièrement le passage; aussi le cylindre était-il accompagné d'ouvriers chargés de démolir les parapets et de les reconstruire immédiatement après le passage du cortége. Arrivé enfin à Alais, il acheva le voyage dans le lit même du Gardon, où il fut traîné jusqu'aux fonderies.

Les hauts-fourneaux forment à eux seuls un objet des plus intéressants; ici l'art est venu donner à ces immenses creusets des formes monumentales qui ne sont pas dénuées de quelque élégance. Mais c'est alors

que ces pyramides creuses ont reçu dans leur sein les masses de minerai déjà privé d'une partie de son oxygène par l'action d'un premier feu, mélangées avec le coke qui doit leur servir de désoxydant et la pierre calcaire qui doit hâter leur fusion; c'est alors que ces masses en complète fusion rougissent les parois qui les contiennent, et élèvent au-dessus de leur faîte des colonnes de flammes et de fumée; c'est alors que l'édifice élevé par la main des hommes apparaît comme un soupirail des feux souterrains, et que l'art moderne, qui dérobe à la nature ses secrets, semble aussi lui dérober quelques-uns de ses aspects terribles et magnifiques..... Mais bientôt le minerai a perdu tout son oxygène; il remplit la partie inférieure du fourneau; il bouillonne; il menace de s'épancher en torrents de feu liquide; attentif à cette importante opération, le fondeur connaît le moment propice, et lorsqu'il est arrivé, la partie inférieure du vaste creuset s'entr'ouvre et déverse sa lave brûlante dans des conduits pratiqués sur un sol de terre et de charbon, où bientôt la masse enflammée se fige en mille formes diverses.

Mais on ne possède encore que de la *gueuse*, c'est-à-dire une combinaison de fer métallique avec un peu de carbone et d'oxyde de fer; l'*affinage* a pour but d'amener la fonte à l'état de fer pur. Nous ne suivrons point cette opération, et d'autres qui viennent après, dans tous leurs détails; mais ce n'est pas sans un vif sentiment d'intérêt et même d'appréhension que le curieux verra les ouvriers s'emparant, à l'aide de longues tenailles, des *loupes* ou blocs de fonte calcinée de nouveau, et traîner rapidement ces masses incandescentes sur le pavé en fer de la grande salle des for-

ges; là des marteaux frappent à coups redoublés sur ces masses ferrugineuses, en font jaillir mille étincelles et une scorie qui, séparant les parties métalliques, leur donnaient une apparence spongieuse. Cette pénible opération est répétée plusieurs fois et amène à la purification complète du métal. La salle du laminoir est un bel édifice soutenu par des voûtes à ogives et construites en briques, avec une économie remarquable; une machine à vapeur y met en mouvement le martinet qui pétrit le fer comme on pétrit la cire entre le pouce et l'index; des cisailles qui coupent des plaques de fer d'un pouce d'épaisseur comme nous coupons une feuille de papier, et des emporte-pièces, dont je ne sais pas le nom technique, qui font dans la masse du fer des trous grands comme des écus de cinq francs...

En sortant du milieu de ces vapeurs sulfureuses, on éprouve le besoin de respirer l'air pur et embaumé des montagnes, et de porter la vue sur les prairies et le feuillage; nous traverserons donc de nouveau le pont suspendu, et, au lieu de retourner à Alais, nous suivrons les bords du Gardon jusqu'au-delà du Puech-de-Cendras. Ce hameau, situé au confluent du Gardon avec le Galaizon, et sur une éminence, est dominé par une vieille tour. Le Galaison sépare le Puech des ruines de l'abbaye de Cendras, monastère qui était jadis un des plus considérables de tout le pays; l'église cathédrale d'Alais en fut longtemps une dépendance; il jouissait de beaucoup de revenus, et fut brûlé par les Camisards. Au détour de la colline du Puech, une belle vallée s'ouvre à l'ouest; le fond en est tapissé de mûriers, et les côtés de belles forêts de chênes et de hêtres. Le paysage prend ici plus de caractère; c'est

bien la contrée du Cevenol, nourrissant un peuple sobre, hospitalier, industrieux et indépendant. Ici les ruines deviennent rares, les tours féodales ont été démolies à ras de terre par un peuple pour qui chaque colline devenait une forteresse imprenable. Ici plus de noms romains, plus d'annales historiques, plus de terres classiques, mais seulement des récits inédits qui fournissent quelques pages de l'histoire de l'homme, de ses convictions et de ses conquêtes en faveur de la liberté. Ce serait un sol sacré, si les enfants des martyrs qui l'ont arrosé de leur sang le cultivaient toujours avec un esprit de prière et de reconnaissance.

Au milieu de la vallée que sillonne le Galaison, on remarque cependant encore une tour féodale; il est vrai que les murailles en sont si épaisses, qu'il eût fallu perdre trop de temps et de poudre pour la faire disparaître; c'est la tour de la Fare, propriété du général Meynadier, dont les terres forment dans la vallée le plus beau domaine de toute la contrée.

Les environs d'Alais offrent un grand nombre de promenades agréables; l'urbanité des habitants ne permettra pas au voyageur de les oublier. On le conduira aux *Prairies*, rives délicieuses du Gardon, ombragées par de beaux châtaigniers, ou à l'*Ermitage*, qui domine la ville et en laisse découvrir le périmètre en forme d'aile; — s'il ne craint pas un peu de fatigue, on lui fera gravir une colline assez élevée, où l'on voit les ruines d'un ancien couvent fondé en l'honneur de Saint-Germain-l'Auxerrois, du temps de Charlemagne; lieu vénéré où les Alaisiens montaient autrefois en procession, y laissant les vêtements de leurs enfants, dont il les dépouillaient sur le lieu même

pour leur en faire revêtir de neufs. De ce haut observatoire la vue plane sur toute la riante vallée d'Alais au levant, et au nord-ouest, sur la contrée plus sévère et plus sombre de la Tour-du-Pin. — On visite encore avec intérêt les anciennes mines de vitriol situées près de Saint-Germain-de-Valgagne, abandonnées depuis que le commerce emploie de préférence le sulfate de fer composé de toutes pièces dans les manufactures de produits chimiques de Montpellier et d'ailleurs. Quelques usines à demi-ruinées, des rochers d'un rouge brillant, des eaux d'un beau jaune d'or partout où elles sont exposées à l'air, et noires d'encre partout où elles se combinent avec le tan des chênes qui couvrent la colline, donnent à ce lieu retiré un aspect des plus extraordinaires. Je ne sais jusqu'à quel point la peinture pourrait en reproduire les teintes magiques, mais je puis assurer à l'artiste qu'il ne regrettera pas la petite course qu'il pourrait diriger vers les mines de Saint-Germain. Nous signalerons aussi au minéralogiste, outre l'existence des veines puissantes de pyrites qui se rencontrent ici, celle de jolis cristaux de quartz limpide et de chaux fluatée incolore.

SAINT-AMBROIX.

On se rend à Saint-Ambroix par Alais; la route suit jusqu'à une certaine distance les vertes prairies de *Saint-Jean*, laisse à gauche les mines de couperose que nous venons de décrire, et passe sous les rochers et les ruines menaçantes du château de Rousson. Ici la nature prend un aspect plus agreste; la route est décorée de beaux blocs de calcaire grenu; on traverse

le hameau de Saint-Jean. Les mines de Bessège dont nous avons parlé, et qui n'en sont pas fort éloignées, mériteraient une visite spéciale.

Saint-Ambroix est agréablement situé sur les bords de la Cèze, qui en ravage souvent les faubourgs. Une belle rue le traverse, un vieux château le domine; on y compte 3,000 habitants. L'industrie du pays est dirigée presque exclusivement vers la production de la soie. Parmi les nombreuses filatures du pays, onze sont chauffées à la vapeur; plusieurs machines à vapeur ont été introduites pour les mettre en mouvement. Les rochers des environs de Saint-Ambroix prennent des formes assez bizarres, et sont composés de brèches grossières qui ont reçu, dans le pays, le nom assez expressif d'*amenlas* (amigdaloïde).

Je recommande au voyageur de donner quelque attention aux vieilles constructions du château, où l'on remarque le puits de *Courdon* taillé dans le roc à 22 mètres de profondeur, et des cavités pratiquées dans le rocher, à une époque de beaucoup antérieure à la construction du château même.

Il y aurait des courses intéressantes à faire dans les environs de Saint-Ambroix. Nous indiquerons ici l'emplacement de l'ancien *camp de Jalès*, dont le nom seul réveille encore de justes terreurs; le village de Saint-Jean-de-Maruéjols, situé dans un délicieux vallon, et qui conserve encore les souvenirs du passage des Sarrasins, et quelques antiquités romaines et gauloises; Barjac, où l'on conserve encore, dans le vieux château, les armes entières des preux d'autrefois; les montagnes du Bouquet, où la nature a creusé des grottes intéressantes.

UZÈS.

La route sinueuse qui sépare Nîmes d'Uzès, et sur laquelle on compte douze pierres élevées en 1780 et marquées de mille toises chacune, offre peu d'objets dignes de remarque. La zone de garrigues, que nous avons vue s'étendre au nord de Nîmes, reproduit ici ses pentes rocailleuses, ses bruyères odorantes et quelques échappées de vue assez étendues pour permettre à l'observateur d'embrasser l'horizon d'Aigues-mortes, d'Arles, le Mont-Ventoux et le prolongement des Cevennes. A Saint-Nicolas-de-Campagnac, on traverse le Gardon sur un beau pont ancien, à la tête duquel s'élèvent encore les édifices d'un couvent avec sa chapelle et des murailles disposées jadis pour la défense de ses paisibles habitants, dans des temps de trouble et de dissensions intestines.

Ici le peintre fera volontiers une halte. Je connais peu de sites aussi délicieux ; les eaux sont belles, la végétation vigoureuse et variée ; les ruines, d'une teinte admirable, et plus loin les rochers menaçants, gris de lichens ou étincelants de soleil. Au pied de ces rochers on voit les eaux du torrent circuler tumultueuses autour de quelques ruines informes, restes d'un moulin dont la construction remonte à une époque très-reculée. Serait-ce le moulin que Louis XI possédait entre Uzès et Nîmes, et d'où, huit mois avant sa mort, afin d'en reculer le terme fatal par une nourriture choisie, il fit venir, à l'aide de quatorze mulets superbement harnachés, quatorze salmées de blé moulu ?....

Au-delà de Saint-Nicolas, on laisse Blauzac à gau-

che et Sagriers à droite ; on traverse une plaine, ici complantée de mûriers, là recouverte de blé ; et, après avoir franchi une assise de molasse calcaire, on entre dans la ville d'Uzès. Elle offre de ce côté, ainsi qu'à l'intérieur, un aspect assez triste ; mais que le voyageur ne la juge pas sur cette première impression.

Uzès, *Ucetia*, population 6,160 habitants, était anciennement le chef-lieu d'un pays nommé l'*Uségeois*, et posséda au moins pendant 900 ans un siége épiscopal. Sous les Romains, elle avait un collége de Sévirs-Augustaux ou prêtres consacrés au culte d'Auguste. On sait que la ville de Narbonne avait élevé des autels à cet empereur, trois ans avant sa mort. Nîmes, Béziers et Uzès s'empressèrent de suivre cet exemple. Uzès possède un grand nombre d'inscriptions ; outre celles qui constatent l'existence du collége dont nous venons de parler, il en est qui concernent les soldats enrôlés dans les légions romaines ; plusieurs appartiennent à des Romains d'une naissance distinguée, d'autres à des patrons et à des affranchis, quelques-unes à des particuliers de divers états : preuves évidentes de l'existence d'une ville considérable dans les temps les plus anciens. Il existe aussi au musée de Nîmes un petit piédestal carré qui offre une page des plus intéressantes sur la géographie de nos environs, et une preuve évidente de l'antique origine de la ville d'Uzès. Ce petit monument de marbre blanc a 32 centimètres de hauteur ; il porte onze noms de ville gravés en beaux caractères. Ce marbre fut trouvé, dit Ménard, vers l'an 1747, dans un champ situé au chemin de Sauve, près de la Fontaine (1) de Nîmes. Sans adopter en

(1) Voici cette interprétation : *Andusia*, Anduze ; *Brugetia*, la

entier la traduction que cet auteur nous donne de ces noms géographiques : il est impossible de méconnaître le nom d'Uzès dans la dernière ligne.

Le christianisme fut introduit de bonne heure à Uzès. Constance, l'un de ses premiers évêques, assistait au concile d'Arles vers l'an 455, et Probatius à celui d'Agde, en 506. Cette ville était alors sous la domination des Visigoths ; mais l'année suivante Clovis en fit la conquête ; cependant elle reconnut toujours Narbonne pour sa métropole, quoique cette ville restât au pouvoir des Visigoths jusqu'au renversement total de leur monarchie. Nous ne dirons pas l'histoire d'une longue suite d'évêques qui remplissent de leurs noms les fastes assez exigus de la ville d'Uzès.

La réformation fit de rapides progrès dans Uzès. Un ministre de Genève la prêcha pour la première fois le 10 septembre 1560. Presque toute la ville suivit le mouvement à la tête duquel était l'évêque et tout son chapitre. En 1611, et au milieu des troubles civils, la cathédrale fut détruite : il n'en reste que la tour magnifique qui subsiste encore de nos jours, et qui mérite l'attention des curieux. C'est probablement à cette époque qu'il faut assigner celle de la destruction du bourg de Saint-Firmin, peuplé de catholiques. Enfin, Louis XIII fit rentrer le pays sous l'autorité royale, à l'aide d'une forteresse et d'une nombreuse garnison, après avoir fait démolir la plus grande par-

Bruguière; *Tednzia*, Théziers; *Valrule*, Cruviers; *Sextant*, Sextantion ou Substantion; *Brigin*, Brignon; *Statuma*, Scate; *Virinn*, Vézénobre, *Séguston*, Soustelle, deux camps militaires, Ugerni, pour *Castrum Ugerni*, Beaucaire; Ucetiæ, pour *Castrum Ucetiæ*, Uzès.

tie des fortifications. Il s'y rendit lui-même le 10 juillet 1629.

En 1632, la ville d'Uzès, à l'instigation de son évêque P. A. Perraud, embrassa la rebellion du duc de Montmorenci. La mort tragique de cet illustre seigneur ayant changé la face des affaires, les habitants d'Uzès s'empressèrent de se placer de nouveau sous l'autorité royale. L'évêque fut obligé de quitter la ville pour se réfugier au château de Beaucaire, d'où les troupes du roi lui permirent, plus tard, de sortir avec ses équipages.

Après avoir étudié Uzès dans les livres, il convient de l'étudier dans ses rues et dans ses édifices publics: une promenade de quelques heures suffit pour voir ce qu'il y a de remarquable dans la ville et dans ses environs immédiats.

L'Hôtel-de-Ville est une grande maison d'un style lourd et maniéré; la cour intérieure serait assez belle si elle n'était pas si déserte et surtout si ignoble de malpropreté. On conserve dans une des salles de cet édifice l'armure complète des ducs d'Uzès et de leurs coursiers.

Les restes du château ducal, que l'on appelle dans le pays le *Duché*, offrent encore une masse imposante que l'on a comparée à celle de l'ancienne Bastille. Des tours carrées s'élèvent encore entières et massives; une façade dans le goût de la régence vient s'adapter aux constructions du moyen-âge. On remarque une jolie chapelle gothique, dans l'intérieur de laquelle on peut voir des vitraux coloriés de divers âges et les tombeaux des ducs d'Uzès, dont le plus ancien est de 1660. On sait que la vicomté d'Uzès avait été érigée en duché en 1565, et en pairie en 1572, en faveur de

la famille de Crussol, qui, ayant cédé au roi de France la baronnie de Lévis, attenante à Versailles, en obtint en échange des domaines aux environs d'Uzès, tellement étendus qu'ils couvraient presque tout le diocèse. Depuis cet échange, le duc d'Uzès était devenu le premier pair de France. On fait voir dans une des cours quelques pierres tumulaires d'origine romaine. Des fenêtres du château on verra la ville féodale, rétrécie, noire, enfumée, se groupant autour des tours massives, ancien repaire de la peste et de la servitude; et plus loin la ville industrielle pleine de vie et de prospérité..... Dans ces deux lignes j'ai décrit la plupart de nos villes méridionales.

Du château ducal nous passerons à l'église Saint-Etienne, dont l'architecture rappelle la plupart des édifices qui ont appartenu aux jésuites; l'intérieur de ce monument est, comme toutes les églises modernes, trop éclairé pour les mystères du culte catholique, auquel le style gothique, les nefs élevées, et les fenêtres étroites, à vitrages coloriés, conviennent particulièrement.

Les églises des Cevennes ont peu d'intérêt : exposées aux terribles représailles des Camisards iconoclastes, elles sont en général dépouillées de ce qui leur donne quelque intérêt aux yeux des artistes, à moins que, tout-à-fait ruinées, elles soient désormais envahies par les lierres grimpants ou les festons des lianes. Malgré cette remarque générale, le voyageur verra avec intérêt ce qui reste de l'antique cathédrale d'Uzès; c'est une tour circulaire qui offre six étages d'une conservation parfaite et d'un bon style roman. Les gens du peuple s'accordent à dire que cet édifice était surmonté de deux autres étages qui auraient été détruits il y a

un siècle. L'intérieur de l'église est tout moderne et d'un mauvais goût, soit sous le rapport de l'architecture, soit sous celui des ornements. On remarque parmi les tableaux qui tapissent les murailles, le portrait du cardinal Pacca. Cette église fut dédiée à saint Thierri. Avant la construction de cette antique église, il paraît que les premiers chrétiens s'assemblaient en secret dans une crypte située dans un autre quartier de la ville. Ce souterrain est peu spacieux ; on remarque au fond une sculpture grossière représentant le Christ, habillé et couronné, portant les stygmates aux pieds et aux mains, semblable aux premières images qui furent introduites dans la chrétienté.

L'édifice assez vaste qu'on voit attenant à la cathédrale est l'évêché ; et sur la face septentrionale de la place, on remarquera un hôtel qui fait reconnaître, dans celui qui en a dirigé la construction, le même architecte qui a élevé le château de Castille, situé près d'Argilliers, à 8 kilomètres d'Uzès. Au-dessous du palais épiscopal, qui est devenu la sous-préfecture et le palais de justice, se trouve un superbe plateau ombragé de beaux arbres et commandant une vue magnifique. Suivez ces allées fraîches, arrêtez-vous devant un petit pavillon caché à moitié derrière les branches d'un énorme alisier ; c'est le pavillon-Racine ; l'auteur d'*Athalie* l'a habité pendant quelques mois de sa jeunesse. Il était venu à Uzès pour étudier la théologie auprès de son oncle, chanoine du chapitre, qui désirait lui léguer son bénéfice. Racine écrivait déjà des vers, composait sa *Thébaïde*, et envoyait à ses amis des lettres dont la prose n'est pas toujours irréprochable. Le lecteur me saura gré, je pense, de consigner ici les fragments de cette correspondance

qui ont rapport au pays que nous avons entrepris de décrire.

« Uzès, 11 nov. 1661.

» *A M. de la Fontaine.*

» ...... Nous fûmes deux jours sur le Rhône, et nous couchâmes à Vienne et à Valence. J'avais commencé dès Lyon de ne plus guère entendre le langage du pays et à n'être plus intelligible moi-même. Mais c'est bien encore pis dans ce pays. Je vous jure que j'ai autant besoin d'un interprète qu'un Moscovite en aurait besoin dans Paris. Néanmoins, je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. Mais il arrive souvent que je perds toutes mes mesures, comme il arriva hier, qu'ayant besoin de petits clous à broquettes (1) pour ajuster ma chambre, j'envoyai le valet de mon oncle en ville, et lui dis de m'acheter deux ou trois cents de broquettes, il m'apporte incontinent trois bottes d'allumettes. Jugez s'il y a sujet d'enrager en de semblables malentendus; cela irait à l'infini, si je voulais dire tous les inconvénients qui arrivent aux nouveaux venus en ce pays, comme moi.

» Au reste, pour la situation d'Uzès, vous saurez qu'elle est sur une montagne fort haute, et cette montagne n'est qu'un rocher continuel, si bien qu'en quelque temps qu'il fasse, on peut aller à pied sec tout

(1) Petits clous propres à clouer des chaises, à tendre des rideaux ou de la tapisserie.

autour de la ville. Les campagnes qui l'entourent sont toutes couvertes d'oliviers qui portent les plus belles olives du monde, mais bien trompeuses pourtant; car j'y ai été attrapé moi-même. Je voulus en cueillir quelques-unes au premier olivier que je rencontrai, et je les mis dans ma bouche avec le plus grand appétit qu'on puisse avoir; mais Dieu me préserve de sentir jamais une amertume pareille à celle que je sentis! j'en eus la bouche toute perdue pendant plus de quatre heures durant, et l'on m'a appris depuis qu'il fallait bien des lessives et des cérémonies pour rendre les olives douces comme on les mange. L'huile qu'on en tire sert ici de beurre, et j'appréhendais bien ce changement; mais j'en ai goûté aujourd'hui dans les sauces, et, sans mentir, il n'y a rien de meilleur. On sent bien moins l'huile qu'on ne sentirait le meilleur beurre de France. Mais c'est assez vous parler d'huile, et vous pourriez me reprocher, plus justement qu'on ne faisait à un ancien orateur, que mes ouvrages sentent trop l'huile..... »

« Uzès, 15 novembre 1661.

» *A M. Vitart.*

» . . . . . On me fait ici force caresses à cause de mon oncle: il n'y a pas curé ni maître d'école qui ne m'ait fait le compliment gaillard, auquel je ne saurais répondre que par des révérences, car je n'entends pas le français de ce pays-ci, et on n'y entend pas le mien; ainsi, je tire le pied fort humblement et je dis, quand tout est fait, *adiousias.* Je suis marri pourtant de ne les point entendre; car, si je continue à ne leur point répondre, j'aurai bien-

tôt la réputation d'un incivil et d'un homme non lettré. Je suis perdu si cela est ; car, en ce pays, les civilités sont encore plus en usage qu'en Italie. Je suis épouvanté de voir tous les jours des villageois, pieds nus, en sabots, qui font des révérences comme s'ils avaient appris à danser toute leur vie ; outre cela ils causent des mieux, et j'espère que l'air du pays me va raffiner de moitié, car je vous assure qu'on y est fin et délié.... »

« 13 juin 1662.

» . . . . . On fait ici la moisson: on voit un tas de moissonneurs, rôtis du soleil, qui travaillent comme des démons ; et quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre, au soleil même, dorment un moment et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de ma fenêtre ; je ne pourrais être un moment dehors sans mourir : l'air est aussi chaud que dans un four allumé. Pour m'achever, je suis tout le jour étourdi d'une infinité de cigales qui ne font que chanter de tous côtés, mais d'un chant le plus perçant et le plus importun du monde. Si j'avais autant d'autorité sur elles qu'en avait le bon saint François, je ne leur dirais pas comme lui : *Chantez, ma sœur la cigale ;* mais je les prierais bien fort de s'en aller faire un tour jusqu'à la Ferté-Milon, si vous y êtes encore, pour vous faire part d'une si belle harmonie.... »

La terrasse du pavillon-Racine offre une vue des plus ravissantes ; les yeux se promènent à plaisir sur un vallon délicieux ; c'est celui de Gisfort qui va se joindre au nord avec celui de Font-d'Eure. Je conseille au voyageur de terminer ses courses par une

promenade dans ce vallon privilégié, auquel les rayons obliques du soleil ajoutent toujours un nouveau charme. On descend d'abord par un sentier très-raide; d'où l'on aperçoit une autre portion de la ville dominée par l'hôpital; on atteint, au bas de ce sentier, une corniche dont le torrent de Gisfort a miné la base. Cette corniche, qui règne sur une étendue très-considérable, est formée d'un seul bloc de pierre calcaire, couche unie dont le plan, parfaitement régulier, est légèrement incliné vers l'ouest et se relève du côté du torrent; elle offre sur certains points des veines de silex, et sur d'autres une cristallisation confuse et des couleurs variées qui en font passer la substance à l'état de véritable marbre. Quelques grottes, peu connues, dominent cette singulière strate. Plus bas, on rencontre des assises de molasse marine, décrite ailleurs; c'est dans une roche de ce genre, appartenant à M. de Cabeiron, qu'il faut visiter un singulier monument, connu dans le pays sous le nom de *Temple des Druides*. C'est une excavation de forme irrégulière, en partie l'ouvrage de l'homme, en partie formée par le vide qu'une masse énorme, roulée des parties supérieures de la montagne, a laissée entre elle et le roc. On pénètre dans ce réceptacle par une ouverture à demi-cachée sous les lierres et les vignes sauvages; on remarque au fond une autre ouverture à la partie supérieure, et plus bas des vestiges d'escaliers interrompus à la partie inférieure; à droite, une vaste excavation carrée a été pratiquée dans la masse du rocher, et l'on remarque au fond une fente allongée qui sert de fenêtre, à la manière des meurtrières des châteaux du moyen-âge. Le sol de cette excavation est marqué de rainures profondes et de trous circu-

laires, que l'on dit avoir été ménagés pour l'écoulement du sang des victimes. On fait aussi remarquer des trous pratiqués dans la roche en forme de pitons, pour recevoir des cordes ou des anneaux. La grotte entière est formée par une molasse marine assez dure, et le sol est pavé de dalles siliceuses. Je crois qu'il est difficile de se rendre compte de l'origine et de la destination de ce singulier monument, dont la seule portion qui offre un caractère vraiment druidique, la seule aussi vers laquelle la plupart des observateurs négligent de porter leur attention, est un bloc en forme de table, couché à plat sur le faîte même du rocher, et qui rappelle assez les *dolmens* de nos ancêtres.

Après avoir examiné ces ruines que dévorent chaque jour les ronces de l'été et la gelée de l'hiver, il faut traverser le ruisseau sur un pont rustique, et, revenant dans la direction du nord, suivre les sinuosités de la vallée. C'est ici que les sites les plus délicieux se multiplient à l'infini. On ne conçoit pas comment, si près des chemins poudreux et des rues obscures d'Uzès, on puisse être si subitement transporté dans une retraite aussi fraîche et aussi verdoyante. Le peintre s'arrêtera à chaque pas devant les petites cataractes du torrent, auprès des fabriques élevées avec goût sur les ruines de l'aqueduc romain, au pied de la haute et mystérieuse tour de Tournal, et partout l'artiste pourra reproduire sur les devants de ses tableaux, des eaux tumultueuses et scintillantes; et sur les derniers plans, des rochers aux formes âpres, des pentes herbeuses, des collines masquées par les plus beaux arbres et surmontées de la tour pittoresque d'Uzès, qui apparaît de toutes

parts avec les formes aériennes d'une campanille d'Italie.

La Fontaine-d'Eure, en patois *Font-d'Eure,* sort, en bouillonnant, de quelques fissures situées au pied d'un rocher remarquable par ses échancrures, se détachant de tous les autres comme une sentinelle avancée. L'industrialisme n'a pas manqué de s'emparer de cette source, et de l'entourer de ses digues et de ses moulins criards.

Notre promenade se terminera par le parc de l'évêché qui doit nous ramener aux portes d'Uzès. Le parc est un autre coin de ce tableau ravissant qui se déroule depuis deux heures sous nos yeux; ici l'art disparaît devant la nature qui, dans sa profusion, envahit tout. Des arbres séculaires tapissent une belle pente interrompue çà et là par des grottes; des masses de rochers, arrondis par les eaux ou acérés comme des aiguilles, s'élèvent partout recouverts de mousses, de lierres ou d'acanthes aux feuilles corinthiennes. On se reposera un moment à l'ermitage pour jeter un dernier coup-d'œil sur cette délicieuse verdure, et après l'avoir contemplée le soir, mystérieuse et suave, on se promettra bien de la revoir le matin toute diamantée de gouttes de rosée, toute enivrante de parfums. Alors le voyageur viendra de nouveau s'asseoir à côté de la Fontaine-d'Eure, et après son modeste repas, que l'air et la fraîcheur des eaux rendent délicieux, il se prendra à rêver en présence d'une nature toujours riante, que le bouillonnement des eaux, les causeries des laveuses, le chant du rossignol et le tumulte des filatures remplissent d'un son vague, empreint de mystère et d'harmonie.

PROMENADE DANS L'ARDÈCHE.

Les habitants du Nord et du Midi qui suivent la grande route de Lyon peuvent pénétrer dans l'Ardèche par deux issues ; je ne parle ici que de ceux qui ont visité ces contrées dans le but de satisfaire leur curiosité et de recueillir des observations. En traversant le Rhône à l'ouest de Montélimart, ils se trouveront sur-le-champ, et par une subite transition, en présence des plus grandes curiosités naturelles du Bas-Vivarais; et à Rochemaure, où les monts du Coiron viennent s'éteindre dans le Rhône, ils contempleront un vieux château ruiné, suspendu sur une corniche de basalte, des buttes immenses formées comme par les dernières vagues d'une mer de laves, et non loin de là une colonnade de prismes basaltiques de 508 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer; cette majestueuse chaussée des géants est comparable, et pour les dimensions et pour l'aspect imposant, à tout ce que le monde volcanique présente d'analogue. On prévoit d'avance, à la vue d'une nature si tourmentée et si étrange, les beautés que renferment les monts du Coiron, qui s'élèvent devant le spectateur en amphithéâtre majestueux, formé de différents plateaux et de cônes tronqués d'une égale hauteur. Mais cette route a l'inconvénient de commencer par un péristyle presque aussi admirable que le temple lui-même.

Je préfère l'autre route, moins rebattue, plus ignorée, plus monotone, mais conduisant par degré d'un pays de plaine à une contrée montueuse; on la prend à Nîmes, et elle conduit par Uzès, Lussan, Saint-

Jean et Barjac, jusqu'à Vallon. Ici on est sur les bords de l'Ardèche, qui promettent au voyageur les sites les plus surprenants.

Lorsqu'il y a assez d'eau sur les sables de l'Ardèche, on fait bien de prendre au moulin, près du bac de Vallon, un bateau pour descendre la rivière : bientôt les eaux se ressèrent entre des rochers taillés à pic; la nature, jusqu'ici paisible, devient bientôt menaçante; encore quelques coups de rames, et l'on se trouve devant l'un des plus beaux monuments de la nature. C'est une muraille naturelle de 1 mètre environ d'épaisseur, qui, après avoir formé une arche élégante sur l'Ardèche, s'élève aux yeux du spectateur en forme de paroi élancée. Cette masse imposante, suspendue dans les airs comme par enchantement, a revêtu les couleurs d'un jaune d'or et d'un gris cendré qui épuisent bientôt la palette du peintre. On dépasse ce monument, et l'on se trouve environné de rochers hardiment découpés et couronnés çà et là par d'antiques forêts. C'est une belle solitude que cette retraite : le silence l'a choisie pour demeure. S'il est parfois interrompu, c'est par le croassement des corneilles ou par le tintement des clochettes des troupeaux, lorsque ceux-ci traversent la côte irrégulière et dangereuse du pont d'Arc. Dans un point de ce passage le rocher offre une crevasse cachée sous les broussailles, la nécessité rend aussi hardi qu'ingénieux; le berger s'étend sur les troncs d'arbres, et un à un les moutons passent en chancelant sur ce pont vivant. D'autre fois le chef du troupeau glisse et se précipite ; ses compagnons le suivent aveuglément, et le désert retentit de cris de désolation.....!!

De Vallon à Aubenas, en passant à Ruoms, sur les

bords de l'Ardèche, l'œil découvre une multitude de rochers affectant les formes les plus étranges : ce sont des cubes quelquefois d'une régularité parfaite, des arceaux, des aiguilles. Si les basaltes de Chenevary sont les *pavés de géans*, les rochers de Ruoms ne pourraient-ils pas en être les *joujoux....?* On suit toujours les bords riants de l'Ardèche, quelquefois contrariée par les digues des moulins. On rencontre de vastes tours féodales en ruines. Le château de Vogué fut autrefois très-considérable ; il offre aujourd'hui, avec le village et les rochers qui l'avoisinent, un beau sujet pour la peinture. Vis-à-vis, on voit s'élever un pont en fil de fer. Ce genre de construction se multiplie dans le département. Mais, si l'on a pensé aux rivières, il faut avouer qu'on a étrangement négligé les torrent qui ne laissent pas que d'entraver les communications. Entre Vallon et Aubenas, on est arrêté par plus de douze ruisseaux qui coupent les grandes routes dans la saison pluvieuse. Que faire, lorsqu'on voyage à pied?.... attendre le passage d'un paysan officieux, s'abandonner à une mule indocile, ou bien guéer au péril de sa santé. Aujourd'hui que la construction des ponts est devenue si peu dispendieuse, on a lieu d'attendre de l'esprit national qu'il s'occupera activement de ce genre de communication, devenu nécessaire pour un pays si peuplé et si riche d'éléments de prospérité.

Aubenas, riche de souvenirs historiques, est encore un des points importants du Vivarais. Cette ville, qui respire un air d'industrie et d'abondance, est située au milieu d'un des plus beaux bassins du monde. Les volcans du Vivarais en forment l'enceinte et l'enrichissent de leurs laves décomposées. De là à Vals,

il n'y a qu'une heure de marche sur une route qu'on ne saurait comparer qu'à l'avenue d'un jardin anglais.

A Vals, on quitte l'Ardèche pour une de ses branches appelée *la Volane*. C'est ici que le peintre doit saisir ses pinceaux, et le naturaliste s'apprêter à recueillir de riches productions. On va pénétrer dans le siége des volcans; on doit s'attendre à ne pas le quitter de longtemps; on en découvre les premières traces au pont de *Bridon*, que l'on atteint sur une chaussée de prismes basaltiques. Plus loin, d'élégantes cascades scintillent entre les colonnes du même genre, et dont les couleurs rembrunies contrastent singulièrement avec la blancheur des eaux. Une végétation féconde vient souvent cacher ces formes bizarres et couronner ces édifices si réguliers, qu'ils semblent être plutôt l'ouvrage de l'homme que l'effet du caprice de la nature. De temps en temps ces coulées volcaniques sont interrompues par des promontoires granitiques; alors la scène prend un caractère plus majestueux encore. A mesure qu'on avance, on s'élève dans des vallées resserrées; le torrent mugit au fond des précipices; d'énormes châtaigniers couvrent les sommités; des chemins hardiment creusés, tantôt serpentent contre les flancs de la montagne, tantôt suivent les eaux du torrent, tantôt franchissent l'abîme sur des ponts rustiques. Le village d'Entraïgues termine cette belle vallée; là elle se divise en trois vallons de l'aspect le plus riche et le plus majestueux. Entraïgues les domine; ses maisons et sa tour pittoresque s'étendent sur un mont élevé, dont les eaux de trois torrents ont profondément miné la base; de tous côtés la vue est bornée par des forêts de châtaigniers, surmontées de pics sourcilleux. Çà et là des

colonnades de basalte à demi-cachées sous le lierre, des cavernes creusées en cintres réguliers dans leurs flancs, des chutes d'eau tumultueuses, des ponts hardis diversifient cette retraite, triste séjour des neiges pendant l'hiver, mais retraite délicieuse quand elle est animée par la teinte chaude de juillet, et fécondée par sa douce température.

Pour mieux jouir de cet aspect enchanteur, il faut s'élever sur les sommités qui le dominent, en se dirigeant du côté de Genestelle. On ajoutera à ce plaisir celui de recueillir de nouvelles observations. La montagne qui sépare ce village d'Entraigues est un ancien volcan. Le cratère en est presque effacé. Sur le foyer de la destruction s'étend aujourd'hui un champ riche de trésors; ici Vulcain a fait place à Cérès. Mais, ce qui distingue ce mont singulier, ce sont ces amas de projectiles qu'il a vomis de son sein durant ses antiques éruptions, et qui ont formé sur ses flancs des fleuves de pierres torréfiées. Aujourd'hui la végétation la plus vigoureuse s'arrête sur leurs bords; les ardeurs du soleil se concentrent sur leur surface noircie; leur escarpement est tel, qu'une pierre imprudemment jetée sur la masse pourrait l'ébranler tout entière, et produire ainsi une avalanche de gravier; des hommes et des troupeaux ont été quelquefois ensevelis sous leurs décombres. Ces solitudes ont revêtu un aspect de mort; une chaleur intense en rendrait le séjour prolongé presque dangereux. Le silence n'y est guère interrompu que par le bruissement que le blaireau ou le renard occasionnent par leur fuite, en se retirant furtivement dans leurs demeures souterraines.

En quittant Entraïgues, il faut, selon l'expression

du pays, *aller en coupe.* La coupe d'Aisac est un volcan très-remarquable par la régularité de son cratère; de là son nom. On l'atteint en escaladant des pentes tantôt herbeuses, tantôt couvertes d'une lave d'un beau rouge. Il est très-vaste et profond. Au fond de ce gouffre on aperçoit une cabane ombragée par de beaux groupes de châtaigniers. Du côté du nord, la paroi a fléchi sous le poids des laves; elle s'est éboulée de manière à offrir une immense brèche par laquelle les matières ignées se répandirent dans la vallée d'Entraigues et y étalèrent un luxe de basaltes qui en font désormais un des lieux les plus remarquables de la contrée. La cime de la coupe, formée par une crête escarpée, offre un observatoire des plus élevés. On y domine tous les monts du midi; au nord, le Mezin, le Gerbier-de-Jonc et les autres monts de la Haute-Loire se perdent dans les nues et promettent au curieux de nouvelles fatigues comme de nouvelles observations; çà et là il aperçoit des cratères d'anciens volcans, ici convertis en champs fertiles, là encore empreints de teintes et de marques de l'incendie et de la dévastation. A la vue de ces antiques monuments, le spectateur s'abandonne volontiers à ses rêveries, il se reporte en imagination vers des temps antérieurs à l'histoire des nations: alors la France, dans la moitié de sa largeur, depuis le Rhône jusqu'au Limousin, n'était qu'une traînée de feu; pour ces contrées, la nuit n'avait point de ténèbres, l'hiver point de frimas; alors la mer inondait nos plaines et mugissait au pied des monts; alors le crocodile se cachait sous les flots de l'Ardèche, et le mammouth et l'hippopotame ruminaient dans la vallée du Pouzin.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE.

PRÉAMBULE.

NIMES.

ENVIRONS DE NIMES.

FIN DE LA TABLE.

Toulouse, Imprimerie de CHAUVIN et FEILLÈS, rue Mirepoix, 3.